



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

VI. 1785/1 (75)

~~S. 118~~

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME SOIXANTE-SEIZIEME.

76

**DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE
TYPOGRAPHIQUE.**

1 7 8 5.

R E C U E I L
D E S L E T T R E S
D E M. D E V O L T A I R E.

Suite de l'année 1763-1764.

***Corresp. générale.* Tome IX. * A**



R E C U E I L
D E S L E T T R E S
D E M. D E V O L T A I R E.

L E T T R E P R E M I E R E.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 13 d'avril.

M E S divins anges , je vois à peine , en écriv-
ant , ce que j'écris ; mon clerc est bien malade,
et moi aussi ; maman *Denis* a un engorgement
au foie. Nous sommes tous auprès d'*Esculape-
Tronchin* , mais *Esculape* a la goutte , et nous
avons le ridicule de demander la santé à un
malade. Il n'y a que le ridicule de prier les
saints qui soit plus fort. Mes anges , nous ne
sommes nullement de votre avis sur la figure
d'*Antigone* au mariage d'*Olimpie*. Nous savons
ce que c'est que d'assister à des mariages. Vous
ne nous aviez jamais fait cette objection ; pour-
quoi la faites-vous aujourd'hui ? quel ennemi
vous a parlé contre nous ? comment pouvez-
vous me dire qu'*Antigone* a les raisons les plus

1763.

— 1763. *fortes de s'opposer à ce mariage ?* Il n'en a certainement aucune ; il n'a pas le moindre droit ; il n'a pas la possibilité ; il est hors du temple dans le parvis ; il faudrait qu'il fût fou pour troubler les cérémonies sacrées. Comment peut-il empêcher que *Cassandre* donne la main à son esclave ? Il n'est sûr de rien ; il n'a encore pris aucunes mesures ; il n'a que des doutes , il n'est venu que pour les éclaircir ; dira-t-il : Je m'oppose à ce mariage , parce que je crois *Olimpie* fille d'*Alexandre* ? Tout le monde , le grand-prêtre , *Cassandre* , *Olimpie* répondraient ; Tant mieux , c'est un mariage fort sortable ; vous n'êtes point en droit de vous y opposer ; vous ne connaissez pas seulement *Olimpie* ; le droit civil et le droit canon sont contre vous ; de quoi vous avisez-vous de faire du bruit à la messe ?

Antigone n'est donc pas si sot que de faire un tapage inutile ; il s'y prend plus prudemment ; il soulève les peuples et fait venir des troupes ; il agit en prince , en ambitieux , en méchant homme.

Sentez-vous bien , mes anges , à quel point il serait ridicule de faire le mariage devant un confident , qui ensuite en rendrait compte à *Antigone* ? Je suis si convaincu de tout ce que je vous dis , que le parterre même ne me ferait pas changer de sentiment. Cette pièce

d'ailleurs n'est point du tout dans le système ordinaire du théâtre. Elle nous a fait un très-grand effet, à nous autres habitans des Alpes qui ne connaissons point la tyrannie de l'usage. Le spectacle en est fort beau. Si vous aviez vu *Statira* entourée de ses prêtresses, et la scène où *Olimpie*, en embrassant sa mère, lui avoue en larmes qu'elle aime le meurtrier de son père et de sa mère ; si vous aviez vu notre bûcher, vous auriez eu du plaisir comme nous. L'hérophante est un digne prêtre ; catholiques, huguenots, luthériens, déistes, tout le monde l'aime. Je ne réponds point de Paris ; je crois bien que la cabale de *Fréron* crierait, et c'est pourquoi j'ai toujours été dans le dessein de hasarder cette tragédie plutôt à l'impression qu'au théâtre. Mes chers anges, vous la ferez jouer si vous voulez ; je n'ai sur cela aucune volonté que la vôtre. Vous vous doutez bien qu'il m'importe assez peu quelle pièce on représente dans une ville que j'ai quittée pour jamais, quand la moitié de la ville s'efforçait de louer *Catilina*, et que tous les *Mercur*es et toutes les brochures m'accablaient de mépris en croyant faire leur cour à madame de *Pompadour*. Après avoir vécu malheureusement pour le public, j'ai pris le parti de vivre pour moi. J'avoue que, l'an passé, je fus un peu trop séduit d'*Olimpie*, mais je me suis tempéré.

1763. *Jean-Jacques* ne se tempère pas comme moi. *Jean* a écrit à *Christophe*. Il y a un mois que sa lettre est imprimée, mais il n'y en a eu que trois exemplaires dans Genève. L'abbé *Quesnel* l'a eue à Versailles. Malheureusement l'auteur fait des cartons, et c'est ce qui retarde la publication de ce modeste ouvrage. L'auteur y disait qu'on aurait dû lui élever des statues. On lui a fait voir qu'en effet on pourrait bien lui en dresser une dans la place de Grève; qu'à la vérité elle ne serait pas ressemblante, mais qu'il y aurait un écriteau dans le goût de celui d'*inri*. Enfin il cartonne, et moi je cartonne aussi l'Histoire générale, de peur de l'*inri*.

Vous ne me parlez point, mes anges, de l'incendie de l'opéra; c'est une justice de DIEU : on dit que ce spectacle était si mauvais qu'il fallait tôt ou tard que la vengeance divine éclatât.

Je suis en peine de mon contemporain le président *Hénault*; il aura pris sa pleurésie à Versailles. Cet accident devrait le corriger. J'ai connu une femme qu'une grande maladie guérit de sa surdité. Le président est sourd, et moi aussi; mais j'ai par-dessus lui une propension extrême vers l'aveuglement. J'ai perdu ma jolie petite écriture; les yeux me cuisent. Je finis en baisant le bout de vos ailes avec les respects les plus tendres. V.

L E T T R E I I.

1763.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

22 d'avril.

LE bon Dieu vous le rende, Monsieur, d'avoir guéri M. le comte de *Brassac* de sa peur. Non-seulement vous êtes philosophe, mais vous en faites. Je suis bien fâché de n'avoir plus de sermons, mais vous aurez des curés *Meslier* tant que vous en voudrez. Je ne fais si le dernier ouvrage de *J. J. Rousseau*, intitulé *Emile*, est parvenu jusqu'à vous. Il est vrai que dans ce livre, qui est un plan d'éducation, il y a bien des choses ridicules et absurdes. Il a un jeune homme de qualité à élever, et il en fait un menuisier; voilà le fond de ce livre; mais il introduit au troisième tome un vicaire savoyard, qui, sans doute, était vicaire du curé *Jean Meslier*. Ce vicaire fait une sortie contre la religion chrétienne, avec beaucoup d'éloquence et de sagesse. Vous avez su que l'archevêque de Paris a donné un mandement violent contre *Jean-Jacques*; que *Jean-Jacques*, poursuivi d'ailleurs par le parlement de Paris, brûlé à Genève sa patrie, brûlé à Berne, c'est-à-dire dans la personne de son livre, s'est retiré dans un désert près de Neuchâtel, qui

— appartient au roi de Prusse. C'est de là que ce
1763. pauvre martyr écrit une lettre de deux cents pages à l'archevêque de Paris , intitulée *Lettre de J. J. Rousseau à Christophe de Beaumont*. Il est fort difficile d'en avoir des exemplaires ; s'il m'en tombe entre les mains, je tâcherai de vous les faire parvenir contre-signés. Adieu, Monsieur ; continuez à détruire l'erreur et à aimer vos amis. Daignez toujours me compter parmi ceux qui vous sont le plus dévoués.

L E T T R E I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 d'avril.

M E s chers anges , je vous envoie *Olimpie*, que j'ai fait imprimer pour deux raisons assez fortes. La première, à cause des remarques que je crois très-intéressantes et très-utiles , si utiles même qu'on ne les aurait jamais imprimées à Paris, où les véritables gens de lettres sont persécutés, et où l'insolent et ridicule *Omer de Fleuri* ose proscrire la Religion naturelle , ainsi que le bon sens.

La seconde raison, c'est que ni *le Kain* ni mademoiselle *Clairon* ne mutileront mon ouvrage. Je vous avoue que , dans l'état où

sont les choses , j'aime mieux les suffrages de l'Europe que ceux de la ville de Paris. Vous m'avouerez , mes chers anges , que c'est aux seuls gens de lettres qu'on doit actuellement la réputation de la France. L'impératrice de Russie veut faire imprimer chez elle l'*Encyclopédie*, tandis qu'*Omer de Fleuri* veut qu'on vole à Paris les souscripteurs. On représente, à Moscou et à Rome , ce même Mahomet qu'*Omer de Fleuri* voulait anéantir à Paris, &c. 1763.

J'avoue qu'on a protégé dans votre ville une comédie, dont tout le mérite consistait à dire que *Diderot* et d'*Alembert* étaient des fripons. J'avoue qu'on élève un mausolée à un assez mauvais poète boursoufflé, qui n'a presque jamais parlé français ; mais ces petites faveurs si bien appliquées ne me font pas changer de sentiment.

Je crois que mademoiselle *Clairon* est la plus grande actrice que vous ayez eue ; mais permettez-moi de ne m'en rapporter en aucune manière à aucun de ses jugemens.

Permettez-moi aussi de vous dire que vous me faites une vraie peine de céder à ceux qui ont assez peu de goût pour vouloir retrancher ces vers que dit *Antigone* au premier acte :

Nous verrons . . . Mais on ouvre , et ce temple sacré
Nous découvre un autel de guirlandes paré.

— Je vois des deux côtés les prêtresses paraître ;
 1763. Au fond du sanctuaire est assis le grand-prêtre.
 Olimpie et Cassandre arrivent à l'autel !

Chaque mot que dit *Antigone* est la peinture d'un spectacle qui lui fera funeste, et lui-même, en prononçant ces paroles, ajoute beaucoup à la solennité du spectacle. Rien n'est si pauvre, si mesquin, si opposé à la vérité de la véritable tragédie, que de vouloir tout étriquer, tout tronquer, d'ôter aux mouvemens et aux sentimens l'étendue qui leur est nécessaire. Si on resserrait, par exemple, la catastrophe de la fin, il n'y aurait plus rien de pathétique ; j'aimerais autant entendre les chanoines dépêcher leurs complies pour gagner plus vite leur argent.

En un mot, mes chers anges, je n'ai nullement envie que l'on joue à présent Olimpie ; et, puisqu'on n'a pas voulu reprendre le Droit du seigneur, et qu'on a violé toutes les règles pour me faire cet outrage, je ne me soucie point du tout de me risquer au hasard de la représentation, au caprice du parterre et aux fureurs de la cabale. J'avais peut-être quelque talent, et je me faisais un plaisir de le consacrer aux amusemens de mes anges ; mais eux-mêmes ne me conseilleraient pas, dans les circonstances présentes, d'essuyer de nouvelles humiliations.

Je suis bien étonné qu'on me reproche d'avoir dit, dans l'Histoire de *Pierre le grand*, 1763. ce que j'avais déjà dit dans celle de *Louis XIV.* Vous me direz que j'ai eu tort dans l'une et dans l'autre. Malheureusement ce tort est irréparable, tous les exemplaires étant partis de Genève, il y a plus de trois mois, à ce que disent les *Cramer*; et ces torts consistent à avoir dit des vérités dont tout le monde convient, et qui ne nuisent à personne. Au reste, si vous avez trouvé quelque petite odeur de philosophie morale, et d'amour de la vérité dans l'Histoire de *Pierre le grand*, je me tiens très-récompensé de mon travail, car c'est à des lecteurs tels que vous que je cherche à plaire.

Vous aurez incessamment la lettre de *Jean-Jacques* à *Christophe*. Il n'a point fait de cartons, comme on le croyait; il persiste toujours à dire qu'il fallait lui élever des statues au lieu de le brûler; il assure que si on trouve quelques traits voluptueux dans son *Héloïse*, il y en a davantage dans l'*Aloïfia* que tous les prêtres ont à Paris dans leurs bibliothèques. Il proteste à *Christophe* qu'il est chrétien, et en même temps il couvre la religion chrétienne d'opprobres et de ridicules; il y a une douzaine de pages sublimes contre cette sainte religion. Peut-être ce qu'il dit est-il trop fort;

1763.

car, après tout, le christianisme n'a fait périr qu'environ cinquante millions de personnes de tout âge et de tout sexe, depuis environ quatorze cents ans, pour des querelles théologiques. J'oubliais de vous dire que *Jean-Jacques*, dans son épître, prouve à *Omer* qu'il est un sot, en quoi je suis entièrement de son avis.

Mes divins anges, la plus grande consolation de ma vie est votre amitié; il est vrai que je ne vous verrai plus, mais je songerai toujours que vous daignez m'aimer. Madame *Denis* est infiniment sensible à toutes vos bontés. *Tronchin* prétend qu'elle fera guérie après qu'elle aura pris quatre ou cinq mille pilules. J'aimerais mieux faire un voyage aux eaux, pourvu que vous y fussiez.

Mes divins anges, il faut encore que je vous dise que j'exige absolument des *Cramer* d'ôter mon misérable nom des frontispices de leur recueil. Vous savez que rien n'est plus aisé que de brûler un livre. Un *Chaumeix*, un *Gauchat* n'ont qu'à recueillir, falsifier, empoisonner quelques phrases, et donner un extrait calomnieux à un *Omer*, *Omer* fera son réquisitoire, et des hommes extrêmement ignorans condamneront au brazier un livre qu'ils n'auront pas lu. A la bonne heure, les *Cramer* n'en seront pas fâchés; mais moi, si mon nom

est à la tête d'une histoire sage et instructive, —
 je suis décrété en personne, et mes biens 1763.
 confisqués, si je ne comparais pas devant
messieurs. Or, c'est ce qui est absolument inu-
 tile. Je veux bien qu'on décrète un quidam
 qui pouvait prouver que le parlement n'a
 aucun droit de faire des remontrances que
 par la pure concession des rois, et qui ne l'a
 pas dit; qui pouvait prouver que les enre-
 gistremens ne viennent que des *regesta*, des
 compilations qu'on s'avisa de faire sous *Philippe-*
le-Bel, des *olim*, de l'habitude enfin qu'on
 prit de tenir registre (habitude qui succéda
 au trésor des chartres); qui pouvait éclaircir
 cette matière, et qui ne l'a pas fait. On peut
 brûler une histoire dans laquelle la conduite
 du parlement est toujours ménagée; on peut
 brûler ce livre par arrêt du parlement, cela
 est dans l'ordre; mais je ne veux pas être brûlé
 en effigie. N'êtes-vous pas de mon avis?

Mes anges, un petit mot d'Olimpie, et je
 finis. Un homme qui a été à moi, qui a été
 volé à Francfort avec moi, l'a imprimée à ses
 dépens: c'est un plaisir que je lui devais. Sera-
 t-il juste d'empêcher son édition d'entrer en
 France, et de le priver du fruit de ses avances?
 Je m'en rapporte à vos cœurs angéliques.

Vous m'avez, j'en suis sûr, trouvé sombre,
 chagrin dans mon épître. Je ne fais pourquoi

— je suis triste ; car votre humeur est toujours
1763. égale , et je voudrais vous imiter. Je crois que
c'est parce que le vent du nord souffle ; mais
je suis à vous à tout vent , ô anges.

Respect et tendresse. V.

LETTRE IV.

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE LA MOTTE-GEFRARD.

Avril.

J'AI lu, Monsieur, la lettre de votre bacha (*) ; tout ce qui m'étonne , c'est qu'ayant été exilé dans l'Asie mineure , il n'alla pas servir le sophi de Perse *Thamas Kouli-kan* ; il aurait pu avoir le plaisir d'aller à la Chine , en se brouillant successivement avec tous les ministres : sa tête me paraît avoir eu plus besoin de cervelle que d'un turban. Il y avait un peu de folie à vouloir se battre avec le prince *Eugène*, président du conseil de guerre ; c'est à peu-près comme si un de nos officiers appelait en duel le doyen des maréchaux de France. Que ne proposait-il aussi un duel au grand-visir ?

(*) M. de Bonneval qui s'était fait turc.

Cependant on pourrait tirer quelque parti de sa lettre, en élaguant les inutilités, en adoucissant les choses flatteuses qu'il dit de notre ambassadeur M. de *Villeneuve*, et en donnant quelques coups de lime au style grivois du bacha; on lui passera tout, parce qu'il était un homme aimable. 1763.

Je voudrais bien être à portée, Monsieur, de vous prouver avec quels sentimens respectueux j'ai l'honneur d'être, &c.

Voltaire.

L E T T R E V.

A M. H E L V E T I U S.

Le premier de mai.

VOICI, mon illustre philosophe, un gentilhomme anglais très-instruit, et qui, par conséquent, vous estime.

Je me suis vanté à lui d'avoir quelque part à votre amitié, car j'aime à me faire valoir auprès des gens qui pensent. M. *Makartney* pense tout comme vous. Il croit, malgré *Omer* et *Christophe*, que, si nous n'avions point de mains, il serait assez difficile de faire des rabats à *Christophe* et à *Omer*, et des sifflets pour les bourdons de *Simon le Franc*, favori du roi, &c. &c. &c.

— 1763. Il trouve notre nation fort drôle; il dit que, sitôt qu'il paraît une vérité parmi nous, tout le monde est alarmé, comme si les Anglais fesaient une descente.

Puisque vous avez eu la bonté de rester parmi les singes, tâchez donc d'en faire des hommes. DIEU vous demandera compte de vos talens. Vous pouvez plus que personne écraser l'erreur, sans montrer la main qui la frappe. *Jean-Jacques* dit, à mon gré, une chose bien plaisante, quoique géométrique, dans sa lettre à *Christophe*.

Pour prouver que, dans notre secte, la partie est plus grande que le tout, il suppose que notre sauveur JESUS CHRIST communie avec les apôtres : en ce cas, dit-il, il est clair que JESUS mit sa tête dans sa bouche. Il y a, par-ci, par-là, de bons traits dans ce *Jean-Jacques*.

On m'a envoyé les deux extraits de *Jean Meslier* : il est vrai que cela est écrit du style d'un cheval de carrosse; mais qu'il rue bien à propos ! et quel témoignage que celui d'un prêtre qui demande pardon, en mourant, d'avoir enseigné des choses absurdes et horribles ! quelle réponse aux lieux communs des fanatiques qui ont l'audace d'affirmer que la philosophie n'est que le fruit du libertinage !
Vale ; je vous estime autant que je vous aime.

LETTRE

L E T T R E V I.

1763.

A M O N S I E U R

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 5 de mai.

LE pauvre vieux malade a reçu, Monsieur, des bouteilles de vin dont il vous remercie, et dont il boira s'il peut jamais boire; il y a aussi des faucissons dont il mangera s'il peut manger: il est dans un état fort triste, et ne peut guère actuellement parler ni de vers ni de faucissons. Vraiment, Monsieur, vous me faites bien de l'honneur de vous regarder comme mon fils; il est vrai que je me sens pour vous la tendresse d'un père, et que de plus j'ai l'âge requis pour l'être.

N'attribuez, Monsieur, qu'à ma vieillesse si je ne me souviens pas du père *Pacciaudi* ou *Pacciardi*; je n'ai pas la mémoire bien fraîche et bien sûre. Il se peut faire que j'aye eu l'honneur de voir ce théatin; mais je prie son ordre de me pardonner, si je ne m'en souviens pas.

Rien ne peut égaler l'honneur que vous et vos amis m'avez daigné faire en traduisant quelques-uns de mes faibles ouvrages, et rien

Corresp. générale. Tome IX. * B

— ne peut diminuer à mes yeux le mérite des
1763. traducteurs , ni affaiblir ma reconnaissance.

Comme l'état où je suis ne me permet d'écrire que très-rarement , et encore par une main étrangère , je n'entretiens pas un commerce fort suivi avec notre cher *Goldoni* ; mais j'aime toujours passionnément ses écrits et sa personne. J'imagine qu'il restera long-temps à Paris , où son mérite doit lui procurer chaque jour de nouveaux amis et de nouveaux agrémens. Mais , quand il retournera dans la belle Italie , je le supplierai de passer par notre hermitage ; nous aurons le plaisir de nous entretenir de vous. Il vous portera , Monsieur , mon respect extrême pour votre personne , et mes regrets de mourir sans avoir eu la consolation de vous voir. V.

L E T T R E V I I.

1763.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 de mai.

ANGES EXTERMINATEURS ,

CELUI qui vous appelait furie avait bien raison. Vous êtes mon berger, et vous écorchez votre vieux mouton. Voici les derniers bêlemens de votre bouaille misérable.

1°. Vous voulez qu'on imprime la médiocre *Zulme* au profit de mademoiselle *Clairon*; très-volontiers, pourvu qu'elle la fasse imprimer comme je l'ai faite. Je doute qu'elle trouve un libraire qui lui en donne cent écus; mais je consens à tout, pourvu qu'on donne l'ouvrage tel que je l'ai envoyé en dernier lieu.

2°. Voulez-vous faire supprimer l'édition d'*Olimpie*, ou en faire imprimer une autre; en adoucissant quelques passages sur ce détestable grand-prêtre *Joad*, et le tout au profit de mademoiselle *Clairon*? de tout mon cœur, avec grand plaisir assurément.

3°. L'Histoire générale est peut-être un peu plus sérieuse. Le parlement sera irrité; de quoi? de ce que j'ai dit la vérité. Le gouvernement ne me pardonnera donc pas d'avoir

— 1763. dit que les Anglais ont pris le Canada , que j'avais , par parenthèse , offert , il y a quatre ans , de vendre aux Anglais ; ce qui aurait tout fini , et ce que le frère de M. Pitt m'avait proposé. Mais laissons-là le Canada , et parlons des iroquois qui me feraient brûler pour avoir laissé entrevoir un air d'ironie sur des choses très-ridicules.

Entre nous , y aurait-il rien de plus tyrannique et de plus absurde , que d'oser condamner un homme pour avoir représenté le roi comme un père qui veut mettre la paix entre ses enfans ? Voilà le précis de toute la conduite du roi. J'ai rendu gloire à la vérité , et cette vérité n'a point été souillée par la flatterie. La cour peut ne m'en pas savoir gré ; mais , de bonne foi , le parlement ferait-il une démarche honnête de rendre un arrêt contre un miroir qui le montre à la postérité ? miroir qu'il ne cassera pas , et qui est d'un assez bon métal. Ne saura-t-on pas que c'est la vérité qui l'a indisposé personnellement ? et , quand il condamnera le livre en général , quel homme ignorera qu'il n'a vengé que ses prétendues injures particulières ? Je n'ai d'ailleurs rien à craindre du parlement de Paris , et j'ai beaucoup à m'en plaindre. Il ne peut rien ni sur mon bien , ni sur ma personne. Ma réponse est toute prête , et la voici :

Il y avait un roi de la Chine qui dit un jour à l'historien de l'Etat : Quoi ! vous voulez écrire mes fautes ? Sire , répondit le griffonnier chinois , mon devoir m'oblige d'aller écrire tout à l'heure le reproche que vous venez de me faire. 1763.

Eh bien donc , dit l'empereur , allez , et je tâcherai de ne plus faire de fautes , &c. &c.

Mais , s'il est vrai que j'aye altéré des faits et des dates , j'ai beaucoup d'obligation à M. l'abbé de *Chauvelin* et à M. le président de *Meynières*. Ces dates et ces faits ont été pris dans tous les journaux du temps , et même dans la *Gazette ecclésiastique* , qui certainement n'apas eu envie de déplaire au parlement. J'attends avec empressement l'effet des bontés de MM. de *Meynières* et de *Chauvelin* ; et je corrigerai les chapitres concernant les billets de confession , et la cessation de la justice. J'avoue que j'aurai bien de la peine à louer ces deux choses ; elles me paraissent absurdes , comme à toute la terre. Je m'en rapporte à votre ami M. le duc de *Praslin* ; je m'en rapporte à vous , mes anges. Vous savez votre *Histoire de France* ; il y a eu des temps plus funestes ; mais y en a-t-il eu de plus impertinens ? Je voudrais que vous fussiez aux Délices , oui assurément , je le voudrais ; vous y verriez des anglais , des tudesques , des polacres , des russes ; vous

— verriez ce qu'on pense de notre pauvre nation ;
 1763. vous verriez comme l'Europe la traite ; vous
 me trouveriez le plus circonspect de tous les
 hommes dans la manière dont j'ai parlé de vos
 belles querelles.

A l'égard du czar *Pierre I*, vous en usez
 avec moi précisément comme le docteur
Tronchin avec madame *Denis* ; elle lui a demandé
 quatre pilules de moins , et il lui fait prendre
 quatre pilules de plus. Mais , mes divins anges ,
 quand un livre est lâché dans l'Europe , il
 n'y a plus de remède. Je griffonne , *Cramer*
 imprime , bien ou mal , et il fait ses envois
 sans me consulter. Je n'ai assurément aucun
 intérêt à la chose , je n'en ai que la peine.
 Qu'on supprime ses livres à Paris , c'est son
 affaire ; pourquoi ne vous a-t-il pas fait pré-
 senter le premier exemplaire ?

Voilà M. de *Thibouville* qui m'envoie vrai-
 ment de beaux projets pour *Olimpie* : c'est
 bien prendre son temps.
 Ma conclusion est que je vous suis très-
 obligé de me procurer les remarques de MM. de
Meynières et de *Chauvelin*. La vérité , que je
 préfère à tout , me les fera adopter sur le
 champ. Mais je vous jure que la crainte de
 tous les parlemens du royaume ne me ferait
 pas altérer un fait vrai ; de même que les trois
 états du royaume assemblés ne m'empêche-
 raient pas de vous aimer.

Ne me faites pas peur des parlemens , je vous en prie ; car je ne tiens en nulle manière à mes terres au bout de la Bourgogne. Je vais vendre tout ce que j'ai en France , dont je peux disposer ; j'enverrai ma nièce avec M. et madame *Dupuits* à Paris ; le parlement ne saisira pas ce que je lui aurai donné , et il m'en restera assez pour vivre et pour mourir libre , et même pour aller mourir dans un pays plus chaud que le mont Jura et les Alpes , dont la neige me rend aveugle six mois de l'année.

Mes anges , tout diables que vous êtes , je suis sous vos ailes à la vie et à la mort.

L E T T R E V I I I.

A M. G O L D O N I.

Aux Délices , 10 de mai.

J E n'ai reçu que depuis peu de jours , Monsieur , vos bienfaits. La personne qui m'avait dit tant de bien de la pièce dont vous avez gratifié Paris , ne m'avait pas trompé. Je ne me plains que de la peine que m'ont fait mes pauvres yeux en la lisant ; mais le plaisir de l'esprit m'a bien consolé des tourmens de mes yeux. Je viens de relire l'*Avventuriere*

1763.

— 1763. onorato , il Cavaliero di buon gusto , et la Locandiera. Tout cela est d'un goût entièrement nouveau , et c'est , à mon sens , un très-grand mérite dans ce siècle-ci. Je suis toujours enchanté du naturel et de la facilité de votre style. Que j'aime ce bon et honnête aventurier ! que je voudrais vivre avec lui ! Il n'y a personne qui ne voulût ressembler au cavalier di buon gusto , et je suis toujours prêt de demander au marquis de *Forlipopoli* sa protection. En vérité , vous êtes un homme charmant.

Quand j'aurai l'honneur de vous faire parvenir mes rêveries , qui ne sont pas encore tout-à-fait prêtes , je ferai avec vous le marché des Espagnols avec les Indiens ; ils donnaient des petits couteaux et des épingles pour de bon or.

Je reçois quelquefois des lettres de *Lelius Albergati* , l'ami intime de *Térence*. Heureux ceux qui peuvent se trouver à table entre *Térence* et *Lelius* !

Bonsoir , Monsieur ; je vous aime et vous estime trop pour faire ici les plats complimens de la fin des lettres. V.

LETTRE

L E T T R E I X.

1763,

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de mai.

ENCORE un mot , mes anges exterminateurs. J'écris à MM. de *Meynières* et de *Chauvelin*, pour les remercier de la bonté qu'ils ont : voilà déjà un devoir de rempli pour la prose.

A l'égard des vers , j'ai toujours oublié de vous dire que j'avais fait quelques changemens dans *Zulime* , pour la tirer , autant qu'il est possible , du genre médiocre.

Quand il vient une idée , on s'en fert , et on remercie DIEU ; car les idées viennent , DIEU fait comment. J'ai beau rêver à *Olimpie* , je suis à sec. Point de grâce à rendre à DIEU. Je dédie *Zulime* à mademoiselle *Clairon* ; mais , dans ma dédicace , je suis si fort de l'avis de l'intendant des menus contre l'abbé *Grizel* , que je doute fort que cette brave dédicace soit honorée de l'approbation d'un censeur royal et d'un privilège. Quel chien de pays que le vôtre , où l'on ne peut pas dire ce qu'on pense ! On le dit en Angleterre ; quel mal en arrive-t-il ? la liberté de penser empêche-t-elle les Anglais d'être les dominateurs

— des mers et des guinées ? Ah , Français !
1763. Français ! vous avez beau chasser les jésuites ,
vous n'êtes encore hommes qu'à demi.

... On me mande que votre parlement examine
les manuscrits de monsieur le contrôleur général
avec une extrême sévérité , et qu'on parle
d'un lit de justice. Les arrangemens de finance
ne laissent pas de nous intéresser , nous autres
Génevois ; mais vous vous donnerez bien de
garde de m'en dire un mot. Vous seriez pour-
tant de vrais anges , si vous daigniez en
toucher quelque chose.

... Je prends la liberté de vous adresser cette
lettre pour frère *Damilaville*. Je vous supplie
de la lui faire tenir par la petite poste , ou de
la lui donner , s'il vous fait sa cour. Pardon
de la liberté grande.

Mes anges , foyez donc plus doux , plus
traitables. Peut-on accabler ainsi un pauvre
montagnard ?

... Mon Dieu , que je trouve les tracasseries
des billets de confession , et tout ce qui s'en
est suivi , ridicules ! c'est la farce de l'histoire.
Peut-on traiter sérieusement un sujet de farce ?
Passez-moi un peu de plaisanterie , je vous en
prie ; cela fait du bien aux malades.

... Mes anges , ne foyez pas impitoyables envers
votre vieille créature qui vous aime tant.

L E T T R E X.

1763.

A U M E M E.

Aux Délices , 19 de mai.

JE reçois la lettre et le paquet , du 14 de mai , de mes anges. Non , vraiment , ils ne sont point exterminateurs , et je les rétablis dans leur titre naturel , et dans leur dignité d'anges sauveurs. Ils ont daigné prendre le seul parti convenable ; je les remercie également de leurs bontés et de leur peine. Il est vrai que vous en aurez beaucoup , mes divins anges , à empêcher que l'Europe ne trouve les querelles pour les billets de confession , et pour une supérieure de l'hôpital , extrêmement ridicules. On n'avait parlé de ces misères que pour faire voir combien les plus petites choses produisent quelquefois des événemens terribles. Il y a loin d'un billet de confession à l'assassinat d'un roi , et cependant ces deux objets tiennent l'un à l'autre , grâce à la démence humaine. C'était ce qu'il fallait faire sentir dans une histoire qui n'est que celle de l'esprit humain ; et , sans cela , on aurait abandonné au mépris et à l'oubli toutes ces petites tracasseries passagères , qui ne sont faites que pour le recueil *D* , ou le recueil *E*.

— 1763. notre résident, afin qu'il en ait le mérite, si la chose comporte le mot de mérite; et, quand on sera content de cet essai, je continuerai, supposé qu'il me reste au moins un œil.

L E T T R E X I.

A U M E M E.

21 de mai.

JE reçois, ô anges de paix! votre lettre du 17 de mai, et les deux cahiers refondus dans votre creuset; je les trouve très-bien, et je vous trouve infiniment plus raisonnables que l'auteur des *Remarques*. Je n'ai point reconnu dans lui la modération que je lui supposais, il s'en faut beaucoup: il respire l'esprit de parti; et si ses confrères pensent de même, l'arrangement des finances, auquel je m'intéresse tout comme un autre, ne finira pas sitôt.

J'avais très-bien compris la raison de la petite contradiction qui se trouvait dans votre lettre précédente et celle de *Philibert Cramer*; il n'y avait nul mal à la chose, et tout se confond dans le mérite du bon office que vous me rendez, et dans la reconnaissance que je vous en dois.

Je vous enverrai incessamment la *Zulime*.

dédiée à la nymphe *Clairon*. Vous aurez aussi une nouvelle édition d'Olimpie; celle d'Allemagne n'est bonne que pour les pays étrangers; et il eût été bon qu'elle n'eût point transpiré à Paris, attendu qu'il y a dans les remarques une faute impardonnable : on a mis *Jeanne Gray* pour *Marie Stuart*; ramasse, *Fréron*. 1763:

Le cinquième acte d'Olimpie n'est point du tout vide au théâtre, il s'en faut beaucoup, comptez que les yeux sont très-satisfaits, c'est tout ce qu'il m'est permis de dire. Si vous aviez vu une jeune *Olimpie* venir en deuil sur le théâtre, au milieu des prêtresses vêtues de blanc avec de belles ceintures bleues, vous auriez crié, comme les autres, la rareté ! la curiosité ! vous auriez même été très-attendris; et, quant au bûcher, on aurait volontiers payé un écu pour le voir. Au reste, messieurs de Paris, faites tout comme il vous plaira, et Dieu vous bénisse !

Pourvu que je ne sois pas maudit de mes anges, je suis content; je me mets au bout de leurs pieds et de leurs ailes.

1763.

L E T T R E X I I.

A U M E M E.

Aux Délices , 23 de mai.

IL faut que je vous dise , mes chers anges , que j'ai de la peine à croire que les observations succinctes soient du président de M*** , qui m'avait autrefois paru modéré et philosophe. Je vous avoue que ces observations sont un monument rare de l'esprit de parti , qui attache de l'importance à de bien petites choses. Mais les préjugés des autres ne servent qu'à me faire aimer davantage votre raison , et tout augmente la reconnaissance que je vous dois.

L'idée de la *Gazette littéraire* me fait bien du plaisir , d'autant plus que je me doute que vous la protégez.

Dites-moi , je vous en prie , mes anges , qui sont ces abbés *Arnaud* et *Suard* ; ce sont apparemment gens de mérite , puisqu'ils sont encouragés par M. le duc de *Praßlin*. Il me semble qu'on pourrait se servir de cet établissement pour ruiner l'empire de l'illustre *Fréron*.

J'ai déjà envoyé à M. le duc de *Praßlin* trois cahiers de notices et d'extraits d'ouvrages

étrangers , dont quelques-uns ont de la réputation. J'ai eu grand soin de mettre en marge que ces esquisses informes n'étaient présentées que pour être mises en œuvre par les auteurs , et que je n'envoyais que des matériaux brutes pour leur bâtiment. J'ai fort à cœur cette entreprise. Il n'y a que ma maladie des yeux qui me fasse craindre d'être inutile ; sans cela, je pourrais dégrossir tout ce qui se ferait en Espagne , en Allemagne, en Angleterre et en Italie. J'ai en main un homme qui m'aiderait. On pourrait aisément me faire venir tous les livres par la poste ; et alors les auteurs de cet ouvrage périodique , servis régulièrement , n'auraient plus qu'à rédiger et à embellir les extraits. J'ai proposé à M. le duc de *Praslin* cet arrangement, et , s'il convient , je m'en chargerai de grand cœur. Cet amusement convient à mon âge , il ne demande pas de grands efforts d'imagination , et je travaillerai jusqu'à ce que je devienne tout-à-fait aveugle et impotent , deux bénéfices dont je pourrai bientôt être pourvu.

Comme je vous fais toujours des confessions générales , je dois vous dire que madame *Denis* , à qui j'ai donné Ferney , a présenté requête à M. le duc de *Praslin* , pour avoir ses causes commises au conseil privé : en voici le motif.

1763. Les privilèges de la terre sont tous fondés sur les traités des rois , depuis *Charles IX* jusqu'à *Louis XV* ; les parlemens s'embarraissent peu des traités. Le roi paraît le seul juge comme le seul interprète des conventions faites avec les ducs de Savoie , Berne et Genève. Si on attaque nos droits aux parlemens , nous les perdons infailliblement ; si nous plaidons au conseil , nous espérons gagner.

Il y aurait peut-être une autre tournure à prendre , ce serait de ne plaider nulle part , et d'abandonner ses droits pour être plus tranquille. C'est un parti de *Bias* et de *Diogène* , et je le prendrais peut-être si j'étais seul ; mais il serait triste pour madame *Denis* de perdre de très-belles prérogatives , et le plus clair revenu de sa terre.

Vous ne me dites jamais rien du tripot ; pas un mot de la tragédie de *Socrate* ; profond silence sur les trois tomes immortels du modeste *Palissot* ; vous ne parlez ni de l'opéra , ni des édits , ni de la *Lettre de Jean-Jacques à Christophe*. Les yeux me cuisent et refusent le service à votre créature *V*.

L E T T R E X I I I .

1763.

A M. M A R M O N T E L .

Aux Délices, 23 de mai.

JE suis très en peine, Monsieur, d'un gros paquet que je vous adressai, il y a quelques semaines, par M. *Bouret*. Il m'est important de savoir si la poste use de son droit, qui n'est pas le droit des gens, d'ouvrir les paquets et de les garder. Celui que je vous envoyais ne méritait d'être gardé, ni par vous ni par la poste. Je vous demande en grâce de m'instruire si vous l'avez reçu. Quelle sensation fait dans Paris la tragédie de *Socrate*? le sujet n'est pas trop intéressant; s'il l'est devenu, c'est une preuve que la philosophie fait de terribles progrès, et que la partie saine du public déteste les *Anitus*, les *Omer* et les *Christophe*. Dieu soit béni!

Que dit-on de la *Lettre de Jean-Jacques à Christophe*? Savez-vous que *Palissot* a fait imprimer ses œuvres? le fait-on? Tout son recueil est contre les pauvres philosophes; et cependant il pense comme eux; cela fait saigner le cœur. Consolez-moi en écrivant sur la poésie; puisque vous ne voulez plus me consoler en

— 1763. la cultivant. Est-il possible que ce coquin de *Fréron* vous ait fait abandonner un art où vous auriez certainement eu de très-grands succès ? Votre *Poétique* réussit beaucoup auprès des gens du métier et de ceux qui n'en sont pas ; c'est la preuve du vrai mérite. Je suis toujours presque aveugle , j'ai peine à écrire ; mais je lirai avec bien du plaisir quelques mots de vous.

Conservez vos sentimens pour votre ancien ami V.

L E T T R E X I V.

A M. V E R N E S, ministre à Séligny.

Aux Délices , 24 de mai.

NON assurément *Jean-Jacques* n'est pas ce que vous savez , et peu d'êtres pensans sont ce que vous savez. S'il y a une bonne morale dans les *Mille et une nuits* , on adopte cette morale , et on rit des contes bleus. Les uns rient tout bas , les autres rient tout haut ; ceux qui rient sous cape persécutent quelquefois ceux qui ont ri trop fort , et qui ont réveillé leurs voisins par leurs éclats. Voilà le monde , mon très-cher curé ; et vous savez bien. . . . (Je raye ceci par excès de discrétion.)

On dit que *Jean-Jacques* fait actuellement des fagots, comme le médecin malgré lui; il en a tant conté, qu'il est bien juste qu'il en fasse. A l'égard de son abdication, il se croit un *Charles-Quint* qui abdique l'empire. 1763.

La Tolérance ne servira de rien, à moins qu'on n'ait des protections très-fortes. Il est difficile de persuader de si loin des ames occupées de leurs intérêts, et entraînées par le torrent des affaires. Je ferai mes efforts, mais j'ai peu d'espérance; je n'ai qu'un violent désir, parce qu'à Pékin et à Méaco ce serait une bonne œuvre.

C'est bien dommage qu'on n'ait pas fait une histoire des conciles dans le goût naïf du *Précis du concile de Trente*: il faut espérer que quelque bonne ame rendra ce service aux honnêtes gens. Tout vient dans son temps, et un temps arrivera où l'on n'enseignera aux hommes que la morale qui vient de DIEU, et qu'on laissera là les dogmes qui viennent des pères: car quels enfans que ces pères! ou quels radoteurs!

Enfin l'infame procédure des infames juges de Toulouse est partie, ou part cette semaine. Nous espérons que l'affaire sera jugée au grand conseil où nous aurons bonne justice, après quoi je mourrai content.

N. B. Le parlement de Toulouse ayant roué

— 1763. le père, a écorché la mère. Il a fallu payer cher l'extradition des pièces ; mais tout cela est fait par la justice.

Ah , manigoldi !

LETTRE X.V.

A M. DE CIDEVILLE.

A Ferney, le 4 de juin.

MON cher et ancien camarade , toujours le même refrain , toujours les mêmes regrets de ce que Ferney n'est pas en Normandie , ou Launai dans le pays de Gex.

Nous sommes quatre à présent à Ferney , et nous ne pouvons courir. Madame Denis est languissante, je le suis plus qu'elle , et je deviens aveugle ; j'écris avec peine, je vois à peine mes caractères , et je les forme gros pour me soulager. Vous êtes seul , vous avez de la santé, vous pouvez aller. Vous devriez bien un jour entreprendre le voyage ; car enfin , il faut se voir avant de mourir. Il est clair que nous ne converserons pas ensemble quand nous serons *cinis , fabula et manes*.

J'aurais bien voulu vous envoyer Olimpie , mais comment vous l'adresser ? il n'y a plus moyen d'envoyer aucun imprimé par la poste.

La Lettre de Jean-Jacques Rousseau à Christophe de Beaumont , archevêque de Paris , a mis l'alarme par-tout. On a ouvert et supprimé tous les paquets qui contenaient du moulé , de quelque nature qu'ils fussent ; ainsi on a coupé les vivres à l'ame. 1763.

Notre Corneille avance ; nous en sommes malheureusement à Bérénice. Vous savez qu'il ne sortit pas de ce combat à son avantage. Je fais imprimer la Bérénice de Racine avec des remarques qui m'ont paru nécessaires. J'en fais peu sur la pièce de Corneille , vous savez qu'elle n'en mérite pas ; mais il faut tout pardonner à l'auteur de Cinna.

Vous avez vu que j'étais dans le goût des remarques , par celles que j'ai faites sur Olympie ; elles sont un peu philosophiques. J'avais , dès long-temps , assez d'antipathie contre le rôle de Joad , dans Athalie. Je fais bien qu'en supposant qu'Athalie voulait tuer son petit-fils , le seul rejeton de sa famille , Joad avait raison ; mais comment imaginer qu'une vieille centenaire veuille égorger son petit-fils pour se venger de ce qu'on a tué tous les frères et tous les enfans ? cela est absurde : *Quodcunque ostendis mihi sic , incredulus odi*. Le public n'y fait pas réflexion , il ne fait pas la Sainte-Ecriture. Racine l'a trompé avec art ; mais , au fond , il résulte que Joad est du plus mauvais exemple.

— 1763. Qui voudrait avoir un tel archevêque ? Il a peint un prêtre, et moi j'ai voulu peindre un bon prêtre ; je m'en rapporte à vous.

Adieu , mon cher ami ; nous vous aimerons tant que nous vivrons.

LETTRE XVI.

A M. DE LA CHALOTAIS,

PROCUREUR GENERAL DU PARLEMENT
DE BRETAGNE.

Au château de Ferney , le 9 de juin.

JE n'ai point reçu , Monsieur , l'imprimé dont vous daignez m'honorer , et qui m'avait tant plu en manuscrit. Il se pourra fort bien faire que je ne le reçoive pas , quelque contre-signé qu'il puisse être , à moins qu'on ne l'adresse à M. Janel , intendant des postes et maître absolu de tous les imprimés qu'on envoie , ou qu'on ne me dépêche le paquet par la diligence de Lyon , à l'adresse de M. Camp , banquier à Lyon. Il y a , depuis peu , une petite inquisition sur les livres ; on coupe les vivres à nos pauvres ames , tant que l'on peut. Je crois que nous en avons l'obligation à la lettre
que

que M. Jean - Jacques Rousseau s'est avisé d'écrire à Christophe de Beaumont. 1768.

Je ne suis point du tout étonné , Monsieur ; que le *pédant* , *lourd* , *crasseux et vain* (*), soit fâché qu'un homme , qui n'a pas l'honneur d'être pédant de l'université , lui enseigne son métier. Vous avez chassé les jésuites , et vous avez bien fait , Messieurs ; je vous en loue , je vous en remercie ; mais il vous faudra un jour réprimer les bacheliers en fourrure , ainsi que les gens en bonnet à trois cornes. *La Fontaine* a raison de dire :

Je ne connais de bête pire au monde
Que l'écolier , si ce n'est le pédant.

Dès que j'aurai votre excellent ouvrage , je le proposerai à un libraire , et j'aurai l'honneur de vous en donner avis.

Permettez - moi , Monsieur , de vous dire que le sénat de Suède est un conseil de régence perpétuel. Vous savez mieux que moi que chaque gouvernement a sa forme différente , et que rien ne se ressemble dans ce monde. Je suis partisan de l'autorité des parlemens , et j'aimerais passionnément celui de Paris , si vous en étiez le procureur général. Je voudrais surtout qu'il fût un peu plus philosophe ;

(*) *Cetier*.

1763, il ne l'est point du tout, et cela me fâche.
 Mais vous me consolez autant que vous m'instruisez. DIEU nous donne bien des magistrats comme vous, afin que nous puissions nous flatter d'égaliser les Anglais en quelque chose!

Agréez, Monsieur le très-sincère respect d'un pauvre homme près de perdre les yeux, et qui veut les conserver pour vous lire.

Voltaire.

L E T T R E X V I I.

A M. AUDIBERT, à *Marseille.*

A Ferney, le 12 de juin.

ON ne peut obliger, Monsieur, ni avec plus de bonté ni avec plus d'esprit. Vous m'avez écrit une lettre charmante que je préfère encore à votre lettre de change. J'ai été en effet si malade que M. le marquis de *** a quelque raison de douter que je sois en vie. *Descartes* disait : *Je pense, donc je suis*; et moi je dis : *Je vous aime, donc je suis.*

L'abbé dont vous me parlez vous en dirait autant s'il n'était pas mort. C'était un homme qui aimait passionnément la vérité, et qui détestait souverainement la tyrannie ecclésiastique.

tique. On dit qu'on a trouvé dans ses manuscrits quelques morceaux qui répondent assez aux idées que vous proposez. Cet homme pensait que , de tous les fléaux qui affligent le genre-humain , l'intolérance n'est pas le moins abominable. 1763.

Nous allons entreprendre un nouveau procès assez semblable à celui des *Calas*. Vous avez peut-être entendu parler de la famille *Sirven*, accusée d'avoir noyé sa fille que l'évêque de Castres avait enlevée pour la faire catholique. Le même préjugé dont la fureur avait fait rouer *Calas*, fit condamner *Sirven* à être rompu vif, la mère à être pendue, et deux de leurs filles à assister à la potence, et à être bannies. Heureusement ce jugement, plus cruel encore que celui de *Calas*, et non moins insensé, n'a été exécuté qu'en effigie; mais la famille, dépouillée de tous ses biens, est dans le dernier malheur.

M. de *Beaumont*, à qui j'ai envoyé toutes les pièces que j'ai pu recouvrer, prétend qu'il y a des moyens de cassation encore plus forts que ceux qu'on a employés en faveur des *Calas*. Il nous manque encore des pièces importantes; nous essuyons bien des longueurs; mais nous ne nous décourageons point. Il faut enfin déraciner le préjugé monstrueux qui a fait deux fois des assassins de ceux /

— dont le premier devoir est de protéger l'in-
1763. nocence.

Adieu, Monsieur ; madame *Denis* et toute ma famille vous fait les plus sincères complimens. Je me souviendrai toute ma vie que vous fûtes le premier qui me parlâtes des *Calas*. Vous avez été la première origine de la justice qu'on leur a rendue , et de celle qu'on va bientôt achever de leur rendre. J'espère que vous verrez incessamment à Marseille un petit Traité sur la tolérance , qui n'est pas fait pour scandaliser les honnêtes gens.

LETTRE XVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 de juin.

MES divins anges , on m'a mandé qu'on avait imprimé *Olimpie* à Paris , et qu'on avait supprimé la seule note pour laquelle je souhaitais que l'ouvrage fût public. Il est bon de connaître les Juifs tels qu'ils sont , et de voir de quels pères les chrétiens descendent. Le fanatisme est bien alerte en France sur tout ce qui peut l'égratigner : ce monstre craint la raison comme les serpens craignent les cigognes. On est beaucoup plus raisonnable dans

le petit pays que j'habite. Ah, que les Français sont encore loin des Anglais, en philosophie et en marine ! 1763.

J'ai peur de déplaire aux auteurs de la *Gazette littéraire*, en les servant ; mais je ne les sers que pour vous plaire. Votre projet d'établir ce journal est celui de *S^t Michel* d'écraser le diable. Vous pensez bien que je servirai avec zèle dans votre armée. Si M. le duc de *Praslin* veut seulement favoriser la bonne volonté de quelques directeurs des postes, qui m'enverront les nouveautés d'Angleterre, d'Italie et d'Allemagne, moyennant une petite rétribution, je fournirai exactement votre armée, et les deux chefs rédigeront à leur gré tout ce que je leur ferai parvenir. Je m'instruirai, je m'amuserai, je vous servirai, rien ne pouvait m'arriver de plus agréable.

C'est monsieur le contrôleur général qui a fait graver *Tronchin* ; c'est lui qui donne ces estampes, et c'est lui faire plaisir de lui en demander. Je ne crois pas qu'il fasse graver *messieurs* de la grand'chambre, ni que *messieurs* fassent la dépense de son portrait. On siffle la pièce, mais je ne l'en crois pas l'auteur.

Pour celle d'Olimpie, il est bien difficile d'exécuter l'idée que vous approuvez, et que je n'ai proposée que comme nouvelle, et non comme heureuse. Songez qu'*Antigone* étant

— mort , rien ne pourrait plus alors empêcher.
 1763. *Olimpie* de se faire religieuse ; le pontife n'aurait plus à craindre le combat des deux rivaux dans le temple , et s'il craignait la violence de *Cassandre* , il démentirait son caractère ; le théâtre ferait trop vide , la fin trop maigre. *Olimpie* , entre les deux rivaux , forme un bien plus beau spectacle qu'en se trouvant seule avec *Cassandre* ; et c'est peut-être quelque chose d'assez heureux d'introduire devant elle les deux princes , obligés tous deux de respecter celle qu'ils veulent enlever , et réduits à l'impossibilité de troubler la cérémonie. La mort d'*Antigone* ne peut jamais faire un grand effet. Ce n'est pas un tyran dont la mort soit nécessaire pour mettre deux amans en liberté , et ce n'est guère que dans ce cas que le spectateur aime la mort d'un personnage odieux. *Antigone* morte ne serait qu'un personnage de moins au cinquième acte. Considérez encore que tous les personnages mourraient , et qu'il faut bien au moins qu'il en reste un , n'importe lequel. Mais c'est le plus coupable qui est sauvé ! oui , par ma foi , mes anges ; c'est ainsi que la providence est souvent faite , et j'en suis bien fâché.

En attendant que je débrouille mes idées , voici une *Zulime* pour M. de *Thibouville-Baron*. Cette *Zulime* me paraît assez rondement écrite , c'est tout. J'ai peu d'enthousiasme

pour mes ouvrages , mes anges ; je n'en ai que ———
pour vous. 1763.

Comme , depuis quelque temps , la *Lettre de Jean-Jacques à Christophe* a excité l'attention de ceux qui sont chargés de l'inspection de la poste , et qu'à cette occasion on a saisi plusieurs imprimés , j'ai craint et je crains encore pour les *Olimpie* et les *Zulime* que j'ai déjà envoyées à mes anges sous le couvert de M. le duc de *Praslin* et de M. de *Courteille*. Je suis comme le lièvre qui tremblait qu'on ne prît ses oreilles pour des cornes.

Vous ai-je dit que toute la cour de l'électeur palatin , et les étrangers qui y sont , lui ont redemandé *Olimpie* ? qu'il l'a fait rejouer deux fois , quoique les princes n'aiment pas à voir deux fois la même chose ? On prétend , à *Manheim* , que je n'ai jamais rien fait , ni de moins mauvais ni de plus théâtral. Ne sera-té donc qu'aux bords du lac *Leman* , et sur ceux du *Rhin* , que j'obtiendrai un peu d'indulgence ?

J'en reviens toujours à *Candide* ; il faut finir par cultiver son jardin : tout le reste , excepté l'amitié , est bien peu de chose ; et encore , cultiver son jardin n'est pas grand'chose.

Vanité des vanités , et tout n'est que vanité , excepté de vivre tout doucement avec les personnes auxquelles on est attaché.

— 1763. La nièce à *Pierre*, la nièce à *François*, et le vieux *François* baissent le bout de vos ailes.

L E T T R E X I X.

A U M E M E.

18 de juin.

MES anges, est-ce encore le coadjuteur qui a fait rendre ce bel arrêt contre la petite vérole ? *Messieurs* ont apparemment voulu fournir des pratiques à Genève. Depuis l'arrêt contre l'émétique, on n'avait rien vu de pareil. Il me semble que la philosophie a donné de l'ardeur aux *Gilles*. Plus la raison se fortifie d'un côté, plus la grave folie établit ses treteaux. Vous ne concevez pas jusqu'à quel point on se moque de nous en Europe. Je vous le dis souvent, après qu'un *Berrier* a gouverné votre marine, il manquait un *Omer*, et vous l'avez. Ce sont là de ces pièces qui sont hissées dans le parterre de toutes les nations qui pensent. A vous dire le vrai, je ne suis pas fâché de cette équipée; j'en ferai mention en temps et lieu, pour égayer mes œuvres posthumes.

Je n'ai nulles nouvelles de la *Gazette littéraire* que vous protégez, nulle correspondance

encore

encore établie. J'ai bientôt épuisé ma Suisse —
 qui fournit plus de soldats que de livres. Les 1763.
 auteurs ne m'ont pas fait tenir une feuille de
 leur gazette. Si M. le duc de *Praslin* approu-
 vait la manière dont je veux m'y prendre
 pour avoir les livres nouveaux d'Italie,
 d'Angleterre et de Hollande, je servirais
 avec zèle et avec promptitude; mais je ne
 reçois ni ordres ni livres, et je reste oisif.
 Tant mieux, me dites-vous, vous aurez plus
 de temps de travailler à *Olimpie*. Mes anges,
 je suis épuisé, rebuté; je renifle sur cette
Olimpie. Il faut attendre le moment de la
 grâce, et cultiver le jardin de *Candide*.

Je baise les plumes de vos ailes.

LETTRE XX.

A M. MARMONTEL.

19 de juin.

Tout ce que je peux vous dire, mon cher
 ami, c'est que le droit des gens s'accommode
 peu de l'infidélité de la poste. On saisit un
 livre, passe encore; mais saisir la lettre qui
 l'accompagne! se rendre maître du secret des
 particuliers, comme si nous étions dans une
 guerre civile! cela n'est pas dans l'*Esprit des*

Corresp. générale. Tome IX. * E

1763. — lois. Voilà , encore une fois , ce que nous a valu *Jean-Jacques* avec sa lettre à *Christophe*. Ce polisson insolent gâte le métier. Il semble qu'on ne cherche qu'à rendre la philosophie ridicule.

Je n'ai laissé imprimer *Olimpie* qu'en faveur d'une petite note sur les grands - prêtres , qu'on aura , sans doute , retranchée à Paris. Je voudrais vous faire parvenir deux exemplaires d'un extrait de *Jean Meslier* ; cet ouvrage m'a toujours frappé. Il est nécessaire qu'il soit connu , et vous pourriez le mettre en bonnes mains. Il faut servir la raison autant qu'on le peut ; c'est notre reine , et elle a encore bien des ennemis à Paris. Elle s'est formé beaucoup de sujets dans le pays où je suis , parce qu'on y a plus le temps de penser. Je tâcherai de vous envoyer *Jean Meslier* par voie bien sûre.

Mangocapac est un étrange nom pour un héros de tragédie ; *Mahomet* est plus sonore. C'est pure malice à vous de ne rien faire pour le théâtre ; on ne peut en parler mieux que vous faites dans votre excellent livre de la *Poétique*. Je vous dis que vous ferez des tragédies dignes de votre *Poétique* , quand il vous plaira. Je vous parlais fort au long de votre *Poétique* , dans ma lettre tombée entre les mains des ennemis. Je vous remerciais

surtout d'avoir rendu justice à *Quinault* , dont ———
on n'a pas assez connu le mérite. 1763.

Je hais *Rousseau* , je parle du poëte ; ce
malheureux a fini par faire de mauvais vers
contre la philosophie. Adieu ; vous ne tom-
berez jamais dans ce péché infame , et je
vous aimerai toujours.

Voltaire.

L E T T R E X X I.

AM. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 22 de juin.

Si je pouvais rire , monseigneur le grand
médecin , ce serait de voir maître *Omer*
de Fleuri usurper vos droits , et se mêler de
l'inoculation en plein parlement , sans vous
avoir consulté. Cet ennemi de l'inoculation
a pourtant gardé madame de *Forcalquier* , et
fait des vers pour *Tronchin* , non pas le fer-
mier général , mais *Tronchin* l'inoculateur.
Vous me direz que ces vers valent sans doute
sa prose , et vous aurez raison. Mais avouez
qu'il est plaisant de voir le parlement donner
un arrêt contre la petite vérole. Il est bien
clair que la faculté de médecine sera contre

~~1763.~~ 1763. l'inoculation , et que la sacrée faculté sera de l'avis de l'autre. Tout le monde viendra se faire inoculer à Genève ; il faudra agrandir la ville.

Je crois que madame la comtesse d'Egmont a eu la petite vérole ; c'est bien dommage ; sans cela nous l'inoculerions , et nous lui donnerions des fêtes. Je voudrais bien , pour la rareté du fait , voir , avant de mourir , monsieur le maréchal amener sa fille dans notre pays huguenot. Le bruit a couru que vous alliez troquer votre gouvernement de Guienne contre celui de Languedoc ; c'était une grande joie chez toutes les parpaillotes. Cependant il paraît que votre nation n'est pas si aimable que vous ; elle est toute rassotée de vos lits de justice , de vos parlemens qui ne veulent pas obtempérer.

Je ne fais quelle maligne influence est tombée sur ce pauvre peuple ; mais il m'est avis qu'il est sorti de son élément qui était la gaieté. Pour moi , il est vrai que je suis aussi dérouteré que la nation ; mais je suis vieux , aveugle et fourd ; et ces petits agrémens ne rendent pas un homme excessivement folâtre. Il n'appartient qu'aux héros d'être toujours gais ; vous le ferez quand vous aurez mon âge , et fort au-delà. Avec de la santé , de la gloire , de grands établissemens , de

l'esprit, des amis, on peut se livrer tout naturellement à une joie honnête. 1763

Vous protégez donc de près mademoiselle d'Epinal; cela dit qu'elle est buona roba, mais cela ne dit pas qu'elle est bonne actrice. Qu'elle soit ce qu'il vous plaira, j'obéis à vos ordres de grand cœur.

Je me prosterne devant votre force permanente, devant vos agrémens toujours nouveaux, devant votre esprit aussi sensé que gai, qui met aux choses leur véritable prix, et qui fait très-bien que la vie n'est qu'un pèlerinage qu'il faut semer de coquilles et de fleurs. Ma philosophie est la très-humble servante de la vôtre.

Ed in tanto la riverisco sommamente con ogni ossequio. V.

1763.

L E T T R E X X I I.

A M. DE LA CHALOTAIS.

A Ferney, le 22 de juin.

M O N S I E U R ,

J'AI reçu enfin, et j'ai dévoré votre excellent *Traité de l'éducation*. Autrefois le triste emploi d'instruire la jeunesse était méprisé des honnêtes gens et abandonné aux pédans, et, qui pis est, aux moines. Vous donnez envie d'être régent de physique et de rhétorique; vous faites, de l'institution des enfans, un grand objet de gouvernement. Pourquoi ne tirerait-on pas du sein de nos académies les meilleurs sujets qui voudraient se consacrer à des emplois devenus par vous si honorables? Mais il faudrait *Michel de l'Hôpital* ou M. de la Chalotais pour chancelier.

Il vient d'arriver à Genève des ballots de votre livre; il est lu et admiré. Genève croira que je vaux quelque chose, en voyant comme vous avez daigné parler de moi. C'est-là tout ce qu'on pourra critiquer dans votre livre. Il me semble, à l'empressement que tous les pères de famille ont à vous lire, qu'on fera

bientôt obligé de faire ici une nouvelle édition , quoiqu'on ait fait venir de France une grande quantité d'exemplaires ; en ce cas , je vous demanderai les additions dont vous voudrez embellir votre ouvrage. — 1763.

Ne voudriez-vous pas dire , en parlant des vingt-cinq ans que mettrait un boulet de canon à parcourir l'espace qui s'étend de notre globe au soleil , que c'est en supposant la vitesse toujours égale ? c'est une bagatelle. Je me conformerai exactement à tous vos ordres.

Vous donnez de beaux exemples , en plus d'un genre , au parquet de Paris. On prétend que maître *Omer de Fleuri* ne les a pas suivis en faisant son réquisitoire contre l'inoculation.

J'ai peur que le gouvernement ne soit si embarrassé de la peine qu'auront tant d'hommes faits à payer les impôts , qu'il ne pourra donner à l'éducation des enfans l'attention qu'elle mérite. *Curtæ nescio quid semper abest rei.* C'est assurément ce qu'on ne dira pas de votre livre , quoiqu'on le trouve trop court.

Agréez , Monsieur , le respect , l'attachement et la reconnaissance de votre très-humble , &c.

1763.

L E T T R E X X I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 de juin.

DIVINS anges , je reçois votre lettre du 21 de juin. Voici le temps où mon sang bout , voici le temps de faire quelque chose. Il faut se presser , l'âge avance , il n'y a pas un moment à perdre. Il me faut jouer de grands rôles de tragédie , pour amuser ces enfans et ces Gênevois. Mais ce n'est pas assez d'être un vieil acteur , je suis et je dois être un vieil auteur ; car il faut remplir sa destinée jusqu'au dernier moment.

Cela ne m'empêchera pas , dans les entr'actes , de travailler à votre gazette. Je suivrai très-exactement les ordres de M. le duc de Praslin , s'il m'en donne. Encore une fois , il est pourtant bien étrange que je n'aye pas vu une seule *Gazette littéraire* : qu'est-ce que cela veut dire ?

Cramer assure qu'il n'a envoyé aucun exemplaire à *Robin-mouton* , et qu'on a ôté mon nom par-tout. Je désirerais fort de n'être pas réduit à faire un désaveu inutile , qu'on ne croira pas , et qui ne servira à rien. Il ne

s'agit que d'engager *Merlin* à veiller sur son propre intérêt; c'est ce que j'ai mandé à frère *Damilaville*. 1763.

Au reste, il y a long-temps que j'ai pris mon parti sur cette affaire. Si on me poursuit, je crois la chose très-injuste, et tout le monde ici pense de même. Je n'ai pas écrit un seul mot qui puisse déplaire à la cour; ma justification est toute prête. Je fais très-bien que le roi ne me soutiendra pas plus contre le parlement, que le président d'*Eguille*; mais je me soutiendrai très-bien moi même. Je n'habite point en France, je n'ai rien en France qu'on puisse saisir; j'ai un petit fonds pour les temps d'orage. Je répète que le parlement ne peut rien sur ma fortune, ni sur ma personne, ni sur mon ame, et j'ajoute que j'ai la vérité pour moi. Un corps entier fait souvent de très-fausles démarches, il faut s'y attendre; mais soyez très-sûrs qu'à mon âge tous les parlemens du monde ne troubleront pas ma tranquillité. Le sang ne me bout que pour les vers; je suis et serai serein en prose. Il m'importe fort peu où je meure; j'ai quatre jours à vivre, et je vivrai libre ces quatre jours.

J'ai été fidelle avec le dernier scrupule; je n'ai envoyé à personne une seule ligne de ce que vous avez très-sagement supprimé. Je

— vous supplie de m'instruire si les *Cramer* ont
 1763. laissé subsister mon nom à la tête de quelques
 exemplaires : ce point est très - important ,
 car on ne peut procéder contre la personne
 que quand elle s'est nommée. Toutes les
 procédures générales et sans objet tombent.
 Mais enfin , qu'on procède comme on vou-
 dra , je suis aussi imperturbable que je suis
 dévot à mes anges.

Respect et tendresse. V.

L E T T R E X X I V.

A U M E M E.

A Ferney , 6 de juillet.

MES divins anges sauront que je ne fais
 rien de la *Gazette littéraire* à laquelle ils s'in-
 téressent. Il est toujours fort singulier qu'après
 les peines que je me suis données , les auteurs
 ne m'aient rien fait dire , et ne m'aient pas
 envoyé une de leurs gazettes. Ne trouvez-
 vous pas cela fort encourageant ? Mes anges ,
servire e non gradire , e una cossa per far
mordere.

Le président *Hénault* m'a envoyé une préface
 anglaise , en son honneur , qui est à la tête de
 la traduction de sa *Chronologie* ; il ne me parle

que de cela, et date de Versailles. Et moi, je ne lui parle point de la traduction anglaise de l'Histoire générale, je ne parle de cette Histoire qu'à vous. Nous avons imaginé, avec *Cramer*, une tournure pour que le parlement ne soit point fâché, et nous vous enverrons incessamment le petit avertissement. Je suis bien aise de ne point parler en mon nom; il y a toujours quelque ridicule à parler de soi. 1763.

M. de *Thibouville* crie toujours après un cinquième acte. Vraiment, j'ai bien autre chose à faire. Il faut attendre que l'inspiration vienne: malheur à qui fait des vers quand il le veut; quiconque n'en fait pas malgré soi, en fait de mauvais.

Permettez encore ce petit billet pour le *Kain*; il vous apprendra que je suis le plus grand acteur qu'il y ait en Suisse. J'ai joué, à l'âge de près de soixante et dix ans, *Gengis-kan* avec un applaudissement universel. Nous avons parmi les spectateurs une espèce de kalmouk qui disait que je ressemblais à *Gengis-kan* comme deux gouttes d'eau, et que j'avais le geste tout-à-fait tartare; mais madame *Denis* jouait encore mieux que moi, s'il est possible.

Je prends toujours la liberté de vous adresser des paquets pour frère *Damilaville*. Il

— y a des choses concernant mes petites affaires,
 1763. des mémoires pour mon notaire et pour mon procureur. Je suis forcé de prendre ce tour parce que M. *Mariette*, l'avocat des *Calas*, n'a pas reçu une lettre de change que je lui avais envoyée avec un mémoire imprimé. L'imprimé a été faisi, et la lettre de change avec lui. On ne fait plus comment faire; on coupe les vivres à l'ame, comme on coupe les bourses.

Vous n'aurez point de tragédie nouvelle par cette poste; vous n'aurez pas même de changemens pour la tragédie des roués, parce qu'il vaut mieux que je vous la renvoie avec toutes les corrections que j'aurai imaginées, et avec celles que vous m'aurez indiquées.

Respect et tendresse, et pardon pour les paquets. V.

L E T T R E X X V.

A U M E M E.

13 de juillet.

EH., qui vous a dit, mes divins anges, que je brochais un drame? Je vous ai dit que le sang me bouillait: mais que de raisons de le faire bouillir quand je considère tout

ce qui se passe dans ce monde ! Si mon pot —
 bout, cela ne dit pas qu'il y ait une tragédie 1763.
 dedans ; mais , s'il y en avait une , vous seriez
 ardemment conjurés de ne la donner jamais
 sous mon nom. Soyez pleinement convaincus
 que le public ne se tournera jamais de mon
 côté , quand il verra que je veux paraître
 toujours sur la scène ; on se lasse de voir
 toujours le même homme. On siffla douze
 fois *Pierre Corneille* après sa *Rodogune* , dont
 on avait passé bénévolement les quatre pre-
 miers actes. Voilà comme sont faits les
 hommes , et surtout les gens de mon pays.
 Si on eut un enthousiasme extravagant pour
 l'extravagante et barbare pièce de ce vieux
 fou de *Crébillon* , ce fut parce qu'il était misé-
 rable , parce qu'il avait été vingt ans sans
 rien donner , et surtout parce qu'on voulait
 m'humilier. Je n'ai donné *Olimpie* qu'à cause
 des remarques , qui peuvent être utiles aux
 gens de bien ; c'est pour avoir le plaisir de
 parler du beau livre des *Rois* , et pour mettre
 dans tout son jour l'abomination du peuple
 de DIEU , que j'ai permis que *Colini* imprimât
 la pièce. Je ne perds pas une occasion de
 rendre de petits services à la sacro - sainte ;
 mon zèle est actif.

A l'égard de la pièce , je parierai contre
 qu'elle fera un très - grand effet

— sur le théâtre, et j'en ai la preuve ; mais il
1763. faut attendre, et j'attends très-volontiers.

J'ai toujours trouvé très-bon que *le Kain* et mademoiselle *Clairon* imprimassent *Zulime* ; mais ce n'est pas ma faute si un nommé *Duchefne* ou *Grangé* en donna une édition clandestine détestable, et si les libraires ne donneraient pas cent écus pour une édition nouvelle ; ce n'est pas ma faute si ce monde est un brigandage. Je donne tout, et on ne me fait gré de rien ; c'est un ancien usage.

Mais encore, si je faisais un drame, je ne le ferais pas en six jours ; il m'en coûterait quinze ou seize ; car je m'affaiblis de moitié ; et puis, pour les coups de ciseau, il faudrait trois ou quatre mois. Mais mieux vaudrait tout abandonner que d'être connu, et ce ne ferait que l'incognito qui pourrait me déterminer. Je vous y mettrais un style dur qui dérouterait le monde ; la pièce serait un peu barbare, un peu à l'anglaise ; il y aurait de l'assassinat ; elle serait bien loin de nos mœurs douces ; le spectacle serait assez beau, quelquefois très-pittoresque. Enfin, si les anges me juraient par leurs ailes qu'ils cacheraient ce secret dans leur tabernacle, je leur jurerais, de mon côté, que les *Thiriot* et autres n'en croqueraient que d'une dent. Ce drame serait d'un jeune homme qui promet-

trait quelque chose de bien sinistre , et qu'il faudrait encourager. Ne ferait-ce pas un grand plaisir pour vous de vous moquer de ce public si frivole , si changeant , si incertain dans ses goûts , si volage , si français ? Enfin , mes anges , vous avez ranimé ma fureur pour le tripot ; en voilà les effets. Mangocapac est-il imprimé ? Il faut tâcher que le drame inconnu soit un petit Mango ; qu'il y ait du fort , du nerveux , du terrible. On ne pleurera pas cette fois ; mais faut-il pleurer toujours ?

 1763.

J'ai lu les *Remontrances*. Vraiment le parlement d'Angleterre ne parlait pas autrement à *Charles I* ; cela est mirifique.

Mes anges , je n'ai pas un moment à moi depuis dix ans. Je vous conjure de dire à M. le président de *la Marche* combien je lui suis obligé. Le contrat de l'acquisition de Ferney est au nom de madame *Denis* ; je lui ai donné la terre. Comment l'appeler de mon nom ? Je n'ai point d'enfans ; et si *messieurs* m'échauffent les oreilles , je quitterai tout plutôt que de ne leur pas répondre ; car , après tout , la vérité est plus forte qu'eux , et je connais gens qui prendront mon parti. J'aime mieux mourir libre que d'avoir une terre de mon nom.

Je n'ai point écrit à M. de *Chauvelin* l'ambassadeur. Que lui dirais-je ? que je suis très-mécontent de son frère ?

— Mes divins anges , pardonnez mon petit
1763. enthousiasme.

Respect et tendresse. V.

L E T T R E X X V I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 15 de juillet.

IL n'y a point de cas pareil , Monseigneur , ni de billet pareil. Je crois qu'il y a un an , ou deux , ou trois , qu'on me demanda un rôle pour mademoiselle *Hus* ; je donnai mon consentement. Je crus , quand vous me donnâtes vos ordres , qu'il en était comme des testamens , dont le dernier annulle tous les autres ; et l'envie de vous obéir est toujours ma dernière volonté. Je ne me souviens point du tout d'avoir donné aucun rôle cette année. Je n'ai aucun ambassadeur au tripot , et vous êtes maître absolu. Il est vrai qu'on dit que votre protégée n'est que jolie , tant mieux ; vous la formerez , cela vous amusera. Quel reproche avez-vous à me faire , s'il vous plaît , *M. Grichard* ? pourquoi grondez-vous ? à qui en avez-vous ? serait-il vrai que vous dussiez amener ici madame votre fille ? Venez , logez aux Délices ; vous y ferez très-commodément ,

fi

si mieux n'aimez Ferney. Je ne suis content
ni du tripot de la comédie, ni de celui du 1763.
parlement; mais je suis si heureux à Ferney,
que rien ne peut me chagriner, pas même
ma santé et la mort qui approche.

Je vous souhaite vie longue et gaie.

Respect et tendresse. V.

LETTRE XXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 23 de juillet.

O Angès, sans vous faire languir davan-
tage, voici la tragédie des coupe-jarrets;
elle n'est pas fade. Je ne crois pas que les
belles dames goûtent beaucoup ce sujet;
mais, comme on a imprimé au Louvre l'incom-
parable Triumvirat de l'inimitable Crébillon,
j'ai cru que je pouvais faire quelque chose
d'aussi mauvais, sans prétendre aux hon-
neurs du Louvre. Si vous croyez que votre
peuple ait les mœurs assez fortes, assez
anglaïses, pour soutenir ce spectacle digne,
en partie, des Romains et de la Grève, vous
vous donnerez le plaisir de le faire essayer
sur le théâtre; se no, no,

Corresp. générale. Tome IX. * F

— 1763. Vous me direz : mais quelle rage de faire des tragédies en quinze jours ! Mes anges , je ne peux faire autrement. Il y avait un peintre , élève de *Raphaël* , qu'on appelait *Far-presto* , et ce n'était pas un mauvais peintre.

Je vais vite parce que la vie est courte , et que j'ai bien des choses à faire. Chacun travaille à sa façon , et on fait comme on peut. En tout cas , vous aurez le plaisir de lire du neuf ; cela vous amusera , et j'aime passionnément à vous amuser.

Remarquez bien que tout est historique. *Fulvie* avait aimé *Octave* , témoin l'épigramme ordurière d'*Auguste*. *Fulvie* fut répudiée par *Antoine*. *Sextus Pompée* était un téméraire , il faisait des sacrifices à l'ame de son père. *Lucius César* , pros crit , à qui on pardonna , était père de *Julie*.

Antoine et *Auguste* étaient deux garnemens fort débauchés.

Mes anges , j'ai vu votre chirurgien parmesan : il dit que vous irez à Parme , que vous passerez par Ferney ; je le voudrais. Quel jour pour moi ! que je mourrais content !

LETTRE XXVIII.

1763.

A U M E M E.

27 de juillet.

MES divins anges, Dieu soit loué, et *le Kain* ! Je suis fort aise que votre nation soit assez ferme pour soutenir une tragédie sans femme ; cette aventure est fort à l'honneur des acteurs. *Le Kain* m'a écrit une jolie lettre sur cette affaire ; s'il se met à avoir de l'esprit, il ne lui manquera rien. Vraiment, je serai fort aise que M. le duc de *Praſlin* s'amuse de mes coupe-jarrets ; mais il y a un rôle de *Fulvie* dont je ne suis pas content aux premiers actes ; la vérité historique m'avait induit en erreur. Il est vrai que la femme d'*Antoine* avait eu une passade avec *Octave* ; mais ce trait historique n'est point du tout tragique. Je ne crois pas qu'une femme répudiée par son mari, et abandonnée par son amant, puisse jamais jouer un beau rôle.

Je me complaisais à peindre toute la licence de ces temps de cruauté et de débauche : j'ai été trop loin, et j'ai avili *Fulvie* en peignant les triumvirs tels qu'ils étaient. En un mot, il faut retoucher le rôle de *Fulvie*.

1763.

La pièce , à cela près , vous paraît-elle aller un peu ? S'il y a quelque chose de mauvais , dites-le-moi ; s'il y a du bon , dites-le-moi aussi. Je ne suis point rétif , point opiniâtre , point amoureux de ma statue. Quand je ne corrige pas , c'est que je ne trouve pas ; la bonne volonté ne me manque point , mais bien l'imagination. On n'a pas toujours des idées à commandement ; c'est un coup de la grâce : elle vient quand il lui plaît ; elle est , comme l'amour , très-volontaire.

Je vous promets le secret : il n'y aura point de *Thiriot* dans cette affaire. La nymphe *Clairon* n'aura pas , je crois , de rôle dans mes coupe-jarrets : *Julis* est trop jeune , *Fulvie* trop peu de chose. Ce ne sera jamais qu'une femme qui veut se venger , et ce n'est pas assez pour un premier rôle ; il faudrait des passions plus tragiques. *Fulvie* réussirait à Londres ; on y aime les caractères de toute espèce , dès qu'ils sont dans la nature ; nous sommes plus délicats et plus dégoûtés.

Mes anges , dès que vous aurez passé légèrement sur le rôle de *Fulvie* avec M. le duc de *Praslin* , et que vous aurez daigné examiner le reste , renvoyez-moi ma drogue.

Mais est-il vrai que le feu couve sous la cendre en Russie ? qu'il y a un grand parti en faveur de l'empereur *Ivan* ? que ma chère

impératrice fera détrônée, et que nous aurons un nouveau sujet de tragédie? 1763.

J'ai reçu enfin le prospectus de messieurs de la *Gazette littéraire*; je souhaite qu'on y répande un peu de sel, afin de faire tomber le gros poivre de l'amî *Fréron*; mais il sera bien difficile qu'un ouvrage sérieux, dont le ministère répond, soit si salé.

N'ai-je pas un compliment à faire à monsieur d'*Argental*, sur le traité qui assure Plaisance au duc de Parme? et cela ne vaudra-t-il pas à mes anges quelques fromages de Parmesan?

L E T T R E X X I X.

A U M E M E.

50 de juillet.

J'AI pris la liberté d'envoyer des paperasses à mes anges, attendu qu'on ne peut pas toujours envoyer des tragédies. J'ai recours à leurs bontés en prose et en vers.

Il est question vraiment d'une affaire considérable. Si M. d'*Argental* veut seulement jeter les yeux sur le précis de ma requête au roi en son conseil, il verra de quoi les prêtres sont capables. Je ne fais comment m'y prendre

1763.

pour faire parvenir, par la poste, un si énorme paquet à M. *Mariette*.

Pardonnez-moi encore une fois, mes divins anges, si je vous importune à ce point.

On dit que le président *Hénault* est fort malade; il semble qu'il retombe bien souvent; cela fait peine. Je voudrais bien savoir s'il joint à sa maladie celle de la dévotion. Serait-il bête à ce point-là, avec l'esprit qu'il a? Mais les gens faibles, quelque esprit qu'ils aient, sont capables de croire que deux et deux font cinq. J'ai une autre maladie, c'est d'être sensiblement affligé de voir tant de faiblesse dans des hommes de mérite. On me console beaucoup en me disant que le président n'a pas infiniment de compagnons de sa maladie d'esprit. Le nombre des sages augmente, dit-on, à vue d'œil. Dieu soit loué! c'est tout ce qu'on veut dans Alep.

Je crois qu'on peut faire quelque chose de mes roués: êtes-vous de cet avis? Savez-vous qu'il est horriblement difficile de trouver des sujets, et de faire du neuf? Vous voyez: je suis obligé de revenir à Rome, après avoir fait le tour du monde.

Respect, tendresse et pardon.

A U M E M E.

Premier d'août.

O Anges de lumière, voici donc ce que M. de Thibouville me mande sous votre cachet.

Mais j'aurai bien autre chose encore. Oui, oui, oui, j'en fais plus que je n'en dis, peut-être plus que vous-même qui me tenez rigueur, entendez-vous. Mon Dieu que cela sera beau!

Il en fait plus qu'il n'en dit; donc il a lu mes roués; il en fait plus que moi; donc il fait votre sentiment sur mes roués, que je ne fais pas encore. Il est donc dans la bouteille; vous lui avez donc fait jurer de garder le secret: ce secret est essentiel; c'est en cela que consiste tout l'agrément de la chose. Figurez-vous quel plaisir de donner cela sous le nom d'un adolescent sortant du séminaire. Comme on favorisera ce jeune homme qui s'appelle, je crois, *Marcel*! Voilà la vraie tragédie, dira *Fréron*. Les soldats de *Corbulon* diront: Ce jeune homme pourra un jour approcher du grand *Crébillon*; et mes anges de rire. Si on fiffle, mes anges ne feront

— 1763. semblant de rien ; quoi qu'il arrive , c'est un amusement sûr pour eux , et c'est tout ce que je prétendais.

Mais me voici à présent bien loin de la poésie et de cette niche que vous ferez au public. Mon procès me tourmente. Je prévois une perte de temps effroyable. Si je peux parvenir à raccrocher cette affaire au croc du conseil , dont on l'a décrochée , je suis trop heureux. Elle y pendra long-temps , et j'aurai toujours le plaisir de me moquer d'un homme d'Eglise , ingrat et chicaneur.

Il y a un siècle que je n'ai reçu de nouvelles de mon frère *Damilaville* ; je ne fais plus comme le monde est fait.

Respect et tendresse.

LETTRE XXXI.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

13 d'auguste.

L'UN des anges , je reçois la lettre dont vous m'honorez , du 4 d'auguste. Je vous envoie , pour vous amuser , un premier acte un peu plus poli que n'était l'autre , plus dialogué et plus convenable. Il y a , dans tous
les

les actes , des morceaux que j'ai fortifiés ;
 mais à présent que j'ai un maudit procès pour
 mes dixmes , et que je fais des écritures ,
 je ne peux guère faire d'écrits. J'ai eu douze
 jours de bon , je les ai employés à brocher
 un drame ; cela est bien honnête. Avouez ,
 Madame , qu'il sera bien plaisant d'être sous
 le masque ; donnez-vous ce plaisir-là , je vous
 prie. 1763.

J'ai peur que M. le duc de Praslin n'aime
 pas mon impératrice de Russie ; j'ai peur qu'on
 ne la dégotte ; il ne me restait plus que cette
 tête couronnée , il m'en faut une absolu-
 ment.

J'ai lu les *Quatre saisons* du cardinal de
 Bernis , c'est une terrible profusion de fleurs.
 J'aurais voulu que les bouquets eussent été
 arrangés avec plus de soin ; je jouis pleine-
 ment de ce qu'il a chanté. Vous ne savez
 pas , Madame , combien l'on est heureux d'être
 à la campagne , et peut-être qu'il ne le fait
 pas non plus.

Je ris aux anges , c'est-à-dire que je suis
 rempli pour vous , Madame , du plus tendre
 respect. V.

Madame Denis , et ma petite famille qui
 rit et saute tout le jour , baissent humble-
 ment le bout de vos aîles.

Corresp. générale. Tome IX. * G

1763.

L E T T R E X X X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 d'auguste.

O Mes anges ! après avoir beaucoup écrit de ma main , je ne peux plus écrire de ma main. Je ne m'aviserai pas de vous envoyer corrections , additions , pour la tragédie de mes roués. Une autre farce vient à la traverse. On prétend que notre ami *Fréron*, très-attaché à l'*Ancien testament*, a fait imprimer la facétie de Saül et de David , qui est dans le goût anglais , et qui ne me paraît pas trop faite pour le théâtre de Paris. Ce scélérat , plus méchant qu'*Achitophel*, a mis bravement mon nom à la tête. C'est du gibier pour *Omer*. Je n'y fais autre chose que de prévenir *Omer*, et de présenter requête , s'il veut faire réquisitoire. Je me joins d'esprit et de cœur à *messieurs* , en cas qu'ils veuillent poser sur le réchaud *Saül* et *David*, au pied de l'escalier du mai. C'étaient, je vous jure, deux grands polissons que ce *Saül* et *David*; et il faut avouer que leur histoire et celle des voleurs de grand chemin se ressemblent parfaitement. Maître *Omer* est tout-à-fait digne de ces temps-là. Quoi qu'il en soit, je déshérite mon neveu

le conseiller au parlement, s'il n'instrumente pas pour moi dans cette affaire, en cas qu'il faille instrumenter. 1763.

Je lui donne tous pouvoirs par les présentes, et mes anges sont toujours le premier tribunal auquel je m'adresse.

Je vous supplie donc d'envoyer chercher aux plaids mon gros neveu, et de l'assurer de ma malédiction s'il ne se démène pas dans cette affaire.

De plus, j'envoie à frère *Damilaville* un petit avertissement pour mettre dans les papiers publics, conçu en ces termes :

„ Ayant appris qu'on débite à Paris sous
 „ mon nom, et sous le titre de Genève,
 „ je ne fais quelle farce intitulée, dit-on,
 „ Saül et David, je suis obligé de déclarer
 „ que l'éditeur calomnieux de cette farce
 „ abuse de mon nom, qu'on ne connaît point
 „ à Genève cette rapsodie, qu'un tel abus
 „ n'y serait pas toléré, et qu'il n'y est pas
 „ permis de tromper ainsi le public. „

Nul ange n'a jamais eu, depuis le démon de *Socrate*, un si importun client ; tantôt tragédies, tantôt farces, tantôt *Omer*, je ne finis point ; je mets la patience de mes anges à l'épreuve. Si l'affaire est sérieuse, je les supplie d'envoyer chercher mon neveu, sinon mes anges jetteront au feu la lettre qui est

— pour lui. En tout cas, je crois qu'il sera bon
 1763. que frère *Damilaville* fasse mettre dans les papiers publics le petit avertissement daté de la sainte ville de Genève. Il faut être bien méchant pour avoir mis mon nom là ! Mes méchancetés à moi se terminent au Pauvre diable, au Russe à Paris, aux Pompignades, aux Berthiades, à l'Ecoffaïse ; mais aller au criminel ! ah si !

Respect et tendresse au bout de vos ailes. V.

LETTRE XXXIII.

A U M E M E.

16 d'août.

J'ENVOIE à mes divins anges la lettre de M. *Douet* ou *Drouet*, fermier général, lequel fermier paraît n'avoir point du tout d'envie de donner au neveu de *Pierre Corneille* un nouvel emploi ; et il le trouve posté à merveille au port Saint-Nicolas. Tout ce que je souhaite, c'est de voir un *Drouet* mesurer du bois et du charbon, et un *Corneille* fermier général.

On m'a envoyé des choses assez plaisantes sur les sept cents quarante millions de M. *Roussd.*

Je l'avais pris d'abord pour le trésorier d'*Aboul-Cassem*. Messieurs les parisiens doivent regorger d'or et d'argent. 1763.

Au reste, mes anges voient que j'ai un peu d'occupation ; je les supplie très-inflammamment de m'excuser auprès de M. de *la Marche*, si je n'ai pas l'honneur de lui écrire. Je n'ai pas eu encore le temps d'écrire à M. de *Chauvelin*, à peine ai-je celui de vaquer à mes petites affaires. Un pauvre laboureur est bien empêché quand il faut faire des tragédies et des commentaires sur des tragédies : c'est bien pis pour l'histoire ; le pauvre homme n'en peut plus, il demande quartier.

Je baise humblement le bout de vos ailes, mes anges.

LETTRE XXXIV.

A M. DUPONT,

De la société royale d'agriculture.

A Ferney, 16 d'août.

Je vois, Monsieur, que vous embrassez deux genres un peu différens l'un de l'autre, la finance et la poésie. Les eaux du Pactole doivent être bien étonnées de couler avec

—
1763.

celles du Permesse. Vous m'envoyez de fort jolis vers avec des calculs de sept cents quarante millions. C'est apparemment le trésorier, d'*Aboul-Cassem* qui a fait ce petit état de sept cents quarante millions, payables par chacun an. Une pareille finance ne ressemble pas, mal à la poésie ; c'est une très-noble fiction. Il faut que l'auteur avance la somme, pour achever la beauté du projet.

Vous avez très-bien fait de dédier à monsieur l'abbé de *Voisenon* vos réflexions touchant l'argent comptant du royaume ; cela me fait croire qu'il en a beaucoup. Vous ne pouviez pas mieux égayer la matière, qu'en adressant quelque chose de si sérieux à l'homme du monde le plus gai. Je vous réponds que si le roi a autant de millions que l'abbé de *Voisenon* dit de bons mots, il est plus riche que les empereurs de la Chine et des Indes. Pour moi, je ne suis qu'un pauvre laboureur ; je sers l'Etat en défrichant des terres, et je vous assure que j'y ai bien de la peine. En qualité d'agriculteur, je vois bien des abus ; je les crois inséparables de la nature humaine, et surtout de la nature française ; mais, à tout prendre, je crois que le bénéfice l'emporte un peu sur les charges. Je trouve les impôts très-justes, quoique très-lourds, parce que, dans tout pays, excepté dans celui des chi-

mères, un Etat ne peut payer ses dettes qu'avec de l'argent. J'ai le plaisir de payer toujours mes vingtièmes d'avance, afin d'en être plutôt quitte. 1763.

A l'égard des *Frérons* et des autres canailles, je leur ai payé toujours trop tard ce que je leur devais en vers et en prose.

Pour vous, Monsieur, je vous paye avec grand plaisir le tribut d'estime et de reconnaissance que je vous dois. C'est avec ces sentimens que j'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 d'auguste.

Je reçois la lettre du 11 d'auguste de mes divins anges, avec le gros paquet. J'entre tout d'un coup en matière ; car je n'ai pas de temps à perdre.

D'abord, mes anges sauront que toutes les choses de détail ne sont point du tout comme elles étaient.

A l'égard de l'horreur que vous me proposez, et à laquelle madame *Denis* n'a jamais pu consentir, cela prouve que vous êtes

1763. — devenu très-méchant depuis que vous êtes ministre. C'est ce que je mande à M. le duc de *Praslin*; le crime ne vous coûte rien; nous avions jugé, dans l'innocence des champs, qu'il était abominable que *Fulvie* voulût assassiner *Antoine*; que ce n'était point l'usage des dames romaines, quand on leur présentait des lettres de divorce; que deux assassinats à la fois, et tous deux manqués, pouvaient révolter les âmes tendres et les esprits délicats. Mais, puisque ce comble d'horreur vous fait tant de plaisir, je commence à croire que le public pourra le pardonner; mais je vous avertis que la combinaison de ces deux assassinats est horriblement difficile; il est à craindre que l'extrême atrocité ne devienne ridicule. Un assassinat manqué peut faire un effet tragique; deux assassinats manqués peuvent faire rire, surtout quand il y en a un hasardé par une dame. Toutes les combinaisons que ce plan exige demandent beaucoup de temps. J'y rêverai, et j'y rêve déjà en vous contant la chose seulement.

Mes divins anges, mon affaire contre la sainte Eglise est entre les mains de M. *Mariette*; cette affaire est terrible. Si nous la perdions, tous les droits, tous les avantages de notre terre nous seraient infailliblement ravés; nous aurions jeté plus de cent mille écus dans la

nièvre. Tous nos droits sont fondés sur le traité d'Arau. Il ne s'agit aujourd'hui que de savoir qui doit être juge du traité d'Arau, ou le roi qui le connaît, ou le parlement de Dijon qui ne le connaît pas. 1763.

La république de Genève, intéressée comme moi dans cette affaire, a chargé M. *Cromelin* d'en parler ou d'en écrire à M. le duc de *Praslin*, afin que ce ministre puisse faire regarder au conseil cette affaire comme une affaire d'Etat, laquelle doit être jugée au conseil des parties, comme tous les procès de ce genre y ont été jugés.

Mais aujourd'hui il ne s'agit que de revenir contre un arrêt de ce même conseil des parties, obtenu par défaut, et subrepticement contre MM. de *Budé* qui n'en ont rien su, et qui étaient dans leurs terres en Savoie, quand on a rendu cet arrêt. Il renvoie les parties plaider au parlement de Dijon, selon les conclusions de l'Eglise, et contre les déclarations de nos rois que MM. de *Budé* n'ont pu faire valoir, dans l'ignorance où ils étaient des procédures que l'on faisait contre eux.

C'est à M. *Mariette*, chargé du pouvoir de MM. de *Budé* et du nôtre, à revenir contre cet arrêt, et à renouer l'affaire au conseil des parties.

Il sera peut-être nécessaire que préalablement nous obtenions des lettres-patentes

— du roi , au rapport de M. le duc de *Praslin*.
 1763. C'est ce que j'ignore et sur quoi probablement
 M. *Mariette* m'instruira.

On m'avait mandé des bureaux de M. de *Saint-Florentin* que cette affaire dépendait de son ministère , parce qu'il a le département de l'Eglise ; mais M. le duc de *Praslin* a le département des traités.

Pompée et *Fulvie* disent qu'ils sont fort fâchés de cet incident qui vient les croiser ; que le traité d'Arauc n'a aucun rapport avec l'Empire romain et les proscriptions.

Mes anges , ma tête bout , et mes yeux brûlent. Je me mets à l'ombre de vos ailes.

Encore un mot pourtant ; M. de *Martel* , fils de la belle *Martel* , ci-devant inspecteur de la gendarmerie , arrive ici sous un autre nom , par la diligence , avec une vieille redingote pelée et une tignace par-dessus ses cheveux : il dit qu'il vous connaît beaucoup. Expliquez-moi donc cela , je vous en conjure. Est-il fou ? V.

LETTRE XXXVI.

1769.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 19 d'auguste; (car il est trop barbare d'écrire *const* et de prononcer *ou*).

L'aveugle Voltaire à l'aveugle marquise du Deffant.

LES gens de notre espèce, Madame, devraient se parler au lieu de s'écrire, et nous devrions nous donner rendez-vous aux quinze-vingts, d'autant plus qu'ils sont dans le voisinage de M. le président *Hénault*. On m'a mandé qu'il avait été dangereusement malade ces jours passés, mais qu'il se porte mieux. Je m'intéresse bien vivement à votre santé et à la sienne; car enfin, il faut que ce qui reste à Paris de gens aimables vive long-temps, quand ce ne serait que pour l'honneur du pays.

Etes-vous de l'avis de *Mécène* qui disait : Que je sois goutteux, sourd et aveugle, pourvu que je vive, tout va bien? Pour moi, je ne suis pas tout-à-fait de son opinion; et j'estime qu'il vaut mieux n'être pas que

— 1763. d'être si horriblement mal. Mais quand on n'a que deux yeux et une oreille de moins, on peut encore soutenir son existence tout doucement.

J'ai eu une grande dispute avec M. le président *Hénault*, au sujet de *François II*; et je vous en fais juge. Je voudrais que, quand il se portera bien, et qu'il n'aura rien à faire, il remaniât un peu cet ouvrage, qu'il presât le dialogue, qu'il y jetât plus de terreur et de pitié, et même qu'il se donnât le plaisir de le faire en vers blancs, c'est-à-dire en vers non rimés. Je suis persuadé que cette pièce vaudrait mieux que toutes les pièces historiques de *Shakespeare*, et qu'on pourrait traiter les principaux événemens de notre histoire dans ce goût.

Mais il faudrait pour cela un peu de cette liberté anglaise qui nous manque. Les Français n'ont encore jamais osé dire la vérité toute entière. Nous sommes de jolis oiseaux à qui on a rogné les ailes. Nous voletons, mais nous ne volons pas.

Je vous supplie, Madame, de lui dire combien je lui suis attaché.

Adieu, Madame; je ne fais si nous avons jamais bien joui de la vie, mais tâchons de la supporter. Je m'amuse à entendre sauter, courir, déraisonner mademoiselle *Corneille*,

son petit mari , sa petite sœur , dans mon
petit château , pendant que je dicte des com- 1763.
mentaires sur Agéfilas et Attila. Et vous ,
Madame , à quoi vous amusez-vous ? Je vous
présente mon très-tendre respect.

L E T T R E X X X V I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 d'auguste.

O Mes anges ! il arrive toujours quelques
tribulations aux barbouilleurs de papier ,
c'est leur métier. J'y suis accoutumé depuis
plus de cinquante ans. Patience , cela finira.
On a imprimé mon pauvre Droit du seigneur
tout délabré. Cela , joint à la publication de
la pièce sainte de Saül et David , qu'on dit
aussi ridiculement imprimée , est une morti-
fication que je mets aux pieds de mon crucifix.
Je pense que le petit avis ci-joint est l'unique
remède que je doive employer pour ce petit
mal , et je suppose que ma lettre à mon gros
neveu est inutile. Je sou mets le tout à votre
prudence , et à la grande connaissance que
vous avez de votre ville de Paris.

Je ne peux , du pied des Alpes , diriger

— 1763. mes mouvemens de guerre ; je peux seulement dire en général : Si *Omer* avance de ce côté-ci , lâchons-lui mon procureur : si *Fréron* marche de ce côté-là , tenons-nous-en à notre petit avis au public. Je m'en remets à la bonté de mes anges et au battement de leurs ailes.

Mes anges doivent avoir reçu un gros paquet adressé à M. le duc de *Praßlin* ; ils ont dû voir qu'on s'est hâté de leur obéir. L'épithète d'assassines n'avait jamais été donnée jusqu'ici aux dames ; mais , puisque vous le voulez , *Fulvie* est assassine. Je ne dis pas que j'aye exécuté tous vos ordres ; car ce n'est pas assez d'assassiner son mari dans son lit, il faut encore faire de beaux vers. Renvoyez-moi donc mon griffonnage apostillé , et puis j'aurai l'honneur de vous le renvoyer au net.

Je baise les ailes de mes anges le plus humblement du monde. V.

L E T T R E X X X V I I I. 1763.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ferney, 25 d'auguste.

VOTRE Excellence saura que je deviens quinze-vingt, que je suis des mois entiers sans pouvoir écrire. Si l'air de Turin vous a donné une entrave, ou un clou, l'air du lac pourrait bien m'ôter entièrement la vue.

Vous vous amusez, Monsieur, à faire des enfans comme les pauvres gens. Vous aurez bientôt une famille nombreuse, tant mieux; il ne saurait y avoir trop de gens qui vous ressemblerent. Je ne suis pas si content de monsieur le coadjuteur que de vous. Vous savez, sans doute, que nous appelions autrefois monsieur l'abbé, le coadjuteur. Il a oublié l'ancienne amitié dont il m'honorait, parce qu'il a cru que je ne criais pas assez haut : Vive monsieur le coadjuteur !

Je fais que je devrais, plus humble en ma misère, Me souvenir du moins que je parle à son frère ;

aussi je lui pardonne de tout mon cœur. Il est impossible de ne pas aimer la rage qu'il a pour le bien public.

1763.

J'avais bien recommandé aux *Cramer* de vous envoyer toutes les misères dont vous voulez bien me parler ; mais l'un est allé à Paris, l'autre à la campagne ; et je vois que votre Excellence n'a point été servie. Je leur ferai bien réparer leur faute : je vous demande très-humblement pardon de leur négligence.

Le bruit a couru que l'infant voyagerait l'année prochaine, et qu'il passerait par Genève ; je souhaite que vous en sachiez autant. Je fais que vos amis de Paris soupirent après votre retour. Je fais que tous les lieux sont égaux pour les esprits bien faits, mais il n'en est pas de même quand les esprits bien faits ont des cœurs sensibles.

Je crois que vous verrez à Turin M. de *Schouvalof*, ci-devant empereur de Russie. Je l'attends à Ferney dans le mois prochain. Il ira de là à Turin et à Venise, et il y soupera probablement avec les six autres rois qui mangeaient à table d'hôte avec *Candide* et son valet *Gatambo*.

Votre Excellence n'aura que l'hiver prochain *Pierre Corneille* et ses Commentaires. J'ai fait ma tâche plus vite que les libraires ne font la leur. Vous trouverez que mon Commentaire n'est pas comme celui de dom *Calmet*, qui loue tout sans distinction. Il est vrai que

Corneille

Corneille est pour moi un auteur sacré ; mais je ressemble au père *Simon* à qui l'archevêque de Paris demandait à quoi il s'occupait pour mériter d'être fait prêtre : Monseigneur , répondit-il , je critique la *Bible*. 1763.

Conservez-moi vos bontés , je vous en prie. Permettez-moi de me mettre aux pieds de celle qui fait le bonheur de votre vie , et qui l'augmentera dans un mois. *L'aveugle V.*

L E T T R E X X X I X.

A M. H E L V E T I U S.

25 d'août.

Pax Christi. Je vois , avec une sainte joie , combien votre cœur est touché des vérités sublimes de notre sainte religion , et que vous voulez consacrer vos travaux et vos grands talens à réparer le scandale que vous avez pu donner , en mettant , dans votre fameux livre , quelques vérités d'un autre ordre , qui ont paru dangereuses aux personnes d'une conscience délicate et timorée , comme MM. *Omer Joli de Fleuri* , *Gauchat* , *Chaumeix* et plusieurs de nos pères.

Les petites tribulations que nos pères éprouvent aujourd'hui , les affermissent dans leur

Corresp. générale. Tome IX. * H

— 1763. foi, et plus nous sommes dispersés, et plus nous faisons de bien aux âmes. Je suis à portée de voir ces progrès, étant aumônier de monsieur le résident de France à Genève. Je ne puis assez bénir DIEU de la résolution que vous prenez de combattre vous-même pour la religion chrétienne, dans un temps où tout le monde l'attaque et se moque d'elle ouvertement. C'est la fatale philosophie des Anglais qui a commencé tout le mal. Ces gens-là, sous prétexte qu'ils sont les meilleurs mathématiciens et les meilleurs physiciens de l'Europe, ont abusé de leur esprit, jusqu'à oser examiner les mystères. Cette contagion s'est répandue par-tout. Le dogme fatal de la tolérance infecte aujourd'hui tous les esprits; les trois quarts de la France, au moins, commencent à demander la liberté de conscience : on la prêche à Genève.

Enfin, Monsieur, figurez-vous que, lorsque le magistrat de Genève n'a pu se dispenser de condamner le roman de M. J. J. Rousseau, intitulé *Emile*, six cents citoyens sont venus, par trois fois, protester au conseil de Genève qu'ils ne souffriraient pas que l'on condamnât, sans l'entendre, un citoyen qui, à la vérité, avait écrit contre la religion chrétienne; mais qu'il pouvait avoir ses raisons, qu'il fallait les entendre; qu'un citoyen de Genève peut écrire

ce qu'il veut , pourvu qu'il donne de bonnes explications. 1763.

Enfin , Monsieur , on renouvelle tous les jours les attaques que l'empereur *Julien* , les philosophes *Celse* et *Porphyre* livrèrent , dès les premiers temps , à nos saintes vérités. Tout le monde pense comme *Bayle* , *Descartes* , *Fénelon* , *Shaftesbury* , *Bolingbroke* , *Collins* , *Wolston*. Tout le monde dit hautement qu'il n'y a qu'un Dieu ; que la sainte vierge *Marie* n'est pas mère de DIEU ; que le Saint-Esprit n'est autre chose que la lumière que DIEU nous donne. On prêche je ne sais quelle vertu , qui , ne consistant qu'à faire du bien aux hommes , est entièrement mondaine et de nulle valeur. On oppose au *Pédagogue chrétien* et au *Pensez - y bien* , livres qui se faisaient autrefois tant de conversions , de petits livres philosophiques qu'on a soin de répandre par tout adroitement. Ces petits livrets se succèdent rapidement les uns aux autres. On ne les vend point , on les donne à des personnes affidées qui les distribuent à des jeunes gens et à des femmes. Tantôt c'est le Sermon des cinquante qu'on attribue au roi de Prusse ; tantôt c'est un extrait du *Testament* de ce malheureux curé *Jean Meslier* , qui demanda pardon à Dieu en mourant d'avoir enseigné le christianisme ; tantôt c'est je ne sais quel *Catéchisme de l'honnête homme*

— fait par un certain abbé *Durand*. Quel titre ,
 1763. Monsieur, que le *Catéchisme de l'honnête homme*,
 comme s'il pouvait y avoir de la vertu hors
 de la religion catholique ! Opposez-vous à ce
 torrent, Monsieur, puisque DIEU vous a fait
 la grâce de vous illuminer. Vous vous devez
 à la raison et à la vertu indignement outragées ;
 combattez les méchans comme ils combattent,
 sans vous compromettre, sans qu'ils vous
 devinent. Contentez-vous de rendre justice à
 notre sainte religion, d'une manière claire et
 sensible, sans rechercher d'autre gloire que
 celle de bien faire. Imitiez notre grand roi
Stanislas, père de notre illustre reine, qui a
 daigné quelquefois faire imprimer des petits
 livres chrétiens entièrement à ses dépens. Il
 eut toujours la modestie de cacher son nom,
 et on ne l'a su que par son digne secrétaire,
M. de Solignac. Le papier me manque ; je vous
 embrasse en JESUS-CHRIST.

JEAN PATOUREL, *ci-devant jésuite*.

A U M Ê M E.

15 de septembre.

MON cher philosophe, vous avez raison d'être ferme dans vos principes, parce qu'en général vos principes sont bons. Quelques expressions hasardées ont servi de prétexte aux ennemis de la raison. On n'a cause gagnée avec notre nation qu'à l'aide du plaifant et du ridicule. Votre héros *Fontenelle* fut en grand danger pour les oracles, et pour la reine *Méro* et sa sœur *Enégu* (*); et quand il disait que, s'il avait la main pleine de vérités, il n'en lâcherait aucune, c'était parce qu'il en avait lâché, et qu'on lui avait donné sur les doigts. Cependant cette raison tant persécutée gagne tous les jours du terrain. On a beau faire, il arrivera en France, chez les honnêtes gens, ce qui est arrivé en Angleterre; nous avons pris des Anglais les annuités, les rentes tournantes, les fonds d'amortissement, la construction et la manœuvre des vaisseaux, l'attraction, le calcul différentiel, les sept couleurs primitives, l'inoculation; nous prenons insensiblement

(*) Rome, Genève.

— leur noble liberté de penser et leur profond
 1763. mépris pour les fadaïses de l'école. Les jeunes
 gens se forment, ceux qui sont destinés aux
 plus grandes places sont défaits des infames
 préjugés qui avilissent une nation ; il y aura
 toujours un grand peuple de fots, et une
 foule de fripons ; mais le petit nombre des
 penseurs se fera respecter. Voyez comme la
 pièce de *Palissot* est déjà tombée dans l'oubli ; on
 fait par cœur les traits qui ont percé *Pompignan*,
 et l'on a oublié pour jamais son *Discours* et
 son *Mémoire*. Si on n'avait pas confondu ce
 malheureux, l'usage d'insulter les philosophes,
 dans les discours de réception à l'académie,
 aurait passé en loi. Si on n'avait pas rendu nos
 persécuteurs ridicules, ils n'auraient pas mis
 de bornes à leur insolence. Soyez sûr que tant
 que les gens de bien seront unis, on ne les
 entamera pas. Vous allez à Paris, vous y ferez
 le lien de la concorde des êtres pensans. Qu'im-
 porte, encore une fois, que notre tailleur et
 notre sellier soient gouvernés par frère *Croust*
 et par frère *Berthier* ? Le grand point est que
 ceux avec qui vous vivez soient éclairés, et
 que le janséniste et le moliniste soient forcés
 de baisser les yeux devant le philosophe. C'est
 l'intérêt du roi, c'est celui de l'Etat, que les
 philosophes gouvernent la société. Ils inspi-
 rent l'amour de la patrie, et les fanatiques, y

portent le trouble. Mais, plus ces misérables
sentiront votre supériorité, plus vous aurez
d'attention à ne leur point donner prise par
des paroles dont ils puissent abuser. Notre
morale est meilleure que la leur, notre con-
duite plus respectable; ils parlent de vertu,
et nous la pratiquons : enfin notre parti l'em-
porte sur le leur dans la bonne compagnie.
Conservons nos avantages ; que les coups qui
les écraseront partent de mains invisibles, et
qu'ils tombent sous le mépris public. Cepen-
dant vous aurez une bonne maison, vous y
rassembleriez vos amis, vous répandez la
lumière de proche en proche, vous ferez
respecté même de ces indignes ennemis de la
raison et de la vertu : voilà votre situation,
mon cher ami. Dans ce loisir heureux, vous
vous amusez à faire de bons ouvrages, sans
y exposer votre nom aux censures des fripons.
Je vois qu'il faut que vous restiez en France,
et vous y ferez très-utile. Personne n'est plus
fait que vous pour réunir les gens de lettres ;
vous pouvez élever chez vous un tribunal qui
sera fort supérieur, chez les honnêtes gens,
à celui d'*Omer Joli*. Vivez gaiement, travaillez
utilement, soyez l'honneur de notre patrie.
Le temps est venu où les hommes comme
vous doivent triompher. Si vous n'aviez pas
été mari et père, je vous aurais dit : *Vende*

1763.

— 1763. *omnia quæ habes, et sequere me* ; mais votre situation , je le vois bien , ne vous permet pas un autre établissement qui , peut-être même , ferait regardé comme un aveu de votre crainte , par ceux qui empoisonnent tout. Restez donc parmi vos amis ; rendez vos ennemis odieux et ridicules ; aimez-moi , et comptez que je vous ferai toujours attaché avec toute l'estime et l'amitié que je vous ai vouées depuis votre enfance.

L E T T R E X L I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de septembre.

Mes anges , je me crois un petit prophète. Je me souviens que , lorsqu'on m'envoya la nouvelle édition du *Dictionnaire de l'académie* , je prédis que le libraire ferait banqueroute. Je ne me suis pas trompé , et malheureusement cette banqueroute retombe sur la famille *Gorneille*. M. *Duclos* , qui avait beaucoup d'estime pour la veuve *Brunet* , décorée du malheureux titre de libraire de l'académie , voulut que le principal bureau des souscriptions fût chez elle. Elle a reçu pour sept ou huit mille francs d'argent comptant , après quoi ,
elle

elle a fait la gambarouta. Voilà le sort de la ———
 plupart des entreprises de ce monde. 1763.

Si vous me permettez, mes anges, de vous parler de mon procès sacerdotal, je vous dirai que messieurs de Berne et de Genève sont intéressés comme nous dans cette affaire, qu'ils y interviennent, et que ce fut même, sur la requête de messieurs de Berne, que le conseil des dépêches se réserva à lui seul la connaissance de cette affaire, par un arrêt du 25 juin 1756 ; que c'est contre cet arrêt authentique et contradictoire que le curé de Ferney a obtenu un arrêt par défaut qui nous renvoie au parlement de Dijon. Nous revenons aujourd'hui contre cet arrêt, et nous soutenons que c'est principalement à M. le duc de *Praslin* à juger cette cause, qui est plutôt une affaire d'Etat qu'un procès. Il s'agit uniquement de l'exécution du traité d'Arau, et de toutes les garanties renouvelées par tous nos rois, depuis *Charles IX*. Le parlement de Dijon n'admet ni ces traités, ni ces garanties, mais le roi les maintient, et il a promis que ces sortes d'affaires ne seraient jamais jugées qu'en son conseil.

Au reste, le procès n'est pas directement intenté à madame *Denis* et à moi, il l'est à Berne, à Genève, au colonel de *Budé*, au colonel *Pictet*. S'ils perdent, nous perdons ;

— 1763. s'ils gagnent, nous gagnons. Nous ne venons qu'après eux, comme ayant acheté d'eux la terre aux mêmes conditions que Berne l'avait vendue au seizième siècle, et que les ducs de Savoie l'avaient inféodée au quatorzième.

Nous supplions *Octave*, *Pompée* et *Fulvie* d'intercéder pour nous auprès de M. le duc de *Praslin*. Il est bien vrai qu'ils ne sont pas aussi honnêtes gens que lui; aussi je compte beaucoup plus sur la protection de mes anges, que sur celle de ces personnages.

Vous devez avoir reçu mes roués; j'y ai mis tout mon savoir-faire, qui est bien peu de chose; mais enfin, puisque j'ai fait tout ce que j'ai pu et tout ce que vous avez voulu, qu'avez-vous à me dire?

Respect et tendresse.

L E T T R E X L I I.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ferney, 18 de septembre.

NON, Monsieur, ce n'est pas moi qui écris des lettres charmantes, mais bien votre Excellence; et l'un de ses talens a toujours été de séduire.

On vous a dépêché un petit paquet qui —
 contient , je crois , un peu d'histoire. Vous y 1763.
 verrez quelque chose du temps présent , mais
 non pas tout ; car malheur à celui qui dirait
 tout. Il faut qu'un français passe rapidement
 sur les dernières années. Il y a un éloge du
 duc de *Sully* qu'on vous a peut-être envoyé.
 C'est un ouvrage de M. *Thomas* , secrétaire
 de M. le duc de *Praslin* , qui remporte autant
 de prix à l'académie que nous avons perdu
 de batailles. Il loue beaucoup ce ministre
 d'avoir eu toujours à *Sully* un fauteuil plus
 haut que les autres. Cela n'est bon que pour
Montmartel et pour madame sa femme qui ,
 ayant les jambes trop longues , sont obligés
 à cette cérémonie ; mais , d'ailleurs , *Thomas*
 fait un beau portrait de *Rosny* et de son admi-
 nistration.

J'ai vu ces jours-ci un vieux florentin assez
 plaisant , qui prétend que tous les états de
 l'Europe feront banqueroute les uns après les
 autres. Le libraire de l'académie a déjà com-
 mencé. Ce libraire est une femme ; et je me
 doutais bien qu'elle ferait à l'aumône , dès
 qu'elle aurait achevé notre *Dictionnaire* ; cela
 n'a pas manqué ; et le pis de l'affaire , c'est
 qu'elle emporte huit mille francs à nos pauvres
Corneille. Je ne fais si c'est cette aventure qui m'a
 donné de l'humeur contre *Suréna*, *Agésilas* ,

1763. Pulchérie et une douzaine de pièces du grand-homme dont j'ai l'honneur d'être le commentateur ; je parie qu'il n'y a que moi qui aye lu ces tragédies - là , et je prends la liberté de parier que vous ne les avez jamais lues , ni ne les lirez ; cela est impossible. Ah ! que *Racine* est un grand-homme ! Madame l'ambassadrice n'est-elle pas de cet avis-là ? Adieu nos beaux arts, si les choses continuent comme elles sont. La rage des remontrances et des projets sur les finances a saisi la nation ; nous nous avifons d'être sérieux , et nous nous perdons ; mais nous faisons autrefois de jolies chansons , et à présent nous ne faisons que de mauvais calculs : c'est *Arlequin* qui veut être philosophe.

Avez-vous entendu parler d'un sénéchal de *Fercalquier* qui , en mourant , a fait un legs au roi , de l'*Art de gouverner* , en trois volumes in-4° ? C'est bien le plus ennuyeux sénéchal que vous ayez jamais vu. Je suis bien las de tous ces gens qui gouvernent les Etats du fond de leur grenier. Voilà-t-il pas encore un conseiller du roi au parlement qui lui donne sept cents quarante millions tous les ans ! Tâchez, Monsieur , d'en avoir le vingtième , ou du moins un pour cent ; cela est encore honnête.

Que vos Excellences agréent toujours mon respect. V.

L E T T R E X L I I I .

1763.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 27 de septembre.

JE reçus hier les ordres de mes anges , concernant la conspiration des roués , et j'envoie sur le champ tous les changemens qu'ils demandent pour les assassins et assassines. Il faut assurément que M. le duc de *Praslin* ait une ame bien noire , pour vouloir qu'une femme égorge son mari dans son lit ; mais puisque mes anges ont eu cette horrible idée , il la faut pardonner à un ministre d'Etat. Mettez le feu aux poudres de la façon qu'il vous plaira , faites comme vous l'entendrez , mais ne me demandez plus de vers , car vous m'empêchez de dormir , et je n'en peux plus. Laissez-moi , je vous prie , ce vers :

L'ardeur de me venger ne m'en fait point accroire.

Il ne faut pas toujours que *Melpomène* marche sur des échasses ; les vers les plus simples sont très-bien reçus , surtout quand ils se trouvent dans une tirade où il y en a d'assez forts. *Racine* est plein à tout moment de ces vers que vous réprouvez. Une tragédie n'aurait point du

— 1763. tout l'air naturel, s'il n'y avait pas beaucoup de ces expressions simples, qui n'ont rien de bas ni de trop familier.

Divertissez-vous, mes anges, de la niche que vous allez faire. Je ne fais s'il faut intituler la pièce le Triumvirat; le titre me ferait soupçonner, et on dirait que je suis le savetier qui raccommode toujours les vieux cothurnes de *Crébillon*; cependant, il est difficile de donner un autre titre à l'ouvrage. Tirez-vous de là comme vous pourrez: tout ce que je puis vous dire, c'est que cette pièce ne fera pas du nombre de celles qui font répandre des larmes; je la crois très-attachante, mais non attendrissante. Je crois toujours qu'Olimpie ferait un bien plus grand effet; elle est plus majestueuse, plus auguste, plus théâtrale, plus singulière; elle fait verser des pleurs toutes les fois qu'on la joue; et les comédiens de Paris me paraissent aussi mal-avisés qu'ingrats de ne la pas représenter.

Permettez que je mette dans ce paquet des affaires temporelles avec les spirituelles. Voici un petit mémoire pour M. le duc de *Praslin*, en cas que mon affaire sacerdotale ne soit pas encore rapportée. Nous lui devons bien des remerciemens, madame *Denis* et moi, de la bonté qu'il a eue de se charger de ce petit procès, qui était d'abord dévolu à M. de

Saint-Florentin. Il est vrai que cette affaire ,
toute petite qu'elle est , étant fondée sur les
traités de nos rois , appartient de droit aux
affaires étrangères ; mais j'aime encore mieux
attribuer la peine qu'il daigne prendre , à
l'amitié qu'il a pour vous , et aux bontés dont
il honore madame *Denis* et moi. 1763.

Comme je prends la liberté de lui adresser
votre paquet , je suppose qu'il se saisira du
mémoire qui est pour lui ; il est court , net et
clair , point de verbiage ; pour un esprit de
sa trempe .

N'alongeons point en cent mots superflus

Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.

Qu'est-ce que la défaite des bernardins ?
cela est-il plaisant ?

Respect et tendresse. V.

1763.

L E T T R E X L I V.

A M. P I C T E T , à Pétersbourg.

Septembre.

M O N cher géant , vraiment votre lettre est d'un vrai philosophe : vous êtes un *Anacharsis*, et d'*Alembert* n'a pas voulu l'être. Je ne fais pourquoi le philosophe de Paris n'a pas osé aller chez la *Minerve* de Russie : il a craint peut-être le sort d'*Ixion*.

Pour votre *Jean-Jacques*, ci-devant citoyen de Genève , je crois que la tête lui a tourné quand il a prophétisé contre les établissemens de *Pierre le grand*. J'ai peut-être mieux rencontré quand j'ai dit que , si jamais l'empire des Turcs était détruit , ce serait par la Russie ; et , sans l'aventure du Pruth , je tiendrais ma prophétie plus sûre que toutes celles d'*Isaïe*.

Votre auguste *Catherine seconde* est assurément *Catherine* unique ; la première ne fut qu'heureuse. J'ai pris la liberté de lui envoyer quelques exemplaires du second tome de *Pierre le grand* , par M. de *Balk*. Je me flatte qu'elle y trouvera des vérités. J'ai eu de très - bons mémoires ; je n'ai songé qu'au vrai : je fais heureusement combien elle l'aime.

Ce qu'elle a daigné dicter à son géant , me

paraît d'un esprit bien supérieur. Oh ! qu'elle a raison , quand elle fait sentir cette fastidieuse prolixité d'écrits pour et contre les jésuites , et quand elle parle de ces quatre-vingts pages d'extraits sur des choses qu'on doit dire en dix lignes ! que j'ai de vanité de penser comme elle ! Mais on ne doit jamais rendre public ce qu'on admire , à moins d'une permission expresse ; sans quoi il faudrait , je pense , imprimer toutes ses lettres.

1763.

Savez - vous bien que madame la princesse sa mère m'honorait de beaucoup de bonté , et que je pleure sa perte ? Si je n'avais que soixante ans , je viendrais me consoler en contemplant sa divine fille.

Mon cher géant , mettez à ses pieds , je vous prie , ce petit papier pomponé. Si vous êtes bigle , vous verrez que je deviens aveugle et sourd. Elle daigne donc protéger la petite-fille de *Corneille* ? Eh bien , n'est-il pas vrai que toutes les grandes choses nous viennent du Nord ? ai-je tort ?

Madame votre mère vous mandera les nouvelles de Genève. Pour moi , je suis si pénétré du billet que j'ai lu de votre auguste impératrice , que j'en oublie jusqu'à votre grande république. J'ai baisé ce billet : n'allez pas le lui dire , au moins ; cela n'est pas respectueux.

1763.

L E T T R E X L V.

A M. PROST DE ROYER, *avocat à Lyon.*

A Ferney , premier d'octobre.

JE vous remercie , Monsieur , du plus court et du meilleur livre qu'on ait écrit depuis long-temps. La raison et l'éloquence l'ont dicté ; on ne peut y répondre que par du fanatisme et du galimatias. Je ne doute pas que votre archevêque , ayant comme vous beaucoup d'esprit et de lumières , ne soit entièrement de votre avis dans le fond de son cœur. Il est trop bon citoyen pour soutenir une absurdité qui ruinerait l'Etat. Des systèmes établis dans des temps de ténèbres , doivent disparaître dans notre siècle ; et vous aurez la gloire d'avoir détruit le plus pernicieux des préjugés. Il faut avouer que nous avons encore beaucoup de lois absurdes et contradictoires ; on les doit à l'esprit monacal qui a régné trop long-temps. Il est également triste et honteux pour nos tribunaux , d'être réduits à éluder ce que , sans doute , ils voudraient abolir : mais on trouve la superstition en possession de la maison , on n'ose pas l'en chasser tout d'un coup , et on se contente d'y loger avec elle.

Ce que vous dites des cinq talens qui devaient en produire cinq autres, m'a toujours frappé : 1763.
 mais j'avoue que cet intérêt à cent pour cent, m'avait paru un peu trop fort. Cela fait voir qu'il y a bien des choses qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre.

Il est très-vrai, Monsieur, que MM. *Tronchin* et *Camp* me donnent quatre pour cent du peu d'argent qu'ils ont à moi ; M. le cardinal de *Tencin* en tirait cinq : et si monsieur votre archevêque fait bien, il en tirera autant, attendu qu'au bout de l'année il donnera aux pauvres vingt-cinq mille livres, au lieu de vingt mille.

L E T T R E X L V I.

A M. H E L V E T I U S.

4 d'octobre.

MON frère, le hasard m'a remis sous les yeux le décret de la forbonne, et le réquisitoire de maître *Omer*. Je vous exhorte à les relire, pour vous exciter à la vengeance en regardant votre ennemi. Je ne crois pas qu'on ait entassé jamais plus d'absurdités et plus d'insolences, et je vous avoue que je ne

— 1763. conçois pas comment vous laissez triompher l'hydre qui vous a déchiré. Le comble de la douleur, à mon gré, est d'être terrassé par des ennemis absurdes. Comment n'employez-vous pas tous les momens de votre vie à venger le genre-humain, en vous vengeant? Vous vous trahissez vous-même, en n'employant pas votre loisir à faire connaître la vérité. Il y a une belle histoire à faire, c'est celle des contradictions : cette idée m'est venue en lisant l'impertinent décret de la forbonne. Il commence par condamner cette vérité, que toutes les idées nous viennent par les sens, qu'elle avait adoptée autrefois, non parce qu'elle était vérité, mais parce qu'elle était ancienne. Ces marauds ont traité la philosophie comme ils traitèrent *Henri IV*, et comme ils ont traité la bulle, que tantôt ils ont reçue, et qu'ils ont tantôt condamnée.

Ces contradictions règnent depuis *Luc* et *Matthieu*, ou plutôt depuis *Moïse*. Ce serait une chose bien curieuse que de mettre sous les yeux ce scandale de l'esprit humain. Il n'y a qu'à lire et transcrire ; c'est un ouvrage très-agréable à faire ; on doit rire à chaque ligne. *Moïse* dit qu'il a vu DIEU face à face, et qu'il ne l'a vu que par derrière ; il défend qu'on épouse sa belle-sœur, et il ordonne qu'on épouse sa belle-sœur ; il ne veut pas

qu'on croye aux songes , et toute son histoire
est fondée sur des songes. 1763.

Enfin , dans chaque page , depuis *la Genèse* jusqu'au concile de Trente , vous trouvez le sceau du menfonge.

Cette manière d'envisager les choses est palpable , piquante , et capable de faire le plus grand effet. Ne seriez-vous pas charmé qu'on fît un tel ouvrage ? Faites-le donc , vous y êtes intéressé ; vous devez décréditer ceux qui vous ont traité si indignement.

Si l'idée que je vous propose n'est pas de votre goût , il y a cent autres manières d'éclairer le genre-humain. Travaillez , vous êtes dans la force de votre génie ; je me charge de l'impression , vous ne ferez jamais compromis.

Adieu ; soyez sûr que votre *Fontenelle* n'eût jamais été aussi empressé que moi à vous servir.

1763.

L E T T R E X L V I I.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ferney , 6 d'octobre.

ME voilà , Monsieur , redevenu taupe. Votre Excellence saura que , dès qu'il neige sur nos belles montagnes , mes yeux deviennent d'un rouge charmant , et que j'aurais très-bon air aux quinze-vingts. Cela me donne quelquefois de petits remords d'avoir bâti et planté entre le mont Jura et les Alpes ; mais enfin l'affaire est faite , et il faut faire contre neige bon cœur , aussi-bien que contre fortune.

Il n'y a pas moyen de disputer contre votre Excellence. Je vous ai promis quelque chose pour le mois d'avril ; eh bien , attendez donc le mois d'avril ; vous m'avouerez que cet argument est assez bon. Si vous avez commandé votre soupé pour dix heures , devez-vous gronder votre cuisinier de ce qu'il ne vous fait pas souper à huit ? Cependant je ne désespère pas d'avoir l'honneur de vous donner de petites étrennes. Vous autres ministres , vous êtes discrets , et il y a plaisir de se confier à vous ; il y en aurait bien davantage à vous faire la cour.

Il est à croire qu'un ambassadeur à Turin
a lu le *Vicaire savoyard* de Jean-Jacques ; et 1763.
votre Excellence est trop bien instruite des
grands événemens de ce monde , pour ignorer
que la moitié de la ville de Genève a pris le
parti de Jean-Jacques contre le conseil de cette
auguste république. On a parlé , pendant quel-
ques momens , d'avoir recours à la médiation
de la France. J'aurais fait alors une belle
brigue , pour tâcher d'obtenir que vous eussiez
daigné venir mettre la paix dans mon voisinage.
J'aurais voulu aussi que madame l'ambassa-
drice partageât ce ministère ; les Gênevois ,
en la voyant , auraient oublié toutes leurs
querelles.

Je prie vos Excellences de me conserver
toujours leurs bontés , et d'agréer le respect
du quinze-vingt V.

1763.

L E T T R E X L V I I I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ferney, 11 d'octobre.

JE vous jure , Madame , que je suis aveugle aussi ; n'allez pas me renier. Il est vrai que je ne le suis que par bouffée , et que je ne suis pas encore parvenu à être absolument digne des quinze-vingts. J'ai d'ailleurs pris mon parti depuis long-temps sur tout ce qu'on peut voir et sur tout ce qu'on peut entendre ; et c'est ce qui fait que je ne regrette guère dans Paris que vous , Madame , et le très-petit nombre de personnes de votre espèce.

Je suis persuadé que madame la duchesse de *Luxembourg* est partie pour la vie éternelle avec de grands sentimens de dévotion ; et cela est bien consolant. Vivez gaiement , Madame , avec quatre sens qui vous restent : quatre sens , et beaucoup d'esprit , font quelque chose.

C'est vous qui êtes très-clair-voyante , et non pas moi ; vous voyez surtout à merveille le ridicule de la façon d'écrire d'aujourd'hui.

Le

Le style qui est à la mode me porte plus que ———
jamais à écrire avec la plus grande simplicité. 1763.

Il n'est pas juste que vous soyez sans Pucelle. Je vais prendre si bien mes mesures, que vous en aurez une incessamment. Il y a quelquefois de petits morceaux assez curieux qui me passent par les mains ; mais je ne fais comment faire pour vous les envoyer. Et vous, Madame, comment feriez-vous pour vous les faire lire ? Ces petits ouvrages sont, pour la plupart, d'une philosophie extrêmement insolente, qui ferait trembler votre lecteur. On ne peut guère confier ces rogatons à la poste.

Si vous aimiez l'histoire, vous auriez un amusement sûr pour le reste de votre vie ; mais j'ai peur que l'histoire ne vous ennuye. J'essaierai de vous faire parvenir un petit morceau dans ce genre, qui vous mettra au fait de bien des choses : cela est court, et n'est point du tout pédant.

Le grand malheur de notre âge, Madame, c'est qu'on se dégoûte de tout. Une Pucelle amuse un quart d'heure, mais on retombe ensuite dans la langueur ; on vit tristement au jour la journée ; on attend que quelqu'un vienne chez nous par oisiveté, et qu'il nous dise quelque nouvelle à laquelle nous ne nous intéressons point du tout. On n'a plus ni passion ni illusion ; on a le malheur d'être

— 1763. détrompé ; le cœur se glace , et l'imagination ne sert qu'à nous tourmenter.

Voilà à peu-près notre état ; et quand , avec cela , on a perdu les deux yeux , il faut avouer qu'on a besoin de courage. Vous en avez beaucoup , Madame , et il est soutenu par la société de vos amis.

Je vous prie de dire à M. le président *Hénault* que je lui ferai bien sincèrement attaché pour tout le reste de ma vie ; je l'estime infiniment à tous égards. Ma grande querelle avec lui sur *François II* ne roule point du tout sur le fond de l'ouvrage qui me plaît beaucoup , mais sur quelques embellissemens que je lui demandais ; en cas qu'il fît réimprimer l'ouvrage.

On m'a parlé d'une tragédie de Saül et David , qui est dans ce goût ; elle est traduite , dit-on , de l'anglais ; cette pièce est fort rare. Si vous pouvez vous la procurer , elle vous amusera un quart d'heure , surtout si vous vous souvenez de l'histoire hébraïque , qu'on appelle la *Sainte-Ecriture*. Les hommes sont bien bêtes et bien fous.

Adieu , Madame ; prenez-les pour ce qu'ils sont , et vivez aussi heureuse que vous le pourrez , en les méprisant et en les tolérant. V.

L E T T R E X L I X.

1763.

AM. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

11 d'octobre.

LE second livre des *Machabées*, livre écrit très-tard, et que S^t Jérôme ne regarde point comme canonique, n'a rien de commun avec les Juifs. Cette loi consiste dans le *Décatalogue*, dans le *Lévitique*, dans le *Deutéronome*, et elle passe chez les Juifs pour avoir été écrite quinze cents ans avant le livre des *Machabées*.

Vouloir conclure qu'une opinion, qui se trouve dans les *Machabées*, était l'opinion des Juifs du temps de Moïse, serait une chose aussi absurde que de conclure qu'un usage de notre temps était établi du temps de Clovis. Il est indubitable que la loi attribuée à Moïse ne parle, en aucun endroit, de l'immortalité de l'ame, ni des peines et des récompenses après la mort. La secte des Pharisiens n'embrassa cette doctrine que quelques années avant Jésus-Christ; elle ne fut connue des Juifs que long-temps après Alexandre, lorsqu'ils apprirent quelque chose de la philosophie des Grecs dans Alexandrie. Au reste, il est clair que les livres des *Machabées* ne sont que des romans; l'histoire y est falsifiée à chaque page : on y

— 1763. rapporte un traité prétendu fait entre les Romains et les Juifs , et voici comme on fait parler le sénat de Rome dans ce traité :

„ Bénis soient les Romains et la nation juive sur terre et sur mer , à jamais ! que le glaive et l'ennemi s'écartent loin d'eux ! „

C'est le comble de la grossièreté et de la sottise de l'écrivain d'attribuer ainsi au sénat romain le style de la nation juive. Il y a quelque chose de plus ridicule encore , c'est de prétendre que les Lacédémoniens et les Juifs venaient de la même origine. Les livres des *Machabées* sont remplis de ces inepties. On y reconnaît à chaque page la main d'un misérable juif d'Alexandrie , qui veut quelquefois imiter le style grec , et qui cherche toujours à faire valoir sa petite nation. Il est vrai que , dans la relation du prétendu martyre des *Machabées* , on représente la mère comme pénétrée de l'espérance d'une vie à venir. C'était la créance de tous les païens , excepté les épicuriens.

C'est insulter à la raison de se servir de ce passage pour faire accroire aux esprits faibles et ignorans que l'immortalité de l'ame était énoncée dans les lois judaïques. M. *Warburton* , évêque de Worchester , a démontré , dans un très-savant livre , que les récompenses et les peines après la vie furent un dogme inconnu aux Juifs pendant plusieurs siècles. De là on

conclut évidemment que si *Moïse* fut instruit de cette opinion si utile à la canaille , il fut bien mal-avisé de n'en pas faire la base de ses lois ; et , s'il n'en fut pas instruit , c'était un ignorant , indigne d'être législateur. 1763.

Pour peu qu'un homme ait de sens , il doit se rendre à la force de cet argument. S'il veut d'ailleurs lire avec attention l'*Histoire des Juifs* , il verra sans peine que c'est , de tous les peuples , le plus grossier , le plus féroce , le plus fanatique , le plus absurde. Il y a plus d'absurdité encore à imaginer qu'une secte née dans le sein de ce fanatisme juif , est la loi de DIEU et la vérité même ; c'est outrager DIEU , si les hommes peuvent l'outrager. J'espère que mon cher frère fera entendre raison à la personne que l'on a pervertie.

J'oubliais l'article de la pythonisse : cette histoire n'a rien de commun avec la créance des peines et des récompenses après la mort ; elle est d'ailleurs postérieure à *Moïse* de plus de six cents ans. Elle est empruntée des peuples voisins des Juifs , qui croyaient à la magie , et qui se vantaient de faire paraître des ombres , sans attacher à ce mot d'ombre une idée précise : on regardait les manes comme des figures légères ressemblantes aux corps ; enfin la pythonisse était une étrangère , une misérable devineresse : mais , si elle croyait à l'immortalité

— de l'amie, elle en savait plus que tous les Juifs
1763. de ce temps-là, &c.

Je me flatte que mon cher frère saura bien faire valoir toutes ces raisons. Je l'exhorte à détruire, autant qu'il pourra, la superstition la plus infame qui ait jamais abruti les hommes et défolé la terre.

J'embrasse tendrement mon cher frère, je m'intéresse à tous ses plaisirs; mais le plus grand de tous, et en même temps le plus grand service, est d'éclairer les hommes; mon cher frère en est plus capable que personne; je lui ferai bien tendrement attaché toute ma vie.

L E T T R E L.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 d'octobre.

P U I S Q U E mes anges me mandent que les ennemis de la *Gazette littéraire* ont pris le parti d'aller à la campagne, voici une petite note pour cette gazette; elle pourra amuser mes anges. M. *Arnaud* étendra et embellira mon texte; je me borne à donner des indications.

Je répète à mes anges qu'il doit m'être arrivé un paquet d'Angleterre à M. le duc de *Praslin*. Si on ne me fait pas parvenir mes

instrumens , avec quoi veut-on que je travaille? —
 On ne peut pas rendre des briques , quand on 1763.
 n'a point de paille , à ce que disaient les
 Juifs , quoique je n'aye jamais vu faire de
 briques avec de la paille.

Mais qui donc sera honoré du ministère de
 la typographie ? M. de *Malesherbes* n'avait pas
 laissé de rendre service à l'esprit humain , en
 donnant à la presse plus de liberté qu'elle n'en
 a jamais eu. Nous étions déjà presque à moitié
 chemin des Anglais , car nous commencions
 à tâcher de les imiter en tout ; mais nous
 sommes bien loin de leur ressembler.

J'ai toujours oublié de réfuter ce que mes
 anges disent de la dame libraire de l'académie.
 Elle ne devait pas , en convolant en secondes
 noces , violer le dépôt que les *Cramer* avaient
 remis entre ses mains. Un libraire peut aisé-
 ment faire banqueroute pour avoir imprimé
 des livres qui ne se vendent point , mais un
 argent dont on est dépositaire n'est pas un
 objet de commerce ; ainsi il me paraît que les
Cramer ont très-grande raison de se plaindre.
 Manger l'argent d'autrui , et donner en paye-
 ment des livres dont personne ne veut , est un
 étran

Q
 déjà
 pas :

soit , le *Corneille* devrait
 , et il ne l'est pas. Ce n'est
 t qui suis en retard ; vous

— savez que je vais toujours vite en besogne.
 1763. J'aurais fait imprimer le *Corneille* en six mois, si je m'étais mêlé de la presse. Je songe toujours que la vie est courte, et qu'il ne faut jamais remettre à demain ce qu'on peut faire aujourd'hui. J'espère pourtant que vous aurez pour vos étrennes le recueil des belles et des détestables pièces de *Pierre Corneille*.

M. de *Chauvelin* l'ambassadeur prétend que je dois lui faire confidence de quelque chose pour le mois d'avril; je lui ai répondu que, si je lui ai promis pour le mois d'avril, je lui tiendrai parole dans ce temps-là. Vous m'avouerez qu'un ministre n'a pas à se plaindre quand on observe fidèlement les traités à la lettre.

Votre petite conjuration va-t-elle son train?

Respect et tendresse. V.

L E T T R E L I.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ferney, 18 d'octobre.

JE présume que votre Excellence a déjà fait l'acquisition d'un nouvel enfant, que madame l'ambassadrice se porte à merveille, et que vous n'êtes occupé que de vos ouvrages qui, en vérité, valent mieux que les miens.

Dès que vous aurez du loisir, j'enverrai donc

donc à votre Excellence ce qu'elle croit que ———
je lui dois depuis le mois d'avril ; mais je 1763.
vous avertis, Monsieur, que ce n'est que de
la prose ; et voici de quoi il est question.

Lorsque la veuve *Calas* présenta la requête
au conseil, l'horreur que tout le monde témoi-
gna contre le parlement de Toulouse, fit
croire à plusieurs personnes que c'était le temps
d'écrire quelque chose d'approfondi et de
raisonné sur la tolérance. Une bonne ame se
chargea de cette entreprise délicate ; mais elle
ne voulut point publier son écrit, de peur
qu'on n'imaginât que l'esprit de parti avait
tenu la plume, et que cette idée ne fît tort
à la cause des *Calas*. Peut-être l'ouvrage n'est-il
pas indigne d'être lu par un homme d'Etat.
J'aurai l'honneur de vous le faire tenir dans
quelques jours.

Il y a aussi une petite brochure qui sert de
supplément à l'Histoire universelle. Il y aurait
de l'indiscrétion à vous l'envoyer par la poste,
et je ne prendrai cette liberté que sur un ordre
précis.

Voilà pour tout ce qui regarde le départe-
ment de la prose. A l'égard du département
des vers, je ne peux rien envoyer qu'en 1764 ;
et, si je meurs avant ce temps-là, vous serez
couché sur mon testament pour un paquet de
vers.

— Je présente mes respects à madame l'ambas-
 1763. sadrice, à monsieur votre fils aîné, et à mon-
 sieur son cadet. V.

L E T T R E L I I.

A U M E M E.

A Ferney, 3 de novembre.

J'AVAIS donc bien deviné, et vos deux Excellences doivent être fort contentes. Je me réjouis d'un bonheur que je ne connais qu'en idée ; c'est à de vieux laboureurs comme moi qu'il faudrait des enfans, un ambassadeur n'en a pas tant besoin. Ne pouvant en avoir par moi-même, j'en fais faire par d'autres ; mademoiselle *Corneille*, que j'ai mariée, va me rendre ce petit service, et me fera grand-père dans quelques mois.

Je voudrais bien, Monsieur, avoir quelque chose de prêt pour amuser madame l'ambassadrice, lorsqu'elle sera quitte de toutes les suites de couche, et surtout de visites, de complimens. Je ne vous ai envoyé que de l'histoire. Un anglais, qui doit passer par Turin, vous aura sans doute remis un petit paquet.

On fit partir, il y a six semaines, par les

muletiers, quelques volumes ; mais , comme vous ne m'en avez jamais accusé la réception , 1763. je commence à douter que les muletiers aient été fidèles. On dit même qu'il y a , dans Turin , des gens plus infidèles que les muletiers , qui saisissent tous les livres , sans respecter l'adresse ; mais je suis bien éloigné de croire qu'on ose ainsi violer le droit des gens. A tout hasard , ma ressource est dans les Anglais. Il y en a un qui part dans quinze jours , et qui vous apportera encore de la prose.

Toujours de la prose ! me direz-vous ; oui , sans doute , car nous ne sommes pas en 1764. Et pourquoi attendre l'année 1764 ? c'est que les vers ne se font pas si aisément qu'on pense ; c'est qu'il faut du temps pour les corriger ; c'est qu'on ambitionne extrêmement de vous plaire ; et que , pour y réussir , on lime , autant qu'on le peut , son ouvrage. Pardonnez la lenteur aux vieillards , c'est leur apanage. Ne croyez point qu'on fasse des vers comme vous faites des enfans. Vous avez choisi , pour vos ouvrages , le plus beau sujet du monde. Il n'en est pas de même de moi ; je lutte contre les difficultés ; j'ai plutôt planté mille arbres que je n'ai fait mille vers. Voilà mon papier fini , mes yeux refusent le service.

Mille tendres respects.

1763.

L E T T R E L I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de novembre.

IL ne s'agit pas tous les jours , mes divins anges , de conspiration et d'assassinats. Je mets , pour cette fois , à l'écart les Grecs et les Romains , et je ne songe qu'aux dixmes.

Voici une lettre de monsieur le premier président du parlement de Bourgogne , qui , sans doute , est conforme à celle qu'il a écrite à M. le duc de Praslin. J'ignore s'il est convenable que le roi fasse enregistrer aujourd'hui , au parlement de Bourgogne , les traités d'*Henri IV*. Tout ce que je fais , c'est que je demande la protection de M. le duc de Praslin , et qu'il est nécessaire que notre cause soit remise par-devant le conseil , qui , ci-devant , l'avait évoquée à lui. Les enregistrements n'empêcheraient pas probablement le parlement de juger selon le droit commun. Il pourrait dire : Nous avons déjà jugé cette affaire depuis plus de cent ans ; le conseil s'en est emparé depuis ; nous nous en tenons à notre premier arrêt , antérieur d'un siècle à l'enregistrement que nous faisons aujourd'hui , et

cet enregistrement ne peut préjudicier au droit commun, qui décide en faveur des curés contre les seigneurs. 1763.

Vous m'avouerez qu'alors ma cause, qui est très-importante, serait très-hazardée. Il est plus simple, plus court, plus naturel, que le conseil d'Etat retienne à lui l'affaire qui était entre ses mains, et qui n'en est sortie que par un arrêt par défaut, subrepticement obtenu.

C'est sur quoi, mes anges, je vous demande votre protection auprès de M. le duc de Praslin, et j'écris en conformité à M. Mariette, mon avocat au conseil.

Vous me direz que voilà un vrai style de dépêches, et que je suis un étrange homme : voilà trois parlemens du royaume que j'ai un peu saboulés, Paris, Toulouse et Dijon; cependant, aucun n'a donné encore de décret de prise de corps contre moi, comme contre le beau monsieur *Duménil*.

Cette aventure de M. *Duménil* n'est-elle pas bien singulière? et ne sommes-nous pas dans le siècle du ridicule, après avoir été, dans le temps de *Louis XIV*, dans le siècle de la gloire? De grâce, donnez-moi un petit mot de consolation, en me parlant de vos roués et de vos assassinats. Mes anges, vivez heureux.

Respect et tendresse. V.

1763.

L E T T R E L I V.

A U M E M E.

JE présente encore à mes anges un exemplaire de la Tolérance, et je les supplie de le prêter à mon frère *Damilaville*. J'en ai fort peu d'exemplaires, et Paris n'en aura de longtemps. Je me flatte que M. le duc de *Praslin* et mes anges protégeront cet ouvrage. M. le duc de *Choiseul* me mande qu'il en est enchanté, ainsi que madame de *Grammont* et madame de *Pompadour*. Peut-être qu'un jour ce livre produira le bien dont il n'aura d'abord fait voir que le germe. L'approbation de mes anges et de leurs amis fera d'un grand poids. Je ne fais si je leur ai mandé que je connais des millionnaires qui sont prêts à revenir avec leur argent, leur industrie et leurs familles, pour peu que le gouvernement voulût avoir pour eux la même indulgence seulement que les catholiques obtiennent en Angleterre. Mais en France on entend toujours raison bien tard.

J'enverrai incessamment les Remarques sur l'Histoire générale à ce M. *Hume*, cousin de cet autre *Hume* charmant, auteur de l'Ecossaïse. Ce *Hume* me plaît d'autant plus qu'il a été qualifié d'athée dans le *Journal encyclopédique*. Je sens bien, mes anges, qu'il faut qu'un

français fasse les avances avec un anglais ; ces messieurs doivent être fiers. Je ne fonde pas leur orgueil sur ce qu'ils nous ont pris le Canada , la Guadeloupe , Pondichéry , Gorée , et qu'avec environ dix mille hommes ils ont rendu les efforts des maisons d'*Autriche* et de *Bourbon* impuissans ; mais sur ce qu'ils disent ce qu'ils pensent , et qu'ils l'impriment. Il est vrai que j'agis à peu-près avec la même liberté qu'un anglais , mais je ne fais qu'usurper le droit qu'ils ont , et partant , je leur dois toute sorte de respect.

Permettez , mes anges , que je fourre ici , pour frère *Damilaville* , un paquet dans lequel il n'y a point de méprise.

Je me mets plus que jamais à l'ombre de vos ailes.

N. B. Il est bien vrai qu'on critiqua autrefois ,

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.

mais il est encore plus vrai que ce vers est admirable.

1763.

L E T T R E L V.

A M. G O L D O N I.

A Ferney , 9 de novembre.

AIMABLE peintre de la nature, vous avez, la France et vous, tant de charmes l'un pour l'autre, que je serai mort avant que vous puissiez revenir en Italie, et passer par mes petites retraites.

Je ne vous ai point encore envoyé les rêveries qu'on a imprimées sous mon nom, et qui courent le monde. La raison en est que je lis vos ouvrages, et que plus je les lis, moins j'aime les miens, mais aussi je vous en aime davantage; cependant, j'aurai soin de vous payer mon tribut, tout indigne qu'il est de vous.

J'ai eu l'honneur de voir vos ambassadeurs vénitiens; ils sont venus sur ma Brenta; je les ai reçus de mon mieux. Il me vient quelquefois des italiens fort aimables, et ils ne servent qu'à vous faire désirer davantage. Je reçois quelquefois des nouvelles de votre ami le sénateur de Bologne, qui est aussi le sénateur de *Melpomène* et de *Thalie*. Je vois qu'il est constant dans son goût pour le théâtre, et que par conséquent DIEU le bénira toujours.

Vivez heureux où vous êtes, et, quand vous repasserez les Alpes, souvenez-vous qu'entre elles et le mont Jura, il y a un bassin d'environ quarante lieues, où demeure le plus constant de vos admirateurs, qui demande place au rang de vos amis. V.

1763.

L E T T R E L V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de novembre.

Mes chers anges, j'écrivais à M. Hume, lorsque j'ai été prévenu par sa lettre. Je lui envoie ces Remarques sur l'Histoire générale, que vous n'avez pas désapprouvées. J'y joins un nouvel exemplaire pour vous, qui pourrait aussi amuser M. le duc de Praslin, si ses dépêches lui laissent le temps de lire.

J'y joins un très-petit morceau pour la *Gazette littéraire*, il vous paraîtra assez curieux.

Mon neveu du grand conseil me mande que vous avez la bonté de me faire parvenir son *Histoire de Jeanne*; ce neveu-là a une belle vocation pour écrire l'histoire des catins; il se prépare de l'occupation pour toute sa vie.

Comme je ne peux pas le payer en même

1763. monnaie, je lui envoie les Remarques sur l'Histoire générale, et le Traité sur la tolérance, qui est, comme vous savez, d'un brave théologien que je ne connais pas. Je prends la liberté de m'adresser à vous pour lui faire tenir cette petite cargaison accompagnée d'une lettre qui est dans le paquet. J'abuse de vos bontés; mais vous m'avez accoutumé à l'excès de votre indulgence. Nous vous prions, madame *Denis* et moi, d'être plus que jamais les anges de Ferney. Nous n'avons pas un moment à perdre pour rappeler notre affaire au conseil du roi, c'est le seul moyen de nous tirer d'embarras. Nous vous supplions de nous mander les intentions de M. le duc de *Praslin*; cette affaire est pour nous de la dernière importance, toute la douceur de notre vie en dépend. Nous remettons notre destinée entre vos mains.

On parle d'une tragédie nouvelle qui a beaucoup de succès, et vous ne nous en dites rien. Vous croyez donc que nous ne nous intéressons pas au tripot? Un coquin de janséniste vient d'imprimer un gros volume contre le théâtre; les jésuites du moins ne se seraient pas rendus coupables de ce fanatisme. On nous a défaits des renards, et on nous a mis sous la dent des loups. Moi, je me mets toujours à l'ombre de vos ailes.

L E T T R E L V I I.

1763.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney, 26 de novembre.

AGRÉEZ aussi, monsieur le Prince, avec les remerciemens de ma nièce et de nos enfans, ceux d'un vieillard; car tous les âges sont également sensibles à votre mérite. Il est vrai que je ne peux plus jouer la comédie; mais il en est de ce plaisir comme de tous ceux auxquels il faut que je renonce: je les aime fort dans les autres; ma jouissance est de savoir qu'on jouit. Je désire plus que je n'espère de vous revoir entre nos montagnes; l'apparition que vous y avez faite nous a laissé des regrets qui dureront long-temps. Nous serions trop heureux si nous étions faits pour vous posséder, comme nous le sommes pour vous aimer et pour vous respecter. Le vieux malade s'acquitte parfaitement de ces deux devoirs. V.

1763.

L E T T R E L V I I I .

A M. M A R M O N T E L .

Premier de décembre.

ENFIN, mon cher confrère, je puis vous appeler de ce nom. Voilà ce que je désirais depuis si long-temps. Jugez de la joie de madame *Denis*, et de la mienne. Voilà notre académie bien fortifiée; les fripons et les fots n'auront pas désormais beau jeu. Le jour de votre réception sera un grand jour pour les belles-lettres. Je ne peux vous exprimer le plaisir que nous ressentons ici. *V.*

L E T T R E L I X .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Premier de décembre.

L'AVEUGLE fait ce qu'il peut pour amuser l'aveugle. Le quinze-vingt des Alpes convient que les remontrances des parlemens, leurs arrêts, leurs démissions, la *Pastorale* de mon-

seigneur du Puy, sont des choses fort amusantes ; mais il croit que le présent conte pourrait aussi faire passer un quart d'heure de temps , attendu (comme il est très-bien dit dans ledit conte) que les soirées d'hiver sont longues. Il faut que les aveugles fassent des contes , ou qu'ils jouent de la vielle ; car , si on avait perdu quatre sens , il n'y aurait autre chose à faire qu'à se réjouir avec le cinquième.

Les Alpes présentent leurs respects à Saint-Joseph. On suppose que M. le président *Hénault* jouit d'une parfaite santé ; on l'affure du plus tendre et du plus véritable attachement. V.

LETTRE LX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de décembre.

ME S divins anges sauront qu'un jeune M. *Turretin* devait leur apporter des Tolérances , il y a environ quinze jours ; que ce jeune M. *Turretin* , d'ailleurs fort aimable , s'est arrêté à Lyon , et qu'il n'arrivera avec son paquet que dans quelques jours.

Je crois avoir dit à mes anges que cette petite requête de l'humanité et de la raison avait fort bien réussi auprès de madame de

— 1763. *Pompadour* et de M. le duc de *Choiseul* ; c'est pourtant un ouvrage bien théologique , bien rabbinique. Mais comme il ne faut pas être toujours enfoncé dans la *Sainte-Ecriture* , vous aurez des contes tant que vous en voudrez ; vous n'avez qu'à dire.

Faites-moi donc un peu part de votre conspiration. Vous me traitez , comme *Léontine* et *Exupère* en usent avec *Héraclius* ; ils font tout pour lui , et ne lui en disent pas un mot. Mais c'est , à mon sens , un grand défaut , dans *Héraclius* , que ce prince reste là pendant cinq actes comme un grand nigaud , sans savoir de quoi il s'agit. Mais je m'en remets entièrement à ma *Léontine* et à mon *Exupère* , et je vous donne même la préférence sur ces deux personnages.

Nous sommes enterrés sous la neige ; c'est le temps de s'égayer , car la nature est bien triste. Je tâche de m'amuser et d'amuser mes divins anges. Je baise le bout de leurs ailes avec la plus grande dévotion. V.

L E T T R E L X I.

1763.

A U M E M E.

15 de décembre, jeudi au soir.

JE reçois une lettre céleste et bien consolante de mes anges, du 8 de décembre. Je ne me plains plus, je ne crains plus; mais je n'ai plus de Quakers. Il faudrait engager quelque honnête libraire à imprimer ce salutaire ouvrage à Paris.

Je rêverai à Olimpie. Je demande quinze jours ou trois semaines; car actuellement je suis surchargé, et les yeux me font beaucoup de mal.

J'avertis par avance que maman n'est point de l'avis de monsieur de *Thibouville*; mais je prierai DIEU qu'il m'inspire, et s'il me vient quelque bonne pensée, je la soumettrai à votre hiérarchie.

Songez d'abord aux conjurés et aux roués. Je commence à n'être pas si mécontent de cette besogne, et je crois que, si mademoiselle *Duménil* jouait bien *Fulvie*, et mademoiselle *Clairon* pathétiquement *Julie*, la pièce pourrait faire assez d'effet. Cependant j'ai toujours sur le cœur l'ordre qu'on donne à *Julie*, au quatrième acte, d'aller prier Dieu dans sa

— 1763. chambre ; c'est un défaut irremédiable. Mais où n'y a-t-il pas des défauts ? Peut-être cet endroit défectueux rebutera mademoiselle *Clairon* ; elle aimera mieux le rôle de *Fulvie* : en ce cas , *Julie* ferait , je crois , à mademoiselle *Dubois* , et cet arrangement vaudrait peut-être bien l'autre.

Je suis enchanté que l'affaire de la *Gazette littéraire* soit terminée ; mais je crains bien d'être inutile à cette entreprise. Il faut lire plusieurs livres , et je deviens aveugle ; heureusement un aveugle peut faire des tragédies ; et , si les roués ne me découragent pas , vous entendrez parler de moi l'année prochaine.

Laissons là *Icile* , je vous en supplie ; c'est un point sur un *i*. Ne me parlez point d'une engelure , quand le renvoi de *Julie* dans sa chambre me donne la fièvre double tierce.

Le *Corneille* est entièrement fini depuis long-temps ; on l'aura probablement sur la fin de janvier. La petite-nièce à *Pierre* avance dans sa grossesse , tantôt chantant , tantôt souffrant. Notre petite famille est composée d'elle , de son mari , d'une sœur et d'un jésuite ; voilà un plaisant assemblage ; c'est une colonie à faire pouffer de rire. Je souhaite que celle de M. le duc de *Choiseul* , à la Guiane (qui est , ne vous déplaît , le pays d'Eldorado) , soit aussi unie et aussi gaie. La nôtre se met toujours

à l'ombre de vos ailes, et je vous adore du culte d'hyperdulie; et, si les roués réussissent, j'irai jusqu'à latrie. Mettez-moi, je vous en conjure, aux pieds de M. le duc de Praslin, pour l'année prochaine, et pour toutes celles où je pourrai exister. 1763.

L E T T R E L X I I.

A U M E M E.

30 de décembre.

Je mets sous les quatre ailes de mes anges maréponse à notre ami *le Kain* et aux comédiens ordinaires du roi; je les supplie de donner au féal *le Kain* ces deux paperasses. Si je croyais que mes anges, les conjurés, eussent le dessein de faire passer *Olimpie* avant les roués, j'y travaillerais sur le champ, quoique je ne sois guère en train; c'est à mes conjurés à me conduire, et à me dire ce qu'il faut faire. Je ne suis que l'instrument de leur conspiration; c'est à eux de me manier comme ils voudront.

Je fais toujours des contes de ma *Mère-l'oise*, en attendant leurs ordres. Il y a, je crois, une sottise dans le récit, en petits vers, de *Téone la gaillarde*:

Corresp. générale. Tome IX. * M

1763.

Les dieux seuls *purent* comparaître
A cet hymen précipité.

Il faut :

Les dieux seuls *daignèrent* paraître.

Car les dieux ne comparaissent pas. Je vous supplie donc de corriger cette sottise, de votre main blanche. Vous m'allez demander pourquoi, étant lynx sur les fautes de mes contes à dormir debout, je suis taupe sur les défauts des tragédies ? mes anges, c'est qu'une tragédie est plus difficile à rapetasser qu'un conte. Il faut, pour une tragédie, un extrême recueillement ; et j'ai à présent mon curé en tête. Il ne ressemble point du tout à l'hiérophante d'Olimpie, qui négligeait le temporel ; mon prêtre me poursuit avec une vivacité tout-à-fait sacerdotale, et je ne fais trop que répondre au parlement de Dijon. J'ai pris la liberté d'exposer ma doléance, en peu de mots, à M. le duc de Praslin.

La Tolérance me tient aussi un peu en échec. Il y a un homme qui travaille à la cour en faveur des huguenots, et qui probablement ne réussira guère. On me fait craindre que la race des dévots ne se déchaîne contre ma Tolérance : heureusement, mon nom n'y est pas ; et vous savez que j'ai toujours trouvé

ridicule qu'on mît son nom à la tête d'un ouvrage ; cela n'est bon que pour un mandement d'évêque : *Par monseigneur, CORTIAT, Secrétaire.* — 1763.

On dit que l'archevêque de Paris avait préparé un beau mandement, bien chrétien, bien séditieux, bien intolérant, bien absurde, et que le roi lui a fait supprimer sa petite drôlerie. Cela passe pour constant ; mais vous vous gardez bien de m'en dire un mot. Vous oubliez toujours que je suis bon citoyen ; vous croyez que je n'habite que le temple d'Ephèse et la petite île de Reno, auprès de Bologne, où mes trois marouffes firent leurs proscriptions.

Comment va la *Gazette littéraire* ? Il me vient d'Angleterre des paquets énormes ; mais qu'en ferai-je avec mes pauvres yeux ? je ne sais où j'en suis. DIEU vous donne santé et longue vie !

Respect et tendresse. V.

1763. LETTRE LXIII.

A M. DE LA HARPE.

Décembre.

APRÈS le plaisir, Monsieur, que m'a fait votre tragédie (*), le plus grand que je puisse recevoir est la lettre dont vous m'honorez. Vous êtes dans les bons principes, et votre pièce justifie bien tout ce que vous dites dans votre lettre. *Racine*, qui fut le premier qui eut du goût, comme *Corneille* fut le premier qui eut du génie, l'admirable *Racine*, non assez admiré, pensait comme vous. La pompe du spectacle n'est une beauté que quand elle fait une partie nécessaire du sujet; autrement, ce n'est qu'une décoration. Les incidens ne sont un mérite que quand ils sont naturels, et les déclamations sont toujours puériles, surtout quand elles sont remplies d'enflures. Vous vous applaudissez de n'avoir pas fait des vers à retenir; et moi, Monsieur, je trouve que vous en avez fait beaucoup de ce genre. Les vers que je retiens le plus aisément sont ceux où la maxime est tournée en sentiment, où le poëte cherche moins à paraître qu'à

(*) Warwick.

faire paraître son personnage, où l'on ne cherche point à étonner, où la nature parle, où l'on dit ce que l'on doit dire; voilà les vers que j'aime : jugez si je ne dois pas être très-content de votre ouvrage. 1763.

Vous me paraissez avoir beaucoup de mérite, attendu que vous avez beaucoup d'ennemis. Autrefois, dès qu'un homme avait fait un bon ouvrage, on allait dire au frère *Vadeblé* qu'il était janséniste; le frère *Vadeblé* le disait au père *le Tellier* qui le disait au roi. Aujourd'hui, faites une bonne tragédie, et l'on dira que vous êtes athée. C'est un plaisir de voir les pouilles que l'abbé d'*Aubignac*, prédicateur du roi, prodigue à l'auteur de *Cinna*. Il y a eu, de tout temps, des *Frérons* dans la littérature; mais on dit qu'il faut qu'il y ait des chenilles, pour que les rossignols les mangent, afin de mieux chanter.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1763.

L E T T R E L X I V.

A M. LE DOCTEUR BIANCHI, à Rimini.

Vous avez prononcé, Monsieur, l'éloge de l'art dramatique, et je suis tenté de prononcer le vôtre. Je regardai cet art, dès mon enfance, comme le premier de tous ceux à qui ce mot de *beau* est attaché. On me dira : *Vous êtes orfèvre, monsieur Joffe ?* mais je répondrai que c'est *Sophocle* qui m'a donné mes lettres de maîtrise, et que j'ai commencé par admirer avant de travailler.

Je vois avec plaisir que, dans l'Italie, cette mère de tous les beaux arts, plusieurs personnes de la première considération, non-seulement font des tragédies et des comédies, mais les représentent. M. le marquis *Albergati Capacelli* a fait des imitateurs. Ni vous, ni lui, ni moi, Monsieur, ne prétendons qu'on fasse de l'Europe la patrie des Abdérites ; mais quel plus noble amusement les hommes bien élevés peuvent-ils imaginer ? De bonne foi, vaut-il mieux mêler des cartes, ou ponter au pharaon ? c'est l'occupation de ceux qui n'ont point d'ame ; ceux qui en ont doivent se donner des plaisirs dignes d'eux. Y a-t-il une meilleure éducation que de faire jouer *Auguste* à un jeune

prince, et *Emilie* à une jeune princesse? On apprend en même temps à bien prononcer sa langue, et à la bien parler; l'esprit acquiert des lumières et du goût, le corps acquiert des grâces; on a du plaisir, et on en donne très honnêtement. Si j'ai fait bâtir un théâtre chez moi, c'est pour l'éducation de mademoiselle *Corneille*; c'est un devoir dont je m'acquitte envers la mémoire du grand-homme dont elle porte le nom. — 1763.

Ce qu'il y avait de mieux au collège des jésuites de Paris, où j'ai été élevé, c'était l'usage de faire représenter des pièces par les pensionnaires, en présence de leurs parens. Plût à Dieu qu'on n'eût eu que cette récréation à reprocher aux jésuites! Les jansénistes ont tant fait qu'ils ont fermé leurs théâtres. On dit qu'ils fermeront bientôt leurs écoles. Ce n'est pas mon avis; je crois qu'il faut les soutenir et les contenir; leur faire payer leurs dettes, quand ils sont banqueroutiers; les pendre même, quand ils enseignent le parricide; se moquer d'eux, quand ils sont d'aussi mauvais critiques que frère *Berthier*. Mais je ne crois pas qu'il faille livrer notre jeunesse aux jansénistes, attendu que cette secte n'aime que le *Traité de la grâce*, de *S^t Prosper*, et se soucie peu de *Sophocle*, d'*Euripide* et de *Térence*, quoique, par une de ces contradictions

— si ordinaires aux hommes, *Térence* ait été
 1763. traduit par les jansénistes de Port-royal. Faites
 aimer l'art de ces grands-hommes (je ne parle
 pas des jansénistes, je parle des *Sophocle*).
 Malheur aux barbares jaloux à qui DIEU a
 refusé un cœur et des oreilles; malheur aux
 autres barbares qui disent : On ne doit ensei-
 gner la vertu qu'en monologue; le dialogue
 est pernicieux. Eh! mes amis, si l'on peut
 parler de morale tout seul, pourquoi pas deux
 et trois? Pour moi, j'ai envie de faire afficher:
 On vous donnera, mardi, un sermon, en
 dialogue, composé par le révérend père
Goldoni.

N'êtes-vous pas indigné, comme moi, de
 voir des gens qui se disent gravement : Passons
 notre vie à gagner de l'argent; cabalons,
 enivrons-nous quelquefois; mais gardons-
 nous d'aller entendre *Polyeucte*, &c.

LETTRE

A M. L E K A I N.

Le

MONSIEUR le *Garrick* de France, vous n'êtes le *Garrick* que pour le mérite, et non pour la bourse. Vous vous en tenez aux applaudissemens du public, et vous laissez là les pensions de la cour; mais, quand une fois le roi aura sept cents quarante millions net de revenu annuel, qu'on lui promet dans des brochures, je ne doute pas que vous ne soyez alors couché sur l'état. Vous venez de faire un miracle; vous avez fait supporter à la nation une tragédie sans femmes; vous avez aussi fait paraître un corps mort. Vous parviendrez à faire changer l'ancienne monotonie de notre spectacle, qu'on nous a tant reprochée. Il faut avouer que jusqu'ici la scène n'a pas été assez agissante; mais aussi gare les actions forcées et mal amenées, gare le fracas puéril du collège. Tout a ses mouvemens, et le chemin du bon est bien étroit. Vous avez trouvé ce chemin, mon grand acteur; je ne serai content que lorsque vous serez dans celui de la fortune, et que la cour vous aura

— rendu justice. Je vous embrasse bien tendre-
1763. ment. Madame Denis vous fait mille compli-
mens. V.

L E T T R E L X V I.

A U M E M E.

A Ferney, 30 de décembre.

Vous verrez, mon cher *Garrick* de France, par ma réponse à messieurs vos confrères et à mesdames vos consœurs, combien j'ai été touché de l'attention qu'ils ont bien voulu avoir pour moi. Il me faut à présent autant de talens que de zèle, et c'est ce qui est fort difficile. N'allez pas croire, mon cher ami, qu'à soixante et dix ans on soit bien échauffé par les glaces du mont Jura et des Alpes. Un vieillard peut faire des contes de ma *Mère-loie*; mais les tragédies en cinq actes, et en vers alexandrins, demandent le feu d'un jeune homme : je n'ai plus, malheureusement, que celui de ma cheminée. Peut-être que le souffle de mes anges pourra ranimer en moi encore quelques étincelles. Je vous réponds de mes efforts, mais non pas de mes succès. Je vous réponds surtout de la tendre amitié que conservera pour vous, toute sa vie, le vieux de la montagne. V.

V

LETTRE LXVII.

1764.

A M. D A M I L A V I L L E.

Le premier de janvier.

JE reçois la belle lettre ironique de mon cher frère , du 25 de décembre , avec la lettre de frère *Thiriot* , et Ce qui plaît aux dames , et l'Education des filles. Cette Education des filles était destinée à figurer avec d'autres éducations ; car nous avons aussi élevé des garçons. Il est vrai que je m'amuse cet hiver à faire des contes , pour réjouir les soirs ma petite famille. Mais frère *Cramer* a fait une action abominable de copier chez moi l'Education des filles , et de l'envoyer à Paris : il ne faut pas fatiguer le public. Je me souviens trop que *la Serre*

Volume sur volume incessamment de serre.

Et frère *Thiriot* , à qui d'ailleurs je fais réparation d'honneur , m'écrit fort sensément qu'il faut user de sobriété.

Vous ne manquerez pas de contes , mes frères ; vous en aurez , et de très-honnêtes ; un peu de patience , s'il vous plaît.

Au reste , votre lettre du 25 est encore

— plus consolante qu'ironique. Je vois qu'on ne
1764. brûle, ni l'évêque d'Aléthopolis, ni quakre, ni Tolérance. Mais avez-vous vu l'arrêt du parlement de Toulouse contre le duc de Fitz-James? Je vous l'envoie, mes frères; la pièce est rare, et vaut mieux qu'un conte.

Vous remplissez mon ame d'une sainte joie, en me disant que le *Saint-Evremond* (*) perce dans le monde; il fera du bien, malgré les fautes horribles d'impression. Béni soit à jamais celui qui a rendu ce service aux hommes!

On parle beaucoup d'une œuvre toute différente, c'est le mandement de votre archevêque. On le dit imprimé clandestinement, comme les *Contes de la Fontaine*, et on dit qu'il ne sera pas si bien reçu. Pourrai-je obtenir un de ces mandemens, et un *Anti-financier*? Si, par hasard, vous aviez mis par écrit vos idées sur la finance, je vous avoue que j'en ferais plus curieux que de tous les anti-financiers du monde. Je m'imagine que vous avez des vues plus saines et des connaissances plus étendues que tous ceux qui veulent débrouiller ce chaos.

J'apprends que le parlement de Dijon vient de défendre, par un arrêt, de payer les nou-

(*) Un livre philosophique publié sous le nom de *Saint-Evremond*.

veaux impôts ; j'avoue que je suis bien mauvais serviteur du roi , car j'ai tout payé. — 1764.

Adieu , mon cher frère. *Saint-Evremond* est un très-grand saint.

LETTRE LXVIII.

A M. GUY DUCHESNE , *libraire à Paris.*

Aux Délices , premier de janvier.

Le dessein que vous me communiquez , Monsieur , de faire une jolie édition de la *Henriade* , fera , je crois , approuvé , parce que notre nation , devenue de jour en jour plus éclairée , en aime *Henri IV* davantage. J'ai été toujours étonné qu'aucun littérateur , aucun poète du temps de *Louis XIII* et de *Louis XIV* , n'eût rien fait à la gloire de ce grand-homme. Il faut du temps pour que les réputations mûrissent.

Le bel éloge de *Maximilien de Sully* , par *M. Thomas* , a rendu le grand *Henri IV* plus cher à la nation : ainsi je pense que vous prenez le temps le plus favorable pour réimprimer la *Henriade* , et que l'amour pour le héros fera pardonner les défauts de l'auteur. Je n'étais pas digne de faire cet ouvrage quand je l'entrepris , j'étais trop jeune ; et à présent je suis trop vieux pour l'embellir.

— 1764. La dédicace que vous voulez bien m'en faire m'est très-honorable; mais, en me dressant ce petit autel, je vous prie d'y brûler en sacrifice votre Zulime et votre Droit du seigneur que vous avez imprimés sous mon nom, et qui ne sont point du tout mon ouvrage. Vous avez été trompé par ceux qui vous ont donné les manuscrits, et cela n'arrive que trop souvent; c'est le moindre des inconvéniens de la littérature.

Quant aux souscriptions pour le Corneille, arrangez-vous avec l'éditeur de Genève; je ne me suis mêlé que de commenter et de souscrire: tout ce que je fais, c'est que l'édition est finie. J'ai fait mes commentaires avec une entière impartialité, sachant bien que les belles pièces de *Corneille* n'ont pas besoin de louanges, et ses fautes ne font aucun tort à ce qu'il a de sublime.

On m'a envoyé de Paris un conte intitulé: *Ce qui plaît aux dames*. J'y ai trouvé *rememora* pour *rememora*, *frange* pour *fange*, une rime oubliée et d'autres fautes; je ne crois pas que l'imprimeur s'appelle *Robert Etienne*.

Je suis, de tout mon cœur, Monsieur, votre très-humble, &c. *Voltaire*.

L E T T R E L X I X.

1764.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney , 6 de janvier.

JE ne m'étonne plus , Madame , que vous n'ayez pas reçu la Jeanne que je vous avais envoyée par la poste , sous le contre-seing d'un des administrateurs. Aucun livre ne peut entrer , par la poste , en France , sans être saisi par les commis qui se font , depuis quelque temps , une assez jolie bibliothèque , et qui deviendront en tout sens des gens de lettres. On n'ose pas même envoyer des livres à l'adresse des ministres. Enfin, Madame, comptez que la poste est infiniment curieuse ; et , à moins que M. le président *Hénault* ne se serve du nom de la reine pour vous faire avoir une Pucelle , je ne vois pas comment vous pourrez parvenir à en avoir des pays étrangers. Je m'amusais à faire des contes de ma *Mère-loie* , ne pouvant plus lire du tout. Je ne suis pas précisément comme vous , Madame ; mais vous souvenez-vous des yeux de l'abbé de *Chaulieu* , les deux dernières années de sa vie ?

— figurez-vous un état mitoyen entre vous et
 1764, lui, c'est précisément ma situation.

Je pense avec vous, Madame, que, quand on veut être aveugle, il faut l'être à Paris; il est ridicule de l'être dans une campagne, ~~avec un~~ des plus beaux aspects de l'Europe.

On a besoin absolument, dans cet état, de la consolation de la société. Vous jouissez de cet avantage; la meilleure compagnie se rend chez vous, et vous avez le plaisir de dire votre avis sur toutes les sottises qu'on fait et qu'on imprime.

Je sens bien que cette consolation est médiocre; rarement le dernier âge de la vie est-il bien agréable; on a toujours espéré assez vainement de jouir de la vie; et à la fin, tout ce qu'on peut faire, c'est de la supporter. Soutenez ce fardeau, Madame, tant que vous pourrez; il n'y a que les grandes souffrances qui le rendent intolérable.

On a encore, en vieillissant, un grand plaisir qui n'est pas à négliger, c'est de compter les impertinens et les impertinentes qu'on a vu mourir, les ministres qu'on a vu renvoyer, et la foule de ridicules qui ont passé devant les yeux. Si, de cinquante ouvrages nouveaux qui paraissent tous les mois, il y en a un de passable, on se le fait lire, et c'est encore un petit amusement. Tout cela n'est pas le ciel.

ouvert, mais enfin on n'a pas mieux, et c'est un parti forcé.

1764

Pour M. le président *Hénault*, c'est tout autre chose; il rajeunit, il court le monde, il est gai, et il sera gai jusqu'à quatre-vingts ans, tandis que *Moncrif* et moi nous sommes probablement fort sérieux. DIEU donne ses grâces comme il lui plaît.

Avez-vous le plaisir de voir quelquefois M. d'*Alembert*? non-seulement il a beaucoup d'esprit, mais il l'a très-décidé, et c'est beaucoup; car le monde est plein de gens d'esprit qui ne savent comment ils doivent penser.

Adieu, Madame; songez, je vous prie, que vous me devez quelque respect; car, si dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois, je suis assurément plus que borgne; mais que ce respect ne diminue rien de vos bontés.

Il y a long-temps que je suis privé du bonheur de vous voir et de vous entendre; je mourrai probablement sans cette joie. Tâchons, en attendant, de jouer avec la vie; mais c'est ne jouer qu'à *Colin-maillard*. V.

1764.

L E T T R E L X X.

A M. D A M I L A V I L L E.

7 de janvier.

GABRIEL ne tâtera plus de mes contes ; ils ne courront plus Paris. Ces petites fleurs n'ont de prix que quand on ne les porte pas au marché ; mon cher frère a raison.

J'ai été enchanté du discours de M. *Marmontel*, quoiqu'il y ait un endroit qui m'ait fait rougir. Il a pris, avec une habileté bien noble et bien adroite, le parti de nos frères contre les *Pompignan*. Tout annonce, Dieu merci, un siècle philosophique ; chacun brûle les tourbillons de *Descartes* avec l'*Histoire du peuple de DIEU*, du frère *Berruyer*. Dieu soit loué !

Il y a long-temps que je n'ai reçu de lettres de M. et de madame d'*Argental*. Je ne fais plus de nouvelles ni des belles-lettres, ni des affaires. Frère *Thiriot* écrit quatre fois par an, tout au plus. On me dit que le parlement de Grenoble est exilé. Le roi paraît mêler à sa bonté des actions de fermeté : que d'un côté il cède à ce que les remontrances des parlemens peuvent avoir de juste, de l'autre il maintient les droits de l'autorité royale. Je crois que la

postérité rendra justice à cette conduite digne d'un roi et d'un père.

1764.

On m'assure toujours que le mandement de l'archevêque de Paris est imprimé clandestinement, et qu'on en a vu plusieurs exemplaires. Si vous pouvez, mon cher frère, me procurer une de ces *Instructions pastorales* et un *Anti-financier*, vous me soulagerez beaucoup dans ma misère. Je suis entouré de frimats, accablé de rhumatismes. Mes yeux vont toujours fort mal, mais je me ferai lire ces deux ouvrages que j'attends avec impatience de vos bontés fraternelles.

Je ne fais rien de nouveau non plus du théâtre; mais ce qui me touche le plus, c'est le beau projet que DIEU vous a inspiré à vous et à vos amis, et ce beau projet est. . . .

Ecr. l'inf.

1764.

L E T T R E L X X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 de janvier.

IL faut que j'importune encore mes anges. Je viens de lire le livre de l'*Anti-financier*, et il me fait trembler pour celui de la Tolérance ; car, si l'un dévoile les iniquités des financiers, l'autre indique des iniquités non moins sacrées. Il n'est plus permis d'envoyer une Tolérance par la poste ; mais je demande comment un livre, qui a eu le suffrage de mes anges, de M. le duc de Praslin, de M. le duc de Choiseul, de madame la duchesse de Grammont et de madame de Pompadour, peut être regardé comme un livre dangereux. Je suis toujours incertain si mes anges ont reçu mes paquets, si ma réponse à l'aréopage comique leur est parvenue, s'ils ont été contents des Trois manières, s'ils conduisent toujours leur conspiration. Je les accable de questions, depuis quinze jours. Je fais bien que les cérémonies du jour de l'an, les visites, les lettres, ont occupé leur temps, et je ne leur demande de leurs nouvelles que quand ils auront du loisir ; mais alors je les supplie de me mettre un peu

au fait de toutes les choses sur lesquelles j'ai
fatigué leur complaisance. — 1764.

Je ne fais encore si la *Gazette littéraire* est commencée ; mais ce qui me fâche beaucoup , c'est que , si mes yeux guérissent , la cure sera longue , et je ne serai de long-temps en état de servir M. le duc de *Praslin* : s'ils ne guérissent pas , je ne le servirai jamais. Celui de mes anges qui ne m'écrit point , me laisse toujours dans l'ignorance sur ses yeux et sur l'état de sa santé ; et l'autre qui m'écrit ne me dit pas un mot de ce qui m'intéresse le plus.

N'avez - vous pas été frappés de l'énergie avec laquelle l'*Anti-financier* peint la misère du peuple , et les vexations des publicains ? Mais il est , ce me semble , comme tous les philosophes , qui réussissent très-bien à ruiner les systèmes de leurs adversaires , et qui n'en établissent pas de meilleurs.

Je finis ma lettre et ma journée par la douce espérance que je serai consolé par un mot de mes anges.

1764.

LETTRE LXXII.

A U M E M E.

10 de janvier.

JE suis affligé que le tyran du tripot se brouille avec vous. Voilà un beau sujet de guerre ; cela est bien ridicule , bien petit. Ah , que de faiblesses chez nous autres humains ! Mais existe-t-il un tripot ? on dit qu'il n'y a plus que celui de l'opéra comique , et que c'est là que tout l'honneur de la France s'est réfugié.

Autre sujet d'affliction , mais légère : la discorde est toujours à Genève. *Rousseau* a trouvé le secret d'allumer le flambeau du haut de sa montagne , sans qu'en vérité il y ait le moindre fondement à la querelle. Le peuple est insolent , et le conseil faible ; voilà tout le sujet de la guerre. Le plaissant de l'affaire c'est , comme je vous l'ai déjà dit , que le peuple de *Calvin* prétend qu'un citoyen de Genève a le droit d'écrire tant qu'il veut contre le christianisme , sans que le conseil soit en droit de le trouver mauvais ; et , pour rendre la farce complète , les ministres du saint Evangile sont du parti de *Jean-Jacques* , après qu'il s'est bien moqué d'eux. Cela paraît incompréhensible , mais cela est très-vrai. Il faudrait

cette fois recourir à la médiation de *Spinoza*. —
 Ce petit magot de *Rousseau* a écrit un gros 1764.
 livre contre le gouvernement, et son livre
 enchante la moitié de la ville. Il dit en termes
 formels qu'il faut avoir perdu le bon sens pour
 croire les miracles de *Jésus-Christ*. Malheureu-
 sement il m'a fourré là très-mal à propos. Il
 dit au conseil que j'ai fait le Sermon des cin-
 quante. Ah, *Jean-Jacques* ! cela n'est pas d'un
 philosophe ; il est infame d'être délateur, il
 est abominable de dénoncer son confrère, et
 de le calomnier aussi injustement. En un mot,
 mon cher ange, vous pouvez compter qu'on
 est aussi ridicule dans mon voisinage, qu'on
 l'était à Paris du temps des billets de confes-
 sion ; mais le ridicule est d'une espèce toute
 contraire.

L E T T R E L X X I I I.

A U M E M E.

11 de janvier.

JE ne fais qui me tient que je ne me
 plaigne de mes anges ; si je m'en croyais, je
 ferais. . . . des remontrances à mes anges,
 je leur dirais. . . . leur fait ; mais je veux
 bien encore suspendre mon juste courroux
 pour cette poste ; je fais plus :

— Je t'ai comblé de vers , je t'en veux accabler.
1764.

Je me suis aperçu que le cinquième acte de leur conspiration demandait encore quelques touches ; qu'il y avait des morceaux trop brusques , qui n'avaient pas leur rondeur nécessaire ; que quelques vers étaient faibles , trop peu énergiques , trop communs. Je me suis souvenu surtout que mes anges , dans le temps qu'ils m'aimaient , dans le temps qu'ils m'écrivaient , me disaient que *Julie* , en parlant à *Octave* , ressemblerait trop à *Junie* parlant à *Néron*.

Enfin , hier , ne faisant plus de contes , je repris ce cinquième acte en sous-œuvre ; et , au lieu de fatiguer les conjurés de quantité de petites corrections qu'il faudrait porter sur leur ancien exemplaire , je leur envoie un cinquième acte bien propre. Mais que les conjurés prennent bien garde , qu'ils se souviennent qu'on connaît l'écriture de mon secrétaire , et qu'ils risqueraient d'être découverts ! Ainsi , selon leur grande prudence , ils feront transcrire le tout par une main inconnue et fidelle , ou , s'ils veulent , je leur en ferai faire une autre copie. Mais , selon leur grande indifférence , ils me laissent dans ma grande ignorance sur tout ce que je leur ai demandé , sur les paquets que je leur ai envoyés , sur
leur

leur santé, sur leurs bontés, sur la *Gazette littéraire*, sur un paquet qui est venu pour moi - 1764.
d'Angleterre, à l'adresse de M. le duc de Praslin.
Respect, tendresse et douleur. V.

LETTRE LXXIV.

A U M Ê M E.

13 de janvier.

C'EST donc aujourd'hui le 13 de janvier; c'est donc en vain que j'ai envoyé des mémoires, des contes, des livres, des vers, des actes. Je languis sans réponse, depuis le 22 de décembre; je meurs; les anges m'ont tué par leur silence. Le silence est le juste châtimement des bavards. Je meurs, je suis mort. Un *De profundis*, s'il vous plaît, à V.

1764.

L E T T R E L X X V.

A M O N S I E U R

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney , 13 de janvier.

Vous voulez donc , Monsieur , que les aveugles vous écrivent ; mais *Tirésie* et le vieux bon homme *Tobie* écrivaient-ils ? que pouvaient-ils mander ? que pouvaient-ils dire ? Les pauvres gens étaient sûrement bien empêchés. Quand *Tobie* aurait écrit trois ou quatre fois à un sénateur de Babylone qu'une hirondelle lui avait chié dans les yeux , pensez-vous que le sénateur eût été bien réjoui des bavarderies de *Tobie* ? Vous dirais-je que nous avons beaucoup de neige sur nos montagnes , que je me traîne avec un bâton au coin du feu , que je fais ce que je peux pour guérir mes yeux , et que je n'en peux venir à bout , que mon théâtre est fermé , qu'il faut que je m'accoutume à toutes les privations ? Dieu vous préserve de jamais tomber dans cet état ! Heureusement vous êtes encore jeune ; vous avez l'occupation des affaires et l'amusement des plaisirs : voilà tout ce qu'il faut à l'homme.

Conservez long - temps tous vos avantages ; —
gouvernez Bologne pendant l'hiver , et le 1764.
théâtre pendant l'été. Jouissez de la vie ; je
supporte la mienne ; et , tant qu'elle durera ,
je vous ferai bien tendrement attaché. V.

LETTRE LXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 18 de janvier.

J'ÉTAIS mort , comme vous savez ; la lettre
de mes anges , du 12 de janvier , ne m'a pas
tout-à-fait ressuscité , mais elle m'a dégourdi.
Il y a eu certainement trois paquets détenus
à la poste. On ne veut absolument point de
livres étrangers par les couriers ; il faut subir
sa destinée : mais avec ces livres on a retenu
le conte des Trois manières , qui était adressé
à M. de Courteille ; et ce qu'il y a de plus
criant , de plus contraire au droit des gens ,
c'est que ce conte manuscrit était tout feuil de
sa bande , et ne faisait pas un gros volume.
Le roi ne peut pas avoir donné ordre qu'on
faisît mon conte ; et , s'il l'a lu , il en aura été
amusé pour peu qu'il aime les contes.

Je soupçonne donc que ce conte est actuel-
lement entre les mains de quelque commis de

— la poste qui n'y entend rien. Comment fléchir
 1764: M. Janet ? est-il possible que la plus grande
 consolation de la vie, celle d'envoyer des
 contes par la poste, soit interdite aux pauvres
 humains ? Cela fait saigner le cœur.

Ce qui m'émerveille encore, c'est que M. le
 duc de *Praslin* n'ait point reçu de réponse de
 monsieur le premier président de Dijon. Cette
 réponse serait-elle avec mon conte ? J'ai sup-
 plié M. le duc de *Praslin* de vouloir bien faire
 signifier ses volontés à mon avocat *Mariette*. Il
 fera ce qu'il jugera à propos.

Mais quoi ! la conspiration des roués s'en
 est donc allée en fumée ? J'ai envoyé en der-
 nier lieu un cinquième acte des roués ; il est
 sans doute englouti avec mon conte. La pièce
 des roués me paraissait assez bien ; la conspi-
 ration allait son train. Ce cinquième acte me
 paraissait très-fortifié ; mais s'il est entre les
 mains de M. *Janet*, que dire ? que faire ? M. le
 duc de *Praslin* ne pourrait-il pas me recom-
 mander à M. *Janet*, comme un bon vieillard
 qu'il honore de sa pitié ? Je suis sûr que cela
 ferait un très-bon effet.

Par où, comment enverrai-je une *Olimpie*
 rapetassée qu'on me demande ? M. *Janet* me
 fera tous mes vers.

M. le *Franc de Pompignan* envoie par la poste
 autant de vers hébraïques qu'il veut, et moi,

je ne pourrai pas envoyer un quatrain ! et —
mes paquets seront traités comme des étoffes 1764.
des Indes !

Vous me parlez, mes divins anges, de distribution de rôles ; mais auparavant il faut que la pièce soit en état, et j'enverrai le tout ensemble.

Mes anges peuvent être persuadés que je leur ai écrit toutes les postes depuis un mois, sans en manquer une, et toujours sous l'enveloppe de M. de Courteille ; qu'ils jugent de ma douleur et de mon embarras !

On m'a mandé d'Angleterre qu'il m'était venu un gros paquet de livres pour la *Gazette littéraire*. Je n'entends pas plus parler de ce paquet que de mon conte ; je n'entends parler de rien, et je reste dans la banlieue de Genève, tapi dans les neiges comme un blaireau.

Je n'ai point du tout été la dupe de tous les bruits qui ont couru sur une représentation à Versailles, et j'ai jugé que cette représentation n'aurait pas beaucoup de suite.

Je me mets sous les ailes de mes anges ; dans l'effusion et dans l'amertume de mon cœur.

N.B. Remarquez bien que, depuis un mois, je n'ai reçu d'eux qu'une lettre.

Remarquez encore que j'approuve de tout

— 1764. mon cœur l'idée du père *Corneille*. Je vais écrire, ou plutôt faire écrire (car mes yeux refusent le service), à *Gabriel Cramer*, à Genève, qu'il s'arrange avec les distributeurs des exemplaires à Paris, pour que le père *Corneille* en porte à qui il voudra. Il sera sans doute très-bien accueilli du roi.

L E T T R E L X X V I I.

A M. D A M I L A V I L L E.

18 de janvier.

IL faut se résigner, mon cher frère, si les ennemis de la tolérance l'emportent: *Cura-vimus Babylonem, et non est sanata, derelinquamus eam*. Il n'y aura jamais qu'un petit nombre de philosophes et de justes sur la terre.

Je vous remercie de l'*Anti-financier*. L'ouvrage est violent, et porte à faux d'un bout à l'autre. Comment un conseiller au parlement peut-il toujours prononcer la chimère de son impôt unique, tandis qu'un autre conseiller, devenu contrôleur général, est indispensablement obligé de conserver tant d'autres taxes? De plus, on confond trop souvent dans cet ouvrage le parlement, cour

supérieure à Paris, avec le parlement de la nation qui était les Etats généraux. Je vois que dans tous les livres nouveaux on parle au hasard. Dieu veuille qu'on ne se conduise pas de même ! 1764.

Je suis bien aise d'amuser les frères de quelques notes sur *Corneille*, en attendant qu'ils aient l'édition. Je voudrais que nos philosophes, les *Diderot*, les *d'Alembert*, les *Marmontel* vissent ces remarques. Je pense qu'ils feront de mon avis, et j'en appelle au sentiment de mon cher frère.

Je le remercie du *Droit ecclésiastique* qu'il m'a fait parvenir par l'enchanteur *Merlin*. On dit que *Lambert* est en prison ; et, ce qui est étrange, ce n'est pas pour avoir imprimé les mal-semaines de *Fréron*.

On a beaucoup parlé à Paris du retour du cardinal de *Bernis* ; on l'a regardé comme un grand événement, et c'en est un fort petit. Mais est-il vrai que vingt-quatre jésuites du Languedoc se sont choisi un provincial ? est-il vrai que votre parlement demande au roi l'expulsion de tous les jésuites de Versailles ? est-il vrai qu'on tient au parlement l'affaire de l'archevêque sur le bureau, et qu'on s'expose à l'excommunication mineure et majeure ?

Je ne peux plus que faire des vœux pour

— la tolérance ; il me paraît qu'il n'y en a plus
 1764. guère dans le monde. Les ennemis font ardens
 et les fidèles font tièdes. Je recommande
 notre petit troupeau à vos soins paternels.

J'ai toujours oublié de demander à frère
 d'*Alémbert* ce qu'était devenu le pauvre frère
 de *Prades*. N'en savez-vous point de nou-
 velles ? Prions DIEU pour lui , et écr. l'inf...
 Priez aussi DIEU pour moi , car je suis bien
 malade.

LETTRE LXXVIII.

A. M. LE COMTE D'ARGENTAL,

Aux Délices , le 20 de janvier.

C E n'est pas un petit renversement du droit
 divin et humain que la perte d'un conte à
 dormir debout et d'un cinquième acte qui
 pourrait faire le même effet sur le parterre ,
 qui a le malheur d'être debout à Paris. J'ai
 écrit à mes anges gardiens une lettre ouverte
 que j'ai adressée à M. le duc de *Praslin* ;
 j'adresse aussi mes plaintes douloureuses
 et respectueuses à M. *Janel* qui , étant homme
 de lettres , doit favoriser mon commerce. Je
 conçois après tout que , dans le temps que
 l'*Anti-financier* causait tant d'alarmes , on ait
 eu

en aussi quelques inquiétudes sur l'*Anti-intolérant* ; ce dernier ouvrage est pourtant bien honnête, vous l'avez approuvé. MM. les ducs de *Praslin* et de *Choiseul* lui donnaient leur suffrage ; madame de *Pompadour* en était satisfaite. Il n'y a donc que le sieur évêque du Puy et ses consorts qui puissent crier. Cependant, si les clameurs du fanatisme l'emportent sur la voix de la raison ; il n'y a qu'à suspendre pour quelque temps le débit de ce livre qui aurait le crime d'être utile ; et, en ce cas, je supplierais mes anges d'engager frère *Damila* à supprimer l'ouvrage pour quelques mois, et à ne le faire débiter qu'avec la plus grande discrétion. Ah ! si mes anges pouvaient m'envoyer la petite drôlerie de l'hierophante de Paris, qu'ils me feraient plaisir ! car je suis fou des mandemens depuis celui de *Jean-George*. Mes anges me répondront peut-être qu'ils ne se soucient point de ces bagatelles épiscopales ; qu'ils veulent qu'*Olimpis* meure au cinquième acte ; que c'est-là l'essentiel ; je leur enverrai incessamment des idées et des vers : mais pourquoi avoir abandonné la conspiration ? pourquoi s'en être fait un plaisir si long-temps pour y renoncer ? Si vous trouvez les roués passables, que ne leur donnez-vous la préférence que vous leur aviez destinée ? Si vous trouvez les

1764.

roués insipides , il ne faut jamais les donner.
 1764. Répondez à ce dilemme : je vous en défie ; au
 reste, votre volonté soit faite en la terre
 comme au ciel. Je me prosterne au bout de
 vos ailes.

N. B. J'ai écrit une lettre fort bien raisonnée à M. le duc de *Praslin* sur les dixmes.
 Respect et tendresse.

LETTRE LXXIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 24 de janvier.

J'AI des remerciemens à faire à monseigneur mon héros , de la pitié qu'il a eue du sieur *Ladoux*, incendié à Bordeaux ; et , si j'osais, je prendrais encore la liberté de lui recommander ce pauvre *Ladoux* ; mais mon héros n'a besoin des importunités de personne , quand il s'agit de faire du bien.

On a ri de Grenoble à Gex d'une lettre de monsieur le gouverneur de Guienne à monsieur le commandant de Dauphiné , dans laquelle il demande quelle est l'étiquette quand on pend les gouverneurs de province. J'espère qu'en effet on finira par rire de tout

ceci , selon la louable coutume de la nation. —
 Je ris aussi , quoiqu'un pauvre diable de 1764.
 quinze-vingt ne soit pas trop en joie.

On n'a pu envoyer à monseigneur le
 maréchal les exemplaires cornéliens , attendu
 qu'on n'a pas encore les estampes , que la
 liste des souscripteurs n'est pas encore impri-
 mée , et qu'il y a toujours des retardemens
 dans toutes les affaires de ce monde.

Je crois que M. le cardinal de *Bernis* finira
 par être archevêque , mais d'*Alambert* doute
 qu'ayant fait les Quatre saisons , il fasse encore
 la pluie et le beau temps.

On prétend que l'électeur palatin se met
 sur les rangs pour être roi de Pologne. Je le
 trouve bien bon , et je suis fort fâché , pour
 ma part , qu'il veuille se ruiner pour une
 couronne qui ne rapporte que des dégoûts.

Je me mets aveuglément aux pieds de mon
 héros. V.

1764.

L E T T R E L X X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 27 de janvier.

DITES-MOI donc , mes anges , si vous avez enfin reçu un *cinquième acte* et un conte. Une certaine inquisition se ferait-elle étendue jusque sur ces bagatelles ? et quand le lion ne veut pas souffrir de cornes dans ses Etats , faut-il aussi que les *frères* craignent pour leurs oreilles ? L'aventure de la Tolérance me fait beaucoup de peine. Je ne peux concevoir qu'un ouvrage que vous avez tant approuvé puisse être regardé comme dangereux. Je n'ai , d'ailleurs , et je ne veux avoir d'autre part à cet ouvrage , que celle d'avoir pensé comme vous. Il y a trop de théologie , trop de *Sainte-Ecriture* , trop de citations , pour qu'on puisse raisonnablement supposer qu'un pauvre scribe de contes y ait mis la main. Je me borne à conseiller à l'auteur de supprimer cet ouvrage en France , si la tolérance n'est pas tolérée par ceux qui sont à la tête du gouvernement. Mais enfin , quand madame de *Pompadour* en est satisfaite , quand MM. les ducs de *Choiseul* et de *Praslin*

témoignent leur approbation, quand M. le marquis de *Chaubelin* joint son enthousiasme au vôtre, qui donc peut proscrire un livre qui ne peut enseigner que la vertu? — 1764.

Si le roi avait eu le temps de le lire chez madame de *Pompadour*, l'auteur oserait se flatter que sa Majesté n'en aurait pas été mécontente, et c'est sur la bonté du cœur du roi qu'il fonde cette espérance.

Monsieur le chancelier, dans les premiers jours d'un ministère difficile, aurait-il abandonné l'examen de ce livre à quelqu'un de ces esprits épineux qui veulent trouver du mal par-tout où le bien se trouve avec candeur et sans politique?

Enfin, pourquoi a-t-on retenu à la poste de Paris tous les exemplaires que plusieurs particuliers de Genève et de Suisse avaient envoyés à leurs amis, sous les enveloppes qui paraissent devoir être les plus respectées? Cette rigueur n'a commencé qu'après que les éditeurs ont eu la circonspection dangereuse d'en envoyer eux-mêmes un exemplaire à monsieur le chancelier, de le soumettre à ses lumières, et de le recommander à sa protection. Il se peut que les précautions qu'on a prises pour faire agréer le livre, soient précisément ce qui a causé sa disgrâce. Mes chers anges sont très à portée de s'en

instruire. On peut parler ou faire parler à
 1764. monsieur le chancelier. Je les conjure de
 vouloir bien s'éclaircir et m'éclairer. Tout
 puisse que je suis, je voudrais bien ne pas
 déplaire en France. Je cherche à me rassurer
 en me figurant que, dans la fermentation où
 sont les esprits, on ne veut pas s'exposer
 aux plaintes de la partie du clergé qui per-
 sécute les protestans, tandis qu'on a tant de
 peine à calmer les parlemens du royaume.
 Si ce qu'on propose dans la Tolérance est
 sage, on n'est pas dans un temps assez sage
 pour l'adopter. Pourvu qu'on ne sache pas
 mauvais gré à l'auteur, je suis très-content,
 et j'attends ma consolation de mes anges.

On me mande que plusieurs évêques font
 des mandemens, à l'exemple de M. de
 Beaumont, et qu'ils iront tenir un concile à
 Sept-Fons. Je ne fais si le rappel de tous les
 commandans est une nouvelle vraie. Je m'en
 tiens aux événemens, et je n'y fais point de
 commentaires comme sur *Corneille*. Les gra-
 veurs seuls empêchent que l'édition de
Corneille n'arrive.

Mais, encore une fois, pourquoi aban-
 donner votre conspiration? est-ce le ton
 d'aujourd'hui de commencer une chose pour
 ne la pas finir?

Je vous salue de loin, mes divins anges,

et je crois que ces mots *de loin* sont bien —
convenables dans le temps présent ; mais je 1764
vous salue avec la plus vive tendresse.

L E T T R E L X X X I.

A M. D A M I L A V I L L E.

27. de janvier.

Vos lettres, mon cher frère, sont une grande consolation pour le quinze-vingt des Alpes ; elles me font voir combien les philosophes sont au-dessus des autres hommes. Il me semble que vous voyez les choses comme il faut les voir.

Il est certain que les inondations ont arrêté quelquefois les couriers ; mais il n'est pas moins vrai que les premières personnes de l'Etat n'ont pu recevoir de Tolérance par la poste. Vous savez qu'on me fait trop d'honneur en me soupçonnant d'être l'auteur de cet ouvrage ; il est au-dessus de mes forces. Un pauvre scribeur de contes n'en fait pas assez pour citer tant de pères de l'Eglise avec du grec et de l'hébreu.

Quel que soit l'auteur, il paraît qu'il n'a que de bonnes intentions. J'ai vu des lettres

— des hommes les plus considérables de l'Eu-
 1764. rope , qui sont entièrement de l'avis de
 l'auteur depuis le commencement jusqu'à la
 fin ; mais il y a des temps où il ne faut pas
 irriter les esprits qui ne sont que trop en
 fermentation. J'oserais conseiller à ceux qui
 s'intéressent à cet ouvrage , et qui veulent le
 faire débiter , d'attendre quelques semaines ,
 et d'empêcher que la vente ne soit trop
 publique.

Je vous remercie bien de l'exploit du
 marquis de Créquy Voilà , de tous les exploits
 qu'ont fait les Français depuis vingt ans , le
 meilleur assurément. Cela vaut mieux que
 tous les mandemens que vous pourriez m'en-
 voyer. *Christophe à Sept-Fons* aura l'air d'un
 martyr , et j'en suis fâché ; mais on se sou-
 viendra que , *non Sept-Fons , sed causa facit*
martyrem. Les mandemens des autres évêques
 ne feront pas , je crois , un grand effet dans
 la nation ; mais le rappel des commandans ,
 le triomphe des parlemens , &c. , sont une
 énigme dont je ne puis ou n'ose deviner le
 mot. C'est le combat des élémens dont les yeux
 profanes ne peuvent découvrir le principe.

Je me flatte qu'enfin l'épidémie des remon-
 trances va cesser comme la mode des pantins.
 Mais celle de l'opéra comique subsistera long-
 temps ; c'est-là le vrai génie de la nation.

Voici un petit billet pour frère *Thiriot*. Je crains bien qu'il ne tâte aussi de la banqueroute de ce notaire. C'était une chose inouïe autrefois qu'un notaire pût être banqueroutier; mais depuis que *Mazade*, *Porlier*, conseillers au parlement, *Bernard*, maître des requêtes, ont fait de belles faillites, je ne suis plus étonné de rien. Ce maître *Bernard*, surintendant de la maison de la reine, beau-frère du premier président de la première classe du parlement de France, et monsieur son fils, l'avocat général, ont emporté, à madame *Benis* et à moi, environ quatre-vingts mille livres, et monsieur le président *Molé* a toujours été si occupé des remontrances sur les finances, qu'il a toujours oublié de me faire rendre justice de monsieur son beau-frère.

Est-il vrai que M. de *Laverdy* a déjà fait beaucoup de retranchemens dans les dépenses publiques et dans les profits de quelques particuliers? Si cela est, il sauve quelques écus, mais il doit des millions.

Je ne fais aucune nouvelle du tripot de la comédie, ni des autres tripots qui se croient plus essentiels. Je ferai affligé si la pièce de frère *Saurin* essuie un affront; c'est un des frères les plus persuadés; je souhaite qu'il soit un des plus zélés. Frère *Helvétius* est-il à

— Paris? Tâchez d'avoir quelque chose d'édifiant
1764. à me dire touchant le petit troupeau. Cultivez la vigne, mon cher frère, et écr. l'inf.

L E T T R E L X X X I I .

A M. M A R M O N T E L .

28 de janvier.

P U I S Q U E les choses sont ainsi, mon cher ami, je n'ai qu'à gémir et à vous approuver. Vous rendrez du moins justice à mes intentions; je voulais qu'aucune voix ne manquât à vos triomphes. Ce que vous m'apprenez me fait une vraie peine. Je me consolerais si la littérature jouit à Paris de la liberté, sans laquelle elle ne peut exister, si la philosophie n'est point persécutée, si une secte affreuse de rigoristes ne succède pas aux jésuites, si le petit lumignon de raison que vous contribuez à ranimer dans la nation, ne vient pas bientôt à s'éteindre. On dit qu'un pédant de l'université écrit déjà contre l'*Esprit des lois*. Le principal mérite de ce livre est d'établir le droit qu'ont les hommes de penser par eux-mêmes. Voilà les vraies libertés de l'Eglise gallicane qu'il faut que votre aimable coad-

juteur de Strasbourg foutienne. Il y aura toujours en France une espèce de forciers vêtus de noir, qui s'efforceront de changer les hommes en bêtes; mais c'est à vous et à vos amis à changer les bêtes en hommes. On dit que ce *Bougainville*, à qui un homme de tant de mérite a succédé, n'était, en effet, qu'une très-méchante bête; que c'était lui qui avait accusé *Boindin* d'athéisme, et qui l'avait persécuté, même après sa mort. Si cela est, ce malheureux, connu seulement par une plate traduction d'un plat poème, méritait quelques restrictions aux éloges que vous lui avez donnés. Il se trouve que l'auteur et le traducteur étaient persécuteurs.

L'auteur de l'*Anti-Lucrèce* sollicita l'exclusion de l'abbé de *Saint-Pierre*, et le traducteur profane de l'*Anti-Lucrèce* priva *Boindin* de l'éloge funèbre qu'il lui devait. Cet *Anti-Lucrèce* m'avait paru un chef-d'œuvre quand j'en entendis les quarante premiers vers récités par la bouche mielleuse du cardinal; l'impression lui a fait tort. J'aime mieux un de vos contes moraux que tout l'*Anti-Lucrèce*. Vous devriez bien nous faire des contes philosophiques, où vous rendriez ridicules certains fots et certaines sottises, certaines méchancetés et certains méchans; le tout avec discrétion, en prenant bien votre temps,

— et en rognant les angles de la bête. quand
1764. vous la trouverez un peu endormie.

Faites mes complimens à tous nos frères qui composent le *pufillum gregem*. Que nos frères s'unissent pour rendre les hommes le moins déraisonnables qu'ils pourront ! qu'ils tâchent d'éclairer jusqu'aux hiboux , malgré leur haine pour la lumière ! Vous serez bénis de DIEU et des sages.

Madame Denis et moi nous vous faisons toujours bien attachés.

LETTRE LXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 29 de janvier.

MES anges trouveront ici un mémoire qu'ils sont suppliés de vouloir bien donner à M. le duc de Praslin. On dit qu'ils sont extrêmement contents du nouveau mémoire de *Mariette* en faveur des *Calas*. Je crois que leur affaire sera finie avant celle des dixmes de Ferney. *Melpomène*, *Clio* et *Thalie*, c'est-à-dire les tragédies, l'histoire et les contes, n'empêchent pas qu'on ne songe à ses dixmes, attendu qu'un homme de lettres ne doit pas

être un sot qui abandonne ses affaires pour
barbouiller des choses inutiles. 1764.

Je fais la substance du mandement de votre archevêque ; mais je vous avoue que je voudrais bien en avoir le texte sacré. On dit que l'exécuteur des hautes œuvres de *messieurs* a brûlé la *Pastorale* de monseigneur. Si monsieur l'exécuteur a lu autant de livres qu'il en a brûlé, il doit être un des plus sçavans hommes du royaume.

Mons du Puy en Velay n'a pas les mêmes honneurs ; il voudrait bien être lu , dût-il être brûlé. L'historiographe des sînges aura beau jeu quand il écrira l'histoire du temps.

Je suppose que mes anges ont reçu mes deux derniers mémoires envoyés à M. de Courteille. Je cours toujours après mon cinquième acte et après mon conte , et je vois que les enfers ne rendent rien.

J'ai reçu une lettre de M. de Thibouville. Le Kain m'a écrit aussi , et je suis fâché qu'il soit dans le secret de la conspiration.

Je ne réponds à personne ; je n'envoie rien ; mes raisons sont qu'on joue Castor et Pollux, qu'on va jouer Idoménée , qu'on est fou de l'opéra comique , qu'il faut du temps pour tout , et que j'attends les ordres de mes anges , me prosternant sur leurs ailes.

1764.

L E T T R E L X X X I V.

A M. LE COMTE DE VALBELLE,

*Qui avait fait graver le beau portrait de
mademoiselle Clairon, en Médée.*

Ferney, 30 de janvier.

JE prie celui qui éternise les traits de mademoiselle *Clairon* sur le bronze, comme ses talens le font dans les cœurs, de vouloir bien agréer mes très-humbles remerciemens. J'espère que mes yeux me permettront bientôt de reconnaître des traits qui sont si chers au public. Je me consolerais, en voyant la figure de *Melpomène*, du malheur de ne la pas entendre, et je respecterais toujours les monumens de l'amitié. V.

LETTRE LXXXV.

1764.

A M. DAMILAVILLE.

30 de janvier.

Je demeure toujours persuadé avec vous, mon cher frère, que ce temps ci n'est pas propre à faire paraître le *Traité sur la tolérance*. Je n'en suis point l'auteur, comme vous savez, et je ne m'intéressais à cet ouvrage uniquement que par principe d'humanité. Ce même principe me fait désirer que l'ouvrage ne paraisse point. C'est un mets qu'il ne faut présenter que quand on aura faim. Les Français ont actuellement l'estomac surchargé de mandemens, de remontrances, d'opéra comiques, &c. Il faut laisser passer leur indigestion.

Est-il vrai, mon cher frère, qu'on a mis en lumière, au bas de l'escalier du mai, la *Pastorale* de monseigneur? L'auteur sera assurément inféré dans le *Martyrologe* romain. Tout ceci ne fait pas de bien à l'*inf....* Nos plus grands ennemis combattent pour la bonne cause, sans le savoir. Tout ce que je crains, c'est qu'un esprit de presbytérisme ne s'empare de la tête des Français, et alors la nation est perdue. Douze parlemens

— 1764. jansénistes sont capables de faire des Français un peuple d'atrabilaires. Il n'y a plus de gaieté qu'à l'opéra comique. Tous les livres écrits depuis quelque temps respirent je ne fais quoi de sombre et de pédantesque, à commencer par l'*Ami des hommes*, et à finir par les *Richesses de l'Etat*. Je ne vois que des fous qui calculent mal.

Vous m'aviez promis le livre du *lourd Crévier*. Je vous demande en grâce de le joindre aux *fonctions du parlement*. Je souhaite que le livre attribué à *Saint-Evremond*, dont vous m'avez regalé, puisse être sur toutes les cheminées de Paris. Il a beau être farci de fautes d'impression, il fera toujours beaucoup de bien. *Ecr'l'inf. écr'l'inf.*

L E T T R E L X X X V I.

A M. DE CHAMPFORT.

Janvier.

JE faisais, Monsieur, avec vous et avec M. de la Harpe, un moment où le triste état de mes yeux me laisse la liberté d'écrire. Vous parlez si bien de votre art, que, si même je n'avais pas vu tant de vers charmans dans la Jeune indienne, je serais en droit de dire : Voilà un
jeune

jeune homme qui écrira comme on fe fait il y a cent ans. La nation n'est sortie de la barbarie que parce qu'il s'est trouvé trois ou quatre personnes à qui la nature avait donné du génie et du goût qu'elle refusait à tout le reste. *Corneille*, par deux cents vers admirables, répandus dans ses ouvrages; *Racine*, par tous les siens; *Boileau*, par l'art, inconnu avant lui; de mettre la raison en vers; un *Pâscâi*, un *Bossuet*, changèrent les Velches en Français; mais vous paraîtiez convaincu que les *Crébillon* et tous ceux qui ont fait des tragédies aussi mal conduites que les siennes, et des vers aussi durs et aussi chargés de solécismes, ont changé les Français en Velches. Notre nation n'a de goût que par accident; il faut s'attendre qu'un peuple, qui ne connut pas d'abord le mérite du *Misanthrope* et d'*Athalie*, et qui applaudit à tant de monstrueuses farces, sera toujours un peuple ignorant et faible, qui a besoin d'être conduit par le petit nombre des hommes éclairés. Un polisson comme *Fréron* ne laisse pas de contribuer à ramener la barbarie; il égare le goût des jeunes gens, qui aiment mieux lire pour deux sous ses impertinences, que d'acheter chèrement de bons livres, et qui même ne sont pas souvent en état de se former une bibliothèque. Les feuilles volantes sont la peste de la littérature.

1764.

— 1764. J'attends avec impatience votre Jeune indienne ; le sujet est très-attendrissant. Vous savez faire des vers touchans ; le succès est sûr ; personne ne s'y intéressera plus que votre très-humble et obéissant serviteur V.

L E T T R E L X X X V I I .

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le premier de février.

LE mot *épiscopus*, évêque, ne renferme pas le mot hébreu, *prêcheur*, *apôtre*, *envoyé à Jérusalem*. Ce ne fut qu'à la fin du premier siècle, et au commencement du second qu'on distingua les *épiscopos*, les *presbytériens*, les *pistois*, les *diacres*, les *catéchumènes* et *énér-gumènes*. Il n'est fait aucune mention, dans les *Actes des apôtres*, du voyage de Simon Barjone à Rome. Justin est le premier qui ait imaginé la fable de Simon Barjone et de Simon le magicien à Rome. Nulle primauté ne peut être dans Barjone, puisque Paul s'éleva contre lui sans en être repris par personne.

Il est clair, depuis les premiers siècles jusqu'à aujourd'hui, que l'Eglise grecque, beaucoup plus étendue que la nôtre, n'a jamais reconnu la primatie de Rome. S' *Cyprien*, dans

les lettres aux évêques de Rome , ne les appelle jamais que frères et compagnons. — 1764.

Quant au *Pentateuque* , ces mots *au-delà du Jourdain* ; le *cananéen* était alors en ce pays-là ; le *lit de fer d'Og* , roi de *Bazan* . est le même qui se trouve aujourd'hui en *Rabbath* ; il appela tout ce pays *Bazan* , et le village de *Jair* jusqu'aujourd'hui ; *Abraham* poursuivit ses ennemis jusqu'à *Dan* ; avant qu'aucun roi ait régné sur *Israël*. Tous ces passages et beaucoup d'autres prouvent que *Moïse* n'est point l'auteur de ces livres , puisque *Moïse* n'avait point passé le *Jourdain* , puisque le *cananéen* était de son temps dans le pays , &c. Le grand *Newton* et le *avant le Clerc* ont démontré la vérité de ce sentiment.

Cette fausse citation , et il sera appelé *nazaréen* , n'est pas la seule ; et , pendant deux siècles entiers , tout est plein de citations fausses et de livres apocryphes. On poussa l'impudence jusqu'à supposer ces vers acrostiches de la sibylle *Erythrée*.

Avec cinq pains et trois poissons

Il nourrira cinq mille hommes au désert ;

Et en ramassant les morceaux qui resteront

Il remplira douze paniers.

Voilà une petite partie de ce qu'on peut répondre aux questions dont monsieur l'abbé

1764. veut bien honorer son serviteur et son ami. Monsieur l'abbé ne peut rendre un plus grand service aux hommes qu'en favorisant la nouvelle édition du curé de But et d'Etrepigny en Champagne.

Monsieur l'abbé devrait avoir reçu un sermon qui lui avait été adressé en droiture; mais il y a trop de curieux dans le monde: il faudra, quand il voudra écrire à son serviteur, qu'il fasse passer ses lettres par la couturière à laquelle on adresse celle-ci.

On fait mille tendres complimens à monsieur l'abbé.

LETTRE LXXXVIII.

A M. DAMILAVILLE.

Premier de février.

MON cher frère, je n'ai point été trompé dans mes espérances. Le Réquisitoire de maître Omer est un des plus plats ouvrages que j'aye jamais lus. Il n'y a pas quatre lignes qui soient écrites en français, et son style pédantesque est digne de lui. Je suppose, par les citations, que le *Mandement* de maître de Beaumont est aussi ennuyeux que le *Discours* de maître Omer.

De tout ce que j'ai vu depuis dix ans sur toutes ces pauvretés qui ont agité tant d'énér-
gumènes, je ne connais de raisonnable que la déclaration qui impose silence à tous les partis. Le roi me paraît très-sage, mais il me paraît le roi des petites-maisons. Qu'on se donne un peu la peine de se retracer dans l'esprit un tableau fidèle de tout ce qui s'est fait depuis les billets de confession jusqu'à l'arrêt du parlement de Toulouse, qui défend qu'on reconnaisse le commandant du roi pour commandant ; qu'on aille ensuite chez le directeur des petites-maisons prendre un relevé de tout ce qui s'y est fait et dit depuis dix ans ; et ce n'est pas pour les petites-maisons que je parlerai.

Heureux, encore une fois, ceux qui cultivent en paix et en liberté les belles-lettres, loin de tant de fous, et qui préfèrent *Cicéron* et *Démosthène* à *Beaumont* et à *Omer*.

J'ai bonne opinion du contrôleur général, parce qu'on n'entend point parler de lui. Le plus sage ministre est toujours celui qui donne le moins d'édits. Je n'aimerais pas un médecin qui voudrait guérir tout d'un coup une maladie invétérée.

Je crois, mon' cher frère, que M. le duc de Praslin rapportera bientôt au conseil mon affaire des dixmes. J'espère que je me moquerai

— alors du concile de Latran, qui excom-
 1764. munie les particuliers possesseurs de dixmes
 inféodées. J'ai plusieurs causes assez agréables
 de damnation par-devers moi. Il est vrai que
 j'ai un peu les yeux d'un excommunié, et
 que je ne peux ni lire ni écrire ; mais on dit
 que je serai guéri avant le mois de juin. En
 attendant, je vous demande toujours votre
 protection pour avoir les livres que j'ai
 demandés.

Ce n'est pas encore, je crois, le temps des
 contes ; mais on enverra, le plutôt qu'on
 pourra, à mon cher frère quelque bagatelle,
 sur laquelle on lui demandera son avis.

J'ai peur que l'exploit signifié par M. de
 Créqui (*) à son curé, ne soit une plaisan-
 terie. Les Français ne sont pas encore dignes
 que la chose soit vraie.

Nous avons un bien mauvais temps ; ma
 santé est encore plus mauvaise. Je reprocherai
 bien à la nature de me faire mourir sans avoir
 vu mon cher frère. Recommandez-moi aux
 prières des fidèles. *Orate, fratres. Ecr. l'inf.*

(*) M. de Créqui Canaples. Il demandait à ne plus être
 nommé dans les prières du prône, &c.

L E T T R E L X X X I X.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Premier de février.

L'AVEUGLE des Alpes a lu, comme il a pu, et avec plus de plaisir que de facilité, la consolante lettre du 25 du mois de janvier, dont ses anges gardiens l'ont regalé. Le grand docteur *Tronchin* lui couvre les yeux d'une pommade adoucissante, où il entre du sublimé corrosif. JESUS-CHRIST ne se servait que de boue et de crachat, en criant *effetta*; mais les arts se perfectionnent.

Mes anges avaient donc reçu le cinquième acte de la conjuration un peu radoubé; ils en sont donc contents; on pourrait donc se donner le petit plaisir de se moquer du public, de faire jouer la pièce de l'ex-jésuite, en disant toujours qu'on va jouer *Olimpie*. Ce serait un chef-d'œuvre de politique comique, qui me paraît si plaisant que je ne conçois pas comment mes conjurés ne se donnent pas cette satisfaction.

Cependant j'en reviens toujours à mon grand principe, que la volonté de mes anges soit faite au tripot comme au ciel.

— 1764 — Je remercie tendrement mes anges de toutes leurs bontés ; c'est à eux que je dois celles de M. le duc de *Praslin*, qui me conservera mes dixmes en dépit du concile de Latran, et qui fera voir que les traités des rois valent mieux que des conciles. Figurez-vous quel plaisir ce sera pour un aveugle d'avoir entre les Alpes et le mont Jura une terre grande comme la main, très-joliment bâtie de ma façon, ne payant rien ni au roi ni à l'Eglise, et ayant d'ailleurs le droit de main-morte sur plusieurs petites possessions.

Je devrai tout cela à mes anges et à M. le duc de *Praslin*. Il n'y a que le succès de la conspiration qui puisse me faire un aussi grand plaisir.

Je les félicite du gain du procès de la *Gazette littéraire* qui fera braire l'âne littéraire. On m'avait envoyé d'Angleterre un gros paquet adressé, il y a un mois, à M. le duc de *Praslin*, pour travailler à sa gazette, dans le temps que j'avais encore un œil ; mais il faut que le diable, comme vous dites, soit déchaîné contre tous mes paquets.

Il paraît (et je suis très-bien informé) qu'on a de grandes alarmes à Versailles sur la Tolérance, quoique tous ceux qui ont lu l'ouvrage en aient été contents. On peut bien croire que ces alarmes m'en donnent. Je
m'intéresse

m'intéresse vivement à l'auteur qui est un bon théologien et un digne prêtre ; je ne m'intéresse pas moins à l'objet de son livre , qui est la cause de l'humanité. Il n'y a certainement d'autre chose à faire , dans de telles circonstances , qu'à prier frère *Damilaville* de vouloir bien employer son crédit et ses connaissances dans la typographie , pour empêcher le débit de cet ouvrage diabolique où l'on prouve que tous les hommes sont frères.

 1764.

Je supplie très-instamment mes anges consolateurs de savoir , par le protecteur de la conspiration des roués , si l'on me fait mauvais gré à Versailles de cette Tolérance si honnête. Il peut en être aisément informé , et en dire trois mots à mes anges , qui m'en feront entendre deux ; car , quoique je ne sois pas un moine du couvent , je ne veux pourtant pas déplaire à monsieur le prieur. La liberté est quelque chose de céleste , mais le repos vaut encore mieux.

Ma nièce et moi , nous remercions encore une fois nos anges ; nous présentons à M. le duc de *Praslin* les plus sincères remerciemens ; nous en disons autant à frère *Cromelin* , qui d'ailleurs est un des fidèles de notre petite église. J'ai lu , à propos d'église , le *Réquisitoire* de maître *Omer* contre maître de *Beaumont*. Je ne fais rien de plus ennuyeux , si ce n'est

— peut-être le *Mandement* de *Beaumont* que je n'ai
1764. point encore vu. Je ne trouve de raisonnable,
dans toutes ces fadaïses importantes, que la
déclaration du roi qui ordonne le silence.

L E T T R E X C.

A M. D A M I L A V I L L E.

4 de février.

MON cher frère, je suis dans les limbes de toute façon ; car mes yeux ne voient plus, et je ne fais rien de ce qui se passe. Mais je vois, à vue de pays, la paix renaître dans l'intérieur du royaume, l'argent circuler, l'opéra comique triompher, *Grandval* revenir grasseyer à l'hôtel des comédiens ordinaires du roi, et l'opéra attirer la foule dans la belle salle du Louvre ; mais, si j'étais à Paris, j'aimerais bien mieux souper avec vous et *Platon*, que de voir toutes ces belles choses.

Laiissons toujours dormir la Tolérance. Le bon prêtre qui est l'auteur de cet ouvrage me mande qu'il serait au désespoir de scandaliser les faibles. Mais, si vous pouviez en prendre pour vous une douzaine d'exemplaires, et les faire circuler, avec votre prudence ordinaire, entre des mains sûres et fidelles, vous rendriez

par-là un grand service aux honnêtes gens , —
 sans alarme la délicatesse de ceux qui craignent 1764.
 que cet ouvrage ne soit trop répandu.

De tous les contes , j'ai choisi le plus court et le plus philosophique , pour l'envoyer à mon cher frère. Les dames n'y entendront rien , mais les philosophes devineront plus qu'on ne leur en dit.

Au reste , Thélème ne doit trouver place que dans un petit recueil que les gens de bien feront un jour. L'ouvrage est trop petit et trop sage pour être imprimé séparément.

Je suppose à présent tout tranquille , ce qui est bien triste pour des Français. Il ne s'agit plus que des plaisirs qu'ils peuvent goûter à la comédie italienne. Qu'est-ce que c'est que cet *Idoménée* ? l'a-t-on joué ? cela vaut-il mieux que celui de *Crébillon* ?

Je n'entends point parler du terrible ouvrage du lourd *Crévier* contre *Montesquieu* , ni du livre intitulé : *Fonctions du parlement*. Si frère *Thiriot* veut bien m'envoyer ces livres , il me fera plaisir.

Je prie mon frère de vouloir bien faire parvenir l'incluse à frère *Dumolard* , au Groscaillou. Frère *Dumolard* est un bon cacouac ,

Et fait du grec , Madame , autant qu'homme de France.

— 1764. Le petit livret , attribué à *Saint-Evremond* , fait-il un peu de fortune ? L'âge , la maladie , les fluxions sur les yeux , n'attiédissent point mon saint zèle.

Vivez heureux , et écr. l'inf.

LETTRE XCI.

A U M E M E.

8 de février.

BON ! tant mieux ! ils sont piqués : c'est ce que nous voulions. Quand les mulets de ce pays-là ruent , c'est une preuve qu'ils ont senti les coups de fouet.

Mon cher frère doit avoir reçu Thélème , et je suis bien sûr que Macare est chez lui. J'ai été bien content des deux tomes de figures que j'ai reçus de *Briasson* : je vois que l'*Encyclopédie* sera un des plus beaux monumens de la nation française , malgré certains petits polissons qui y ont mis la main , et d'infames polissons qui ont voulu nous priver d'un ouvrage si utile.

Mon cher frère , j'ai des nouvelles assez satisfaisantes sur la Tolérance. On souhaite d'abord que vous en donniez quelques exemplaires à des personnes qui les trompèteront

dans le monde, comme un ouvrage honnête, religieux, humain, utile, capable de faire du bien, et qui ne peut faire de mal, &c. Alors il aura son passe-port, et marchera la tête levée. Rendez donc, mon cher frère, ce service aux honnêtes gens. Que frère *Thiriot*, dont on n'a jamais de nouvelles, en fasse passer quelques-uns à M. de *Croſne*, à M. de *Montigny-Trudaine*, à M. le marquis de *Ximènes*. C'est une œuvre charitable que je recommande à votre piété.

Songez toujours que vous m'aviez promis les sottises de *Crévier* sur *Montesquieu*. Je le payerai, sans faute, de toutes ses peines, dès que j'aurai son mémoire final.

On doit vous avoir envoyé une seconde lettre du quakre, qui est un sermon très-orthodoxe et très-charitable. Ces petits ouvrages font beaucoup de bien aux bonnes âmes, et nourrissent la dévotion.

Je ne fais rien de nouveau de votre pays, et dans le nôtre il n'y a que de la pluie. Ma santé est toujours bien mauvaise; les fenêtres de la maison tombent: les *Frérons* seront bien aises. *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!* Il y a des gens qui font du bien dans les provinces; faites-en à Paris, mon cher frère. *Ecr. l'inf.*

1764.

L E T T R E X C I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 11 de février.

ET pour vous souhaiter tous les bonheurs ensemble,
Ayez un petit-fils , Seigneur , qui vous ressemble.

Cela est d'autant plus nécessaire que , selon ce que j'entends dire , il n'y a personne qui vous ressemble aujourd'hui. Où est l'éclat , la gaieté , le brillant , qui vous accompagnaient de mon temps ? Votre nom allait noblement et gaiement d'un bout de l'Europe à l'autre. Bien peu de gens soutiennent comme vous l'honneur de la nation , et mon héros laissera peu d'imitateurs.

Monseigneur le maréchal m'a bien fait l'honneur de me mander qu'il mariait M. le duc de *Fronsac* , mais le nom de la future est resté au bout de la plume ; ainsi je ne lui fais qu'un demi-compliment ; mais puisse votre maison s'éterniser comme vous avez immortalisé votre nom ! Je commence à espérer que je ne perdrai pas les yeux , quoiqu'ils soient dans un très-piteux état ; et si jamais vous retournez à Bagnères , je me ferai donner un

ordre, signé *Tronchin*, pour vous y aller faire
ma cour. 1764.

Je ne fais pas si vos noces sont déjà faites, mais je suis bien sûr que vous êtes le plus agréable et le plus gai de toute la compagnie. Jouissez long-temps de toutes les belles grâces que la nature vous a faites. Je ne dois pas vous importuner en vous félicitant, et les occupations de la noce, des présentations, des visites, m'avertissent de vous renouveler mon tendre et profond respect sans bavarderie. *V.*

L E T T R E X C I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de février.

MES divins anges, puisque vous êtes assez lambins pour ne pas renvoyer le premier acte à M. *Marcel*, il vous en envoie cinq. Il se flatte d'avoir fait tout ce que votre comité exigeait de lui. Il restera quelques vers raboteux ; cela ne fait pas mal au théâtre, et nous sommes convenus qu'il en fallait pour dépayser le monde. J'avoue que c'est une grande vanité à moi d'en convenir ; mais enfin

— j'ai passé , dans mon temps , je ne fais com-
 1764. ment , pour faire des vers assez coulans. Il faut que M. le duc de *Praslin* se donne avec vous le plaisir d'attraper le public ; c'est une vraie opération de ministre. M. *Marcel* vous enverra une lettre soumise pour la reine *Clairon* , qui fera de la même écriture que la pièce. Je ne connais point de conspiration mieux arrangée. Nous verrons si celle de *Rousseau* , contre Genève , réussira mieux. Il est vrai qu'il a sept ou huit cents personnes dans son parti ; mais je tiens que mes trois conspirateurs valent mieux que les associés de *Jean-Jacques*.

Vous avez bien raison ; M. de *Thibouville* a le visage trop rond pour un conspirateur. Vous savez que *César* croyait que les visages longs et maigres étaient de vraies faces de conjurés.

Ah , mes anges ! est-il possible que vous n'aimiez pas :

A deux voluptueux a livré l'univers ?

C'est bien là pourtant le caractère d'*Antoine* et du jeune *Octave*. Vous me forcerez à mettre des remarques ; et les lettres de ces débauchés , que *Suétone* nous a conservées , y paraîtront avec les gros mots. Que je suis fâché contre vous d'avoir osé condamner ce vers qui dit tant de choses ! Vous y reviendrez , vous l'aimerez , car vous êtes justes.

Mes anges , le diable est à Genève ; mais il est aussi en France , et j'ai grand'peur que toutes ces belles remontrances n'aboutissent à donner une paralyse à la main de nos payeurs des rentes. Vous ne me parlez jamais de ces petites drôleries , vous ne songez qu'au tripot ; cependant ces affaires-là sont un peu plus intéressantes.

Mais comment vont les yeux de monsieur d'Argental ? Pour moi je n'en ai plus. Celles qui se mettaient à la fenêtre ne s'y mettent plus , les mouleuses cessent de moudre , l'amandier fleurit , la corde d'argent est cassée sur la fontaine ; adieu les tragédies.

LETTRE XCIV.

A M. LE COMTE DE SADE,

Qui lui avait envoyé le premier volume in-4° des Mémoires sur la vie de Pétrarque.

Ferney , 12 de février.

Vous remplissez , Monsieur , le devoir d'un bon parent de *Laure* (*), et je vous crois allié de *Pétrarque* , non-seulement par le goût et par les grâces , mais parce que je ne crois

(*) La célèbre *Laure* avait épousé *Hugues de Sade*.

— point du tout que *Pétrarque* ait été assez sot
 1764. pour aimer vingt ans une ingrate. Je suis sûr
 que vos *Mémoires* vaudront beaucoup mieux
 que les raisons que vous donnez de m'avoir
 abandonné si long-temps ; vous n'en avez
 d'autres que votre paresse.

Je suis enchanté que vous ayez pris le parti
 de la retraite ; vous me justifiez par-là , et
 vous m'encouragez. Si je n'étais pas vieux et
 presque aveugle , *Paul* irait voir *Antoine* , et je
 dirais avec *Pétrarque* :

Move s'il vecchiarel canuto è bianco
 Del dolee loco , ov' ha sua ed a fornita
 Ed a la famigliuola sbigottita
 Che vede il caro padre venir manco.

J'irais vous voir assurément à la fontaine
 de Vaucluse. Ce n'est pas que mes vallées
 ne soient plus vastes et plus belles que celles
 où a vécu *Pétrarque* ; mais je soupçonne que
 vos bords du Rhône sont moins exposés que
 les miens aux cruels vents du nord. Le pays
 de Gex où j'habite est un vaste jardin entre
 des montagnes ; mais la grêle et la neige
 viennent trop souvent fondre sur mon jardin.
 J'ai fait bâtir un château très-petit , mais très-
 commode , où je me suis precautionné contre
 ces ennemis de la nature : j'y vis avec une

nièce que j'aime ; nous y avons marié mademoiselle *Corneille* à un gentilhomme du voisinage , qui demeure avec nous ; je me suis donné une nombreuse famille que la nature m'avait refusée , et je jouis enfin d'un bonheur que je n'ai jamais goûté que dans la retraite. Je ne peux laisser la *famiglia sbigottita* : vous seriez donc fort bien , vous , Monsieur , qui avez de la santé et qui n'êtes point dans la vieillesse , de faire un pèlerinage vers notre climat hérétique. Vous ne craignez pas le souffle empesté de Genève ; monsieur le légat vous chargera d'agnus et de reliques ; vous en trouverez d'ailleurs chez moi ; et je vous avertis d'avance que le pape m'a envoyé , par M. le duc de *Choiseul* , un petit morceau de l'habit de *S' François* , mon bon patron. Ainsi vous voyez que vous ne risquez rien à faire le voyage : d'ailleurs la ville de *Calvin* est remplie de philosophes , et je ne crois pas qu'on en puisse dire autant de la ville de la reine *Jeanne*. Il y a long-temps que je n'ai été à ma petite campagne des Délices ; je donne la préférence au petit château que j'ai bâti , et je l'aimerai bien davantage , si jamais vous daignez prendre une cellule dans ce couvent : vous m'y verrez cultiver les lettres et les arbres , rimer et planter. J'oubliais de vous dire que nous avons chez nous

1764.

— 1764. un jésuite qui nous dit la messe ; c'est une espèce d'hébreu que j'ai recueilli dans la transmigration de Babylone : il n'est point du tout gênant , *non tanta superbia victis* : il joue très-bien aux échecs , dit la messe fort proprement ; enfin , c'est un jésuite dont un philosophe s'accommoderait. Pourquoi faut-il que nous soyons si loin l'un de l'autre , en demeurant sur le même fleuve ?

Je suis bien aise que messieurs d'Avignon sachent que c'est moi qui leur envoie le Rhône ; il sort du lac de Genève , sous mes fenêtres , aux Délices. Il ne tient qu'à vous de venir voir sa source ; vous combleriez de plaisir votre vieux serviteur qui ne peut vous écrire de sa main , mais qui vous fera toujours tendrement attaché. *Voltaire.*

A M O N S I E U R

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, 14 de février.

VOTRE ami, Monsieur, me fait trop d'honneur, et je suis obligé de vous avouer ma turpitude et ma misère. Le goût de la liberté, le voisinage de la Bourgogne, où j'ai quelque bien, la beauté de la situation dont on m'avait fait des éloges très-mérités, m'ont engagé à bâtir dans le pays que j'habite depuis dix ans; mais une ceinture de montagnes couvertes de neiges éternelles gâte tout ce que la nature a fait pour nous. En vain nous sommes sous le quarante-sixième degré de latitude, les vents sont toujours froids et chargés de particules de glace. Presque aucune plante délicate ne réussit dans ce climat; on est obligé de semer de nouvelle graine de brocoli tous les deux ans; toutes les belles fleurs dégénèrent. Les vignes, quoique plus méridionales que celles de Bourgogne, ne produisent que de mauvais vin; le froment qu'on sème rend quatre pour un, tout au

— plus ; les figues n'ont point de faveur, les
1764. oliviers ne peuvent croître. Enfin, nous avons
un très-bel aspect avec un très-mauvais terrain ;
mais aussi nous lisons, nous imprimons ce qui
nous plaît, et cela vaut mieux que des olives
et des oranges.

Je vous avoue à la fois ma misère et mon
bonheur. Ce bonheur serait parfait, si je pou-
vais jamais embrasser un homme de votre
mérite. Ma vieillesse et mes maux me privent
d'une si douce espérance, sans m'ôter aucun
de mes sentimens. V.

L E T T R E X C V I :

A M. D A M I L A V I L L E.

15 de février.

AH, mons Crévier ! ah, pédant ! ah, cuistre !
vous aurez sur les oreilles. Vous l'avez bien
mérité ; et nous travaillons actuellement à
votre procès. Vous entendrez parler de nous
avant qu'il soit peu, mons Crévier.

Mes chers frères auront des contes de toutes
les façons ; un peu de patience, et tout viendra
à la fois. J'ai reçu la première partie des *Lettres
historiques sur les fonctions du parlement*. Il est
plaisant que cela paraisse imprimé à Amsterdam :

il faut que l'auteur croye avoir dit par-tout la vérité, puisqu'il a fait imprimer son livre hors de France. Je remercie bien mon cher frère, et j'espère qu'il aura la bonté de me faire tenir la seconde partie. Je fais venir souvent des livres sur leur titre, et je suis bien trompé. Ils ressemblent presque tous aux remèdes des charlatans; on les prend sur l'étiquette, et on ne s'en porte pas mieux. Mais au moins il y a quelque chose de consolant dans les mauvais livres; quelque mauvais qu'ils soient, on y peut trouver à profiter, et même dans celui du lourd *Crévier* contre le sautillant *Montesquieu*. 1764.

Tout ce que j'apprends des dispositions présentes conduit à croire qu'on ne fera pas mal de répandre quelques exemplaires de la Tolérance. Tout dépend de l'opinion que les premiers lecteurs en donneront. Il s'agit ici de servir la bonne cause, et je crois que mon cher frère ne s'y épargnera pas.

Je ne fais si je lui ai mandé que cet ouvrage avait déjà opéré la délivrance de quelques galériens condamnés pour avoir entendu, en plein champ, de mauvais sermons de fots prêtres calvinistes. Il est évident que nos frères ont fait du bien aux hommes. On brûle leurs ouvrages, mais il faudra bientôt dire : *Adore quod incendisti, incende quod adorasti.*

— 1764. Puissent les frères être toujours unis contre les méchans ! Qu'ils fassent seulement , pour l'intérêt de la raison , la dixième partie de ce que les autres font pour l'intérêt de l'erreur, et ils triompheront.

On dit que le contrôleur général a fait retrancher les pensions sur la cassette , supprimer les tables des officiers de la maison , et diminuer les revenans-bon des financiers. Ces ménages de bouts de chandelle ne font peut-être pas ce qui fait fleurir un Etat : mais si on encourage le commerce et l'agriculture , on pourra faire quelque chose de nous.

J'embrasse tendrement mon cher frère et les frères. *Ecr. l'inf.*

LETTRE XC VII.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney, 18 de février.

MONSIEUR LE PRINCE,

IL n'y a que le bel état où mes yeux sont réduits , qui m'ait pu priver du plaisir et de l'honneur de vous répondre. Je suis devenu à peu-près aveugle , et je suis dans l'âge où l'on commence à perdre tout , pièce à pièce.

II

Il faut savoir se soumettre aux ordres de la nature ; nous ne sommes pas nés à d'autres conditions. Cela fait un peu de tort à notre théâtre : il n'y a point de rôle pour un vieux malade qui n'y voit goutte , à moins que je ne joue celui de *Tirésie*. Je n'ai d'autre spectacle que celui des sottises et des folies de ma chère patrie. Je lui ai bien de l'obligation ; car , sans cela , ma vie serait insipide. Après avoir tâté un peu de tout , j'ai cru que la vie de patriarche était la meilleure. J'ai soin de mes troupeaux , comme ces bonnes gens ; mais , Dieu merci , je ne suis point errant comme eux , et je ne voudrais , pour rien au monde , mener la vie d'*Abraham* qui s'en allait , comme un grand nigaud , de Mésopotamie en Palestine , de Palestine en Egypte , de l'Egypte dans l'Arabie pétrée , ou à pied ou sur son âne , avec sa jeune et jolie petite femme , noire comme une taupe , âgée de quatre-vingts ans ou environ , et dont tous les rois ne manquaient pas d'être amoureux. J'aime mieux rester dans mon hermitage avec ma nièce et la petite famille que je me suis faite.

Madame *Denis* a dû vous dire , Monsieur , combien votre apparition nous a charmés dans notre retraite ; nous y avons vu des gens de toutes les nations , mais personne

— 1764. qui nous ait inspiré tant d'attachement , et donné tant de regrets. Daignez encore recevoir les miens , et agréer le respect avec lequel j'ai l'honneur d'être , monsieur le Prince, votre , &c. *Voltaire.*

L E T T R E X C V I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de février.

L'UN de mes anges peut donc écrire de sa main ! Dieu soit loué ! N'ont-ils pas bien ri tous deux du propos de la virtuose *Clairon* ? Votre conspiration me paraît de plus en plus très plaisante ; je ris aussi dans ma barbe. Je vous réponds que, si nosseigneurs du tripot y ont été attrapés , nosseigneurs du parterre y seront pris. Puissions-nous jouir de ce plaisir vite et long-temps !

A l'égard d'Olimpie , je n'ai plus qu'un mot à dire , c'est qu'à l'impossible nul n'est tenu , et qu'il m'est absolument impossible de faire le remue-ménage qu'on me propose. J'ai tourné la chose de mille façons ; je me suis essayé , j'ai travaillé , et mon instinct m'a dit : Vieux fou , de quoi t'avises-tu de vouloir mieux faire que tu ne peux ?

Mes anges doivent avoir reçu un paquet de matériaux pour la *Gazette littéraire*, adressé à M. le duc de Praslin. Je le servirai assurément tant que je pourrai. 1764.

Mes anges ne m'ont point mandé qu'il avait consulté messieurs *Gilbert de Voisins* et *d'Aguesseau de Frêne*. Je leur ai, sur le champ, envoyé un mémoire qui n'est pas de paille, et dont je vais faire tirer copie pour mes anges gardiens, si la poste, qui va partir, nous en donne le temps.

N. Voici mon consentement pour ce gros *Grandval*; mais, pour mademoiselle *Dubois*, comment voulez-vous que je fasse? dites-le-moi. Je serais fort aise qu'on jouât le Droit du seigneur, quoique je ne sois guère homme à jouir d'un si beau droit. Vous pensez bien que je ne connais mademoiselle d'*Epinal* que par le droit que les premiers gentilshommes ont sur les actrices. Pour mes anges, ils ont des droits inviolables sur mon cœur pour jamais.

1764.

L E T T R E X C I X.

A M. D E C I D E V I L L E.

Le 22 de février.

MON cher et ancien ami , vous en usez avec nous comme les jansénistes avec la communion ; vous nous écrivez à *tout le moins une fois l'an*. Cela n'empêche pas que nous ne vous aimions tous les jours. Nous prétendons d'ailleurs être plus philosophes à Ferney que vous ne l'êtes à Launai ; car nous ne faisons nulle infidélité à nos campagnes , et vous quittez la vôtre. Le fracas et les folies de Paris ont encore pour vous des charmes ; mais il paraît que les tragédies nouvelles n'en ont guère.

Vous me parlez de contes ; en voici un que je vous donne à deviner. Pour peu que vous vous ressouveniez de votre grec , vous n'aurez pas de peine ; et , si vous n'aviez pas quitté Launai , j'aurais cru que *Macare* était chez vous. Mais vous êtes homme à le mener de la campagne à la ville. *Macare* est certainement chez mademoiselle *Corneille* , aujourd'hui madame *Dupuits* : elle est folle de son mari , elle faute du matin au soir ,

avec un petit enfant dans le ventre, et dit qu'elle est la plus heureuse personne du monde. 1764.

Avec tout cela, elle n'a pas encore lu une tragédie de son grand-oncle, ni n'en lira. Son grand-oncle commenté vous arrivera, je crois, avant qu'il soit un mois. Les Anglais, qui viennent ici en grand nombre, disent que toutes nos tragédies sont *à la glace*; il pourrait bien en être quelque chose; mais les leurs sont *à la diable*.

Il est fort difficile à présent d'envoyer à Paris des Tolérances par la poste; mais frère *Thiriot*, tout paresseux qu'il est, tout dormeur, tout lambin, pourra vous en faire avoir une, pourvu que vous vouliez le réveiller.

Adieu, mon cher et ancien ami; madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens.

Si vous aimez les contes, dites à monsieur d'*Argental* qu'il vous fasse lire chez lui *Les trois manières*.

1764.

L E T T R E C.

A M. R O B E R T,

PROFESSEUR - EMERITE DE PHILOSOPHIE , à Paris.

Au château de Ferney , 23 de février.

JE vous remercie , Monsieur , et je vous félicite de votre *Plan d'études*. Il semble qu'autrefois les collèges n'étaient institués que pour faire des grimauds ; vous ferez des gens de mérite. On n'apprenait que ce qu'il fallait oublier , et , par votre méthode , on apprendra ce qu'il faudra retenir le reste de la vie. La vraie philosophie prendra la place des sophismes ridicules , et la physique n'en fera que meilleure , en s'appuyant sur les expériences et sur les mathématiques plus que sur les systèmes. *Newton* a calculé le pouvoir de la gravitation , mais il n'a pas prétendu deviner ce que c'est que ce pouvoir. *Descartes* devinait tout , aussi n'a-t-il rien prouvé. *Locke* s'est contenté de montrer la marche et les bornes de l'entendement humain : malheur à ceux qui voudraient aller plus loin !

Votre plan , Monsieur , est un service rendu à la patrie. Il faut espérer que les Français

feront enfin de bonnes études , et qu'on y
 connaîtra même le droit public qui n'y a
 jamais été enseigné. Je souhaite que tous ces
 nouveaux secours forment de nouveaux génies.
 Je suis près de finir ma carrière ; mais je me
 consolerai par l'espérance que la génération
 nouvelle vaudra mieux que celle que j'ai
 vue.

J'ai l'honneur d'être , &c. *Voltaire.*

LETTRE CI.

A M. DAMILAVILLE.

26 de février.

CE n'est pas assurément un ministre d'Etat
 qui a écrit les *Lettres historiques sur les fonctions
 essentielles du parlement*. J'ai reçu , grâce aux
 bontés de mon cher frère , le tome second
 de cet ouvrage. L'auteur est un homme très-
 instruit ; mais il ressemble à don *Quichotte* qui
 voyait par-tout des chevaliers et des châteaux ,
 quand les autres ne voyaient que des meuniers
 et des moulins à vent. Ne pourriez-vous point
 me dire à qui on attribue ce livre ?

J'ai lu *Blanche*. Nous prenons donc à pré-
 sent nos tragédies chez les Anglais ; quand
 prendrons-nous ce qu'ils ont de bon ?

— 1764. Il y a un petit volume du doux *Caveirac*, intitulé : *Il est temps de parler*. On ne devrait pas avoir le temps de le lire, mais je suis curieux. J'ai à peu-près tout ce qui s'est fait pour et contre les jésuites ; envoyez-moi, je vous prie, le doux *Caveirac*. Voudriez-vous aussi avoir la bonté de me faire connaître le conte de *Piron*, intitulé : *La queue*. On prétend que le public a dit, comme le compère *Matthieu*,

Messire Jean, je n'y veux point de queue.

Que dites-vous du parlement de Toulouse, qui ne veut pas enregistrer l'ordre du roi, de garder le silence ? il faut que ces gens-là soient de grands bavards. A-t-on répondu à ce faquin de *Crévier* ? Nous le tenons d'un autre côté sur la sellette ; il sera condamné au moins à l'amende honorable.

Quid novi ? Ecr. l'inf.

Encore un mot à mon cher frère. Il a dû recevoir, par M. de *Laleu*, un certificat de vie, par lequel il apparaît que je suis possesseur de soixante et dix ans. Je souhaite vivre encore quelques années, pour embrasser mon frère, et pour aider à *écr. l'inf.*

LETTRE

L E T T R E G I I.

1764.

A M. S A U R I N.

28 de février.

Vous avez fait, Monsieur, bien de l'honneur à ce *Thompson*. Je l'ai connu, il y a quelque quarante années. S'il avait su être un peu plus intéressant dans ses autres pièces, et moins déclamateur, il aurait réformé le théâtre anglais que *Gilles Shakespeare* a fait naître et a gâté. Mais ce *Gilles Shakespeare*, avec toute sa barbarie et son ridicule, a, comme *Lopez de Véga*, des traits si naïfs et si vrais, et un fracas d'action si imposant, que tous les raisonnemens de *Pierre Corneille* sont à la glace en comparaison du tragique de ce *Gilles*. On court encore à ses pièces, et on s'y plaît en les trouvant absurdes.

Les Anglais ont un autre avantage sur nous, c'est de se passer de la rime. Le mérite de nos grands poètes est souvent dans la difficulté de la rime surmontée, et le mérite des poètes anglais est souvent dans l'expression de la nature. Le vôtre, Monsieur, est principalement dans des pensées fortes, exprimées avec vigueur; je vois dans tous vos ouvrages la main du philosophe.

Corresp. générale. Tome IX. * T

— 1764. Vous savez qu'il n'y a pas un mot de vrai dans l'*Histoire de Sigismunda et de Guiscard* ; mais je vous fais bon gré d'avoir donné des louanges à ce *Mainfroi* dont les papes ont dit tant de mal , et à qui ils en ont tant fait. Un temps viendra , sans doute , où nous mettrons les papes sur le théâtre , comme les Grecs y mettaient les *Atrées* et les *Thyestes* , qu'ils voulaient rendre odieux. Un temps viendra où la Saint-Barthelemi fera un sujet de tragédie , et où l'on verra le comte *Raymond* de Toulouse , braver l'insolence hypocrite du comte de *Montfort*. L'horreur pour le fanatisme s'introduit dans tous les esprits éclairés. Si quelqu'un est capable d'encourager la nation à penser sagement et fortement , c'est vous , sans doute. Je ne suis plus bon à rien ; je suis comme ce danois qui , étant las de tuer à la bataille d'Hochstet , disait à un anglais : *Brave anglais , va-t-en tuer le reste , car je n'en peux plus.*

Adieu , mon cher philosophe. Vous ne me parlez plus de votre ménage ; je me flatte qu'il est toujours heureux. Conservez un peu d'amitié à votre véritable ami V.

L E T T R E C I I I.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 de février.

VOICI ce que je dis d'abord à mes anges sur leur lettre du 23 de février : je les remercie du fond de mon cœur de toutes leurs bontés ; je leur envoie une lettre de monsieur le premier président de Dijon , qui fera connaître à M. le duc de *Praslin* qu'il peut , en toute sûreté , protéger les mécréans contre les prêtres.

J'ajoute , à propos de la *Gazette littéraire* , que je pourrai rendre de plus prompts services en italien qu'en anglais , quand les choses seront en train. La raison en est , que les Alpes sont plus près de l'Italie que de l'Angleterre. Mais il me semble que je ne dois établir aucune correspondance , ni faire venir les livres nouveaux d'Italie , sans un ordre exprès de M. le duc de *Praslin*. Je le servirai tant que l'ame me battrà dans le corps , et que j'aurai un reste de visière ; et quand je serai aveugle tout-à-fait , je dirai *buona notte*.

Mes anges , que servirait de vivre , est fort bien ; mais trouvez-moi une rime à *ivre*.

— 1764. Pour Olimpie , il y a du malheur , il y a de la fatalité dans mon fait. Je suis avec elle comme M. de *Ximenès* avec mademoiselle *Clairon* ; vous savez qu'en trois rendez-vous, il perdit partie , revanche et le tout. Il arrive à mon imagination le même désastre qu'essuya sa tendresse. Mais j'aime bien les roués ! Je suis fâché à présent de n'avoir pas joué un tour ; c'était de faire attendre des changemens pour Pâques , et , en attendant, on aurait pu donner les roués : mais n'en parlons plus ; il faut se soumettre à sa destinée.

Il y a du malheur cette année sur les tragédies , et vous m'en avez envoyé une preuve.

Vous avez dû recevoir force rogatons ; j'y joins une lettre offensible que je vous écris pour être montrée à M. le duc de *Duras* ; je crois que cela vaut mieux que de lui écrire en droiture.

Respect et tendresse à mes anges.

L E T T R E C I V.

1764.

A M. D A M I L A V I L L E.

Aux Délices, 4 de mars.

MON cher frère, j'ai reçu votre lettre du 26 de février. Vous êtes un homme inimitable, et plutôt à Dieu que vous fussiez imité ! Vous favorisez les fidèles avec un zèle qui doit avoir sa récompense dans ce monde-ci et dans l'autre.

M. Herman, qui est l'auteur de la Tolérance, vous doit mille tendres remerciemens, en qualité de votre frère ; et *Cramer*, en qualité de libraire, vous en doit autant. Vous savez combien je m'intéresse à cet ouvrage, quoique jaye été très-fâché qu'on m'en crût l'auteur. Il n'y a pas de raison à m'imputer un livre farci de grec et d'hébreu, et de citations de rabbins.

M. Herman trouve que l'idée d'en distribuer une vingtaine à des mains sûres, à des lecteurs sages et zélés, est la meilleure voie qu'on puisse prendre. Il faut toujours faire éclairer le grand nombre par le petit.

Mon avis est que, si la cour s'effarouchait de ce livre, il faudrait alors le supprimer,

— 1764. et en réserver le débit pour un temps plus favorable. Je ne suis point en France (et je suis même très-aise qu'on sache que je n'y suis pas) ; mais j'aurai toujours un grand respect pour les puissances , et je ne donnerai aucun conseil qui puisse leur déplaire.

J'aime M. *Herman* , mais je ne veux point faire pour lui des démarches qu'on puisse me reprocher. Il pense lui-même comme moi, quoiqu'il ne soit pas français , et il s'en rapporte entièrement à vos bontés et à votre prudence.

Je n'ai envoyé les Trois manières qu'à M. d'*Argental* , à condition qu'il vous les montrerait. Dieu me préserve d'être assez ingrat pour vous cacher quelque chose. Vous me rendrez un très-grand service d'empêcher ce corsaire de *Duchefne* d'imprimer les Trois manières. Ce chien de temple du goût (*), ou du dégoût , a mis en pièces cinq ou six de mes ouvrages : je suis indigné contre lui.

Tout ce qui s'est fait depuis quelque temps étonne les étrangers ; mais on est persuadé de la prudence du roi , et on croit que le royaume lui devra sa paix intérieure, comme il lui doit la paix publique.

On dit qu'il y a dans Paris cinq députés

(*) L'enseigne du libraire *Duchefne*.

du parlement de Toulouse ; j'espère qu'ils ne nuiront point aux pauvres *Calas*. — 1764.

Vous m'apprenez qu'on tourmente les protestans d'Alsace : vous savez qu'il n'y a point de calvinistes dans cette province, mais des luthériens à qui on a laissé tous leurs privilèges. Ils sont des sujets très-fidèles, et n'ont jamais remué : je serais bien surpris qu'on les molestât. Ce n'est assurément pas l'intention de M. le duc de *Choiseul* qu'on persécute personne.

J'ai communiqué à M. *Herman* votre remarque sur le peuple juif. On ne peut être plus atroce et plus barbare que cette nation, cela est vrai ; mais, si on trouve des exemples incontestables de la plus grande tolérance chez ce peuple abominable, quelle leçon pour des peuples qui se vantent d'avoir de la politesse et de la douceur ! Si je voulais persuader à une nation d'être fidèle à ses lois, je ne trouverais point de meilleur argument que celui des troupes de voleurs qui exécutent entre eux les lois qu'ils se sont faites. Ainsi M. *Herman* dit aux chrétiens : Si les barbares Juifs ont toléré les Saducéens, tolérez vos frères.

Voyez si vous êtes content de cette réponse de M. *Herman*.

Vous ne me parlez plus de *Thiriot* ; est-il,

— dans votre société, aussi négligé que négligent?
1764.

Adieu, mon cher frère. Est-il vrai qu'il y a des prêtres embaillés? c'est un bon temps pour *écr. l'inf.*

LETTRE CV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 5 de mars.

JE reçois la lettre, du 27 de février, dont mes anges m'honorent. Je suppose qu'ils ont reçu l'épître aux auteurs de la *Gazette littéraire* (*); je suppose aussi qu'ils ont reçu celle que j'ai pris la liberté de leur adresser pour M. de Cideville qui, probablement, a quelquefois le bonheur de les voir, et qui demeure rue Saint-Pierre.

Je suppose encore qu'ils ont la lettre de monsieur le premier président de Dijon, qui est tout-à-fait encourageante, conciliante, qui tranche toute difficulté, qui met tout le monde à son aise.

Mes anges m'ordonnent d'envoyer aux comédiens ordinaires du roi la disposition de

(*) Voyez *Mélanges littéraires*, tome IV.

mes rôles ; je l'envoie *in quantum possum*, et *in quantum indigent*. Si mes anges ne trouvent pas que ma lettre pour M. le duc de Duras suffise, il faudra bien en écrire une directement, car j'aime à obéir à mes anges ; leur joug est doux et léger. 1764.

Non, pardieu, il n'est pas si doux ; ils voudraient que, d'ici au 12 du mois, qu'on doit jouer cette Olimpie, je leur fisse un cinquième acte. Je le voudrais bien aussi ; ce n'est pas la mort de *Statira*, au quatrième, qui me fait de la peine, c'est la scène des deux amans au cinquième. C'est une situation assez forcée, assez peu vraisemblable, que deux amans viennent presser mademoiselle de faire un choix, dans le temps même qu'on brûle madame sa mère ; mais je voulais me donner le plaisir d'un bûcher, et, si *Olimpie* ne se jette pas dans le bûcher aux yeux de ses deux amans, le grand tragique est manqué. La pièce est faite de façon qu'il faut qu'elle réussisse ou qu'elle tombe, telle qu'elle est. Ne croyez pas que je suis paresseux, je suis impuissant. Et puis, d'ailleurs, comment voulez-vous que je fasse à présent des vers ? savez-vous bien que je suis entouré de quatre pieds de neige ? j'entends quatre pieds en hauteur, car j'en ai quarante lieues en longueur ; et, au bout de cet horizon, j'ai l'agrément de voir cinquante

— à soixante montagnes de glace, en pain de
1764. sucre. Vous m'avouerez que cela ne ressemble pas au mont Parnasse : les Muses couchent à l'air, mais non pas sur la neige. Mon pays est fort au-dessus du paradis terrestre, pendant l'été; mais, pendant l'hiver, il l'emporte de beaucoup sur la Sibérie. Si je fais actuellement des vers, ils seraient à la glace.

On dit qu'on tolérera un peu la Tolérance; Dieu soit béni! D'ailleurs, je ne conçois rien à tout ce qu'on me mande de chez vous; il semble que ce soit un rêve; je souhaite qu'il soit heureux. Mes anges le feront toujours, quelque train que prennent les affaires; ainsi je trouve tout bon.

Avez-vous lu le Mandement de votre archevêque? Je fais que la pièce est sifflée, mais ne pourriez-vous pas avoir la bonté de me la faire lire? certes, ce que vous avez vu, depuis quelques années, est curieux.

Respect et tendresse. V.

Après cette lettre écrite et cachetée, des remords me sont venus au coin du feu. La scène d'*Olimpie* entre les deux amans, au cinquième acte, m'a paru devoir commencer autrement. Voici une manière nouvelle; je la sou mets à mes anges; ils la jetteront dans le feu, si elle leur déplaît.

L E T T R E C V I.

1764.

A M A D A M E .

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 7 de mars.

Vous dites des bons-mots, Madame, et moi je fais de mauvais contes; mais votre imagination doit avoir de l'indulgence pour la mienne, attendu que les grands doivent protéger les petits.

Vous m'avez ordonné expressément de vous envoyer quelquefois des rogatons; j'obéis, mais je vous avertis qu'il faut aimer passionnément les vers pour goûter ces bagatelles. Si ce pauvre *Formont* vivait encore, il me favoriserait auprès de vous, il vous ferait souvenir de votre ancienne indulgence pour moi, il vous dirait qu'un demi-quinze-vingt a droit à vos bontés.

Il faut bien que j'y compte encore un peu, puisque j'ose vous envoyer de telles fadaïses. J'ose même me flatter que vous n'en direz du mal qu'à moi. C'est-là le comble de la vertu pour une femme d'esprit.

Vous me répondrez que la chose est bien

— difficile, et que la société serait perdue si l'on
 1764. ne se moquait pas un peu de ceux qui nous
 sont le plus attachés. C'est le train du monde;
 mais ce n'est pas le vôtre; et nous n'avons,
 dans l'état où nous sommes, vous et moi,
 de plus grand besoin que de nous consoler
 l'un l'autre.

Je voudrais vous amuser davantage et plus
 souvent; mais songez que vous êtes dans le
 tourbillon de Paris, et que je suis au milieu
 de quatre rangs de montagnes couvertes de
 neiges. Les jésuites, les remontrances, les
 réquisitoires, l'histoire du jour, servent à vous
 distraire, et moi je suis dans la Sibérie.

Cependant vous avez voulu que ce fût moi
 qui me chargeasse quelquefois de vos amuse-
 mens. Pardonnez-moi donc quand je ne réussis
 pas dans l'emploi que vous m'avez donné;
 c'est à vous que je prêche la tolérance: un
 de vos plus anciens serviteurs, et assurément
 un des plus attachés, en mérite un peu. V.

L E T T R E C V I I.

1764.

A M. D A M I L A V I L L E.

Le 11 de mars.

MON cher frère, je vous prie de me mander s'il est vrai qu'on va jouer *Olimpie*, si les *Moyens de rappel, en faveur des huguenots*, est un bon livre; si on peut avoir le Mandement de *Christophe*, et celui du doux *Caveirac*; si l'ouvrage attribué à *Saint-Evremond* produit quelque bon fruit dans le monde; si vous avez reçu un petit billet que j'écrivais à *Mariette*, dans lequel je l'avertissais que monsieur le premier président de Dijon avait envoyé f... f... mon adverse partie; si on continue ou si on abandonne le procès de la pauvre *Calas*, &c. &c. &c.

Je crois que frère *Berthier* a passé aujourd'hui auprès de chez moi pour aller à Soleure. Je suis très-fâché de ne lui avoir pas donné à dîner; j'avais quelques anglais avec moi qui auraient augmenté le plaisir de l'entrevue. Nous étions quinze à table, et je remarquais avec douleur qu'excepté moi, il n'y en avait pas un qui fût chrétien. Cela m'arrive tous les jours; c'est un de mes grands chagrins.

— Vous ne sauriez croire à quel point cette mau-
 1764. dite philosophie a corrompu le monde : la
 révolution des jésuites est bien moins éton-
 nante et moins grande.

Mon frère, *écr. l'inf.*

LETTRE CVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de mars.

C'EST donc demain , mes anges , que vous prétendez qu'on fera le service d'Olimpie dans le couvent d'Ephèse. Je doute fort que vous ayez un acteur digne d'officier et de jouer le rôle de l'hiérophante. J'ai représenté ce personnage , moi qui vous parle ; j'avais une grande barbe blanche , avec une mitre de deux pieds de haut , et un manteau beaucoup plus beau que celui d'*Aaron*. Mais quelle onction était dans mes paroles ! je faisais pleurer les petits garçons. Mais votre *Brizard* est un prêtre à la glace ; il n'attendrira personne. Je n'ai jamais conçu comment l'on peut être froid ; cela me passe. Quiconque n'est pas animé , est indigne de vivre ; je le compte au rang des morts.

Je n'entends point parler de votre *Gazette*

littéraire ; j'ai peur qu'elle n'étreigne pas. Si elle est sage , elle est perdue ; si elle est maligne , elle est odieuse. Voilà les deux écueils ; et tant que *Fréron* amusera les oisifs par ses méchancetés hebdomadaires , on négligera les autres ouvrages périodiques qui ne feront qu'utiles et raisonnables. Voilà comme le monde est fait , et j'en suis fâché. Mais le plus grand de mes malheurs est de n'avoir jamais pu parvenir à lire le Mandement de *Christophe* ni celui du doux *Caveyrac* , dont la grosse face a , dit-on , été piloriée en effigie.

Vous avez reçu , sans doute , mes divins anges , un bel arrêt du conseil , imprimé , que je vous ai envoyé pour mettre M. le duc de *Praslin* à son aise.

Voici une grande nouvelle : on m'assure qu'on a vu frère *Berthier* avec un autre frère , ce matin , allant par la route de Genève à Soleure. Si j'en avais été informé plutôt , je les aurais priés à dîner.

Vous êtes heureux , mes anges ; vous vivez au milieu des facéties ; mais vous gardez votre bonheur pour vous , et vous ne m'en parlez jamais. Vous me parlerez de *Grandval* plus que de *Christophe* ; vous oubliez les autres comédies pour celle du faubourg Saint-Germain ; vous ne daignez pas vous communiquer à un pauvre étranger. Quoi qu'il en soit , je vous adore.

1764.

L E T T R E C I X.

A M. LE CLERC DE MONTMERCY,

*Avocat au parlement de Paris , qui lui avait
envoyé le poème intitulé : Voltaire.*

Aux Délices , 13 de mars.

Vous êtes donc, Monsieur, comme *Raphaël* qui s'amusait quelquefois à peindre des fleurs sur des pots de terre. Vraiment, je vous suis bien obligé d'avoir orné à ce point mon vieux pot cassé. Vous avez prodigué des vers charmans sur le sujet le plus mince ; j'en suis aussi honteux que reconnaissant.

J'ai encore à vous remercier d'avoir dit tant de bien de M. de *Vauvenargues*, homme trop peu connu, et bien digne de vos louanges et de vos regrets. C'était un vrai philosophe ; il a vécu en sage, et est mort en héros, sans que personne en ait rien su : je chérirai toujours sa mémoire. Tout ce que vous dites de lui m'attendrit autant que ce que vous dites de moi me fait rougir.

Je m'étonne qu'avec le talent de faire des vers si faciles, si agréables, si remplis de philosophie et de grâces, vous ne choisissiez pas quelque sujet digne d'être embelli par vous.

La

La nature vous a donné la pensée , le senti-
ment et l'expression ; il ne vous manque qu'une 1764.
toile pour y jeter vos belles couleurs. Peu de
gens sentiront votre mérite , vu le su et que
vous avez traité ; et moi je le sens , malgré le
sujet. Je m'intéresse à vous indépendamment
de la reconnaissance ; je voudrais savoir ce
que vous faites ; si vous êtes aussi heureux
que philosophe ; et je suis très-fâché d'être à
plus de cent lieues de vous. Une fanté misé-
rable et une fluxion horrible sur les yeux ,
m'empêchent de vous remercier de ma main ;
mais elles n'ôtent rien aux sentimens avec les-
quels je serai toujours le plus sincèrement du
monde , Monsieur , votre , &c.

L E T T R E C X.

AM. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

14 de mars.

JE vous conjure , mon cher Monsieur , de
ne point disputer avec les gens entêtés ; la
contradiction les irrite toujours , au lieu de
les éclairer ; ils se cabrent , ils prennent en
haine ceux dont on leur cite les opinions.
Jamais la dispute n'a convaincu personne ; on
peut ramener les hommes en les faisant penser

Corresp. générale. Tome IX. * V

— par eux-mêmes ; en paraissant douter avec
 1764. eux, en les conduisant, comme par la main, sans qu'ils s'en aperçoivent. Un bon livre qu'on leur prête, et qu'ils lisent à loisir, fait bien plus sûrement son effet, parce qu'alors ils ne rougissent point d'être subjugués par la raison supérieure d'un antagoniste. Cette méthode est la plus sûre, et on y gagne encore l'avantage de se procurer le repos.

Je suis très-édifié, Monsieur, de voir que vous érigez un hôpital, et que, par les justes mesures que vous avez prises, vous guérez trois cents personnes par année. Nous ne sommes dans ce monde que pour y faire du bien.

Je vois que l'affaire des jésuites a effarouché quelques esprits, mais tout sera calmé par la sagesse du roi. Vous savez, sans doute, qu'on a condamné au bannissement l'abbé de *Caveiras* qui avait fait l'*Apologie de la Saint-Barthelemi*, et qui s'était mis à faire celle des jésuites. Vous savez que ces pères ne sont plus à Versailles ; leur éloignement semble dissiper tout esprit de faction ; mais ce qu'il y a de plus heureux, c'est que les finances sont en très-bon état. Les voisins de la France s'y intéressent autant que les Français, le crédit public renaît, jamais on n'a été plus en droit d'espérer des jours heureux.

Il faut qu'il y ait eu quelques manœuvres

secrètes de la part des jésuites, qui ont donné un peu d'alarmes et qui ont peut-être fait saisir, dans le bureau des postes, des paquets indifférens qui ont pu être soupçonnés d'avoir quelques rapports à ces tracasseries. C'est un mal très-médiocre dans la félicité publique. Je ne fais ce que c'est que la *Lettre du quaker*; j'en ai entendu parler, mais je ne l'ai point vue, et, sur ce qu'on m'en a dit, je ferais fâché qu'on l'attribuât à mes amis ou à moi.

Vous savez, Monsieur, avec quels sentimens je vous suis dévoué pour la vie.

LETTRE CXI.

A M. DAMILAVILLE.

14 de mars.

MON cher frère, je reconnais votre cœur au zèle et à la douleur que l'intérêt d'un ami vous inspire. Vous avez l'un et l'autre une belle ame. Mais rassurez-vous; votre ami n'a certainement rien à craindre de la rapsodie dont vous me parlez. Quand même cette satire (*) aurait cours pendant huit jours (ce qui peut bien arriver, grâce à la malignité humaine), la foule de ceux qui sont attaqués

(*) *La Dunciade*, de Palissot.

— dans cette rapsodie ferait cause commune avec
 1764. M. *Diderot*, et cette satire ne lui ferait que des amis. Mais, encore une fois, ne craignez rien; on m'écrit que cet ouvrage a révolté tout le monde. L'auteur n'est pas adroit. Quand on veut nuire dans un ouvrage, il faut qu'il soit bon par lui-même, et que le poison soit couvert de fleurs: c'est ici tout le contraire.

Il est vrai que l'auteur a des protecteurs; mais les protecteurs veulent être amusés, et ils ne le feront pas. L'ouvrage sera oublié dans quinze jours; et le grand monument qu'érige M. *Diderot* doit faire à jamais l'honneur de la nation, J'attends l'*Encyclopédie* avec l'impatience d'un homme qui n'a pas long-temps à vivre, et qui veut jouir avant sa mort. Plût à Dieu qu'on eût imprimé cet ouvrage en pays étranger! Quand *Saumaïse* voulut écrire librement, il se retira en Hollande, quand *Descartes* voulut philosopher, il quitta la France: mais puisque M. *Diderot* a voulu rester à Paris, il n'a d'autre parti à prendre que celui de s'envelopper dans sa gloire et dans sa vertu.

Il est bien étrange, je vous l'avoue, que la police souffre une telle satire, et qu'on craigne de publier la Tolérance. Mais rien ne m'étonne; il faut savoir souffrir, et attendre des temps plus heureux.

On dit que l'abbé de la *Tour-du-Pin* est à la

bastille pour les affaires des jésuites ; c'est un
 parent de mademoiselle *Corneille* , devenue
 madame *Dupuits*. C'est lui qui sollicita si vive-
 ment une lettre de cachet pour ravir à made-
 moiselle *Corneille* l'asile que je lui offrais chez
 moi. Où en serait cette pauvre enfant, si elle
 n'avait eu pour protecteur que ce mauvais
 parent ? Mon cher frère, les hommes sont bien
 injustes ; mais de toutes les horreurs que je
 vois , la plus cruelle , à mon gré , et la plus
 humiliante , c'est que des gens qui pensent
 de la même façon sur la philosophie , déchir-
 ent leurs maîtres ou leurs amis. On est indi-
 gné quand on voit *Palissot* insulter continuel-
 lement M. *Diderot* qu'il ne connaît pas ; mais
 je suis bien affligé quand je vois ce malheu-
 reux *Rousseau* outrager la philosophie dans le
 même temps qu'il arme contre lui la religion.
 Quelle démence et quelle fureur de vouloir
 décrier les seuls hommes sur la terre qui pou-
 vaient l'excuser auprès du public , et adoucir
 l'amertume du triste sort qu'il mérite !

Mon cher frère , que je plains les gens de
 lettres ! Je serais mort de chagrin , si je n'avais
 pas fui la France ; je n'ai goûté de bonheur
 que dans ma retraite. Je vous prie de dire à
 votre ami combien je l'estime et combien je
 l'honore. Je lui souhaite des jours tranquilles ;
 il les aura , puisqu'il ne se compromet point

— avec les insectes du Parnasse, qui ne savent que
1764. bourdonner et piquer. Mon ambition est qu'il
soit de l'académie ; il faut absolument qu'on le
propose pour la première place vacante. Tous
les gens de lettres seront pour lui, et il sera
très-aisé de lui concilier les personnes de la
cour, qui obtiendront pour lui l'approbation
du roi. Je n'ai pas grand crédit assurément,
mais j'ai encore quelques amis qui pourront
le servir. Notre cher ange, M. d'*Argental*, ne
s'y épargnera pas.

Je vois bien, mon cher ami, qu'il est plus
aisé d'avoir des satires contre le prochain,
que d'avoir le Mandement de *Christophe*, et
le livre intitulé : *Il est temps de parler*.

Je vous embrasse de tout mon cœur. *Ecr.
l'inf.*

L E T T R E C X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de mars.

DIVINS ANGES,

J'AI reçu la *Gazette littéraire*, et j'en suis
fort content. L'intérêt que je prenais à cet
ouvrage, et la sagesse à laquelle il est con-
damné me faisaient trembler ; mais, malgré

la sagesse , il me plaît beaucoup. Il me paraît
 que les auteurs entendent toutes les langues ; 1764.
 ainsi ce ne ferait pas la peine que je fisse venir
 des livres d'Angleterre. Paris est plus près de
 Londres que Genève , mais Genève est plus
 près de l'Italie ; je pourrais donc avoir le départe-
 ment de l'Italie et de l'Espagne , si on vou-
 lait. J'entends l'espagnol beaucoup plus que
 l'allemand , et les caractères tudesques me font
 un mal horrible aux yeux , qui ne font que trop
 faibles. Je pense donc que , pour l'économie
 et la célérité , il ne ferait pas mal que j'eusse
 ces deux départemens , et que je renonçasse
 à celui d'Angleterre ; c'est à M. le duc de
Praslin à décider. Je n'enverrai jamais que des
 matériaux qu'on mettra en ordre de la manière
 la plus convenable. Ce n'est pas à moi , qui
 ne suis pas sur les lieux , à savoir précisément
 dans quel point de vue on doit présenter les
 objets au public ; je ne veux que servir et
 être ignoré.

A l'égard des roués , je n'ai pas dit encore
 mon dernier mot , et je vois avec plaisir que
 j'aurai tout le temps de le dire.

Madame *Denis* et moi , nous baisons plus
 que jamais les ailes de nos anges , nous remer-
 cions M. le duc de *Praslin* de tout notre cœur.
 Les dixmes nous feront supporter nos neiges.

Je suis enchanté que l'idée des exemplaires

— 1764. royaux , au profit de *Pierre* , neveu de *Pierre* ,
rie à mes anges ; je suis persuadé que M. de
la Borde , un des bienfaiteurs , l'approuvera.

Nous nous amusons toujours à marier des
filles ; nous allons marier avantageusement la
belle-sœur de la nièce à *Pierre* ; tout le monde
se marie chez nous ; on y bâtit des maisons
de tous côtés, on défriche des terres qui n'ont
rien porté depuis le déluge ; nous nous
égayons, et nous engraissons un pays barbare ;
et , si nous étions absolument les maîtres ,
nous ferions bien mieux. Je déteste l'anarchie
féodale ; mais je suis convaincu par mon expé-
rience que , si les pauvres seigneurs châtelains
étaient moins dépendans de nosseigneurs les
intendans , ils pourraient faire autant de
bien à la France que nosseigneurs les inten-
dans font quelquefois de mal , attendu qu'il
est tout naturel que le seigneur châtelain
regarde ses vassaux comme ses enfans.

Je demande pardon de ce bavardage ; mais
quelquefois je raisonne comme *Lubin* , je
demande pourquoi il ne fait pas jour la nuit.
Mes anges , je radote quelquefois , il faut me
pardonner ; mais je ne radote point quand
je vous adore.

LETTRE

LETTRE CXIII.

1764.

A. M. DAMILAVILLE.

16 de mars.

EN réponse , mon cher frère , à votre lettre du 9 de mars , je ne suis point surpris que la plate et ennuyeuse satire , pour laquelle on avait obtenu une permission tacite , ait attiré à son auteur l'indignation et le mépris. Madame Denis , qui a voulu la lire , n'a jamais pu l'achever. Il n'y a certainement que les intéressés qui puissent avoir le courage de lire un tel ouvrage jusqu'au bout , et ceux-là n'en diront pas de bien. S'il y avait quelque chose de plaisant , ce serait de voir M. Diderot au nombre des fots.

Il faut bien se donner de garde de répondre en forme à une telle impertinence ; mais je pense qu'on ne ferait pas mal de désigner cet infame ouvrage dans l'*Encyclopédie* , à l'article *Satire* , et d'inspirer au public et à la postérité l'horreur et le mépris qu'on doit à ces malheureux qui prétendent être en droit d'insulter les plus honnêtes gens , parce que *Despréaux* s'est moqué , en passant , de quelques poètes. Il faut avouer que le premier qui donna cet

Corresp. générale. Tome IX. * X

— 1764. affreux exemple , a été le poète *Rousseau* , homme , à mon sens , d'un très - médiocre génie. Il mit ses chardons piquans dans des satires où *Boileau* jetait des fleurs. Les mots de bélître , de maroufle , de louve , &c. , sont prodigués par *Rousseau* ; mais du moins il ya quelques bons vers au milieu de ces horreurs révoltantes , et la prétendue *Dunciade* n'a pas ce mérite. Ceux qu'il attaque , et ceux qu'il loue , doivent être également mécontents ; le public doit l'être bien davantage , car il veut être amusé , et il est ennuyé : c'est ce qui ne se pardonne jamais.

Je crois , mon cher frère , qu'il n'est pas encore temps de songer à la publication de la Tolérance ; mais il est toujours temps d'en demander une vingtaine d'exemplaires à M. de Sartine. Vous les donneriez à vos amis qui les prêteraient à leurs amis ; cela composerait une centaine de suffrages qui feraient grand bien à la bonne cause ; car , entre nous , les notes qui sont au bas des pages , sont aussi favorables à cette bonne cause que le texte l'est à la tolérance.

Je vous admire toujours de donner tant de soins aux belles-lettres , à la philosophie , au bien public , au milieu de vos occupations arithmétiques , et des détails prodigieux dont vous devez être accablé.

Puisque votre belle ame prend un intérêt

si sensible à tout ce qui concerne l'honneur des lettres et les devoirs de la société, il faut vous apprendre que *Jean-Jacques*, ayant voulu imiter *Platon*, après avoir imité *Diogène*, vient de donner *incognito* un détestable opusculé sur les dangers de la poésie et du théâtre. Il m'apostrophe dans cet ouvrage, moi et frère *Thiriot*, sous des noms grecs ; il dit que je n'ai jamais pu attirer auprès de moi que *Thiriot*, et que je n'ai réussi qu'à en faire un ingrat. Si la chose était vraie, je serais très-fâché ; j'ai toujours voulu croire que *Thiriot* n'était que paresseux.

Je vous embrasse bien tendrement, mon cher frère. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CXIV.

A MADAME DE FONTAINE.

Ferney, 19 de mars.

MA chère nièce, je n'ai qu'un moment pour vous dire combien je vous approuve et vous félicite. Il n'y a rien de si doux ni de si sage que d'épouser son ami intime. Vos arrangemens, dont vous voulez bien me faire part, me paraissent très-convenables pour toutes les parties intéressées ; Ornoi y gagnera,

— 1764. votre château s'embellira, la vie y fera plus animée; tout le mal est dans cette horrible distance de votre château au mien.

Je vous prierai de m'instruire du jour de votre départ : il faut qu'un oncle s'arrange pour un petit présent de noces. Je voudrais bien être de la cérémonie, et signer au contrat. Je vais annoncer, dans l'instant, cette nouvelle à madame *Denis* qui répète actuellement son rôle de *Statira*, et qui le jouera bientôt sur un théâtre mieux entendu, mieux orné, mieux éclairé que celui de Paris.

Je suis très-fâché de ne vous pas marier dans mon église en présence d'un grand *Jésus*, doré comme un calice, qui a l'air d'un empereur romain, et à qui j'ai ôté sa physionomie niaise. Nous vous donnerions vraiment une belle fête; car nous sommes en train, et la tête m'en tourne.

Madame *Denis* arrive; elle pense comme moi. Nous vous embrassons tendrement, vous et le grand écuyer de *Cyrus* (*), devenu mon neveu.

(*) M. le marquis de *Florian*.

L E T T R E C X V.

1764.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

21 de mars.

J E ne vous dirai pas, Madame, que nous sommes plus heureux que sages ; car nous sommes aussi sages qu'heureux. Vous tremblez que quelque mal-intentionné n'ait pris le petit mot qui regardait mon confrère *Moncrif*, pour une mauvaise plaisanterie. J'ai reçu de lui une lettre remplie des plus tendres remerciemens. S'il n'est pas le plus dissimulé de tous les hommes, il est le plus satisfait. C'est un grand courtisan, je l'avoue ; mais ne serait-ce pas prodiguer la politique, que de me remercier si cordialement d'une chose dont il serait fâché. Pour moi, je m'en tiens, comme lui, au pied de la lettre, et je lui suppose la même naïveté que j'ai eue quand je vous ai écrit cette malheureuse lettre que des corsaires ont publiée.

Sérieusement, je ferais très-fâché qu'un de mes confrères (et surtout un homme qui parle à la reine) fût mécontent de moi : cela me ruinerait à la cour, et me ferait manquer

— 1764. les places importantes auxquelles je pourrai parvenir avec le temps ; car enfin je n'ai que dix ans de moins que *Moncrif*, et l'exemple du cardinal de *Fleuri*, qui commença sa fortune à soixanté et quatorze ans, me donne les plus grandes espérances.

Vous ferez fort bien, Madame, de ne plus confier vos secrets à ceux qui les font imprimer, et qui violent ainsi le droit des gens. Je savais votre histoire du lion ; elle est fort singulière, mais elle ne vaut pas l'histoire du lion d'*Androclès*. D'ailleurs mon goût pour les contes est absolument tombé : c'était une fantaisie que les longues soirées de l'hiver m'avaient inspirée. Je pense différemment à l'équinoxe : l'esprit souffle où il veut, comme dit l'autre.

Je me suis toujours aperçu qu'on n'est le maître de rien : jamais on ne s'est donné un goût ; cela ne dépend pas plus de nous, que notre taille et notre visage. N'avez-vous jamais bien fait réflexion que nous sommes de pures machines ? J'ai senti cette vérité par une expérience continue ; sentimens, passions, goûts, talens, manière de penser, de parler, de marcher, tout nous vient je ne sais comment. Tout est comme les idées que nous avons dans un rêve ; elles nous viennent sans que nous nous en mêlions. Méditez cela ;

car nous autres , qui avons la vue basse , nous sommes plus faits pour la méditation que les autres hommes qui sont distraits par les objets. 1764.

Vous devriez dicter ce que vous pensez quand vous êtes seule , et me l'envoyer ; je suis persuadé que j'y trouverais plus de vraie philosophie que dans tous les systèmes dont on nous berce. Ce serait la philosophie de la nature ; vous ne prendriez point vos idées ailleurs que chez vous ; vous ne cherchiez point à vous tromper vous-même. Quiconque a , comme vous , de l'imagination et de la justesse dans l'esprit , peut trouver dans lui seul , sans autre secours , la connaissance de la nature humaine ; car tous les hommes se ressemblent pour le fonds , et la différence des nuances ne change rien du tout à la couleur primitive.

Je vous assure , Madame , que je voudrais bien voir une petite esquisse de votre façon. Dicter quelque chose , je vous en prie , quand vous n'aurez rien à faire : quel plus bel emploi de votre temps , que de penser ! Vous ne pouvez ni jouer , ni courir , ni avoir compagnie toute la journée. Ce ne sera pas une médiocre satisfaction pour moi de voir la supériorité d'une ame naïve et vraie sur tant de philosophes orgueilleux et obscurs : je vous promets d'ailleurs le secret.

— Vous sentez bien , Madame , que la belle
 1764. place que vous me donnez dans notre siècle
 n'est point faite pour moi ; je donne , sans
 difficulté , la première à la personne à qui
 vous accordez la seconde. Mais permettez-moi
 d'en demander une dans votre cœur ; car je
 vous assure que vous êtes dans le mien.

Je finis , Madame , parce que je suis bien
 malade , et que je crains de vous ennuyer.
 Agréez mon tendre respect , et empêchez
 que M. le président *Hénault* ne m'oublie. V.

L E T T R E C X V I.

A M. D A M I L A V I L L E.

26 de mars.

Vous voyez bien , mon cher frère , que
 vous aviez conçu trop d'alarmes au sujet de
 frère *Platon* , et qu'un aussi mauvais ouvrage
 que la *Palissotie* ne pouvait nuire en aucune
 manière qu'à son auteur. Il est vrai qu'il est
 protégé par un ministre (*) ; mais ce ministre ,
 plein d'esprit et de mérite , aime fort la philo-
 sophie , et n'aime point du tout les mauvais
 vers. S'il fut un peu sévère , il y a quelques

(*) M. le duc de Choiseul.

années , envers l'abbé *Morellet* , il faut lui pardonner. L'article indiscret, inséré dans une brochure , au sujet de madame la princesse de *Robecq* , indigna tous les amis de cette dame qui , en effet , n'apprit que par cette brochure le danger de mort où elle était. Je suis persuadé que tous nos chers philosophes , en se conduisant bien , en n'affectant point de braver les puissances de ce monde , trouveront toujours beaucoup de protection. — 1764.

Ce ferait assurément grand dommage que nous perdissions madame de *Pompadour* ; elle n'a jamais persécuté les gens de lettres , et elle a fait beaucoup de bien à plusieurs. Elle pense comme vous ; et il serait difficile qu'elle fût bien remplacée.

Je me console de n'avoir pu parvenir à voir les fatras de l'archevêque de Paris et de l'abbé de *Caveyrac* , et je suis honteux de m'être fait une bibliothèque de tout ce qui s'est écrit , depuis deux ans , pour et contre les jésuites. Il vaut bien mieux relire *Cicéron* , *Horace* et *Virgile*.

Vous aurez incessamment le *Corneille* commenté ; j'ai pris la liberté de vous en adresser un ballot de quaranté-huit exemplaires , dont je vous supplie d'envoyer douze à M. de *Laleu* ; vous ferez présent des autres à qui il vous plaira ; c'est à vous à distribuer vos

— faveurs. Il y a des gens de lettres qui ne
 1764. sont pas assez riches pour acheter cet ouvrage,
 et qui le recevront de vous bien volontiers,
 gratis. Je vous supplie en grâce d'en faire
 relier un pour M. *Goldoni*, d'en donner un
 exemplaire à M. de *la Harpe*, un autre à
 M. *le Mièrre*. Je compte bien que M. *Diderot* sera
 le premier qui aura le sien, quoique le fardeau
 immense dont il est chargé ne lui laisse guère
 le temps de lire des remarques sur des vers.
 Les fanatiques de *Corneille* n'y trouveront
 peut-être pas leur compte; mais je fais plus
 de cas du bon goût que de leur suffrage.
 J'ai tout examiné sans passion et sans intérêt;
 j'ai toujours dit ce que j'ai pensé, et je ne
 connais aucun cas dans lequel il faille dire ce
 qu'on ne pense point. Comptez, mon cher
 frère, que je dis la chose du monde la plus
 vraie, quand je vous assure de mon très-
 tendre attachement.

L E T T R E C X V I I.

1764.

A U M E M E.

Le 30 de mars.

J'AI à peine le temps, mon cher frère, de vous remercier, en deux mots, de tout ce que vous m'avez écrit de charmant, le 22 de mars. Les belles-lettres font dans un étrange avilissement à Paris ! mais je me trompe ; ce ne sont pas les belles-lettres, ce sont les vilaines, les infames lettres ; c'est la satire sans sel, la grossièreté sans esprit, l'envie sans aucune raison d'être envieux, la méchanceté dans toute sa laideur.

Plus on cherche à mordre notre ami *Platon*, et plus je lui suis attaché. Votre zèle pour la saine littérature est infatigable : vous êtes bien loin de ressembler à ceux (*) qui ont le temps d'aller dîner tous les jours très-loin de chez eux, et qui n'ont pas le temps, pendant six mois, d'écrire une seule lettre à leurs amis ; ceux-là glacent le cœur, et vous l'échauffez. Je serais fort étonné si l'on permettait actuellement la Tolérance. J'ai toujours pensé qu'il fallait attendre ; mais mon cher frère voit les choses de plus près, et mieux que moi.

(*) *Thiriot*.

1764. Je crois que frère *Gabriel Cramer* a fini d'imprimer les Contes de *Guillaume Vadé*. Il y a des choses un peu vives ; on y a ajouté quelques morceaux de *Jérôme Carré*. *Jérôme* et *Guillaume* sont des gens hardis ; mais la plaisanterie fait tout passer. Vous pouvez dire, dans l'occasion, aux gens difficiles que c'est un recueil de plusieurs polissons, dont aucun ne se donnant pour un homme sérieux, ne mérite pas d'être examiné à la rigueur.

Adieu, mon très-cher frère.

LETTRE CXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 d'avril.

IL faut que je demande les ordres de mes anges sur une affaire d'Etat, de la plus grande importance. Je fais que la grande règle des conspirateurs est de n'admettre jamais dans leur complot que ceux qui peuvent les servir, et de tuer sans miséricorde tous ceux qui peuvent se douter de la conspiration. Il y a plusieurs mois que je balance sur la manière dont je dois m'y prendre pour assassiner M. de *Chauvelin*, l'ambassadeur. Il prétend, depuis

un an, que je lui ai promis quelque chose ———
 pour le mois d'avril, et que ce n'est pas un 1764.
 poisson d'avril que je lui ai promis. Il était
 alors très-vraisemblable qu'*Octave* et *Antoine*
 paraîtraient avant Pâques; la destinée a voulu
 que le couvent d'Ephèse eût la préférence.
 Enfin, nous voici au mois d'avril; voyez,
 mes anges, si vous voulez que M. de *Chauvelin*
 soit de la conspiration: son caractère semble
 l'en rendre digne; cela est absolument du
 ministère des affaires étrangères. Je ne ferai
 rien sans vos ordres. J'ai résisté une année
 entière; il ne fait rien du tout, et je ne rendrai
 la place que quand vous m'aurez ordonné de
 capituler. En ce cas, il faudra qu'il fasse
 serment, par écrit, lui et sa jeune femme,
 de ne jamais révéler la conspiration.

Il n'en est pas de même de M. de *Thibouville*;
 il croit fermement, avec mademoiselle *Clairon*,
 que je travaille à Pierre le cruel. Il est bon de
 fixer ainsi les incertitudes des curieux; mais
 le fait est que je ne puis travailler à rien; je
 suis très-malade; la fin de l'hiver, et le com-
 mencement du printemps, m'ont infiniment
 affaibli, et je crois qu'il faut dire adieu à
 toute espèce de vers et de prose. Je ne fais si
 je ne me trompe, mais il me semble que
 j'avais fourni quelques matériaux assez curieux
 pour votre gazette. J'ai encore un petit cahier

— à vous envoyer, supposé que vous ayez été
 1764. contens des premiers ; mais , après cela , je ne fais pas ce que je deviendrai : les nouveautés me manquent , et les forces aussi.

Je vous supplie de vouloir bien me donner des nouvelles de la santé de M. le duc de *Praſlin* ; je ſuis fâché de le voir goutteux avant le temps ; car il me ſemble que la goutte n'eſt bonne qu'à mon âge : il ne faut jamais qu'un miniſtre ſoit malade. C'eſt une choſe affreufe que de ſouffrir et d'avoir à travailler ; cela mine l'eſprit et le corps. Il n'y a que l'entière liberté de n'avoir jamais rien à faire que ce que je veux , et d'être le maître de tous mes momens , qui m'ait fait ſupporter la vie. Portez-vous bien , mes divins anges.

P. S. Voyez d'ailleurs , avec M. le duc de *Praſlin* , ſi vous voulez que j'afſaſſine M. de *Chauvelin* , ou que je lui révèle le ſecret. Je fais bien qu'afſaſſiner eſt le plus sûr , mais c'eſt un parti que je ne peux prendre ſans votre permiſſion expreſſe.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

2 d'avril.

VOTRE Excellence est assez bonne pour avoir des griefs contre moi. J'en ai moi-même un bien fort; c'est que je n'en peux plus, c'est que j'ai absolument perdu la santé, et qu'étant menacé de perdre la vue, tout ce que je peux faire, c'est de dicter une malheureuse lettre. Je suis tombé tout d'un coup, mais ce n'est pas de bien haut. Je ne savais pas que madame l'ambassadrice eût été malade; je vous assure que je m'y serais plus intéressé qu'à ma propre misère, par la raison que j'aime beaucoup mieux les pièces de *Racine* que celles de *Pradon*, et que les beaux ouvrages de la nature inspirent plus d'intérêt que les autres.

J'avoue que j'ai eu grand tort de ne vous pas envoyer les *Trois manières*; mais, puisque vous les avez, je ne peux plus réparer mon tort: tout ce que je peux faire, c'est de vous donner madame Gertrude, si vous ne l'avez pas.

A l'égard de ce qui devait vous revenir vers le mois d'avril, ne prenez pas cela pour un

— 1764. poisson d'avril, s'il vous plaît; je tiendrai ma parole, tôt ou tard; mais donnez un peu de temps à un pauvre malade. J'ai été accablé de fardeaux que mes forces ne pouvaient porter; et, dans-l'état où je suis réduit, il m'est impossible de m'appliquer. J'ai consumé la petite bougie que la nature m'avait donnée; il ne reste plus qu'un faible lumignon que le moindre effort éteindrait absolument.

Oserais-je demander à votre Excellence si elle est contente de la *Gazette littéraire*? Il me semble que cette entreprise est en bonnes mains, et que, de tous les journaux, c'est celui qui met le plus au fait des sciences de l'Europe: c'est dommage qu'il ne parle point des mandemens d'évêques, qu'on brûle tous les jours. Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution qui arrivera inmanquablement, et dont je n'aurai pas le plaisir d'être témoin. Les Français arrivent tard à tout, mais enfin ils arrivent. La lumière s'est tellement répandue de proche en proche, qu'on éclatera à la première occasion; et alors ce fera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux; ils verront de belles choses.

A propos, je n'ose vous envoyer un conte à dormir debout, qui est très-indigne d'un grave ambassadeur; mais, pour peu que madame l'ambassadrice se plaise aux *Mille et*

une nuits, je l'enverrai par la première poste. —
 En attendant, voici un petit avis d'un nommé *Vadé* à mes chers compatriotes. Ce *Vadé*-là
 était un homme bien difficile à vivre. Mille
 sincères et tendres respects. V. 1764.

L E T T R E C X X.

A M. D A M I L A V I L L E.

2 d'avril.

M O N cher frère, je vous envoie l'avis
 d'*Esculape-Tronchin*. Tout *Esculape* qu'il est,
 il ne vous apprendra pas grand'chose : vous
 savez assez que la vie sédentaire fait bien du
 mal aux tempéramens secs et délicats. Si
 j'étais assez insolent pour ajouter quelque
 chose aux oracles d'*Esculape*, je conseillerais
 les eaux de Plombières, ou quelques autres
 eaux chaudes et douces, en cas que la fortune
 de la malade lui permette de faire ce voyage
 sans s'incommoder ; car il n'est permis qu'aux
 gens riches d'aller chercher la santé loin de
 chez eux ; et, à l'égard des pauvres, ils
 travaillent et guérissent. Le voyage, l'exercice
 des eaux qui lavent le sang et qui débouchent
 les canaux, rétablissent presque toujours la
 machine. Je voudrais aussi qu'on fît lit à part ;

Corresp. générale. Tome IX. * Y

— 1764. un mari mal-sain et une femme malade ne se feront pas grand bien l'un à l'autre , attendu que mal sur mal n'est pas santé. Voilà l'avis d'un vieux routier qui n'est pas médecin; mais qui , depuis long-temps , ne doit la vie qu'à une extrême attention sur lui-même.

J'ai oublié, dans ma dernière lettre, de vous prier de m'envoyer Macare imprimé , avec la Lettre au grand fauconnier. Il faut que ce grand fauconnier ait le diable au corps de faire imprimer ces rogatons.

Ne pourrai-je jamais m'édifier avec l'*Instruction pastorale* de *Christophe*? je suis fou des pastorales , depuis celle de *Jean-George* ; elles m'amusent infiniment. Est-il vrai qu'il y a un jésuite , nommé *Desnoyers* , qui a bravement signé le formulaire imposé aux ci-devant soi-disant jésuites ?

Est-il vrai qu'on a mis au pilori la grosse face de l'abbé *Caveirac* , apologiste de la Saint-Barthelemy et de l'institut de *Loyola*? S'il est de la maison de *Caveirac* , c'est un homme de grande qualité ; mais il se peut que ce soit un polisson qui ait pris le nom de son village.

Il me paraît que nosseigneurs de parlement vont grand train. Quand serai-je assez heureux pour avoir le libelle de ce prêtre? c'est un coquin qui ne manque pas d'esprit ; il est même fort instruit des sadases ecclésiastiques ,

et il a une forte d'éloquence. Frère *Thiriot* ———
 devrait bien s'amuser un quart d'heure à 1764.
 m'écrire tout ce qu'on dit et tout ce qu'on
 fait. Vous ne me parlez plus de ce paresseux,
 de ce négligent, de ce loir, de cet ingrat,
 de ce liron qui passe sa vie à manger, à dormir,
 et à oublier ses amis. Il n'a rien à faire, et
 vous, qui êtes accablé d'occupations défa-
 gréables, vous trouvez encore du temps pour
 écrire à votre frère.

Dieu vous le rende ! Vous avez une ame
 charmante. *Ecr. l'inf.*

L E T T R E C X X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 d'avril.

J'AI vu, mes anges, de fort bons vers de
 M. de *la Harpe* sur les talens de mademoiselle
Duménil, et sur les talens acquis de mademoi-
 selle *Clairon*. Je me souviens qu'autrefois cette
 petite innocente de *Gauffin* me disait tout
 doucement : *Allez, allez, mademoiselle Clairon*
sera une grande actrice, mais ne fera jamais
pleurer.

Maïs quoi ! est-il possible que mademoiselle
Clairon ne dise pas, empêchez-moi surtout de le

— 1764. *revoir jamais*, d'une manière à se faire claquer, mais claquer pendant un quart d'heure? On trouve qu'il n'y a pas assez d'amour dans son rôle; je maintiens, moi, que ce vers vaut toute une églogue. Allez, allez, la pièce est pleine d'intérêt; et voilà ce qui la soutient. Que quelque auteur s'avise un jour de mettre un bûcher et point d'intérêt dans la pièce, comptez qu'on y jettera monsieur, pour réchauffer son ouvrage. Il faut qu'il y ait un grand appareil au spectacle, c'est mon avis; mais il faut que cet appareil fasse toujours une situation intéressante, et qui tienne les esprits en suspens: tel est le troisième acte de *Tancrède*, tel est le quatrième acte de *Mahomet*. Tâchons de parler à la fois aux yeux, aux oreilles et à l'ame; on critiquera, mais ce sera en pleurant. Je suis bien las des drames qui ne sont que des conversations; ils sont beaux, mais, entre nous, ils sont un peu à la glace.

Je suis très-fâché que madame d'*Argental* ait pris médecine par nécessité; mais je serais plus fâché encore si elle l'avait prise sans nécessité; car c'est alors que les médecines font très-grand mal. J'ai lu votre écriture tout courant, et sans hésiter un moment, malgré toute la faiblesse de mes yeux. Mon cœur aime passionnément les caractères des deux anges. Envoyez-moi, je vous prie, quand vous

n'aurez rien à faire , toutes les critiques possibles d'Olimpie : qui sait si elles ne me piqueront pas d'honneur , et si à la fin je ne trouverai pas quelque chose de nouveau ?

1764.

M. *Gilbert de Voisins* n'est-il pas infiniment plus vieux que moi ? J'ai une très-mauvaise opinion de ce corps-là , et je m'imagine qu'il pourrait bien m'aller juger incessamment dans l'autre monde : mais surtout que M. le duc de *Praslin* se débarrasse vite de sa goutte , et qu'il songe bien sérieusement à sa santé. Je vous le répète , le ministère est un fardeau affreux quand on souffre.

On m'avait mandé que madame de *Pompadour* était absolument hors d'affaire ; mais ce que vous me dites , le 29 de mars , me donne beaucoup de crainte. Je lui avais fait mon compliment sur sa convalescence ; je suis bien fâché d'avoir eu tort. Mille tendres respects ; tout Ferney baise le bout des ailes de mes anges. V.

1764.

L E T T R E C X X I I.

A U M E M E.

10 d'avril.

MES divins anges , voilà le tripot fermé ; il ne vous revient plus qu'un quatrième acte des roués , que je vous enverrai quand il vous plaira ; et ce sera à vous à me dire comment j'en dois user avec les ambassadeurs de France à Turin ; c'est une affaire d'Etat dans laquelle je ne puis me conduire que par vos instructions et par vos ordres. Mais une affaire d'Etat plus considérable , que nous mettons plus que jamais , maman et moi , à l'ombre de vos ailes , c'est cette fatale dixme pour laquelle on recommence vivement les poursuites. Nous allons être à la merci d'un prêtre ivrogne , notre terre va être dégradée , tous les agrémens dont nous jouissons vont être perdus , si M. le duc de *Praßlin* n'a pas pitié de nous. Cette affaire est enfin portée sur le rôle , et elle est la première pour la rentrée du parlement : on dépouillera le vieil homme à la *Quasimodo*. Maman m'a proposé de mettre le feu au château , et de tout abandonner. Ce serait en effet un parti fort agréable à prendre , surtout après m'être ruiné à embellir cette terre ; mais

je crois qu'un bel arrêt du conseil vaudrait bien mieux, et je l'espérerai jusqu'au dernier moment. Nous vous demandons en grâce de vouloir bien nous dire sur quoi nous pouvons compter, et ce que nous devons faire. — 1764.

Je n'ai point reçu de nouvelles de M. le maréchal de *Richelieu* touchant son bellâtre de *Bellecour* ; mais je vous avoue que j'ai toujours du faible pour le Droit du seigneur, et que je serais curieux d'apprendre qu'il aura été joué, à la rentrée, par *Grandval*. Est-il possible que vous n'ayez que *le Kain* pour le tragique, et qu'il soit si difficile de trouver des acteurs ? Cela décourage des jeunes gens comme moi, et je crains bien d'être obligé de renoncer au théâtre à la fleur de mon âge.

Si vous le jugez à propos aussi, vous brûlerez, ou vous communiquerez à l'abbé *Arnaud* le petit mémoire ci-joint. J'ai cru que ces discussions littéraires pourraient quelquefois piquer la curiosité du public, que le simple énoncé des ouvrages nouveaux n'excite peut-être pas assez. Si l'on ne peut faire nul usage de ces mémoires, il n'y aura de mon côté qu'un peu de temps perdu, et beaucoup de bonne volonté inutile. Il est difficile d'ailleurs de rencontrer de si loin le goût de ceux pour qui l'on travaille.

Respect et tendresse. V.

1764.

L E T T R E C X X I I I.

A M. D A M I L A V I L L E.

12 d'avril.

MON cher frère , c'est un ex-jésuite , archi-fanatique et archi-fripon , qui a fait le mandement de l'archevêque gascon , archi-imbécille. On dit que l'archi-bourreau de Toulouse l'a brûlé au haut ou au bas de l'escalier des plaids. Je ne fais si vous vous souvenez d'un chant de la Pucelle , dans lequel tous les personnages deviennent fous , et où chacun donne sur les oreilles à son voisin , qui le lui rend du plus grand cœur , de sorte que tous combattent contre tous , sans savoir pourquoi. Voilà bien l'image de tout ce qui se passe aujourd'hui. Il faut que les honnêtes gens profitent de la guerre que se font les méchants. La seule chose qui m'afflige , c'est l'inaction des frères. C'est une chose déplorable que l'auteur de la *Gazette ecclésiastique* puisse imprimer , toutes les semaines , les sottises qu'il veut , et que les frères ne puissent donner , une fois par an , un bon ouvrage qui achèverait d'extirper le fanatisme. Les frères ne s'entendent point , ne s'ameutent point , n'ont point de

de ralliement ; ils sont isolés , dispersés ; ils se contentent de dire à souper ce qu'ils pensent, quand ils se rencontrent. Si DIEU avait permis que frère *Platon*, vous et moi , eussions vécu ensemble , nous n'aurions pas été inutiles au monde. Mon cœur est desséché quand je songe qu'il y a dans Paris une foule de gens qui pensent comme nous , et qu'aucun d'eux ne sert la cause commune. Il faudra donc finir comme *Candide* , par cultiver son jardin.

Puisse seulement notre petit troupeau demeurer fidelle ! Adieu , mon cher frère.
Ecr. l'inf.

LETTRE CXXIV.

A M. MARMONTEL.

Aux Délices , 12 d'avril.

ON a fait bien de l'honneur , mon cher confrère , aux ouvrages de *Simon le Franc* , en les faisant servir à envelopper du tabac. Je connais des citoyens de Montauban qui ont employé les vers et la prose de ce grand-homme à un usage qui n'est pas celui du nez. Ce qu'il y a de bien bon , c'est que , lorsque maître *Simon* nous fit l'honneur de demander une place à

Corresp. générale. Tome IX. • Z

— l'académie, c'était dans le dessein d'y intro-
 1764 duire après lui M. son frère *Aaron*. Tous deux
 prétendaient y faire une réforme, et s'ériger
 en dictateurs. Le ridicule nous a défaits de ces
 deux tyrans; Dieu veuille que nous n'en ayons
 pas d'autres! Il me semble que les lettres
 sont peu protégées, et peu honorées dans le
 moment présent; et je suis le plus trompé du
 monde, si nous n'allons pas tomber sous le joug
 d'un pédantisme despotique. Nous sommes
 délivrés des jésuites qui n'avaient plus de
 crédit, et dont on se moquait. Mais croyez-
 vous que nous aurons beaucoup à nous louer
 des jansénistes? Je plains surtout les pauvres
 philosophes; je les vois éparpillés, isolés et
 tremblans. Il n'y aura bientôt plus de conso-
 lation dans la vie, que de dire au coin du feu
 une partie de ce qu'on pense. Que nous som-
 mes petits et misérables, en comparaison des
 Grecs, des Romains et des Anglais!

Je ne fais nulle nouvelle de *Pierre Corneille*:
 les libraires de Genève se mêlent de tous les
 détails, et moi je n'ai eu d'autre emploi que
 celui de dire mon avis sur quelques pièces
 étincelantes des beautés les plus sublimes,
 défigurées par des défauts pardonnables à un
 homme qui n'avait point de modèle. J'ai dit
 très-librement ce que je pensais, parce que
 je ne pouvais dire ce que je ne pensais pas.

Je vous ferai parvenir un exemplaire, dès qu'un petit ballot qui m'appartient sera arrivé à Paris. La nièce de *Pierre* va nous donner incessamment un ouvrage de sa façon ; c'est un petit enfant. Si c'est une fille , je doute fort qu'elle ressemble à *Emilie* et à *Cornélie* ; si c'est un garçon , je ferai fort attrapé de le voir ressembler à *Cinna* : la mère n'a rien du tout des anciens Romains ; elle n'a jamais lu les pièces de son oncle ; mais on peut être aimable sans être une héroïne de tragédie. 1764.

Adieu , mon cher confrère ; le sort des lettres en France me fait pitié. Conservez-moi votre amitié , elle me console. V.

L E T T R E C X X V.

A M. D A M I L A V I L L E.

Aux Délices, 16 d'avril.

MON cher frère , mon cher philosophe , voici le temps arrivé où le fanatisme va triompher de la raison ; mais la philosophie ne ferait pas philosophie , si elle ne savait s'accommoder au temps. On reprochait aux jésuites la persécution et une morale relâchée ; les jansénistes persécuteront bien davantage , et auront

—
1764. des mœurs intraitables; il ne sera plus permis d'écrire; à peine le fera-t-il de penser. Les philosophes ne peuvent opposer la force à la force; leurs armes sont le silence, la patience, l'amitié entre les frères.. Plût à Dieu que je fusse avec vous à Paris, et que nous pussions parvenir à les réunir tous! Plus on cherche à les écraser, plus ils doivent être unis ensemble. Je le répète, rien n'est plus honteux pour la nature humaine que de voir le fanatisme rassembler dans tous les temps sous ses drapeaux, faire marcher sous les mêmes lois des fots et des furieux, tandis que le petit nombre des sages est toujours dispersé et désuni, sans protection, sans ralliement, exposé sans cesse aux traits des méchants et à la haine des imbécilles.

Je vous ai envoyé, mon cher frère, la réponse que j'ai faite à M. *Marin*; je vous ai supplié de la lui faire tenir, après l'avoir lue: il est même essentiel pour moi que M. de *Sartine* la voye. Frère *Cramer* a imprimé les *Contes de Guillaume Vadé*, qui sont très-innocens, et y a joint quelques pièces étrangères qui pourraient alarmer les ennemis de la raison, et fournir des armes aux persécuteurs. Je suis bien aise qu'on sache que je ne prends en aucune manière le parti de ces ouvrages, que je ne me mêle pas de faire entrer en France une feuille de papier imprimé, que je n'exige

rien ; que je ne veux rien. Je n'ai quitté la France que pour vivre en repos. Il faut me laisser perdre mes yeux , et aller à la mort par la maladie , sans persécuter mes derniers jours. 1764.

Je ne vous parlerai point de frère *Thiriot* ; il a mis l'indifférence à la place de la philosophie. Il me faut des cœurs plus sensibles ; le vôtre inspire bien de la chaleur au mien. *Ecr. l'inf.*

L E T T R E C X X V I.

A U M E M E.

18 d'avril.

AH , ah ! mon cher frère , vous faites donc de très-jolis vers ! et vous les faites sur un bien triste sujet ! voilà la seule consolation de nous autres pauvres français : il nous reste de pouvoir gémir avec nos amis , soit en vers , soit en prose.

Je vous disais , à propos de nos sages dispersés , ce que vous me disiez quand nos lettres se sont croisées. Nous pensons de même en tout. Je vous demande en grâce de penser comme moi sur *Guillaume Vadé* et *Jérôme Carré*. Je vous répète qu'il y a , dans ce recueil de *Guillaume* et de *Jérôme* , deux ou trois pièces

— 1764 — que je ne voudrais pas pour rien au monde ni avouer ni avoir faites : car enfin , il faut un peu de politique , et il ne ferait que ridicule de se sacrifier pour gens qui ne se soucient point du tout du sacrifice.

J'ai très - grand'peur que les ouvriers de *Gabriel Cramer* n'aient mis à la tête de l'ouvrage le titre impertinent de *Collection complète des œuvres de V.* Ce *V.* ne s'accommoderait point du tout de cette sottise, et je ne manquerais pas d'écrire à M. de *Sartine* pour désavouer le livre, et le prier très-instamment de le supprimer. Je laisse aux *le Beau*, aux *Crévier* la petite gloire de faire imprimer leurs noms et leurs qualités, en gros caractères, à la tête de leurs déclamations de collège ; je n'ai jamais eu cette ambition ; et quand de maudits libraires ont mis mon nom à mes ouvrages , ils l'ont toujours fait malgré moi.

Je compte , mon cher frère , que vous avez eu la bonté de donner ma lettre à M. *Marin*. Je souhaite que M. de *Sartine* sache combien je m'intéresse peu à la plate gloire d'auteur, et au débit de mes œuvres. M'imprimera qui voudra ; pourvu qu'on ne me défigure pas, je suis content.

Avez - vous reçu les quarante-huit exemplaires du *Corneille*, que *Cramer* doit vous avoir envoyés ? Je m'attends bien que des

gens , qui n'ont que des préjugés au lieu de goût , ne seront pas contents de moi ; mais il faut fouler aux pieds les préjugés dans tous les genres. 1764.

Mon cher frère , que ne puis-je m'entretenir avec vous !

LETTRE CXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 d'avril.

Nous élevons nos cris à nos anges , du sein des mers qui submergent nos vallées , entre nos montagnes de glace et de neige. Nous offrons volontiers à notre curé la dixme de tout cela ; mais pour la dixme de nos blés , Dieu nous en préserve !

Après nos dixmes , l'affaire la plus intéressante est que mes anges aient la bonté de nous envoyer nos roués. J'y ai fait tant de corrections , tant de changemens , j'y en ferai tant encore , qu'il faut absolument que je fasse porter sur votre copie tous les petits cartons qu'il y faut faire. Voyez - vous , je cherche , par un travail assidu , à mériter vos bontés. Le Ximènes a beau me trouver décrépît , je

— 1764. veux que mes anges me trouvent jeune ; je veux que la conspiration , à la tête de laquelle ils sont , réussisse. Jamais rien ne m'a tant réjoui que cette conspiration. Mettez tout votre esprit , mes anges , toute votre adresse , toute votre politique , pour conduire à bien cette plaisante aventure , le plus promptement que vous pourrez. Je vous renverrai votre copie , la première poste après celle où je l'aurai reçue.

Les frères *Cramer* ont envoyé à Paris les Contes de *Guillaume Vadé* , avec quelques autres pièces qu'on pourrait très-bien brûler comme un mandement d'évêque. Vous pensez bien que ces pièces ne sont pas de moi. Lesdits frères *Cramer* se sont imaginés très-mal à propos qu'ils vendraient mieux leurs denrées , s'ils y mettaient mon nom. Ils ont fait imprimer un titre qui est très-ridicule. Ils intitulent ce volume des Contes de *Guillaume Vadé : Suite de la collection des œuvres de V. , &c.* J'en ai été indigné ; ils m'ont promis de supprimer cette impertinence ; j'ai tout lieu de croire qu'ils ne l'ont pas fait : en ce cas , je vous demande en grâce de vous servir de tout votre crédit pour faire saisir l'ouvrage. J'en écrirai moi-même à M. de *Sartine* avec une violente véhémence , et je me vengerai de cet horrible attentat d'une façon exemplaire. Je voudrais

que mon nom fût anéanti , et que mes œuvres subsistassent. J'aime les Contes de *Guillaume Vadé* ; mais je voudrais qu'on ne parlât jamais de moi. Je voudrais n'être connu que de mes anges , et je prétends bien que je serai entièrement ignoré dans notre belle conspiration ; mais je vous avertis qu'il faudra absolument un nom ; car , si on ne nomme personne , on me nommera. Il faudra au moins dire que c'est un jeune jésuite ; par exemple , celui au derrière duquel *Pompignan* marchait à la procession , ou bien quelque abbé qui veut être prédicateur du roi.

Que voulez - vous que je dise à M. de *Richelieu* , quand il me mande qu'il a arrangé tout avec ses camarades les premiers gentils-hommes ? Je ne crois pas que , de ma petite métairie des *Délices* , en pays genevois , je puisse lutter honnêtement contre quatre grands officiers de la couronne. Ma destinée est d'être écrasé , persécuté , vilipendé , bafoué , et d'en rire. Pour me dépiquer , je mets sous les ailes de mes anges le petit mémoire ci-joint pour la *Gazette littéraire*. Je n'ai encore rien reçu d'Italie et d'Espagne. Je tire de mon cerveau ce que je peux ; mais ce cerveau est bientôt desséché ; il n'y a que le cœur d'inépuisable.

1764.

1764.

L E T T R E C X X V I I I .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

22 d'avril.

Il faut donc que vous sachiez, Madame, qu'il y avait un prêtre dans mon voisinage; son nom était d'*Estrées*. Ce n'était point la belle *Gabrielle*, et ce n'était point le cardinal d'*Estrées*, car c'était un petit laquais natif du village d'*Estrées*, lequel vint à Paris faire des brochures, se mettre dans ce qu'on appelle les ordres sacrés, dire la messe, faire des généalogies, dénoncer son prochain, et qui enfin a obtenu un prieuré à ma porte, et non pas à ma prière.

Il était là le coquin, et il écrivait en cour, comme nous disons, nous autres provinciaux; il écrivait même en parlement; et il y avait du bruit, et j'étais très-peu lié avec madame de *Faucourt*, et je ne savais pas si elle était plus philosophe qu'huguenotte; et il y a des occasions où il faut ne se mêler absolument de rien; m'entendez-vous à présent?

M'entendez-vous, Madame? et ignorez-

vous combien l'inquisition est respectable ? —
 Vous êtes au physique malheureusement 1764.
 comme les rois sont au moral ; vous ne voyez
 que par les yeux d'autrui. Mandez-moi s'il y a
sûreté ; et soyez très-sûre que toutes les fois
 qu'on pourra vous amuser , sans rien risquer ,
 sans vous compromettre , on n'y manquera
 pas.

Ma situation est un peu épineuse ; il y a des
 curieux qui ouvrent quelquefois les lettres
 arrivantes de Genève. Vous m'entendez par-
 faitement , et vous devez savoir que je vous
 suis tendrement attaché. Je donnerai , quand
 on voudra , un de mes yeux pour vous faire
 rattraper les deux vôtres.

M. le chevalier de *Boufflers* , avec son esprit,
 sa candeur , sa gaucherie pleine de grâces , et
 la bonté de son caractère , ne fait ce qu'il dit.
 Le fait est que je suis dans un climat singulier
 qui ne ressemble à rien de ce que vous avez
 vu. Il y a , dans une vaste enceinte de quatre-
 vingts lieues , un horizon bordé de montagnes
 couvertes d'une neige éternelle. Il part quel-
 quefois de cet olympe de neige un vent ter-
 rible qui aveugle les hommes et les animaux :
 c'est ce qui est arrivé à mes chevaux et à moi ,
 par notre imprudence. Mes yeux ont été deux
 ulcères pendant près de deux ans. Une bonne
 femme m'a guéri à peu-près ; mais quand je

— m'expose à ce maudit vent, adieu la vue.
 1764. C'était à M. *Tronchin* à m'enseigner ce qu'il fallait faire, et c'est une vieille ignorante qui m'a rendu le jour.

Il faut, à la gloire des bonnes femmes, que je vous dise que, dans notre pays, nous sommes fort sujets au ver solitaire, à ce ver de quinze ou vingt aunes de long, qui se nourrit de notre substance, comme cela doit être dans le meilleur des mondes possibles. C'est encore une bonne femme qui en guérit, et le grand *Tronchin* en raisonne fort bien.

Sachez encore, Madame, que les femmes commencent à inoculer la petite vérole, qu'elles en font un jeu, tandis que votre parlement donne des arrêts contre l'inoculation, et que vos facultés velches disent des sottises. Voyez donc combien je respecte le beau sexe.

La destruction des jésuites est la destruction du fanatisme. C'est un excellent ouvrage; aussi votre inquisition velche l'a-t-elle défendu. Il est d'un homme supérieur qui vient quelquefois chez vous : c'est un esprit juste, éclairé, qui fait des Velches le cas qu'il en doit faire; il contribue beaucoup à détruire, chez les honnêtes gens, le plus absurde et le plus abominable système qui ait jamais affligé l'espèce humaine. Il rend en cela un très-grand service;

avec le temps les Velches deviendront anglais :
Dieu leur en fasse la grâce !

 1764.

M. le président *Hénault* m'a mandé qu'il avait quatre-vingt-un ans : je ne le croyais pas. La bonne compagnie devrait être de la famille de *Mathusalem*. J'espère du moins que vous et votre ami ferez de la famille de *Fontenelle*. Mais voici le temps de dire , avec l'abbé de *Chaulieu* :

Ma raison m'a montré , tant qu'elle a pu paraître ,
Que rien n'est en effet de ce qui ne peut être ;
Que ces fantômes vains sont enfans de la peur , &c.

Voici surtout le temps de vivre pour soi et les amis , et de sentir le néant de toutes les brillantes illusions.

Madame la maréchale de *Luxembourg* n'a point répondu au petit mémoire dont vous me parlez. Il est clair que son protégé a tort avec moi ; mais il est sûr aussi que je ne m'en soucie guère , et que je plains beaucoup ses malheurs et sa mauvaise tête.

Vous ne me parlez point des *Calas*. N'avez-vous pas été un peu surprise qu'une famille obscure et huguenotte ait prévalu contre un parlement , que le roi lui ait donné trente-six mille livres , et qu'elle ait la permission de prendre un parlement à partie ? On a imprimé à Paris une lettre que j'avais écrite à un de

— mes amis , nommé *Damilaville* : on y trouve
 1764. un fait singulier qui vous attendrirait , si vous
 pouviez avoir cette lettre.

En voilà , Madame , une un peu longue ,
 écrite toute de ma main ; il y a long - temps
 que je n'en ai tant fait ; je crois que vous me
 rajeunissez.

Je tâcherai de vous faire parvenir tout ce
 que je pourrai , par des voies indirectes.
 Quand vous aurez quelques ordres à me
 donner , ayez la bonté de faire adresser la
 lettre à M. *Wagnière* , chez M. *Souchay* , négoc-
 ciant à Genève ; et ne faites point cacheter
 avec vos armes. Avec ces précautions , l'on
 dit ce que l'on veut ; et c'est un grand plaisir ,
 à mon gré , de dire ce qu'on pense.

Adieu , Madame ; je suis honteux d'avoir
 recouvré un peu la vue pour quelques mois ;
 pendant que vous en êtes privée pour toujours.
 Vous avez besoin d'un grand courage dans le
 meilleur des mondes possibles. Que ne puis-
 je servir à vous consoler ! V.

LETTRE CXXIX.

1764.

A M. DAMILAVILLE.

23 d'avril.

COMPTEZ, mon cher frère, que les vrais gens de lettres, les vrais philosophes doivent regretter madame de Pompadour. Elle pensait comme il faut; personne ne le fait mieux que moi. On a fait, en vérité, une grande perte.

J'ai lu la *Vie du chancelier de l'Hospital*; c'est l'ouvrage d'un jeune homme, mais d'un jeune homme philosophe. Ce chancelier l'était, et je ne crois pas que notre d'Aguesseau doive lui être comparé. Il y a des discours de l'*Hospital* aux parlemens, dont ils ne seront pas trop contens. On ne parlerait pas aujourd'hui sur un pareil ton.

Il y a des fanatiques par-tout. Ceux qui ne savent pas distinguer les beautés de *Corneille* d'avec ses défauts, ne méritent pas qu'on les éclaire; et ceux qui sont de mauvaise foi, ne méritent pas qu'on leur réponde. Si je suis obligé de dire un mot, ce ne sera qu'en faveur de la liberté de penser, et ce qui me paraît la vérité.

Je suis trop heureux, je vous le répète, que la philosophie et les lettres m'aient procuré un ami tel que vous.

1764.

L E T T R E C X X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 23 d'avril.

QUOIQUE madame de *Pompadour* eût protégé la détestable pièce de *Catilina* , je l'aimais cependant , tant j'ai l'ame bonne ; elle m'avait même rendu quelques petits services ; j'avais pour elle de l'attachement et de la reconnaissance ; je la regrette , et mes divins anges approuveront mes sentimens. Je m'imagine que sa mort produira quelque nouvelle scène sur le théâtre de la cour ; mes anges ne m'en diront rien , ou peu de chose. *Olimpie* est morte pour *Versailles* , et je pense que mademoiselle *Clairon* veut l'enterrer aussi à Paris. Elle est comme *César* ; elle ne veut point du second rang , et préfère sa gloire aux intérêts de sa patrie. Tout le monde doit se rendre à des sentimens si nobles.

J'envoie à mes anges , pour leur divertissement , un petit extrait qui peut être inséré dans la *Gazette littéraire* , pour laquelle ils m'ont inspiré un grand intérêt. J'espère que leur protection y fera insérer ce mémoire , quand même les auteurs auraient déjà parlé du sujet. Je me résigne à la volonté de DIEU

sur

sur toutes les choses de ce monde , et particulièrement sur les droits des pauvres terres du pays de Gex. Je tremble d'être obligé de plaider à Dijon ; je demande en grâce à mes anges de me dire bien nettement à quoi je dois m'attendre. Les bontés de M. le duc de Praslin me sont encore plus chères que mes dixmes ; et cependant mes dixmes me tiennent terriblement à cœur. Mes divins anges, priez pour nous en ce saint temps de Pâques.

Je reconnais la bonté de mes anges à ce qu'ils font pour *Pierre Corneille*. Je crois qu'on peut donner quelques exemplaires à *le Kain* , et qu'on ne peut mieux les placer , quoique , dans mes remarques , je condamne quelquefois les comédiens qui mutilent les pauvres auteurs.

L E T T R E C X X X I.

A U M E M E.

25 d'avril.

JE reçois , mes divins anges , la lettre du 19 d'avril , qui n'est point du tout griffonnée , et que mes beaux yeux d'écarlate ont très-bien lue. Nous sommes pénétrés , maman et moi , de vos bontés angéliques , et de celles de M. le duc de Praslin. Il est vrai que nous

*Corresp. générale. Tome IX. * A a*

— 1764. sommes un peu embarrassés avec le parlement de Dijon , parce que si nous lui disons : Notre affaire est au conseil , nous l'indisposons ; si nous demandons des délais , nous semblons nous soumettre à sa juridiction. Monsieur le premier président ne peut refuser plus longtemps de mettre la cause sur le rôle. Je m'abandonne à la miséricorde de DIEU.

Pour l'affaire des roués, elle est toute prête, et j'ose croire qu'ils vaudront mieux qu'ils ne valaient. J'attends votre copie pour la charger d'énormes cartons , depuis le commencement jusqu'à la fin.

Honneur et gloire aux auteurs de la *Gazette littéraire* : qu'ils retranchent , qu'ils ajoutent , qu'ils adoucissent , qu'ils observent les convenances que je ne peux connaître de si loin ; tout ce que j'envoie leur appartient , et non à moi. Je me suis adressé à *Cramer* pour l'Espagne et l'Italie , mais je n'ai rien du tout.

Ce *Duchefne* est comme la plupart de ses confrères ; il préfère son intérêt à tout , et même il entend très - mal son intérêt en baissant un prix qu'il devrait augmenter. J'ai passé ma vie dans ces vexations-là ; je n'ai connu que vexations , et j'espère bien en essuyer jusqu'à mon dernier jour. Je m'attends bien aussi aux clameurs des fanatiques

de *Pierre Corneille* ; mais je n'ai pu dire que ———
 ce que je pense , et non ce que je ne pense 1764.
 pas. Il me suffit du témoignage de ma bonne
 conscience. Puissent mes deux anges jouir
 d'une santé parfaite ! que les eaux fassent tout
 le bien qu'elles peuvent faire ! Je vous sou-
 haite beaucoup de bonnes tragédies et de
 comédies pour cet été ; mais ni les étés ni
 les hivers ne donnent pas beaucoup de ces
 sortes de fruits ; ils sont très-rares en tout
 pays. Aimez-moi , je vous en conjure , indé-
 pendamment de votre passion pour le théâtre.
 Je vous aime uniquement pour vous , et je
 vous serai attaché à tous deux jusqu'au dernier
 moment de ma vie. V.

L E T T R E C X X X I I.

A U M E M E.

Aux Délices , premier de mai.

MES charmans anges , voici vos roués ; je
 les ai rajustés comme j'ai pu. Ne me demandez
 pas un vers de plus , pas un hémistiche ; car
 je deviens si vieux , si vieux , si dur , si sec ,
 si stérile . si incapable , qu'il faut avoir pitié
 de moi. Il faut être possédé du démon pour
 faire une tragédie. Je n'en connais pas une

— seule qui n'ait de grands défauts ; et la mul-
1764. titude des détestables est prodigieuse.

Faites-moi un plaisir , mes anges ; dites-moi habilement si madame la duchesse de *Grammont* a personnellement du crédit auprès du roi ; j'aurais peut-être besoin qu'elle lui dît un mot ; car , tout fuisse qu'on est , on ne laisse pas de se souvenir de sa patrie : enfin j'ai besoin de savoir si je peux m'adresser à madame la duchesse de *Grammont* pour une chose extrêmement aisée à faire. J'ai pardonné aux manes de madame de *Pompadour* les prédilections qu'elle avait pour la *Sémiramis* de *Crébillon* , pour son *Catilina* et pour son *Triumvirat*. Ce sont , sans contredit , les plus impertinens et les plus barbares ouvrages qu'un ennemi du bon sens ait jamais pu faire. Madame de *Pompadour* me faisait l'honneur de me mettre immédiatement après ce grand-homme ; mais , après tout , elle m'avait rendu quelques bons offices dont je me souviendrai toujours.

On dit que M. de *Marigny* fait travailler à un superbe mausolée pour *Pradon* , l'abbé *Nadal* et *Danchet* : je lui recommande *Guillaume Vadé* ; car , pour moi , qui ne serai pas enseveli en terre sainte , je ne prétends pas aux monumens. Dites-moi , je vous prie , ce qu'on fait au tripot , quel nouveau chef-

d'œuvre on représente. On dit que la salle est déserte aux comédies , depuis la retraite de mademoiselle *Dangeville* ; vous n'avez qu'un acteur tragique ; le tripot me paraît aller mal. 1764.

Mes anges , conservez votre santé l'un et l'autre ; que les eaux vous fassent du bien ! Ayez tout le plaisir que vous pourrez , cela n'est pas toujours aussi aisé qu'on le pense.

Respect et tendresse. V.

LETTRE CXXXIII.

A U M E M E.

Aux Délices , 3 de mai.

MES anges , les anges doivent avoir reçu les roués , cartonnés en cent endroits. Je ne fais pas quel acteur jouera le rôle d'*Octave* , mais il est impossible à l'auteur de ne pas faire d'*Octave* un jeune homme ; il n'avait que vingt et un ans , au temps des proscriptions ; on le donne dans toute la pièce comme un homme qui lutte contre les passions de la jeunesse , comme un jeune débauché , qui s'est formé sous *Antoine* à la licence , au crime et à la politique.

Je me donne mille mouvemens pour empêcher qu'on ne vende l'édition de *Corneille* à

— 1764. d'autres qu'aux souscripteurs , et pour empêcher les libraires d'imprimer les Commentaires à part ; mais que puis-je du fond de mes vallées au pied du mont Jura ? Je ressemble à St *Jean* comme deux gouttes d'eau ; il s'appelait la voix qui crie dans le désert, et vous savez que les voix de ces braillards des déserts ne sont guère entendues dans les villes.

Madame ange prend-elle toujours des eaux ? monsieur ange va-t-il toujours à la comédie ? s'amuse-t-il ? lui donne-t-on de belles pièces nouvelles ? J'ignore tout. Je n'ai pas pu avoir les quatre vers qui sont au bas du portrait du duc de *Sully* , donné par madame de *Pompadour* à monsieur le contrôleur général ; il était fort aisé de faire quatre jolis vers sur cette galanterie.

- Nous avons un billet de douze mille francs, payable au mois de septembre , pour en faire un emploi en faveur de M. et de madame *Corneille*, réversible à leur fille. J'ai prié M. de *Laleu* de chercher un emploi sûr ; j'ai , Dieu merci , rempli tous les devoirs que je me suis imposés. Je n'ai plus qu'à traîner doucement les restes d'une vieillesse très-languissante , et je voue ce petit reste à mes anges à qui je souhaite santé , prospérité , amusement et gaieté.

LETTRE CXXXIV.

1764.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, le 5 de mai.

JE reçois, mon cher frère, votre lettre du 28 d'avril. Frère *Cramer* m'assure qu'il a ôté mon nom qu'il avait mis malheureusement à la tête des Contes de *Guillaume Vadé*, et qu'il n'en paraîtra pas un seul exemplaire avec ce malheureux titre.

Au reste, je ne prends nul intérêt à *Guillaume Vadé*, ni à son recueil, ni aux autres pièces qu'on a pu y inférer; et, pour peu que l'on trouve dans ce recueil des choses trop hardies qui me seraient sans doute imputées, je vous demande en grâce de dire à M. de *Sartine* que non-seulement je n'ai nulle part à ces pièces, mais que j'en demande moi-même la suppression, supposé qu'on me les attribue. Je fais à quels excès pourrait se porter une cabale dangereuse de fanatiques qui n'ont que trop de crédit. J'avais, dans madame de *Pompadour*, une protectrice assurée; je ne l'ai plus. Je suis dans ma soixante-onzième année, et je veux finir mes jours en paix: je suis une victime échappée au couteau

— des prêtres ; il faut que je puisse en repos dans
1764. les pâturages où je me suis retiré.

Mon cher frère , abuserai-je encore de vos bontés jusqu'à vous prier de vouloir bien faire donner à *Briasson* le papier ci-joint ? S'il n'est pas du nombre des libraires qui ont le privilège de *Corneille* , il les connaît du moins , et il peut leur faire parvenir cette déclaration de ma part , en cas qu'elle soit approuvée par vous et par mes anges. Elle peut toujours servir à différer l'exécution de l'entreprise très-hazardée des libraires ; c'est servir , autant que je le peux , la famille *Corneille*. L'auteur de *Cinna* m'est cher , malgré *Théodore* , *Pertharite* , *Agésilas* et *Suréna* , comme j'aime les belles-lettres malgré l'horrible abus qu'on en fait.

La permission qu'on a donnée à *Fréron* de les déshonorer deux fois par mois , la secrète envie de gens en place qui prétendaient à l'éloquence , ont été des coups mortels ; et la littérature est devenue un champ de bataille , dans lequel le pédant en robe noire a écrasé le philosophe , et où l'araignée de l'*Année littéraire* a sucé son sang. Le pis de tout cela , c'est la dispersion des fidèles : c'est-là le grand objet de vos gémissemens et des miens.

S'ils avaient pu se rassembler , c'eût été la
plus

plus belle époque de l'histoire de l'esprit humain. Les stoïciens, les académiciens, les épicuriens, formaient des sociétés considérables. Le sénat de Rome, partagé entre ces trois sectes, n'en était pas moins le maître de la terre connue. Et on ne peut rassembler six philosophes dans le misérable pays des Velches ! En ce cas, renonçons de bonne grâce à la petite supériorité que nous prétendons dans la littérature, et avouons franchement que nous sommes des demi-barbares.

Orate, fratres, et écr. l'inf. tant que vous pourrez.

Que nos lettres, mon cher frère, ne soient que pour nous et pour les adeptes.

LETTRE CXXXV.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 9 de mai.

C'EST moi, Madame, qui vous demande pardon de n'avoir pas eu l'honneur de vous écrire; et ce n'est pas à vous, s'il vous plaît, à me dire que vous n'avez pas eu l'honneur

Corresp. générale. Tome IX. * B b

— de m'écrire. Voilà un plaisant honneur :
 1764. vraiment , il s'agit entre nous de choses plus sérieuses , attendu notre état , notre âge et notre façon de penser. Je ne connais que *Judas* dont on ait dit qu'il eût mieux valu pour lui de n'être pas né , encore est-ce l'*Evangile* qui le dit : *Mécène et la Fontaine* ont dit tout le contraire :

Mieux vaut souffrir que mourir ;
 C'est la devise des hommes.

Je conviens avec vous que la vie est très-courte et assez malheureuse ; mais il faut que je vous dise que j'ai chez moi un parent de vingt-trois ans , beau , bien fait , vigoureux ; et voici ce qui lui est arrivé : Il tombe un jour de cheval à la chasse , il se meurtrit un peu la cuisse , on lui fait une petite incision , et le voilà paralytique pour le reste de ses jours , non pas paralytique d'une partie de son corps , mais paralytique à ne pouvoir se servir d'aucun de ses membres , à ne pouvoir soulever sa tête , avec la certitude entière de ne pouvoir jamais avoir le moindre soulagement : il s'est accoutumé à son état , et il aime la vie comme un fou.

Ce n'est pas que le néant n'ait du bon ; mais je crois qu'il est impossible d'aimer véritablement le néant , malgré ses bonnes qualités.

Quant à la mort, raisonnons un peu, je vous prie : il est très-certain qu'on ne la sent point ; ce n'est point un moment douloureux ; elle ressemble au sommeil comme deux gouttes d'eau ; ce n'est que l'idée qu'on ne se réveillera plus, qui fait de la peine ; c'est l'appareil de la mort qui est horrible, c'est la barbarie de l'extrême-onction, c'est la cruauté qu'on a de nous avertir que tout est fini pour nous. 1764.

A quoi bon venir nous prononcer notre sentence ? elle s'exécutera bien sans que le notaire et les prêtres s'en mêlent. Il faut avoir fait ses dispositions de bonne heure, et ensuite n'y plus penser du tout.

On dit quelquefois d'un homme : il est mort comme un chien ; mais vraiment, un chien est très-heureux de mourir sans tout cet attirail dont on persécute le dernier moment de notre vie. Si on avait un peu de charité pour nous, on nous laisserait mourir sans nous en rien dire.

Ce qu'il y a de pis encore, c'est qu'on est entouré alors d'hypocrites qui vous obsèdent pour vous faire penser comme ils ne pensent point, ou d'imbécilles qui veulent que vous soyez aussi fots qu'eux ; tout cela est bien dégoûtant. Le seul plaisir de la vie à Genève, c'est qu'on peut y mourir comme

— on veut ; beaucoup d'honnêtes gens n'appel-
 1764. lent point de prêtres. On se tue , si on veut ,
 sans que personne y trouve à redire ; ou
 l'on attend le moment , sans que personne
 vous importune.

Madame de *Pompadour* a eu toutes les
 horreurs de l'appareil , et celle de la certitude
 de se voir condamnée à quitter la plus
 agréable situation où une femme puisse être.
 Je ne savais pas , Madame , que vous fussiez
 en liaison avec elle ; mais je devine que
 madame de M.... avait contribué à vous en
 faire une amie. Ainsi vous avez fait une
 très-grande perte , car elle aimait à rendre
 service. Je crois qu'elle sera regrettée , excepté
 de ceux à qui elle a été obligée de faire du
 mal , parce qu'ils voulaient lui en faire ; elle
 était philosophe.

Je me flatte que votre ami (*) , qui a été
 malade , est philosophe aussi ; il a trop d'es-
 prit , trop de raison pour ne pas mépriser
 ce qui est très-méprisable. S'il m'en croit , il
 vivra pour vous et pour lui , sans se donner
 tant de peines pour d'autres. Je veux qu'il
 pousse sa carrière aussi loin que *Fontenelle* ,
 et que , dans son agréable vie , il soit tou-
 jours occupé des consolations de la vôtre.

Vous vous amusez donc , Madame , des

(*) Le président *Hénault*.

Commentaires sur *Corneille*. Vous vous faites
lire sans doute le texte , sans quoi les notes 1764.
vous ennuieraient beaucoup. On me reproche
d'avoir été trop sévère ; mais j'ai voulu être
utile , et j'ai été souvent très - discret. Le
nombre prodigieux de fautes contre la langue ,
contre la netteté des idées et des expres-
sions , contre les convenances , enfin contre
l'intérêt , m'a si fort épouvanté que je n'ai
pas dit la moitié de ce que j'aurais pu dire.
Ce travail est fort ingrat et fort désagréable ,
mais il a servi à marier deux filles : ce qui
n'était arrivé à aucun commentateur , et ce
qui n'arrivera plus.

Adieu , Madame ; supportons la vie qui
n'est pas grand'chose , ne craignons pas la
mort qui n'est rien du tout ; et soyez bien
persuadée que mon seul chagrin est de ne
pouvoir m'entretenir avec vous , et vous
assurer , dans votre couvent , de mon très-
tendre et très - sincère respect , et de mon
inviolable attachement. V.

 1764. LETTRE CXXXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 10 de mai.

QUE vous êtes heureux, mon ancien ami, d'avoir conservé vos yeux, et d'écrire toujours de cette jolie écriture que vous aviez il y a plus de cinquante ans ! Votre plume est comme votre style, et pour moi je n'ai plus ni plume ni style.

Madame *Denis* vous a écrit de sa main ; je ne puis en faire autant. Il est vrai que l'hiver passé je faisais des contes, mais je les dictais ; et actuellement je peux à peine écrire une lettre. Je suis d'une faiblesse extrême, quoi qu'en dise M. *Tronchin* ; et mon ame, que j'appelle *Lisette*, est très-mal à son aise dans mon corps cacochyme. Je dis quelquefois à *Lisette* : Allons donc, soyez donc gaie comme la *Lisette* de mon ami. Elle répond qu'elle n'en peut rien faire, et qu'il faut que le corps soit à son aise pour qu'elle y soit aussi. Fi donc, *Lisette*, lui dis-je, si vous me tenez de ces discours-là, on vous croira matérielle ! Ce n'est pas ma faute, a répondu *Lisette* ; j'avoue ma misère, et je ne me vante point d'être ce que je ne suis pas.

J'ai souvent de ces conversations-là avec *Lifette*, et je voudrais bien que mon ancien ami fût en tiers ; mais il est à cent lieues de moi, ou à Paris, ou à Launai, avec sa sage *Lifette* ; il partage son temps entre les plaisirs de la ville et ceux de la campagne. Je ne peux en faire autant ; il faut que j'achève mes jours auprès de mon lac, dans la famille que je me suis faite. Madame *Denis*, maîtresse de la maison, me tient lieu de femme ; mademoiselle *Corneille*, devenue madame *Dupuits*, est ma fille ; ce *Dupuits* a une sœur que j'ai mariée aussi ; et, quoique je sois à la tête d'une grosse maison, je n'ai point du tout l'air respectable.

J'ai été fort affligé de la mort de madame de *Pompadour* ; je lui avais de l'obligation ; je la pleure par reconnaissance. Il est bien ridicule qu'un vieux barbouilleur de papier, qui peut à peine marcher, vive encore, et qu'une belle femme meure à quarante ans, au milieu de la plus belle carrière du monde. Peut-être si elle avait goûté le repos dont je jouis, elle vivrait encore.

Vous vivrez cent ans, mon ami, parce que vous allez de Paris à Launai et de Launai à Paris, sans soins et sans inquiétudes. Ce qui pourra me conserver, c'est le petit plaisir que j'ai de désespérer le marquis

— de *Lézeau*. Il est tout étonné de ne m'avoir
 1764. pas entermé au bout de six mois. Je lui joue,
 depuis plus de trente ans, un tour abomi-
 nable. On dit que nous avons un contrôleur
 général qui ne pense pas comme lui, et qui
 veut que tout le monde soit payé.

Bonsoir, mon ancien ami; soyez heureux
 aux champs et à la ville, et aimez-moi.

LETTRE CXXXVII.

A M. DAMILAVILLE.

Aux Délices, 11 de mai.

MON cher frère, ce que vous me dites de
 l'Intolérance m'afflige et ne m'étonne point.
 Je m'y attendais, et c'est par cette raison
 que je vous ai supplié de dire à M. de
Sartine que je ne répondais ni ne pouvais
 répondre de tout ce qu'on s'avise d'imprimer
 sous mon nom; bien entendu que vous
 n'auriez la bonté de faire cette démarche que
 quand vous la jugeriez nécessaire.

J'écrirai incessamment à M. le maréchal de
Richelieu au sujet de ce comte d'*Olban*. Je ne
 conçois pas cette rage de vouloir paraître en
 public, quand on déplaît au public. Ce n'est

pas l'amour qu'il fallait peindre aveugle ,
c'est l'amour propre.

 1764.

Je ne fais aucunes nouvelles du théâtre de Paris. On dit que *le Kain* est le seul qu'on puisse entendre. Nous manquons d'hommes presque en tous les genres. Si nous n'avons point de talens , tâchons au moins d'avoir de la raison.

J'ai toujours sur le cœur la tracasserie qu'on m'a voulu faire avec *Cramer*. N'est-il pas bien singulier qu'un homme s'avise d'écrire de Paris à Genève , que je jette feu et flamme contre les *Cramer* , que je parle d'eux dans toutes mes lettres avec dureté et mépris , que je veux faire saisir leur livre , &c. Et pourquoi , s'il vous plaît , tout ce fracas ? parce que je n'ai pas voulu que mon nom figurât avec la famille *Vadé* , et que je me suis cru indigne de cet honneur. Quand on l'a ôté , j'ai été content , et voilà tout.

Vous me feriez grand plaisir d'écrire à *Gabriel* qu'on l'a très-mal informé , que celui qui lui a mandé ces sottises n'est qu'un semeur de zizanie. Monsieur *Cromelin* , qui est un ministre de paix , ne la sèmera pas sans doute , et je crois avoir fait assez de bien aux *Cramer* pour être en droit de compter sur leur reconnaissance. Je ne veux avoir pour ennemis que les fanatiques et les *Frérons*.

— 1764. Les *Cramer* sont mes frères ; ils sont philosophes , et les philosophes doivent être reconnaissans ; je leur ai fait présent de tous mes ouvrages , et je ne m'en repens point.

Quant à l'édition qu'on veut faire des *Commentaires* du *Corneille* , détachés du texte , je crois que les libraires de Paris doivent me savoir quelque gré des mesures que je leur propose , uniquement pour leur faire plaisir. Je ne veux que le bien de la chose. Je donne tout gratis aux comédiens et aux libraires. Je fais quelquefois des ingrats ; ce n'est pas la seule tribulation attachée à la littérature.

Cramer s'était chargé de donner des exemplaires du *Corneille* à *le Kain* , à mademoiselle *Clairon* , à mademoiselle *Duménil* ; pour moi , je n'en ai qu'un seul exemplaire , encore est-il sans figures. Je ne me suis mêlé de rien , sinon de perdre les yeux avec une malheureuse petite édition de *Corneille* , en caractère presque illisible ; édition curieuse et rare , sur laquelle j'ai fait la mienne. J'ai été le seul correcteur d'épreuves ; je me suis donné des peines assez grandes pendant deux années entières ; elles ont servi du moins à marier deux filles ; mais je ne me suis mêlé en aucune manière des autres détails.

. Adieu , mon cher frère. Vous m'avez

envoyé un livre sur l'inoculation ; cela me
 fait croire qu'elle sera bientôt défendue. O
 pauvre raison , que vous êtes étrangère chez
 les Velches !

 1764.

LETTRE CXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 14 de mai.

VOICI, mes divins anges , un petit chiffon
 pour vous amuser , et pour entrer dans la
Gazette littéraire. Je n'ai rien d'Italie ni d'Es-
 pagne. Si M. le duc de *Praslin* veut m'autoriser
 à écrire au secrétaire de votre ambassadeur à
 Madrid , et au ministre de Florence , j'aurai
 bien plus aisément , et plus vite , et à moins
 de frais , tous les livres de ce pays-là qui
 pourront m'être envoyés en droiture. Je ne
 crois pas qu'après la belle lettre de *Gabriel*
Cramer , que je vous ai envoyée , il s'em-
 presse beaucoup de me servir. Il est évident
 que c'est *Cromelin* qui a fait cette tracasserie ,
 uniquement pour le plaisir de la faire. Il aura
 trouvé surtout que j'ai manqué de respect à
 la majesté des citoyens de Genève. Vous me
 feriez un très-grand plaisir de me renvoyer
 la lettre dans laquelle je me plaignais , assez

— 1764. justement , d'avoir vu mon pauvre nom joint au nom illustre de *Guillaume Vadé*. Je voudrais voir si je suis en effet aussi coupable qu'on le prétend.

Tout le monde s'adresse à moi pour avoir des *Corneille*. Les souscripteurs , qui n'avaient point payé la moitié de la souscription , n'ont point eu le livre. Tout ce que je fais , c'est que ni madame *Denis* , ni madame *Dupuits* , ni moi , n'en avons encore. Lorsque je commençai cette entreprise , les deux frères *Cramer* , qui étaient alors tous deux libraires , offrirent de se charger de tout l'ouvrage en donnant quarante mille francs à mademoiselle *Corneille*. On en a tiré enfin environ cinquante-deux mille livres , dont douze pour le père , et quarante mille livres de net pour la fille. De ces quarante mille livres , il y en a eu environ trente mille de payées , lesquelles trente ont composé la dot de la sœur de *M. Dupuits*. Le reste n'est payable qu'au mois d'auguste ou de septembre.

J'imagine que vous avez reçu tout ce qui concerne la conspiration ; ainsi il ne tiendra qu'à vous de mettre le feu aux poudres quand il vous plaira , comme disait le cardinal *Alberoni*. Pour moi , mes anges , je me sens dans l'impossibilité totale de travailler davantage à ce drame. Mes roués ne feront jamais

verser de larmes , et c'est ce qui me dégoûte ;
 j'aime à faire pleurer mon monde : mais du
 moins les roués attacheront , s'ils n'atten-
 drissent pas. Je vous demande en grâce qu'on
 n'y change rien , qu'on donne la pièce telle
 qu'elle est. Jouissez du plaisir de cette mas-
 carade , sans que les comédiens me donnent
 l'insupportable dégoût de mutiler ma besogne.
 Les malheureux jouent Régulus sans y rien
 changer , et ils défigurent tout ce que je leur
 donne. Je ne conçois pas cette fureur ; elle
 m'humilie , me désespère , et me fait faire
 trop de mauvais sang.

J'avais une grâce à demander à madame la
 duchesse de Grammont , mais je ne fais si je
 dois prendre cette liberté. Je ne fais rien , je
 ne vois le monde que par un trou , de fort
 loin , et avec de très-mauvaises lunettes. Je
 cultive mon jardin comme *Candide* , mais je
 ne suis point de son avis sur le meilleur des
 mondes possibles ; je crois seulement avec
 fermeté que vous êtes , de tous les anges ,
 les plus aimables et les plus remplis de bonté
 pour moi ; aussi ma dévotion pour vous est
 sans bornes.

 1764.

1764.

L E T T R E C X X X I X.

A M. LE CLERC DE MONTMERCY.

Aux Délices , 16 de mai.

IL y a des traits charmans , Monfieur , dans tous les ouvrages que vous faites , des vers heureux et pleins de génie. Souffrez seulement que je vous dife qu'il ne faut pas prodiguer l'or et les diamans. Quand vous voudrez vous amuser à faire des vers , gardez-vous de trop d'abondance. Vous savez mieux que moi que quatre bons vers valent mieux que quatre cents médiocres. Quand vous en ferez peu , vous les ferez tous excellens. Vous fentez qu'il faut que je vous eftime beaucoup pour ofer vous parler ainfi.

Si vous n'avez rien à faire , et que vous vouliez quelquefois m'écrire des nouvelles de littérature , ou même des nouvelles publiques , à vos heures de loisir , vous me ferez beaucoup de plaisir ; mais furtout ne vous gênez pas. On ne doit faire ni vers ni profe , ni même écrire un billet , que quand on fe fent en verve. C'eft l'attrait du plaifir qui doit nous conduire en tout ; malheur à celui qui écrit , parce qu'il croit devoir écrire. Vous êtes philofophe , et par conféquent un être très-libre. Ma

philosophie est la très-humble servante de la
vôtre, et l'amitié que vous m'avez inspirée me 1764.
fait espérer que vous en aurez un peu pour
moi. Que cette amitié commence par bannir
les cérémonies. V.

L E T T R E C X L.

A M. D A M I L A V I L L E.

Aux Délices, 19 de mai.

JE vous remercie bien, mon cher frère, de
votre lettre du 11 de mai. Je me souviens
que *Catherine Vadé* pensait comme vous, et
disait à *Antoine Vadé*, frère de *Guillaume* :
Mon cousin, pourquoi faites-vous tant de
reproches à ces pauvres Velches ? Eh ! ne
voyez-vous pas, ma cousine, répondit-il, que
ces reproches ne s'adressent qu'aux pédans qui
ont voulu mettre sur la tête des Velches un
joug ridicule ? Les uns ont envoyé l'argent
des Velches à Rome ; les autres ont donné des
arrêts contre l'émétique et le quinquina ; d'au-
tres ont fait brûler des sorciers ; d'autres ont fait
brûler des hérétiques, et quelquefois des philo-
sophes. J'aime fort les Velches, ma cousine ;
mais vous savez que quelquefois ils ont été assez
mal conduits, J'aime, d'ailleurs, à les piquer
d'honneur et à gronder ma maîtresse.

— 1764. Voilà ce que disait ce pauvre *Antoine*, dont Dieu veuille avoir l'ame ! et il ajoutait que, tant que les Velches appelleraient un *angiportus*, *cu de sac*, il ne leur pardonnerait jamais.

A l'égard du dessein où sont les libraires de Paris d'imprimer les remarques à part, ce dessein ne pourrait être exécuté que longtemps après que M. *Pierre Corneille*, le petit-neveu, se serait défait de sa pacotille ; et, si je ne puis empêcher cette édition, il vaut mieux qu'elle soit bien faite et correcte qu'autrement. Ainsi, quand vous verrez mes anges, je vous prie d'examiner avec eux s'il n'est pas convenable de faire dire aux libraires, de ma part, que je les aiderai de tout mon cœur dans leur projet ; cette espérance qu'ils auront les empêchera de se hâter, et ils pourront faire un petit présent à M. *Pierre* : voilà quelle est mon idée.

Dans ma dernière lettre, il y en avait une pour *Briaßon*, qui ne regarde en aucune manière l'édition de *Corneille*. Je lui demande seulement la *Démonstration évangélique* de *Huet*, dont j'ai besoin. Je fais que cette démonstration n'est pas géométrique, mais on se sert quelquefois en français du mot de démonstrations pour signifier fausses apparences.

Il est fort plaisant qu'on dise que *Jérôme*
Carré

Carri a proposé la paix à maître *Aliboron*. En vérité , c'est comme si on prétendait que *Morand*, en disséquant *Cartoushe*, lui fit proposer un accommodement. 1764.

J'ai reçu le factum pour *Potin* et pour l'humanité ; j'en remercierai frère *Beaumont*. *Interim*, écr. l'inf.

L E T T R E C X L I.

A M A D A M E G E O F F R I N.

Aux Délices , 21 de mai.

M. le comte de *Creutz*, Madame, était bien digne de vous connaître ; il mérite tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire de lui. S'il y avait un empereur *Julien* au monde, c'était chez lui qu'il devrait aller en ambassade, et non chez des gens qui font des auto-da-fé, et qui baissent la manche des moines. Il faut que la tête ait tourné au sénat de Suède, pour ne pas laisser un tel homme en France. Il y aurait fait du bien, et il est impossible d'en faire en Espagne.

Je vous souhaite, Madame, les jours et l'estomac de *Fontenelle* ; vous avez tout le reste. Agréez le respect du vieux de la montagne. V.

Corresp. générale. Tome IX. * Cc

1764.

L E T T R E C X L I I.

A M. M A R M O N T E L.

Aux Délices , 21 de mai.

MON cher confrère , je n'ai eu chez moi M. le comte de *Creutz* qu'un jour. J'aurais voulu passer ma vie avec lui. Nous envoyons rarement de pareils ministres dans les cours étrangères. Que de velches , grand Dieu , dans le monde ! Je vous avoue que je suis de l'avis d'*Antoine Vadi* , qui prétend que nous ne devons notre réputation , dans l'Europe , qu'aux gens de lettres. Ils ont fait sans doute une grande perte dans madame de *Pompadour*. Nous ne pouvions lui reprocher que d'avoir protégé Catilina et le Triumvirat ; elle était philosophe. Si elle avait vécu , elle aurait fait autant de bien que madame de *Maintenon* a fait de mal. M. le comte de *Creutz* me disait qu'en Suède les philosophes n'avaient besoin d'aucune protection ; il en est de même en Angleterre : cela n'est pas tout-à-fait ainsi en France. DIEU ait pitié de nous , mon cher confrère ! M. de *Creutz* m'apporta aussi une lettre du très-philosophe frère d'*Alcembert*. Dites , je vous prie , à ce très-digne et très-illustre frère que je ne lui écris point , parce

que je lui avais écrit quelques jours auparavant.

 1764.

Vous devez avoir reçu un *Corneille* ; vous en recevrez bientôt un autre. *Cramer* a un chaos à débrouiller ; je ne me suis mêlé en aucune manière des détails de l'édition ; et je n'ai encore , en ma possession , qu'un exemplaire imparfait que je n'ai pas même relu.

J'ai été très-affligé de la *Dunciade* , ainsi que de la comédie des *Philosophes* ; mais j'ai toujours pardonné à *Jérôme Carré* les petits compliments qu'il a faits de temps en temps à maître *Aliboron* dit *Fréron*. Ce *Fréron* n'est que le cadavre d'un malfaiteur qu'il est permis de disséquer.

On dit que frère *Helvétius* est allé en Angleterre , en échange de frère *Hume*. Je ne fais si notre secrétaire perpétuel me conserve toujours un peu d'amitié. Les frères doivent se réunir pour résister aux méchans , dont on m'a dit que la race pullule. Frère *Saurin* doit aussi se souvenir de moi dans ses prières. J'exhorte tous les frères à combattre avec force et prudence pour la bonne cause. Adressons nos communes prières à S^t *Zénon* , S^t *Epicure* , S^t *Marc-Antonin* , S^t *Epictète* , S^t *Bayle* , et à tous les saints de notre paradis. Je vous embrasse bien tendrement. Frère V.

1764.

L E T T R E C X L I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 21 de mai.

QUE le nom d'anges vous convient bien , et que vous êtes un couple adorable ! que les libraires sont velches , et qu'il y a encore de velches dans le monde ! Tout ira bien , mes divins anges , grâce à vos bontés. Vous avez raison , dans votre lettre du 14 de mai , d'un bout à l'autre. Je conçois bien qu'il y a quelques velches affligés ; mais il faut aussi vous dire qu'il y avait une page qui raccommodait tout ; que cette page , ayant été envoyée à l'imprimerie un jour trop tard , n'a point été imprimée ; que cet inconvénient m'est arrivé très-souvent , et que c'est ce qui redoublait ma colère de *Ragotin* contre les libraires.

J'ai eu une longue conversation avec mademoiselle *Catherine Vadé* qui s'est avisée de faire imprimer les fadaïses de sa famille. Elle a retrouvé dans ses papiers ce petit chiffon que je vous présente pour consoler les Velches.

J'ai eu l'honneur aussi de parler aux roués. Il est très-vrai qu'il ne faut pas dire si souvent à *Auguste* qu'il est un poltron ; mais quand on

veut corriger un vers , vous savez que souvent il en faut réformer une douzaine. Voyez si vous êtes contens du petit changement. En voilà quelques-uns depuis la dernière édition ; vous pourriez , pour vous épargner la peine de coudre tous ces lambeaux , me renvoyer la pièce , et je mettrais tout en ordre. 1764.

Je corrige tant que je peux avant la représentation , afin de n'avoir plus rien à corriger après.

A l'égard des coupures , et de ces extraits de tragédie , et de ces sentimens étranglés , tronqués , mutilés , que le public , lassé de tout , semble exiger aujourd'hui , ce goût me paraît velche. C'est ainsi que dans *Méropé* on a mutilé , au cinquième acte , la scène du récit , en le faisant faire par un homme , ce qui est doublement velche. Il fallait laisser la chose comme elle était ; il fallait que mademoiselle *Dubois* fît le récit qui ne convient qu'à une femme , et qui est ridicule dans la bouche d'un homme. Ces irrégularités feraient le cœur du pauvre *Antoine Vadé*.

Serez-vous assez adorables pour dire à monseigneur le premier président de Dijon combien nous lui sommes redevables , maman et moi ; combien nous lui sommes attachés. Le ciel se déclare en notre faveur ; car ce M. *le Beault* , qui préside actuellement le parlement de

— et c'était pour prévenir cet abus velche que
 1764. j'avais imaginé de faire les propositions les plus honnêtes aux libraires qui ont le privilège ; cela conciliait tout ; et *Pierre*, neveu de *Pierre*, aurait eu le temps de se défaire de sa cargaison , par les mesures que je voulais prendre ; mais tout se vend avec le temps, excepté la belle édition du galimatias de *Crébillon*, faite au louvre.

Je ne suis pas fâché que mademoiselle *Clairon* n'ait pas repris *Olimpie* ; il faut la laisser désirer un peu au public. Cette pièce forme un spectacle si singulier qu'on la reverra toujours avec plaisir , à peu - près comme on va voir la rareté, la curiosité ; elle ne doit pas être prodiguée.

Est-il vrai que frère *Helvétius* est en Angleterre ? On dit que la France a fait l'échange d'*Helvétius* contre *Hume*. Je viens de passer une journée entière avec le comte de *Creutz* , ambassadeur de Suède à Madrid. Plût à Dieu qu'il le fût en France ! c'est un des plus dignes frères que nous ayons. Il m'a dit que le nouveau catéchisme , imprimé à Stockholm , commençait ainsi :

D. Pourquoi DIEU vous a-t-il créé et mis au monde ?

R. Pour le servir et pour être libre.

D. Qu'est-ce que la liberté ?

R.

R. C'est de n'obéir qu'aux lois , &c.

Ce n'est pas là le catéchisme des Velches.

1764.

Mon cher frère , si jamais M. le Clerc de Montmerci fait des vers , dites-lui qu'il en fasse moins , par la raison même qu'il en fait quelquefois de fort beaux ; mais *multiplicasti gentem , non multiplicasti lætitiæ*. Le moins de vers qu'on peut faire , c'est toujours le mieux.

Je viens de recevoir le mot de l'énigme de la belle paix entre l'illustre Fréron et moi. Panckoucke m'écrit une longue lettre , par laquelle il demande une armistice , et propose des conditions. Je vous enverrai la lettre et la réponse , dès que j'aurai des yeux ou la parole.

Bonsoir ; j'ai trente lettres à dicter ; mon imagination se refroidit , mais mon cœur est toujours bien chaud pour vous. *Ecr. l'inf.*

1764.

L E T T R E C X L V.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

24 de mai.

Vous me faites une peine extrême, Madame; car vos tristes idées ne sont pas seulement du raisonnement, c'est de la sensation. Je conviens avec vous que le néant est, généralement parlant, préférable à la vie. Le néant a du bon; consolons-nous; d'habiles gens prétendent que nous en tâterons. Il est bien clair, disent-ils, d'après *Sénèque* et *Lucrèce*, que nous ferons, après notre mort, ce que nous étions avant de naître; mais, pour les deux ou trois minutes de notre existence, qu'en ferons-nous? Nous sommes à ce qu'on prétend, de petites roues de la grande machines, de petits animaux à deux pieds et à deux mains comme les singes, moins agiles qu'eux, aussi comiques, et ayant une mesure d'idées plus grande. Nous sommes emportés dans le mouvement général imprimé par le maître de la nature. Nous ne nous donnons rien, nous recevons tout; nous ne sommes pas plus les maîtres de nos idées que de la circulation du sang dans

nos veines. Chaque être , chaque manière d'être , tient nécessairement à la loi universelle. Il est ridicule , dit-on , et impossible que l'homme se puisse donner quelque chose , quand la foule des astres ne se donne rien. C'est bien à nous d'être maîtres absolus de nos actions et de nos volontés , quand l'univers est esclave. — 1764.

Voilà une bonne chienne de condition , direz-vous. Je souffre , je me débats contre mon existence que je maudis et que j'aime ; je hais la vie et la mort. Qui me consolera , qui me soutiendra ? La nature entière est impuissante à me soulager.

Voici peut-être , Madame , ce que j'imaginerais pour remède. Il n'a dépendu ni de vous ni de moi de perdre les yeux , d'être privés de nos amis , d'être dans la situation où nous sommes. Toutes vos privations , tous vos sentimens , toutes vos idées sont des choses absolument nécessaires. Vous ne pouviez vous empêcher de m'écrire la très-philosophique et très-triste lettre que j'ai reçue de vous ; et moi je vous écris nécessairement que le courage , la résignation aux lois de la nature , le profond mépris pour toutes les superstitions , le plaisir noble de se sentir d'une autre nature que les fots , l'exercice de la faculté de penser , sont des consolations

— véritables. Cette idée, que j'étais destiné à
 1764. vous représenter, rappelle nécessairement dans
 vous votre philosophie. Je deviens un instru-
 ment qui en affermit un autre, par lequel je
 ferai raffermi à mon tour. Heureuses les
 machines qui peuvent s'aider mutuellement!

Votre machine est une des meilleures de ce
 monde. N'est-il pas vrai que, s'il vous fallait
 choisir entre la lumière et la pensée, vous ne
 balanceriez pas? et que vous préféreriez les
 yeux de l'ame à ceux du corps? J'ai toujours
 désiré que vous dictassiez la manière dont
 vous voyez les choses, et que vous m'en
 fîssiez part; car vous voyez très-bien, et pei-
 gnez de même.

J'écris rarement, parce que je suis agricul-
 teur. Vous ne vous doutez pas de ce métier-
 là; c'est pourtant celui de nos premiers pères.
 J'ai toujours été accablé d'occupations assez
 frivoles qui engloutissaient tous mes momens;
 mais les plus agréables sont ceux où je reçois
 de vos nouvelles, et où je peux vous dire
 combien votre ame plaît à la mienne, et à
 quel point je vous regrette. Ma santé devient
 tous les jours plus mauvaise. Tout le monde
 n'est pas comme *Fontenelle*, Allons, Madame,
 courage; traînons notre lien jusqu'au bout.

Soyez bien persuadée du véritable intérêt
 que mon cœur prend à vous, et de mon très-
 tendre respect.

P. S. Je suis très-aïse que rien ne soit —
 changé pour les personnes auxquelles vous 1764.
 vous intéressez. Voilà un conseiller du parlement, intendant des finances ; il n'y en avait point d'exemple. Les finances vont être gouvernées en forme. L'Etat, qui a été aussi malade que vous et moi, reprendra sa santé.

L E T T R E C X L V I.

A M. PANCKOUCKE, *libraire à Paris.*

Aux Délices, 24 de mai.

Vous me mandez, Monsieur, que vous imprimez mes Romans, et je vous réponds que, si j'ai fait des romans, j'en demande pardon à DIEU ; mais tout au moins je n'y ai jamais mis mon nom, pas plus qu'à mes autres sottises. On n'a jamais, Dieu merci, rien vu de moi contre-signé et parafé *Cortiat*, secrétaire, &c. Vous me dites que vous ornerez votre édition de *cus de lampes* : remerciez DIEU, Monsieur, de ce qu'*Antoine Vadé* n'est plus au monde ; il vous appellerait *velche* sans difficulté, et vous prouverait qu'un ornement, un *fleuron*, un petit *cartouche*, une petite *vignette* ne ressemble ni à un *cu* ni à une *lampe*.

— Vous me proposez la paix (*) avec maître
1764. *Aliboron* dit *Fréron*; et vous me dites que c'est

(*) *Lettre de M. Panckoucke à M. de Voltaire.*

A Paris le 16 de mai.

MONSIEUR,

J'AI trouvé dans le fonds de *M. Lambert*, une partie d'édition d'un recueil de vos Romans, &c. Je désirerais en donner une nouvelle au public, en y joignant les Contes de *Guillaume Vadé*, &c. J'ornerai cette édition d'estampes, de cus de lampe, &c.

Quoique j'aye acquis, Monsieur, par la cession de monsieur *Lambert*, le droit de réimprimer le recueil de ces romans, je crois devoir vous en demander la permission, et je recevrai comme une grâce celle que vous voudrez bien m'accorder.

Il y a bien de l'imprudence, sans doute, au libraire de l'*Année littéraire* de vous demander des grâces; mais je vous ai déjà prié de croire, Monsieur, que je suis bien loin d'approuver tout ce que fait *M. Fréron*. Il vous a sans doute donné bien des raisons de le haïr; et cependant lui, il ne vous hait point. Personne n'a de vous une si haute estime, personne n'a plus lu vos ouvrages, et n'en fait davantage. Ces jours derniers encore, dans la chaleur de la conversation, il trahissait son secret, et disait du fond de son cœur que vous étiez le plus grand-homme de notre siècle. Quand il lit vos ouvrages immortels, il est ensuite obligé de se déchirer les flancs pour en dire le mal qu'il n'en pense pas. Mais vous l'avez martyrisé tout vivant par vos répliques; et ce qui doit lui être plus sensible, c'est que vous l'avez déshonoré dans la postérité. Tous vos écrits resteront. Pensez-vous, Monsieur, que dans le secret il n'ait pas à gémir des rôles que vous lui faites jouer? J'ai souvent désiré pour votre repos, pour ma satisfaction particulière, et pour la tranquillité de *M. Fréron*

vous qui voulez bien lui faire sa litière. Vous ajoutez qu'il m'a toujours estimé ; et qu'il m'a toujours outragé. Vraiment voilà un bon petit caractère ; c'est-à-dire que , quand il dira du bien de quelqu'un , on peut compter qu'il le méprise. Vous voyez bien qu'il n'a pu faire de moi qu'un ingrat , et qu'il n'est guère possible que j'aye pour lui les sentimens dont vous dites qu'il m'honore. *Paix en terre aux hommes de bonne volonté* ; mais vous m'apprenez que maître *Aliboron* a toujours été de volonté très-maligne. Je n'ai jamais lu son *Année littéraire* ; je vous en crois seulement sur votre parole.

Pour vous , Monsieur , je vois que vous êtes de la meilleure volonté du monde , et je suis très-persuadé que vous n'avez imprimé contre moi rien que de fort plaisant , pour réjouir la cour ; ainsi je suis très-pacifiquement , Monsieur , votre , &c.

de voir la fin de ces querelles. Mais comment parler de paix dans une guerre continuelle ? Il faudrait au moins une trêve de deux mois ; et , si vous daigniez prendre confiance en moi , vous verriez , Monsieur , que celui que vous regardez comme votre plus cruel ennemi , que vous traitez ainsi , deviendrait , de votre admirateur secret , votre admirateur public.

Je suis , &c.

PANCKOUCKE.

1764.

L E T T R E C X L V I I .

A M. D E C H A M P F O R T .

Aux Délices , 25 de mai.

JE vous fais, Monsieur, des remerciemens bien sincères de votre lettre et de votre pièce. *La jeune Indienne* doit plaire à tous les cœurs bien faits. Il y a d'ailleurs beaucoup de vers excellens. J'aime à m'attendrir à la comédie, pourvu qu'il y ait du plaisant. Vous avez, ce me semble, très-bien réussi dans ce mélange si difficile : je suis persuadé que vous irez très-loin. C'est une grande consolation pour moi qu'il y ait dans Paris des jeunes gens de votre mérite. Je donnerais ici plus d'étendue aux sentimens que vous m'inspirez, si mes yeux presque aveugles me le permettaient. Je n'écris qu'avec une difficulté extrême ; mais cette peine est bien adoucie par le plaisir de vous assurer de toute l'estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

votre , &c.

Voltaire.

LETTRE CXLVIII. 1764.

A M. DE LA HARPE.

— Aux Délices, 25 de mai.

Avec une fluxion sur les yeux qui m'a privé de la vue pendant six mois, avec une extinction de voix qui m'empêche de dicter, il faut pourtant que je vous dise, mon cher confrère, combien vos lettres me font de plaisir. Vous avez l'esprit juste et vrai, votre goût est sûr, vous n'êtes dupe d'aucun préjugé; vous avez bien raison de dire que je n'ai pas remarqué toutes les fautes de *Corneille*, et cependant on crie sur la moitié que j'ai observée avec des regards très-respectueux; mais les clameurs ne font pas des raisons. Voudrait-on que j'eusse fait aux beautés de *Corneille*, l'outrage d'encenser les défauts, et qu'à côté de ses admirables scènes (je ne dis pas de ses admirables pièces) j'eusse placé Théodore, Pertharite, Andromède, la Toison d'or, Tite et Bérénice, Othon, Pulchérie, Agéfilas, Suréna? J'ai jugé les ouvrages et non l'auteur. J'ai dit ce que tout homme de goût se dit à lui-même quand il lit *Corneille*, et ce que vous dites tout haut, parce que vous avez la noble

— 1764. sincérité qui appartient au génie. N'est-il pas vrai que le grand tragique ne se rencontre que dans la dernière scène de Rodogune ? Mais ce sublime , sur quoi est-il fondé ? sur quatre actes bien défectueux. Pourquoi *Racine* a-t-il été si parfait , sans pourtant faire aucun tableau qui approche de la dernière scène de Rodogune ? c'est que le goût joint au génie ne produit jamais rien de mauvais. C'est à vous , mon cher confrère , à réunir ce que la nature partagea entre ces deux grands-hommes.

Il faut bien du temps pour fixer le jugement du public. Vous savez avec quelle fureur on affectait de louer cette partie carrée de l'*Electre* de *Crébillon* , ce roman ténébreux , ces vers durs et hérissés , ces dialogues où personne ne répond à propos , cet *Itys* , cette *Clytemnestre* , cette *Iphianasse*. On commence à peine à ouvrir les yeux. Travaillez , mon cher confrère ; faites oublier toutes ces extravagances boursoufflées , tous ces vers velches. Il y a de très-belles choses dans *Rhadamiste* , mais j'espère que votre *Timoléon* vaudra mieux ; votre goût pour la simplicité est le vrai goût , et il n'appartient qu'au grand talent. Il est bien singulier que vous n'ayez pas un *Corneille* commenté ; vous étiez le premier sur la liste. Je suis très-affligé de ce contre-temps ; il sera

réparé ; il est trop juste que vous ayez votre modèle pour les belles scènes, et les remarques bonnes et mauvaises de votre ami V. 1764.

L E T T R E C X L I X.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Aux Délices , le 28 de mai.

VOILA votre Excellence associée à la conjuration. Si quelque curieux ouvre ce gros paquet, il croira, à ce grand mot, qu'il s'agit d'une affaire bien terrible.

Et quand il apprendra que M. le duc de *Praslin* est un des principaux conjurés, il ne doutera pas que vous n'alliez mettre le feu en Italie. Mais, après tout, il n'y a que moi de méchant homme dans tout ceci, en y comprenant mes méchants vers.

Pour vous mettre bien au fait du plan des conjurés, il faut que je vous dise ce que vous savez peut-être déjà aussi bien que moi. M. de *Praslin*, qui veut s'amuser, et qui en a besoin, et M. et madame d'*Argental* ont fait serment qu'on ne saurait point le nom de l'auteur ; vous ferez, s'il vous plaît, le même serment avec madame l'ambassadrice. Il est bon de l'accoutumer aux grandes affaires.

1764.

On a lu une esquisse de la pièce à nosseigneurs les comédiens; on leur a fait croire que l'auteur était un jeune pauvre diable d'ex-jésuite dont il fallait encourager le talent naissant. Les comédiens ont donné dans le panneau; et voilà la première fois de ma vie qu'on m'a pris pour un jésuite. Je me confie à vous; je suis bien sûr que le secret des conjurés est en bonnes mains. Je n'ai qu'un remords, et il est grand; c'est que la pièce n'est pas tendre, et que les beaux yeux de madame de *Chauvelin* demeureront à sec. Je lui en demande mille pardons. Mais, en qualité d'ambassadrice, elle trouvera du *raisonner* et de fort vilaines actions qui peuvent amuser des ministres. Enfin j'envoie ce que j'ai, et ce que j'ai promis. Si je ne vous ai pas ennuyé plutôt, c'est que la pièce n'était pas faite, et que j'ai été obligé de donner tout mon temps à mon maître *Pierre* que j'ai si mal imité.

Je crois que, du temps de la fronde, les marauds que j'ai l'honneur de vous présenter auraient fort réussi.

Je suis étonné d'écrire une lettre de ma main; mais c'est que ma fluxion, qui désolait mes yeux, s'est jetée ailleurs. Je n'ai rien perdu.

On dit que vous avez à Turin une belle épidémie qui fait mourir les Piémontais. Je me flatte que les ambassadeurs n'ont rien à

craindre , et que l'épidémie respecte le droit des gens. — 1764.

J'ai eu l'honneur de voir votre ami que vous avez bien voulu charger d'une lettre pour moi. Il m'a paru digne de votre amitié.

Que vos Excellences reçoivent avec amitié les respects du vieux de la montagne.

LETTRE CL.

A M. DAMILAVILLE.

Premier de juin.

VRAIMENT , mon cher frère , vous avez bon nez de ne point divulguer la petite correction fraternelle que le neveu de M. *Eratou* fait aux réformateurs et aux réformables. Il ne faut pas que , dans la place où vous êtes , vous vous mêliez de pareilles affaires. Les chers frères ont la force des lions quand ils écrivent , mais il faut qu'ils aient la prudence des serpents quand ils agissent.

J'ai lu enfin le Mandement de l'archevêque de Paris ; je vous avoue qu'il m'a paru modéré et raisonnable. Otez le nom de jésuite , il n'y aurait rien à répliquer ; mais il n'y a pas moyen d'avoir raison quand on soutient une société

— 1764. qui avait trouvé le secret, malgré sa politique, de déplaire à la nation depuis deux cents ans.

Est-il vrai qu'une jeune actrice a débuté avec succès dans les rôles ingénus ? Je m'intéresse beaucoup plus à une nouvelle actrice qu'à un nouveau prédicateur. J'aime le tripot, et je veux que les Velches aient du plaisir.

Dès que j'ai un moment de relâche à mes maux, je songe à porter les derniers coups à l'*inf...* ; mais les frères sont dispersés, défunis, et j'ai peur d'être comme le vieux Priam : *Telum imbellè, sine ictu*. La lettre de monsieur Daumart est à peu-près de même (*) ; l'archevêque d'Auch en rit ; il a cinquante mille écus de rente.

(*) Voici la copie de cette lettre de M. Daumart à monsieur l'archevêque d'Auch.

A Ferney, le 29 de mai.

PERMETTEZ, Monseigneur, qu'un gentilhomme s'adresse à vous pour une chose qui vous regarde et qui me touche.

Affligé depuis quatre ans d'une maladie incurable, j'ai été recueilli dans un château de M. de Voltaire, sur les confins de la Bourgogne ; il me tient lieu de père, ainsi qu'à la nièce du grand Corneille. Je lui dois tout : vous m'avouerez que j'ai dû être surpris et blessé quand on m'a dit que vous aviez traité, dans un mandement, mon bienfaiteur d'auteur mercenaire, et d'homme dont les sentimens erronés avaient disposé la nation à chasser les jésuites. Quant à l'épithète de mercenaire, daignez vous informer de votre neveu, M. de Billat, s'il lui a prêté de l'argent en mercenaire ; et quant aux

Adieu , mon cher frère ; je vous aime tous
 les jours davantage ; vous êtes ma consolation, 1764.
 et vous m'engagez à être plus que jamais *écr.*
l'inf.

L E T T R E C L I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délites , 4 de juin.

J'ECRIS avec grand plaisir , Madame, quand
 j'ai un sujet. Ecrire vaguement et sans avoir
 rien à dire , c'est mâcher à vide ; c'est parler
 pour parler, et les deux correspondans s'en-
 nuient mutuellement et cessent bientôt de
 s'écrire.

jésuites , informez-vous aussi s'il n'a pas reçu et s'il n'entre-
 tient pas chez lui le père Adam , jésuite , qui a professé vingt
 ans la rhétorique à Dijon ; informez-vous si , dans ses terres ,
 il n'a pas mis tous les payfans à leur aise par ses bienfaits.
 Quand vous serez instruit , je m'affure que vous saurez un
 peu de mauvais gré à celui qui vous a donné de si faux
 mémoires , et qui a si indignement abusé de votre nom. La
 religion et la probité vous engageront sans doute à réparer
 la faute , et vous sentirez quelque repentir d'avoir outragé
 ainsi , sans aucun prétexte , une famille qui sert le roi dans
 les armées et dans les parlemens. J'attendrai l'honneur de
 votre réponse un mois entier.

J'ai l'honneur d'être dans cette espérance ,

Monseigneur , &c.

DAUMART.

— 1764. Nous avons un grand objet à traiter ; il s'agit de bonheur , ou du moins d'être le moins malheureux qu'on peut dans ce monde. Je ne ferais souffrir que vous me disiez que plus on pense , plus on est malheureux. Cela est vrai pour les gens qui pensent mal ; je ne dis pas pour ceux qui pensent mal de leur prochain , cela est quelquefois très-amusant ; je dis pour ceux qui pensent tout de travers : ceux-là sont à plaindre , sans doute , parce qu'ils ont une maladie de l'ame , et que toute maladie est un état triste.

Mais vous , dont l'ame se porte le mieux du monde , sentez , s'il vous plaît , ce que vous devez à la nature. N'est-ce donc rien d'être guéri des malheureux préjugés qui mettent à la chaîne la plupart des hommes , et surtout des femmes ? de ne pas mettre son ame entre les mains d'un charlatan ? de ne pas déshonorer son être par des terreurs et des superstitions indignes de tout être pensant ? d'être dans une indépendance qui vous délivre de la nécessité d'être hypocrite ? de n'avoir de cour à faire à personne , et d'ouvrir librement votre ame à vos amis ?

Voilà pourtant votre état. Vous vous trompez vous-même quand vous dites que vous voudriez vous borner à végéter ; c'est comme si vous disiez que vous voudriez vous ennuyer.

L'ennui

L'ennui est le pire de tous les états. Vous n'avez certainement autre chose à faire, autre parti à prendre, qu'à continuer de rassembler autour de vous vos amis : vous en avez qui sont dignes de vous. 1764.

La douceur et la fureté de la conversation est un plaisir aussi réel que celui d'un rendez-vous dans la jeunesse. Faites bonne chère, ayez soin de votre santé, amusez-vous quelquefois à dicter vos idées, pour comparer ce que vous pensiez la veille à ce que vous pensez aujourd'hui ; vous aurez deux très-grands plaisirs, celui de vivre avec la meilleure compagnie de Paris, et celui de vivre avec vous-même. Je vous défie d'imaginer rien de mieux.

Il faut que je vous console encore, en vous disant que je crois votre situation fort supérieure à la mienne. Je me trouve dans un pays situé tout juste au milieu de l'Europe. Tous les passans viennent chez moi. Il faut que je tiennne tête à des allemands, à des anglais, à des italiens, et même à des français que je ne verrai plus ; et vous ne vivez qu'avec des personnes que vous aimez.

Vous cherchez des consolations ; je suis persuadé que c'est vous qui en fournissez à madame la maréchale de *Luxembourg*. Je lui ai connu une imagination bien brillante, et l'esprit du monde le plus aimable ; j'ai

—
1764. cru même entrevoir chez elle de beaux rayons de philosophie ; il faut qu'elle devienne absolument philosophe : il n'y a que ce parti-là pour les belles ames. Voyez la misérable vie qu'a menée madame la maréchale de *Villars*, dans ses dernières années ; la pauvre femme allait au salut , et lisait en bâillant les *Méditations* du père *Croizet*.

Vous qui relisez *Corneille* , Madame , mandez-moi , je vous prie , tout ce que vous pensez de mes remarques , et je vous dirai ensuite mon secret. Daignez toujours aimer un peu votre directeur , qui se ferait un grand honneur d'être dirigé par vous.

L E T T R E C L I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de juin.

ANGES célestes , quoi , je ne vous ai pas mandé que *Cornélie-Chiffon* , que *Chimène-marmotte* nous avait donné une fille ! Il faut donc qu'il y ait eu une lettre de perdue , avec un petit cahier pour la *Gazette-littéraire*. J'envoie ce paquet-ci , pour plus de sûreté , par M. le duc de *Praslin* à qui je l'adresse. Il n'est pas douteux que M. l'abbé *Arnaud* aura

un Corneille , aussi-bien que les héros et les héroïnes tragiques ; mais il fallait que le ballot arrivât , et il faut que les exemplaires soient reliés. Je n'ai pas la moitié , à beaucoup près , des exemplaires que j'avais retenus. — 1764.

Oui , je mourrai dans l'opinion que c'est une barbarie velche d'étrangler , de tronquer , de mutiler les sentimens ; c'est l'opéra comique qui a mis à la mode cette abominable coutume. On ne veut plus rien aujourd'hui que par extrait ; et voilà pourquoi on n'a pas fait un bon ouvrage , depuis trente ans , en prose ou en vers. O Velches ! vous êtes dans la décadence , et j'en suis bien fâché.

J'ai mis enfin M. de *Chauvelin* , l'ambassadeur , dans la confidence de la conspiration. J'exige de lui et de madame sa femme le serment de ne rien révéler. Mais mon paquet sera sûrement ouvert par M. le comte de *Viri*. Voilà à quoi on est exposé dans les grandes affaires.

Je vous remercie bien, mes anges, des espérances que vous me donnez pour mes dixmes. Si je triomphe de l'Eglise , ce sera votre triomphe. L'Eglise et le parterre sont des gens difficiles.

J'écrirai à M. de *Lorenzi* et à M. *Béliard* , s'il ne me vient rien par la voie *Cramer*. Monsieur *Algarotti* , qui m'aurait tout fourni , vient de mourir.

— 27 64 J'ai eu l'honneur de voir aujourd'hui madame de *Puiségur* ; elle a voulu que je la reçusse en bonnet de nuit et en robe de chambre. Ma fluxion a un peu quitté mes yeux pour se jeter sur tout le reste. Je suis l'homme de douleurs ; mais je souffre le tout assez gaiement : c'est le seul parti qu'il y ait à prendre dans ce monde.

Avez-vous vu les propositions de paix que m'a faites maître *Aliboron*, et ma petite réponse ?

Portez-vous bien surtout, mes divins anges. Ayez la bonté de présenter mes très-sincères remerciemens à M. *Arnaud*. Pardon. V.

LET TRE C L I I I.

A M A D A M E

LA PRINCESSE DE LIGNE.

Aux Délices , 6 de juin.

BRIONNE, de ce buste adorable modèle,
Le fut de la vertu comme de la beauté ;
L'amitié le consacre à la postérité ,
Et s'immortalise avec elle.

Vous vous adressez , Madame , à une fontaine tarie , pour avoir un peu d'eau d'Hippocrène. Je ne suis qu'un vieillard malade au

—
 pied des Alpes qui ne sont pas le mont Parnasse. Ne soyez pas surprise si j'exécute si mal vos ordres. Il est plus aisé de mettre madame de Brionne en buste qu'en vers. Vous avez des *Phidias*, mais vous n'avez point d'*Homère* qui sache peindre *Vénus* et *Minerve*. 1764.

D'ailleurs, Madame, vous écrivez avec tant d'esprit, que je suis tenté de vous dire : Si vous voulez de bons vers, faites-les. Je ne peux que vous représenter la difficulté d'une inscription en rimes. Quatre vers sont bien longs sous un marbre; mais il en faudrait cent pour exprimer tout ce qu'on pense de vous et de madame la comtesse de Brionne.

Jetez mes quatre vers au feu, Madame, et mettez en prose :

L'amitié consacre ce marbre à la beauté et à la vertu.

Cela est plus dans le style qu'on appelle lapidaire; ou bien jetez encore au feu cette inscription, et mettez, en deux mots, votre pensée; cela vaudra beaucoup mieux.

Pardonnez à mon extrême stérilité, et agréez le profond respect, &c.

1764.

L E T T R E C L I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 11 de juin.

JE me flatte que mes anges voudront bien faire payer à la mémoire de M. le comte *Algarotti* le petit tribut ci-joint. (*)

Est-il vrai qu'on va jouer Cromwel, et que c'est le Cromwell de *Crébillon*, achevé par M. du *Clairon*? Si on fait parler ce héros du fanatisme comme il parlait, ce sera un beau galimatias; mais c'est avec du galimatias qu'il parvint à gouverner l'Angleterre; et c'est ainsi qu'on a quelquefois subjugué le parterre.

Voilà donc l'arrêt des juges de Toulouse cassé, mais les os du pauvre *Calas* ne seront pas raccommodés. Qu'obtiendra-t-on en suivant ce procès? les juges de Toulouse seront-ils condamnés à payer les frais de leur injustice? Je baise le bout des ailes de mes anges en toute humilité.

(*) Dans la *Gazette littéraire*.

L E T T R E C L V.

1764.

A M. D A M I L A V I L L E.

Aux Délices, 13 de juin.

JE serais curieux, mon cher frère, d'avoir un exemplaire du *Supplément aux Velches*, et je l'attends de vos bontés.

Cromwel a-t-il subjugué les esprits à Paris comme en Angleterre ? a-t-il été un sublime fanatique, un respectable hypocrite, un grand-homme abominable ? *Campistron* l'aurait fait tendrement amoureux de la femme du major général *Lambert*.

Vous sentez, mon cher frère, combien la cassation de l'arrêt toulousain me ranime. Voilà des juges fanatiques confondus, et l'innocence publiquement reconnue. Mais que peut-on faire davantage ? pourra-t-on obtenir des dépens, dommages et intérêts ? pourra-t-on prendre le fleur *David* à partie ? Je vois qu'il est beaucoup plus aisé de rouer un innocent, que de lui faire réparation.

Dites-moi, je vous prie, si la *Gazette littéraire* prend un peu de faveur. Il me semble que cette entreprise pourrait un peu nuire au commerce de maître *Aliboron* dit *Fréron*. Je

— suis enfoncé à présent dans des recherches
 1764. pédantesques de l'antiquité. Tout ce que je découvre dépose furieusement contre l'*inf...*
 Ah, si les frères étaient réunis !

Je ne fais, mon cher frère, si vous avez donné un Corneille commenté à maître *Cicéron de Beaumont* ; il doit en avoir un de préférence. N'est-il pas un des élus ? Permettez que je mette ici une lettre pour lui.

Il y a un M. *Blin de Sainmore* qui a fait un joli recueil de vers ; il lui faut un Corneille. Je voudrais bien que frère *Thiriot* me fît l'amitié de le voir, et de lui donner, de ma part, un exemplaire. Frère *Thiriot* pourrait l'engager à donner un supplément des fautes que je n'ai pas remarquées, et à faire en général quelques bonnes réflexions sur l'art dramatique : ce M. *Blin de Sainmore* en est très-capable.

Il y a encore un M. *du Belloi* qui a fait des tragédies, qui s'y connaît, qui aime *Racine* ; il demeure dans l'impasse, dit-il, des Quatre-vents. Vous m'avouerez qu'un homme qui donne son adresse dans un *impasse*, et non dans un *cu de sac*, n'est pas velche, et mérite un Corneille. Il me paraît essentiel d'en donner à ceux qui peuvent défendre le bon goût contre le préjugé.

Je vous supplie, mon cher frère, d'envoyer
 le

le petit billet ci-joint (*) à M. *Mariette* ; vous pouvez lui dire ou lui faire dire que quatre personnes lui en enverront chacune autant , et que je paye ma quote-part le premier. Cela m'épargnera la peine d'écrire ; je n'ai pas de temps à perdre ; l'*inf...* m'occupe assez. 1764.

Je vous embrasse , mon cher frère ; je vous demande mille pardons de toutes les peines que je vous donne pour le *Corneille*. J'abuse excessivement de votre amitié.

L E T T R E C L V I.

A M. L E K A I N.

17 de juin.

J'AI vu , mon cher et grand acteur , ce jeune ex-jésuite auteur de ce drame barbare. Il dit qu'un opéra comique est beaucoup plus agréable ; il prétend que ces trois coquins , qu'on donne immédiatement après ce coquin de *Gromwell* , révolteraient le public , et que voilà trop de barbaries ; il dit qu'on mourra de chaud au mois de juillet , et que la pièce fera mourir de froid ; il dit qu'il ne faut aux *Velches* que de la tendresse. Je ne peux , aux pieds

(*) M. *Mariette* ne voulut point recevoir le mandat ; il fut renvoyé à M. de *Voltaire*.

— des Alpes , savoir quel est le goût de Paris ;
 1764. je m'en rapporte à vous , et je vous plains de
 jouer la comédie pendant l'été. Heureusement,
 votre salle est fraîche aux pièces nouvelles. Il
 est à croire que votre ex-jésuite en fera une
 belle glacière ; sans cette espérance , je vous
 aurais conseillé de vous habiller de gaze.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.
 V.

L E T T R E C L V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 de juin.

MES anges me permettent-ils de leur adresser
 ma réponse à *le Kain* ? ils verront quels sont
 les sentimens du jeune ex-jésuite.

J'oubliai , dans ma dernière lettre , de dire
 que j'avais écrit à M. le duc de *Choiseul* pour
 l'Ecole militaire ; mais j'ai peur de n'avoir
 pas grand crédit. J'avais flatté le fondateur de
 la Guyanne d'orner sa colonie d'une trentaine
 de galériens qui sont sur les chantiers de
 Marseille , pour avoir écouté la parole de
 DIEU en pleine campagne. Ils avaient promis
 de s'embarquer avec chacun mille écus. Croi-
 riez-vous que ces drôles-là , quand il a fallu

tenir leur parole , ont fait comme les compagnons d'*Ulysse* , qui aimèrent mieux rester cochons que de redevenir hommes ; mes gens ont préféré les galères à la Guyanne. 1764.

Gabriel Cramer arrive à Paris ; il jette quelquefois un coup d'œil curieux sur mon bureau , il avise des fatras de vers , et de-là il se met dans la tête que je fais quelque maussade tragédie. J'ai beau nier et le gronder , il a cette idée. Avouez-lui que je travaille à *Pierre le cruel* , sans lui demander le secret.

Une chose bien plus intéressante , c'est ce procès *Calas* , renvoyé aux requêtes de l'hôtel , c'est-à-dire , devant les mêmes juges qui ont cassé l'arrêt toulousain. Cette horrible aventure des *Calas* a fait ouvrir les yeux à beaucoup de monde. Les exemplaires de la *Tolérance* se sont répandus dans les provinces où l'on était bien sot ; les écailles tombent des yeux , le règne de la vérité est proche. Mes anges , bénissons DIEU.

 1764. LETTRE CLVII.

A M. D A M I L A V I L L E.

18 de juin.

Vous me feriez plaisir , mon cher frère , de me faire avoir les bêtises de *Fréron* sur les *Commentaires* de *Corneille*. Figurez-vous que *Panckoucke* a communiqué à M. d'*Aquin* (*) la lettre et ma réponse ; ainsi , puisqu'elles sont connues , le droit des gens permet qu'on les imprime. Je crois même que la chose est nécessaire pour l'édification publique , et vous savez que l'édification des Français consiste à rire. Je crois ce temps-ci fort stérile en nouvelles ; je suis d'ailleurs toujours comme ce personnage de l'*Ecoffaïse* , qui disait : Moins de nouvelles , moins de sottises.

Vous m'avez fait observer que , si le roi de Pologne prend tous ses exemplaires , il n'en restera plus pour faire des présens. Ma foi , je crois que le roi de Pologne doit faire comme le roi de France et comme moi , ne prendre que la moitié des exemplaires pour lesquels il a souscrit ; encore n'en ai-je que le tiers , parce qu'il n'en restait plus : on n'en avait pas assez

(*) Rédacteur de l'*Avant-coureur*.

tiré. Il faudrait une cinquantaine d'yeux pour
lire vingt-cinq Corneille ; le roi de Pologne
n'en a que deux , comme moi , et encore ne
sont-ils pas meilleurs que les miens. J'ai l'hon-
neur d'être affligé de la vue comme lui. 1764.

Tout ceci , mon cher frère , est peu philo-
sophique : j'aime mieux examiner la façon
dont certaines choses qui vous déplaisent se
sont établies dans le monde.

Songez à M. *Blin de Sainmore* ; il m'a écrit
une belle lettre très-bien raisonnée sur les
pièces admirables de *Racine* , et sur les scènes
imposantes de *Corneille*. Il y a quelque soixante
ans que l'abbé de *Châteauneuf* me disait :
Mon enfant , laissez crier le monde ; *Racine*
gagnera tous les jours , et *Corneille* perdra.

Pardonnez - moi , encore une fois , mes
importunités , et permettez que je mette ces
trois lettres dans votre paquet. Vous voilà
plus chargé des affaires du Parnasse que de
celles du vingtième.

Je vous embrasse le plus tendrement du
monde. *Ecr. l'inf.*

1764.

L E T T R E C L I X.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 20 de juin.

IL faut, Madame, que je vous parle net. Je ne crois pas qu'il y ait un homme au monde moins capable que moi de donner du plaisir à une femme de vingt-cinq ans, en quelque genre que ce puisse être. Je ne sors jamais; je commence ma journée par souffrir trois ou quatre heures, sans en rien dire à M. Tronchin.

Quand j'ai bien travaillé, je n'en peux plus. On vient dîner chez moi, et la plupart du temps je ne me mets point à table; madame Denis est chargée de toutes les cérémonies, et de faire les honneurs de ma cabane à des personnes qu'elle ne reverra plus.

Elle est allée voir madame de Jaucourt, et c'est pour elle un très-grand effort; car elle est malade et paresseuse. Pour moi, je n'ai pu en faire autant qu'elle, parce que j'ai été quinze jours au lit, avec un mal de gorge horrible.

Il faut vous dire encore , Madame , que je ne vais jamais à Genève ; ce n'est pas seulement parce que c'est une ville d'hérétiques, mais parce qu'on y ferme les portes de très-bonne heure , et que mon train de vie campagnard est l'antipode des villes. Je reste donc chez moi , occupé de souffrances , de travaux et de charrues , avec madame Denis , la nièce à *Pierre Corneille* , son mari et un ex-jésuite qui nous dit la messe , et qui joue aux échecs. 1764.

Quand je peux tenir quelque pédant comme moi , qui se moque de toutes les fables qu'on nous donne pour des histoires , et de toutes les bêtises qu'on nous donne pour des raisons , et de toutes les coutumes qu'on nous donne pour des lois admirables , je suis alors au comble de ma joie.

Jugez de tout cela , Madame , si je suis un homme fait pour madame de *Jaucourt*. Il m'est impossible de parler à une jeune femme plus d'un demi-quart d'heure. Si elle était philosophe , et qu'elle voulût mépriser également *S^t Augustin* et *Calvin* , j'aurais alors de belles conférences avec elle.

Pour *M. Hume* , c'est tout autre chose : vous n'avez qu'à me l'envoyer , je lui parlerai , et surtout je l'écouterai. Nos malheureux *Velches* n'écritront jamais l'histoire comme

— lui ; ils font continuellement gênés et gar-
 1764. rottés par trois sortes de chaînes ; celles de
 la cour, celles de l'Eglise, et celles des tribu-
 naux appelés parlemens.

On écrit l'histoire en France comme on
 fait un compliment à l'académie française ;
 on cherche à arranger ses mots de façon qu'ils
 ne puissent choquer personne. Et puis, je
 ne fais si notre histoire mérite d'être écrite.

J'aime bien autant encore la philosophie
 de M. *Hume*, que ses ouvrages historiques.
 Le bon de l'affaire c'est qu'*Helvétius* qui, dans
 son livre *De l'esprit*, n'a pas dit la vingtième
 partie des choses sages, utiles et hardies dont
 on fait gré à M. *Hume* et à vingt autres
 anglais, a été persécuté chez les Velches,
 et que son livre y a été brûlé. Tout cela
 prouve que les Anglais sont des hommes,
 et les Français des enfans.

Je suis un vieil enfant plein d'un tendre et
 respectueux attachement pour vous, Madame.

V.

L E T T R E C L X.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de juin.

J E crois , mes divins anges , toutes réflexions faites , qu'il faut que le roi de Pologne se contente du paquet qui est chez M. de *Laleu* , depuis plus d'un mois , et qu'il fasse comme le roi son gendre et moi chétif ; car , s'il prend les vingt-cinq exemplaires , il n'en restera plus pour ceux à qui j'en destinais. C'est une négociation que vous pouvez très-bien faire avec M. de *Hullin* qui est , sans doute , un ministre conciliant.

Je vous conjure , mes divins anges , de recommander le plus profond secret à messieurs de la *Gazette littéraire*. Je ne fais pas grand cas des vers de *Pétrarque* ; c'est le génie le plus fécond du monde dans l'art de dire toujours la même chose ; mais ce n'est pas à moi à renverser de sa niche le saint de l'abbé de *Sade*.

S'il fait d'aussi grandes chaleurs à Paris que dans ma grande vallée entre les Alpes , la glace de nos roués fera de saison. Le temps n'est pas trop favorable pour une pièce nouvelle ; mais vous savez que vous êtes les maîtres

— 1764. de tout. Je conseille toujours aux acteurs de s'habiller de gaze. L'ex-jésuite qui m'est venu voir, comme vous savez, m'a prié de vous engager à faire une correction importante ; c'est de mettre *je me meurs*, au lieu de *je succombe*. Je lui ai dit que l'un était aussi plat que l'autre, et que tout cela était très-indifférent. C'est au second acte. C'est *Julie* qui parle à *Fulvie* :

A peine devant vous je puis me reconnaître ,
Je me meurs.

Ce *je me meurs* est en effet plus supportable que *je succombe*, et sert mieux la déclamation. De plus, il y a un autre *succombe* dans la même scène, et il ne faut pas succomber deux fois. L'auteur pourra bien succomber lui-même ; mais j'espère qu'on n'en saura rien.

Vraiment, mes anges, il faut confier à beaucoup de bavards que je fais Pierre le cruel, et qu'il sera prêt pour le commencement de l'hiver ; rien ne sera plus propre à dérouter les curieux qui parlent des roués, et qui les attribuent déjà à *Helvétius*, à *Saurin*. Il faut les empêcher de venir jusqu'à nous.

Dites-moi un mot, je vous prie, de ces roués, et recommandez bien au fidelle *le Kain* d'empêcher qu'on n'étrique l'étoffe, qu'on ne la coupe, qu'on ne la recouse avec des

vers velches ; il en résulte des choses abominables. Un *Guy Duchesne* achète le manuscrit mutilé, écrit à la diable ; et l'on est déshonoré dans la postérité, si postérité y a ; cela dessèche le sang , et abrège les jours d'un pauvre homme. Quoi qu'il en soit, je baise le bout de vos ailes avec respect et tendresse. V.

1764.

L E T T R E C L X I.

A U M E M E.

Aux Délices , 23 de juin.

Je reçois , au départ de la poste , une lettre d'un ange , du 18 de juin , et je suis très-affligé que l'autre ange soit malade. Répondons vite.

Quant au vers : *Le danger fuit le lâche , et le brave l'évite* , si ce vers n'était pas précédé de ceux qui l'expliquent, il serait ridicule ; mais , pour prévenir tout scrupule , il n'y a qu'à mettre :

Le lâche fuit en vain , la mort vole à sa fuite ;
C'est en la défiant que le brave l'évite.

Quant à l'affaiblissement qu'on demande de la description du combat de *Pompée* , c'est

— 1764. vouloir être froid pour vouloir paraître plus vraisemblable. Il y a des occasions où c'est n'avoir pas le sens commun que de vouloir trop rechercher le sens commun. Je demande très-inflammement, très-vivement ; qu'on ne change rien à cette scène. Je demande surtout qu'on suive les dernières corrections que j'ai envoyées ; elles me paraissent favoriser beaucoup la déclamation , ce qui est un point très-important. Il ne s'agit pas seulement de faire des vers , il faut en faire qui animent les acteurs.

On se mourait hier de chaud , on se meurt aujourd'hui , on est mort. Les comédiens ont le diable au corps de jouer une pièce nouvelle dans un temps où personne ne peut venir à la comédie.

Quoi , vous n'auriez pas reçu les lettres où je vous parlais des *Calas* ! J'apprends, mes divins anges, qu'il s'est tenu un conseil où vous avez admis la pauvre veuve. Vos bontés ne se refroidissent point ; vous avez un grand avantage sur les autres hommes , c'est que vos vertus sont persévérantes. Vous ne me parlez point de la lettre de *Panckoucke* et de ma réponse ; la chose est pourtant plaisante, et mériterait d'être connue.

Je n'ai encore rien d'Italie : les Italiens, par ce temps-ci, ne font que la méridienne.

Je vous ai envoyé l'éloge d'*Algarotti*, qui figurera bien dans la *Gazette littéraire*. Je vous ai écrit par M. le duc de *Praslin* et par M. de *Courteille*; celle-ci fera sous l'enveloppe de M. l'abbé *Arnaud*. Remarquez, s'il vous plaît, que nous nous sommes rencontrés sous le masque de Don Pèdre. J'ai confié à M. de *Thibouville* que je travaillais fortement à ce Don Pèdre; ferait-il assez méchant pour m'avoir gardé le secret?

1764.

Adieu, mes divins anges; rions, mais surtout que madame d'*Argental* n'ait plus son rhumatisme; il n'y a pas là de quoi rire.

LETTRE CLXII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ferney, 27 de juin.

NOTRE commerce à tâtons devient vif, Madame. Votre grand'tante faisait très-bien de prendre le temps comme il vient, et les hommes comme ils sont; mais, quand le temps est mauvais, il faut un abri; et quand les hommes sont ou méchants ou prévenus,

— il faut ou les fuir ou les détromper : c'est
1764. le cas où je me trouve.

Vous ne vous attendiez pas à être chargée d'une négociation , Madame. C'est ici où le quinze-vingt des Alpes a besoin des bontés de la très-judicieuse quinze-vingt de Saint-Joseph.

Roussseau , dont vous me parlez , m'écrivit, il y a trois ans , ces propres mots , de Montmorenci : *Je ne vous aime point. Vous donnez chez vous des spectacles ; vous corrompez les mœurs de ma patrie , pour prix de l'asile qu'elle vous a donné. Je ne vous aime point , Monsieur ; et je ne rends pas moins justice à vos talens.*

Une telle lettre , de la part d'un homme avec qui je n'étais point en commerce , me parut merveilleusement folle , absurde et offensante. Comment un homme qui avait fait des comédies pouvait-il me reprocher d'avoir des spectacles chez moi , en France ? pourquoi me faisait-il l'outrage de me dire que Genève m'avait donné un asile ? Eh ! j'en donne quelquefois ; je vis dans ma terre , je ne vais point à Genève. En un mot , je ne comprends point sur quel prétexte *Roussseau* put m'écrire une pareille lettre. Il a sans doute bien senti qu'il m'avait offensé , et il a cru que je m'en devais venger ; c'est en quoi il me connaît bien mal.

Quand on brûla son livre à Genève, et qu'il y fut décrété de prise de corps, il s'imagina que c'était moi qui avais fait une brigue contre lui, moi qui ne vais jamais à Genève. 1764.

Il écrit à madame la duchesse de *Luxembourg* que je me suis déclaré son plus mortel ennemi; il imprime que je suis le plus violent et le plus adroit de ses persécuteurs. Moi persécuteur ! c'est *Jeannot* lapin qui est un foudre de guerre. Moi, j'aurais été un petit père *le Tellier* ! quelle folie ! Sérieusement parlant, je ne crois pas qu'on puisse faire à un homme une injure plus atroce que de l'appeler persécuteur.

Si jamais j'ai parlé de *Rousseau* autrement que pour donner un sens très-favorable à son *Vicaire savoyard*, pour lequel on l'a condamné, je veux être regardé comme le plus méchant des hommes. Je n'ai pas même voulu lire un seul des écrits qu'on a faits contre lui, dans cette circonstance cruelle où l'on devait respecter son malheur et estimer son génie.

Je fais madame la maréchale de *Luxembourg* juge du procédé de *Rousseau* envers moi, et du mien envers lui; je me confie à son équité, et je vous supplie de rapporter le procès devant elle. J'ambitionne trop son estime pour la laisser douter un moment que je sois capable

— de me déclarer contre un infortuné. Je suis
1764. si sensiblement touché, que je ne puis cette fois-ci vous parler d'autre chose.

Vous aurez , sans doute , chez vous monsieur d'*Argenson* , et vous vous consolerez tous deux du mal que la fortune a fait à l'un , et que la nature a fait à l'autre.

Adieu, Madame. Pour moi je serai consolé, si vous me défendez de l'imputation calomnieuse que j'essuie. Comptez sur mon très-tendre et très-sincère attachement. V.

L E T T R E C L X I I I.

A M. D A M I L A V I L L E.

29 de juin.

C'EST à vous , mon cher frère , que je dois adresser ma réponse à madame de *Beaumont*. Me voilà partagé entre elle et son mari. Voilà un couple charmant ; l'un protège généreusement l'innocence , l'autre rend la vertu aimable. Voilà des amis dignes de vous.

Quel M. *Fargès* , s'il vous plaît , a opiné si noblement ? car il y en a deux. J'en connais un qui est haut comme un chou , et dont les jambes ressemblent assez à celles de l'abbé de *Chauvelin* ; il lui ressemble sans doute aussi par le

le cœur et par la tête , puisqu'il a parlé avec tant de grandeur et de force.

1764.

J'ai déjà écrit à M. le duc de *la Vallière* pour le prier , en qualité de grand veneur , de faire tirer sur le procureur général de la commission , s'il ne prend pas l'affaire des *Calas* aussi vivement que nous-mêmes.

Serez-vous étonné si je vous dis que j'ai reçu une lettre anonyme de Toulouse , dans laquelle on ose me faire entendre que tous les *Calas* étaient coupables , et que les juges ne le sont que d'avoir épargné la famille ? Je présume que , si j'étais à Toulouse , on me ferait un assez mauvais parti.

Que dites-vous de ce fou de *Jean-Jacques* qui prétend que je suis son persécuteur ? Ce misérable , parce qu'il m'a offensé , ainsi que tous ses amis , s' imagine que je me suis vengé ; il me connaît bien mal. Aimons la vertu , mon cher frère , et rions des fous. *Ecr. l'inf.*

1764.

L E T T R E C L X I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney , 29 de juin.

MES divins anges, vous devez avoir reçu, de la part de l'ex-jésuite, force vers pour les roués. Ce pauvre diable me dit toujours que la chaleur de la saison et la froideur de la pièce le font trembler. Il se souvient surtout qu'il a oublié de corriger ce vers :

A mon cœur désolé que votre pitié s'ouvre.

Il dit qu'il ne manquera pas de le corriger pour la première poste; il dit qu'il n'est pas aujourd'hui fort en train.

J'ai reçu une lettre anonyme de Toulouse, assez bien raisonnée en apparence; mais le fond de la lettre est que tous les *Calas* étaient complices, et que les juges n'ont à se reprocher que de ne les avoir pas tous condamnés. Cette lettre ne me donne aucune envie d'avoir un procès à Toulouse.

Je pense toujours que M. de *Hullin* doit se contenter du paquet qui l'attend chez M. de *Laleu*, et que les rois titulaires feront gloire d'imiter les rois régnans.

Au reste, je me flatte que mes anges auront aisément trouvé quelque bavard qui parlera de Pierre le cruel à des bavards de sa connaissance. M. de *Chauvelin* l'ambassadeur est dans le secret, comme vous le savez ; je ne crois pas qu'il en parle à la sérénissime république. Je n'ai plus rien à dire. Respect et tendresse. 1764.

L E T T R E C L X V.

A U M E M E.

30 de juin.

ANGES que je fatigue, et qui ne vous laissez pas de faire du bien, voici un petit billet pour le conjuré *le Kain*. Mais ces extrêmes chaleurs, ce terrible mois de juillet, font frémir l'ex-jésuite.

N'est-ce pas en Ethiopie qu'on va au conseil dans des cruches pleines d'eau ? Je crois qu'il n'y a plus que ce moyen d'aller à la comédie cet été.

Je crois que la *Gazette littéraire* m'a brouillé avec l'abbé de *Sade*. Ce n'est pas que je me reconnaisse à la main d'un grand maître dont l'abbé *Arnaud* a désigné l'auteur des *Remarques sur Pétrarque* ; mais enfin, vous savez que j'avais demandé le plus profond secret. Je vous

— 1764. supplie de gronder l'abbé *Arnaud* de tout votre cœur. Encore une fois, je n'aime point *Pétrarque*, mais j'aime l'abbé de *Sade*. Je vois que j'ai été prévenu sur l'article d'*Algarotti*, et que la *Gazette littéraire* est servie beaucoup plus promptement que je ne pourrais l'être. Il me restera la partie du caprice. Dès que je trouverai un livre nouveau, je le prendrai pour prétexte, pour débiter mes rêveries, comme j'ai fait sur l'article des songes; cela m'égayera quelquefois, et pourra égayer la gazette. Mais à présent je n'ai pas trop envie de rire; mes yeux ne vont pas trop bien, ma santé fort mal. Que mes deux anges se portent bien, et je suis consolé.

L E T T R E C L X V I.

A M. D E L A H A R P E.

A Ferney, 30 de juin.

UN vieux serviteur de *Melpomène* doit aimer son jeune favori; aussi, Monsieur, pouvez-vous compter que je fais mon devoir envers vous. Vous m'aviez flatté d'un petit voyage avec M. de *Ximenès*.

Je suis bien aisé d'apprendre que l'abbé *Affelin* est encore en vie. Il y a environ soixante ans que je fis connaissance avec lui, et je crois

qu'il était majeur. Je lui souhaite les années —
1764.
de *Fontenelle*.

Vous m'avez dit aussi un mot de *Jean-Jacques Rousseau* ; c'est un étrange fou que cet étrange philosophe. J'avais encore de la voix et des yeux, il y a trois ans , et je jouais les vieillards assez passablement sur le petit théâtre de mon petit château de Ferney ; madamé *Denis* (par parenthèse) jouait les rôles de mademoiselle *Clairon* avec attendrissement ; quelques citoyens genevois venaient quelquefois à nos comédies et à nos soupers : il plut à *Jean-Jacques* de m'écrire ces douces paroles : *Vous donnez chez vous des spectacles ; vous corrompez les mœurs de ma république , pour prix de l'asile qu'elle vous a donné.*

J'eus assez de sagesse pour ne pas répondre à *Jean-Jacques* ; et la république de *Jean-Jacques* ayant jugé à propos depuis de brûler son livre et de décréter de prise de corps sa personne, *Jean-Jacques* a imaginé que je m'étais vengé de lui , parce qu'il m'avait offensé , et que c'était moi qui avais engagé le conseil de Genève à lui donner cette petite marque d'amitié. Le pauvre homme m'a bien mal connu. Il ne fait pas que je vis chez moi , et que je ne vais jamais à Genève ; et il devrait savoir que je ne me venge jamais des infortunés. Un de ses grands malheurs , c'est que la tête lui a tourné.

— 1764. Adieu, Monsieur; vous avez le mérite des véritables gens de lettres, et vous n'en avez pas les injustices. Comptez que je m'intéresse à vous aussi vivement que je plains *Jean-Jacques*.

L E T T R E C L X V I I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, premier de juillet.

JE passe ma vie à me tromper, Madame; mais aussi il y a des momens où vous n'avez pas raison en tout. Vous me dites que je ne veux pas voir madame de *Jaucourt*. Je serai assurément charmé si je peux l'attirer chez moi; mais je suis à deux grandes lieues d'elle, je ne sors point, et je ne peux sortir. Ma nièce est allée la voir, et madame de *Jaucourt* ne lui a pas rendu sa visite. Tout cela s'arrangera comme on pourra, ainsi que toutes les bagatelles de ce monde.

Un autre reproche que vous me faites, c'est que je me suis vanté d'être votre confrère, et que je ne le suis pas tout-à-fait. Voici mon état.

J'ai des fluxions sur les yeux qui m'ont ôté l'usage de la vue , des mois entiers ; elles se promènent quelquefois dans les oreilles , et alors je vois , mais je suis sourd ; elles tombent sur la gorge , et je deviens muet. Voilà un plaisant état pour courir après une jeune femme , à deux lieues de ma retraite. Les Parisiennes vont chez *Esculape-Tronchin*, comme on va aux eaux de Forges ; mais l'air des Alpes fait plus de mal que *Tronchin* ne fait de bien. Il faut un corps d'*Hercule* pour vivre ici ; mais j'y suis libre , et j'ai trouvé que la liberté valait encore mieux que la santé. M'y voilà établi , je m'y suis fait une famille , je ne me transporterai point ; je mourrai , comme *Abraham* , dans le coin de terre que j'ai acheté , et ce sera ma seule ressemblance avec le père des croyans. — 1764.

Vous avez vu , Madame , par ma dernière lettre , que le caractère de *Jean-Jacques* est aussi inconféquent que ses ouvrages. J'espère que madame la maréchale de *Luxembourg* me rendra la justice de croire que je ne hais point un homme qu'elle protège , et que je suis bien loin de persécuter un homme si à plaindre. Il n'a même été persécuté que pour des sentimens qui sont les miens , et je ferais une ame bien noire et bien fotte , de vouloir avilir une philosophie que j'aime , et de faire

— 1764. punir un homme accusé précisément des choses qu'on m'impute.

J'aime mieux vous parler de *Corneille* que de *Rouffeu* ; j'avoue encore que j'aime mille fois mieux *Racine*. Faites-vous relire les pièces de ce dernier, si vous ne les savez pas par cœur ; et vous verrez si , après avoir entendu dix vers , vous n'aurez pas une forte passion de continuer. Dites - moi si , au contraire , le dégoût ne vous saisit pas à tout moment , quand on vous lit *Corneille*. Trouvez-vous chez lui des personnages qui soient dans la nature , excepté *Rodrigue* et *Chimène* qui ne sont pas de lui ?

Cette *Cornélie*, tant vantée autrefois, n'est-elle pas , en cent endroits , une diseuse de galimatias , et une seseuse de rodomontades ? Il y a des vers heureux dans *Corneille* , des vers pleins de force , tels que *Rotrou* en faisait avant lui , et même plus nerveux que ceux de *Rotrou* ; il y a du raisonner ; mais , en vérité , il y a bien rarement de la pitié et de la terreur , qui sont l'ame de la vraie tragédie. Enfin , quelle foule de mauvais vers , d'expressions ridicules et basses , de pensées alambiquées et retournées , comme vous dites ; en trois ou quatre façons également mauvaises ! *Corneille* a des éclairs dans une nuit profonde ; et ces éclairs furent un beau jour pour

pour une nation composée alors de petits-maîtres grossiers, et de pédans plus grossiers encore, qui voulaient sortir de la barbarie. 1764.

Je n'ai commenté ce fatras que pour marier mademoiselle *Corneille* ; c'est peut-être la seule occasion où les préjugés aient été bons à quelque chose. Je ne me passionne point pour *Racine*. Que m'importe sa personne ? je n'ai vécu ni avec lui ni avec *Corneille*. Je ne vais point chercher de quelle mine sort un diamant que j'achète ; je regarde à son poids, à sa grosseur, à son brillant, à ses taches. Enfin, je ne puis ni sentir qu'avec mon goût, ni juger qu'avec mon jugement.

Racine m'enchanté, et *Corneille* m'ennuie. Je vous avouerai même que je n'ai jamais lu ni ne lirai jamais une douzaine de ses pièces que, grâce au ciel, je n'ai point commentées. Ah ! Madame, quand vous voudrez avoir du plaisir, faites-vous relire *Racine* par quelqu'un qui soit digne de le lire ; mais, pour le bien goûter, rappelez-vous vos belles années ; car *Montagne* a dit : Crois-tu qu'un malade rechigné goûte beaucoup les chansons d'*Anacréon* et de *Sapho* ?

Je vous ai trop parlé de vers ; une autre fois, je vous parlerai philosophie. Mille tendres respects. V.

1764.

L E T T R E C L X V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 6 de juillet.

MES divins anges , quoi , toujours un rhumatisme ! Je conçois bien que nous autres agriculteurs des Alpes nous soyons souvent affligés de ce fléau ; mais un ange , une dame de Paris qui n'est jamais exposée aux malignes influences de l'air ! non , ce n'est pas là une maladie de dame. Que dit à cela M. *Fournier* ? Mon cher ange qui n'a point de rhumatisme écrit très-proprement , quoi qu'il en dise , et moi aussi qui ai recouvré la vue jusqu'à ce que je la reperde. Cette vie est pleine de tribulations. Conservez votre santé , mes anges ; cela vaut mieux que des pièces de théâtre , et surtout que les pièces d'aujourd'hui. Je fais donc Pierre le cruel , comme dit M. de *Thibouville* ; je l'ai même confié à M. de *Ximenès* ; ainsi je ne crois pas qu'on puisse en douter. Pour vous , mes braves conjurés , vous avez employé un jésuite pour faire les roués. Je ne fais pas quel nom on donne à la pièce ; je fais seulement qu'elle ne ressemble pas à Bérénice. Le petit jésuite dit qu'il est

très-loin de souhaiter qu'on l'imprime sitôt ; il fera tout ce que vous ordonnez pour *le Kain* ; 1764. il désire seulement qu'on donne un honoraire à un jeune homme qui , depuis dix ans , a copié cinq ou six tragédies , dix ou douze fois chacune , et à qui le petit jésuite doit quelque attention. Ledit défroqué ne veut jamais être connu , à moins qu'ayant été encouragé l'été par un petit succès , il n'en ait un grand pendant l'hiver , après avoir donné la dernière main à ses roués. Vous avez terminé noblement l'affaire du roi de Pologne , et je vous en remercie. *Cramer* viendra sans doute chez vous , et vous lui recommanderez de presser son correspondant d'Italie de dépêcher les livres qu'il a promis , et alors je les aurai. Je suis toujours aux ordres de la *Gazette littéraire* , quoiqu'elle ait mis une certaine note trop flatteuse , à l'extrait de *Pétrarque* ; note à laquelle l'abbé de *Sade* s'obstine , dit-on , à me reconnaître.

Je suis à présent à sec et accablé d'un ouvrage très-considérable , en faveur de la bonne cause. Mes chers anges , respect et tendresse.

1764.

L E T T R E C L X I X.

A M. D A M I L A V I L L E.

6 de juillet.

MON cher frère , je ne perds pas le peu de temps qui me reste à vivre. Je me doute bien de ce que frère *Cramer* vous montrera ; mais je ne crois pas que cet ouvrage doive jamais être vendu avec privilège. Je vous demande en grâce de confondre tout barbare et tout faux frère qui pourrait me soupçonner d'avoir mis la main à ce saint œuvre. Je veux le bien de l'Eglise, mais je renonce de tout mon cœur au martyre et à la gloire. Sachez que DIEU bénit notre Eglise naissante ; trois cents *Messier* distribués dans une province ont opéré beaucoup de conversions. Ah , si j'étais secondé ! mais les frères sont tièdes , les frères ne sont point rassemblés : ce malheureux *Roussseau* n'est fidelle qu'à son caprice et à son amour propre. C'était assurément l'homme le plus capable de rendre de grands services , mais DIEU l'a abandonné. Son *Vicaire savoyard* pouvait faire du bien ; mais cela est noyé dans un roman absurde qu'on ne peut lire. Enfin , ce malheureux s'est rendu indigne de la bonne cause. J'ai été très-fâché de l'excès de folie qui l'a

porté à imprimer que je le persécutais ; il est bien triste qu'un homme qui a passé quelque temps pour notre frère , fasse accroire qu'un de nous le persécute. Mais que voulez-vous ? ce pauvre homme , m'ayant offensé , s'est imaginé que je m'étais vengé. Il ne connaît pas les véritables frères. Une des faiblesses de ce pauvre fou , est de mentir impudemment. Il se vante qu'on a voulu l'engager à écrire contre les jésuites : quelle pitié ! les parlemens avaient bien besoin de *Jean-Jacques* ! Ils ont écrit eux-mêmes , et assurément mieux que lui. Je vous embrasse pieusement , mon cher frère. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CLXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 de juillet.

Mes divins anges , je suis plus affligé des rhumatismes dont vous me parlez , que de la petite disgrâce de l'ex-jésuite. Est-il possible que l'un de mes anges souffre ? cela est bien injuste.

J'ai communiqué au petit défroqué l'histoire de son infortune ; il m'a demandé le secret.

— Il craint que, s'il était connu, cela ne l'empêchât d'avoir un bénéfice ; mais surtout il vous supplie de recommander le secret à M. de Chauvelin. Il vous demande une grâce, c'est de revenir en requête civile, et de hasarder deux ou trois représentations ; car ce pauvre *Poinfinet* ayant protesté que le délit n'a pas été commis par lui, il se pourra que le public soit moins barbare. Un acteur pourrait annoncer que la pièce n'est point de celui à qui on l'attribuait, et qu'un jeune homme docile en étant l'auteur, et ayant fait quelques changemens, on compte sur un peu d'indulgence. Je pense qu'alors l'ouvrage pourrait se relever. On ne risque rien à hasarder la révision. Voyez ce qui est arrivé à *Oreste*, et même à *Zaire*. Vous pourriez, mes anges, en venir à votre honneur ; car enfin, si vous croyez la pièce passable, il faut bien qu'elle le soit.

On ne pourra refuser à *le Kain*, qui a proposé la pièce, de la rejouer ; mais enfin, si la chose était impraticable, en ce cas, je vous supplierais de redemander à *le Kain* l'exemplaire, et de vouloir bien me le renvoyer pour ce pauvre ex-jésuite.

J'attends tous les jours des livres d'Italie ; je ne perds pas assurément de vue la *Gazette littéraire*.

N. B. Mes anges , ne vous découragez pas sur le drame de l'ex-jésuite , à moins que vous n'y ayez senti du froid ; car à cette maladie point de remède. 1764.

L E T T R E C L X X I .

A M. D A M I L A V I L L E .

19 de juillet.

DIEU me préserve , mon cher frère , d'avoir la moindre part au *Dictionnaire philosophique portatif* ! j'en ai lu quelque chose ; cela sent terriblement le fagot. Mais puisque vous êtes curieux de ces ouvrages impies , pour les réfuter , j'en chercherai quelques exemplaires , et je vous les enverrai par la première occasion.

Frère *Cramer* vous a dit qu'il y avait un vieux pédant entouré de vieux in-folio dont le nom seul fait trembler , qui travaillait de tout son cœur à un ouvrage fort honnête ; frère *Cramer* a raison. Je crois que la meilleure manière de tomber sur l'*inf...* est de paraître n'avoir nulle envie de l'attaquer , de débrouiller un peu le chaos de l'antiquité , de tâcher de jeter quelque intérêt , de répandre quelque agrément sur l'histoire ancienne , de faire voir

— 1764. combien on nous a trompés en tout, de montrer combien ce qu'on croit ancien est moderne, combien ce qu'on nous a donné pour respectable est ridicule, de laisser le lecteur tirer lui-même les conséquences.

Il est certain qu'en rassemblant certains points de l'histoire, on peut démêler les véritables sources qu'on nous a long-temps cachées. Cela demande du temps et de la peine, mais l'objet le mérite. L'auteur m'a déjà montré quelques cahiers : il dit que l'ouvrage sera sage, qu'il dira moins qu'il ne pense, et qu'il fera penser beaucoup. Cette entreprise m'intéresse infiniment.

Je suis bien loin de songer à des tragédies. On m'a mandé que les Triumvirs dont vous me parlez sont d'un jeune ex-jésuite qui a du talent. Les jésuites avaient au moins cela de bon, qu'ils aimaient la comédie, et qu'ils en faisaient. Les jansénistes sont les ennemis de tout plaisir honnête.

Mon cher frère, quoique je sois absorbé dans des in-folio, je n'oublie pourtant pas *Corneille*. Il y a un jeune auteur qui a fait la *Jeune indienne* ; il s'appelle, je crois, M. de *Champfort*. Il y a un M. *Duclairon*, auteur du *Gromwell*. Il me semble que quiconque travaille pour le théâtre a droit à un *Corneille* : il faut que les disciples aient notre maître devant

les yeux. Je vous supplie donc de vouloir bien
avertir *Duchefne* d'envoyer prendre chez vous
deux exemplaires pour ces deux messieurs :
vous ferez , je crois , une très-bonne œuvre.

Est-il vrai que monsieur le contrôleur général
rembourse quatre millions d'effets royaux ?
cela n'a guère de rapport à *Corneille* ; mais il
faut s'instruire un peu des affaires publiques.

Je ne fais rien de nouveau ; je moissonne
mes champs , et quelques vérités éparées dans
de mauvais livres ; ce sont de vieux arsenaux
dans lesquels je trouve des armes rouillées
qui ne laisseront pas d'être aiguës , et dont
jetâcherai de me servir avec toute la discrétion
possible.

Je gémis toujours de n'être pas aidé par
quelqu'un de nos frères ; cela fait saigner le
cœur. Vous seul me consolez et m'encouragez.

Je vous embrasse de tout mon cœur. *Ecr.*
l'inf.

1764.

L E T T R E C L X X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de juillet.

V O I C I , mes anges , la lettre du conjuré de Turin , qui m'est venue après le récit que vous m'avez fait de notre défaite. Je suis persuadé que M. de *Chauvelin* vous a écrit dans le même goût ; les conjurés en agissent rondement les uns avec les autres. Il me paraît bien difficile que mes anges , M. le duc de *Praslin*, M. de *Chauvelin* , maman et moi (qui sommes assez difficiles) , nous nous soyons tous si grossièrement trompés. Mon avis serait qu'au voyage de Fontainebleau , M. de *Praslin* ourdît , sous main , une petite brigue pour faire jouer les roués. Je présume qu'on ne se soucie point du tout à la cour d'humilier *Poinfinet de Sivry* , et que le ton de la pièce ne déplairait pas à beaucoup d'honnêtes gens qui sont plus familiarisés que le parterre avec l'histoire romaine.

Amusez-vous , je vous prie , à me dire ce qui a le plus révolté ce cher parterre dans l'œuvre de *Poinfinet de Sivry*.

Comment se porte madame l'ange ? Respect et tendresse.

LETTRE CLXXIII.

1764

A U M E M E.

18 de juillet.

COMMENT se porte madame l'ange ? Vous souvenez-vous de Sémiramis ? comme elle fut jouée froidement ; comme elle tomba à la première représentation ? On dit qu'il n'y a point d'action dans les roués ; il me semble qu'il y en a beaucoup , et qu'un *Pompée* un peu fermé eût fait une grande impression. Est-il vrai que *Molé* est incapable de jouer les rôles vigoureux ? en ce cas , pourquoi lui avoir donné *Pompée* ? l'ex-jésuite comptait que *le Kain* jouerait ce rôle. Quoi qu'il en soit , mes divins anges , *le Kain* a écrit au désfroqué ; et voici ma réponse que je prends la liberté de vous adresser.

Plus j'y pense , plus je crois que la pièce , jouée avec chaleur , n'aurait point refroidi. Si je me trompe , détrompez-moi ; car j'aime encore plus la vérité que je n'aime les jésuites , et presque autant que j'aime mes anges à qui je suis dévoué pour toute ma vie. V.

1764. LETTRE CLXXIV.

A M. DAMILAVILLE.

21 de juillet.

ON m'a dit, mon cher frère, qu'une traduction d'une pièce anglaise, en trois actes, intitulée Saül et David, se débite à Paris sous mon nom. C'est un libraire, nommé *Besogne*, qui a eu cette insolence et cette malice. Je regarde ces supercheries des libraires comme des crimes de faux : on est aussi coupable de mettre sur le compte d'un auteur un ouvrage dangereux, que de contrefaire son écriture.

Je me trouve dans des circonstances épineuses où ces odieuses imputations peuvent me faire un tort irréparable, et empoisonner le reste de ma vie. Je veux bien être confesseur, mais je ne veux pas être martyr. Je vous prie, mon cher frère, au nom de l'amour de la vérité qui nous unit, de vouloir bien faire parvenir cette lettre à M. *Marin*. Il me semble qu'il vaut mieux s'adresser à ceux qui sont à portée de parler aux gens en place, que de fatiguer, par des défaveux, dans des journaux, un public qui ne vous croit pas. C'est un triste métier que celui d'homme de

lettres ; mais il y a quelque chose de plus dangereux , c'est d'aimer la vérité. 1764.

Jé ne me console point de voir que ceux qui devraient combattre les uns pour les autres , sous le même drapeau , soient ou des poltrons , ou des déserteurs , ou des ennemis. La folie de *Rousseau* m'afflige. Est-il vrai que c'est à *Duclos* qu'il écrivait cette indigne lettre dans laquelle il disait que j'étais *le plus violent et le plus adroit de ses persécuteurs* ? y eut-il jamais une démence plus absurde ? moi , persécuter l'auteur du *Vicaire savoyard* ! moi , persécuter quelqu'un ! j'ai toujours sur le cœur cette étrange calomnie. Faut-il , mon cher frère , qu'on ait à la fois les fidelles et les infidelles à combattre , et qu'on passe pour un persécutateur , tandis qu'on est soi-même persécuté ! tout cela fait saigner le cœur : l'amitié seule d'un philosophe peut guérir ces blessures.

J'attends toujours une occasion pour vous envoyer un petit paquet pour vous et pour vos intimes. Dieu nous garde de jeter le pain de DIEU aux chiens !

Si la lettre de M. *Panckoucke* m'a fait rire , celle de M. *Elie de Beaumont* m'afflige. Est-il possible qu'on perde un tel procès , et qu'on ne soit pas le fils de son père , parce que ce père a fait un voyage en Suisse ! Qu'on dise

— pour mettre ordre à ses affaires, ce qui ne
 . 1764. sera pas aisé. Son frère est toujours mon voisin, et mène la vie du monde la plus philosophique. Quoique les finances de la France soient encore plus dérangées que celles du Virtemberg, il paraît cependant qu'on a beaucoup de confiance dans le nouveau ministère. M. de *Laverdy* fait assurément mieux que ses prédécesseurs, car il ne fait rien du tout, et cela donne de grandes espérances.

Je crois actuellement M. de *Lauraguais* jugé. Vous croyez bien que je m'intéresse au bienfaiteur du théâtre; il l'a tiré de la barbarie; et s'il y a aujourd'hui un peu d'action sur la scène, c'est à lui qu'on en est redevable. Avec tout cela, on peut fort bien avoir tort avec sa femme et avec soi-même; j'ai peur qu'il ne soit dans ce cas, et qu'il ne soit ni sage ni heureux.

J'ai toujours eu envie de prendre la liberté de vous demander ce que vous pensez de l'affaire de M. de *Lalli*: on commence toujours en France par mettre un homme trois ou quatre ans en prison, après quoi on le juge. En Angleterre, il n'aurait du moins été emprisonné qu'après avoir été condamné, et il en aurait été quitte pour donner caution, comme dans la comédie de l'Ecoffaise. *La Bourdonais* fut quatre ans à la bastille; et quand il fut
 déclaré

déclaré innocent, il mourut du scorbut qu'il avait gagné dans ce beau château. 1764.

Je ne fais si j'ai eu l'honneur de vous mander que M. *Fargès*, maître des requêtes, en opinant dans l'affaire des *Calas*, avait dit, en renforçant sa petite voix, qu'il fallait faire rendre compte au parlement de Toulouse de sa conduite inique et barbare. M. d'*Aguesseau* trouva l'avis un peu trop ferme : *Oui, Messieurs*, reprit M. *Fargès*, *je persiste dans mon avis ; ce n'est pas ici le cas d'avoir des ménagemens*. Voilà tout ce qui est parvenu dans ma profonde retraite.

On me parle beaucoup de vos landes qu'on a voulu défricher, et de votre mer qu'on a voulu dessaler ; je ne croirai ni l'un ni l'autre que quand vous aurez daigné me dire si la chose est vraie. Ces deux entreprises me paraissent également difficiles. Je souhaite non-seulement que vous dessaliez l'Océan et la Méditerranée, mais que vous fassiez cette expérience sur cent vaisseaux de ligne.

Vous savez, Monseigneur, que j'ai eu la hardiesse de vous demander si, dans la Saintonge et l'Aunis, les huguenots ont des espèces de temples. Je vous demande bien pardon d'être si questionneur.

Daignez recevoir, avec votre indulgence ordinaire, mes questions, mon tendre respect et mon inviolable attachement. V.

1764.

L E T T R E C L X X V I.

A MADEMOISELLE CLAIROU.

Aux Délices, 24 de juillet.

QUOIQUE j'aye très-peu vécu à Paris, Mademoiselle, j'y ai vu retrancher au théâtre la première scène de Cinna. Je vous félicite de l'avoir rétablie, et encore plus de n'avoir point dit : *ma chère ame*. Je vous prie de vouloir bien lire les remarques sur l'épître dédicatoire qui est au-devant de Théodore : vous y verrez que je mérite, aussi-bien que M. Huern, les censures de maître le Dain; mais vous y verrez en même temps que les papes et leurs confesseurs approuvent un art que vous avez rendu respectable par vos talens et par votre mérite. J'ai passé ma vie à combattre en faveur de votre cause, et je suis presque le seul qui ait eu ce courage. Si les acteurs qui ont du talent avaient assez de fermeté pour déclarer qu'ils cesseront de servir un public ingrat, tant qu'on cessera de leur rendre les droits qui leur appartiennent, on ferait bien obligé alors de réparer une si cruelle injustice. Il y a long-temps que je l'ai proposé; mes conseils ont été aussi inutiles que mes services.

Je ne fais comment les imprimeurs allemands

ont imprimé dans les Horaces , *situation plus haute* au lieu de *situation plus touchante* ; mais ce sont des allemands , et les Français ne seront que des Velches tant qu'ils s'obstineront à vouloir flétrir le seul art qui leur fasse honneur dans l'Europe. Médiocres et faibles imitateurs , presque dans tous les genres , ils n'excellent qu'au théâtre , et ils veulent le déshonorer. 1764.

J'ai un assez joli théâtre à Ferney , mais je vais le faire abattre , si vous n'êtes pas assez philosophe pour y venir. Vous seule m'avez quelquefois fait regretter Paris. Comptez que personne ne vous honore autant que votre , &c.

L E T T R E C L X X V I I .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

26 de juillet.

JE commence , Madame , par vous supplier de me mettre aux pieds de madame la maréchale de *Luxembourg*. Son protégé *Jean-Jacques* aura toujours des droits sur moi , puisqu'elle l'honore de ses bontés ; et j'aimerai toujours l'auteur du *Vicaire savoyard* , quoi qu'il ait fait et quoi qu'il puisse faire. Il est vrai qu'il n'y a

— point en Savoie de pareils vicaires ; mais il
1764. faudrait qu'il y en eût dans toute l'Europe.

Il me semble, Madame, qu'au milieu de toutes vos privations vous pensez précisément comme madame de *Maintenon*, lorsqu'à votre âge elle était reine de France : elle était dégoûtée de tout, c'est qu'elle voyait les choses comme elles sont, et qu'elle n'avait plus d'illusions. Vous souvient-il d'une de ses lettres dans laquelle elle peint si bien l'ennui et l'insipidité des courtisans ?

Si vous jouissiez de vos deux yeux, je vous tiendrais bien plus heureuse que les reines, et surtout que leurs suivantes. Maîtresse de vous-même, de votre temps, de vos occupations, avec du goût, de l'imagination, de l'esprit, de la philosophie et des amis, je ne vois pas quel sort pourrait être au-dessus du vôtre ; mais il faut deux yeux, ou du moins un, pour jouir de la vie.

Je fais ce qui en est, avec mes fluxions horribles qui me rendent quelquefois entièrement aveugle : je n'ai pas vos ressources ; vous êtes à la tête de la bonne compagnie, et je vis dans la retraite ; mais je l'ai toujours aimée, et la vie de Paris m'est insupportable.

Dieu soit béni de ce que M. le président *Hénault* aime le monde autant qu'il en est aimé, et qu'il vit dans une heureuse dissipa-

tion ! J'aimerais peut-être encore mieux qu'il —
 le partageât uniquement entre vous et lui : 1764.
 même ; il ne trouvera jamais de société plus
 charmante que ces deux-là.

On m'a dit aujourd'hui du mal de la santé
 de M. d'*Argenson* ; c'est le seul mal qu'on puisse
 dire de lui. Il ne se soucie guère que je m'inté-
 resse à son bien-être ; mais cela ne me fait
 rien , et je lui serai toujours très-attaché. Il
 n'y a plus de santé dans le monde ; j'entends
 dire que mon frère d'*Alembert* , qui vous fait
 quelquefois sa cour , est assez mal. Celui-là
 est bien philosophe , et méprise souveraine-
 ment les pauvres préjugés qui empoisonnent
 la vie. La plupart des hommes vivent comme
 des fous , et meurent comme des fots ; cela
 fait pitié.

Ne lisez-vous pas quelquefois l'histoire ? ne
 voyez-vous pas combien la nature humaine
 est avilie depuis les beaux temps des Romains ?
 n'êtes-vous pas effrayée de l'excès de la sottise
 de notre nation ? et ne voyez-vous pas que
 c'est une race de singes , dans laquelle il y a
 eu quelques hommes ?

Adieu , Madame ; je suis un peu malade ,
 et je ne vois pas le monde en beau. Ayez
 soin de votre santé , supportez la vie , méprisez
 tout ce qui est méprisable , fortifiez votre âme
 tant que vous pourrez , digérez , conversez ,
 dormez.

— 1764 J'oubliais de vous parler de *Cornélie*. C'était, à ce que dit l'histoire, une assez sotte petite femme qui ne se mêla jamais de rien. *Corneille* a très-bien fait de l'ennoblir ; mais je ne puis souffrir qu'elle traite *César* comme un marmouset.

Permettez-moi de croire que l'amour n'est pas la seule passion naturelle ; l'ambition et la vengeance sont également l'apanage de notre espèce, pour notre malheur. Je souscris d'ailleurs à toutes vos idées, excepté à ce que vous dites sur l'abbé *Pellegrin* et sa *Pélopée*. Le grand défaut de notre théâtre, à mon gré, c'est qu'il n'est guère qu'un recueil de conversations en rimes.

Mille tendres respects. V.

LETTRE CLXXVIII.

A M. DAMILAVILLE.

26 de juillet.

ON dit frère *Protagoras* malade : Dieu nous le conserve, mon cher frère ; car, sans lui et frère *Platon*, que deviendraient les initiés ?

Faudra-t-il donc que je meure sans avoir vu les derniers tomes de cette *Encyclopédie* dont j'attends mon salut ? Dieu veuille que ces

derniers tomes soient cent fois plus forts que les premiers ! c'est ainsi qu'il faut répondre aux persécuteurs. 1764.

On en est en Hollande à la troisième édition de la Tolérance ; cela prouve qu'on est plus raisonnable en Hollande qu'à Paris. Par quelle fatalité craint-on toujours la raison dans votre pays ? est-ce parce que les Velches ne sont pas faits pour elle ? ou est-ce parce qu'ils la faisaient avec trop d'empressement ? Que nos frères de Paris se consolent au moins par les progrès que fait la vérité dans les pays étrangers ; ils sont prodigieux. Presque tous les juifs portugais , répandus en Hollande et en Angleterre , sont convertis à la raison : c'est un grand pas , comme vous savez , mon cher frère , vers le christianisme. Pourquoi donc tant craindre la raison chez les Velches ? O pauvres Velches ! ne serez-vous célèbres en Europe que par l'opéra comique ?

M. Panckoucke est tout effaré de ce qu'une partie de sa lettre a couru ; il dit qu'il la défavouera. J'ai la lettre signée de sa main , et je la ferai contrôler comme un billet au porteur. Ce que j'ai , je crois , de meilleur à faire , c'est de vous envoyer l'original. Vous verrez qu'on ne l'a point falsifié , et vous ferez à portée de convaincre les incrédules , pièces en main.

Mon cher frère aura , dans quinze jours ,

— un petit paquet qu'un genevois, venu d'Angle-
 1764 terre, lui apportera. Je suis bien malade, mais
 je combats jusqu'au dernier moment pour la
 bonne cause. *Ecr. l'inf.*

L E T T R E C L X X I X.

A M. L E K A I N.

Juillet.

MON cher grand acteur, le petit ex-jésuite, auteur de ce malheureux drame, m'est venu trouver; il faut encourager la jeunesse: je l'ai engagé à retravailler son ouvrage, et il doit vous être remis. Je doute fort que, malgré tous ses soins, vous trouviez un libraire qui veuille l'imprimer; il n'y a que les succès qui enhardissent les libraires. Je crois que votre intérêt serait de reprendre la pièce sans annoncer de corrections; mais, en distribuant de nouveaux rôles, il se pourrait que cette pièce bien représentée plût au moins à quelques amateurs. Je fais que le sujet n'en est pas fort touchant; je fais même que l'opéra comique, où l'on joue les contes de *la Fontaine*, et où il n'est question que de tetons, de baisers et de jouissances, inspire beaucoup de froideur pour tout spectacle sérieux; mais il y a un
 petit

petit nombre de gens qui aiment les sujets ———
 tirés de l'histoire romaine ; et, si ce petit 1764.
 nombre est content, vous tirerez alors quelque
 parti de l'impression. L'auteur m'a conjuré de
 vous engager à ne point demander de privi-
 lège ; il vous prie encore de supprimer ce
 titre emphatique de *partage du monde*, titre
 qui promet trop, qui ne tient rien, et qui
 n'est pas le sujet de la pièce. Il prétend que
 vous pourriez obtenir un ordre des premiers
 gentilshommes de la chambre pour jouer la
 pièce à Fontainebleau ; c'est une vraie pièce
 de ministres ; vous en donneriez quelques
 représentations à Paris, cela demanderait peu
 de travail. Voyez ce que vous pouvez faire ;
 mandez-moi vos idées, afin que je les com-
 munique au jeune auteur. Je vous embrasse du
 meilleur de mon cœur.

Si vous voulez absolument faire imprimer
 l'ouvrage du petit désroqué, je pense qu'il
 faudra changer ses *a* en *o*. Il a voulu suivre
 mon orthographe, cela lui ferait tort ; on le
 prendrait pour un disciple.

N. B. Si vous prenez ce stérile parti d'im-
 primer sans jouer, si vous jouez sans imprimer,
 si vous gardez le manuscrit du prêtre sans
 imprimer ni jouer ; en un mot, quelque chose
 que vous fassiez, il vous prie de retrancher au

— quatrième acte , scène troisième , tout ce qui
1764. est entre ces deux vers.

Elle coûtera cher , elle sera fatale.

.

Adieu ; que mon épouse , en apprenant mon sort.

Plus on retranche en prose , en vers , en
tout genre , excepté en finance , moins on fait
de sottises.

LETTRE CLXXX.

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

6 d'auguste.

MADAME ANGE ,

PUISQUE votre belle main écrit , je me flatte
que vos jambes vont mieux ; et c'est-là une de
mes consolations. Quand il fait bien beau,
j'écris aussi ; mes fluxions sur les yeux me
laissent alors quelque relâche , et je redeviens
aveugle au temps des neiges : c'est du moins
de la variété , et il en faut un peu dans la vie.
J'aime déjà votre ambassadeur vénitien de tout
mon cœur. Je le supplierais d'accepter ma
maison des Délices , où il pourrait vivre comme
le signor *Pococurante* , et rétablir sa santé à son

aise , si MM. les ducs de *Lorges* et de *Randan* n'avaient prévenu votre ambassadeur. Ils amènent des acteurs , ils veulent jouer la comédie sur mon petit théâtre de *Ferney* : vous devinez combien tout cela entraîne d'embarras. Les plaisirs bruyans ne sont pas faits pour un vieillard malin gre tel que j'ai l'honneur de l'être. J'aimerais bien mieux philosopher paisiblement avec M. *Tiepolo*. Je tâcherai de m'arranger pour le recevoir et pour lui plaire ; je suis plus languissant que lui , et il me paraît que je lui conviens assez.

Je ne fais si c'est vous , Madame , ou monsieur d'*Argental* qui a reçu un petit mémoire tiré d'Espagne , fort propre à figurer dans la *Gazette littéraire*. J'ai découvert un ancien *Cid* dont *Corneille* avait encore plus tiré que de celui de *Guilain de Castro* , le seul qu'on connaisse en France. C'est une anecdote curieuse pour les amateurs : je voudrais bien en déterrer quelquefois de pareilles ; mais les correspondans que *Cramer* m'avait donnés ne me fournissent rien. Je ne fais s'il vous a rendu ses devoirs à Paris. Il a bien mal fait de faire imprimer séparément les *Commentaires* sur *Corneille* ; il aurait été plus utile à la famille *Corneille* et aux *Cramer* d'augmenter le nombre des exemplaires pour les souscripteurs , et de supprimer sa petite édition : tout cela

— 1764. d'ailleurs est plein de fautes d'impression qu'il avait promis de corriger : mais qui promet de se corriger ne tient jamais sa parole en aucun genre ; il n'y a que mon petit ex-jésuite qui songe sérieusement à se réformer. Il y travaille déjà ; il m'a envoyé des situations nouvelles , des sentimens , des vers ; j'espère que vous n'en ferez pas mécontente. Il dit qu'il veut absolument en venir à son honneur , et qu'une conspiration conduite par vous doit réussir tôt ou tard. J'ai été assez édifié de la confiance de ce jeune défroqué. Il ne s'est point dépité , il ne s'est point découragé , il a couru sur le champ au remède. Voici un petit mot qu'il vous supplie , Madame , de faire remettre au grand acteur. Le petit jésuite supplie ses anges de lui renvoyer sa guenille ; vous en aurez bientôt une nouvelle : il n'abandonne jamais ce qu'il a commencé : il dit qu'il faut mourir à la peine ou réussir ; c'est un opiniâtre personnage. Voici bientôt le temps où nous allons établir la pension de *Pierre Corneille* ; ce sera M. *Tronchin* qui s'en chargera ; elle ne peut être en meilleures mains. L'affaire sera plus prompte et plus nette ; c'est un grand plaisir que monsieur *Tronchin* nous fait. La petite *Corneille-Dupuits* est à vos pieds , et moi aussi.

Ma nièce partage tous les sentimens qui m'attachent à vous pour la vie.

L E T T R E C L X X X I.

1764.

A M. D A M I L A V I L L E.

9 d'auguste.

MON cher frère, vous fatiguerai-je encore du dépôt de mes lettres que vous avez la bonté de faire parvenir à leur destination? En voici une que je vous supplie de faire tenir à M. *Blin de Sainmore*, à qui vous avez donné un *Corneille*. Il a fait une petite brochure contre les préjugés de la littérature, qui me paraît assez bien, quoiqu'elle ne soit pas assez approfondie. Vous savez qu'il faut encourager tous les ennemis des préjugés.

S'il vous restait quelques exemplaires de *Corneille*, je vous supplierais d'en faire tenir un à M. le marquis *Albergati*, sénateur de Bologne; mais comment envoyer à Bologne? Je crois que tout va par les voitures publiques, et qu'en mettant le paquet à la diligence de Lyon, il arriverait à bon port; mais je ne veux pas vous causer un tel embarras, et abuser à ce point de votre amitié et de votre activité, deux bonnes qualités que je souhaite à frère *Thiriot*.

1764. Il faut que je vous conte que *Palissot* ne s'éloigne pas de vouloir se raccommo-
der avec les philosophes. Il m'a écrit plusieurs fois; je lui ai répondu que je ne pouvais lui pardonner d'avoir attaqué des gens de mérite, qui, pour la plupart ayant été persécutés, devaient être sacrés pour lui.

J'en reviens toujours à gémir avec vous de voir les philosophes attaqués par ceux-mêmes qui devraient l'être, par ceux qui pensent comme nous, et qui auraient combattu sous les mêmes étendards, s'ils n'avaient pas été possédés du démon de l'envie et de celui de la satire. Par quelle fureur enragée, quand on veut être satirique, n'exerce-t-on pas ce talent contre les persécuteurs des gens de bien, contre les ennemis de la raison, contre les fanatiques ?

Dites-moi, je vous prie, si frère *Platon* est lié avec le secrétaire de notre académie. Je crois que ce secrétaire ne fera jamais l'ennemi de la philosophie; mais je ne crois pas qu'il veuille se compromettre pour elle. Nous avons des compagnons, mais nous n'avons point de guerriers.

Vous souvenez-vous du petit ouvrage attribué à *Saint-Evremond* ? On le réimprime en Hollande, revu et corrigé, avec plusieurs autres pièces dans ce goût. On m'en a promis

quelques exemplaires que je ne manquerai
pas de faire passer à mon cher frère. 1764.

Bonsoir ; je ferme ma lettre , et je vous jure
que ce n'est pas pour être oisif. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CLXXXII.

A M. HELVETIUS.

13 d'auguste.

J'AI lu deux fois votre lettre , mon cher philosophe , avec une extrême sensibilité ; c'est ma destinée de relire ce que vous écrivez. Mandez-moi , je vous prie , le nom du libraire qui a imprimé votre ouvrage en anglais , et comment il est intitulé ; car le mot *esprit* , qui est équivoque chez nous , et qui peut signifier l'ame , l'entendement , n'a pas ce sens louche dans la langue anglaise. *Wit* signifie esprit dans le sens où nous disons avoir de l'esprit , et *understanding* signifie esprit dans le sens que vous l'entendez.

Certainement votre livre ne vous eût point attiré d'ennemis en Angleterre ; il n'y a ni fanatiques ni hypocrites dans ce pays-là ; les Anglais n'ont que des philosophes qui nous instruisent , et des marins qui nous donnent sur les oreilles. Si nous n'avons point de

— 1764. marins en France, nous commençons à avoir des philosophes ; leur nombre augmente par la persécution même. Ils n'ont qu'à être sages, et surtout être unis, comptez qu'ils triompheront ; les fots redouteront leur mépris, les gens d'esprit seront leurs disciples. La lumière se répandra en France comme en Angleterre, en Prusse, en Hollande, en Suisse, en Italie même ; oui, en Italie. Vous seriez édifié de la multitude des philosophes qui s'élèvent sourdement dans le pays de la superstition. Nous ne nous soucions pas que nos laboureurs et nos manœuvres soient éclairés, mais nous voulons que les gens du monde le soient, et ils le feront ; c'est le plus grand bien que nous puissions faire à la société ; c'est le seul moyen d'adoucir les mœurs que la superstition rend toujours atroces.

Je ne me console point que vous ayez donné votre livre sous votre nom ; mais il faut partir d'où l'on est.

Comptez que la grande dame a lu les choses comme elles sont imprimées, qu'elle n'a point lu le mot *abominable*, et qu'elle a lu *le repentir du grand Fénelon*. Soyez sûr encore que ce mot a fait un très-bon effet ; soyez sûr que je suis très-instruit de ce qui se passe.

Je n'ai lu dans *Palissot* aucune critique des propositions dont vous me parlez : il faut que

ces critiques mal-honnêtes soient dans quelques feuilles ou supplémens de feuilles qui ne me soient pas encore parvenus. 1764.

Vous pouvez m'écrire, mon cher philosophe, très-hardiment. Le roi doit savoir que les philosophes aiment sa personne et sa couronne, qu'ils ne formeront jamais de cabale contre lui, que le petit-fils d'*Henri IV* leur est cher, et que les *Damiens* n'ont jamais écouté des discours affreux dans nos antichambres. Nous donnerions tous la moitié de nos biens pour fournir au roi des flottes contre l'Angleterre; je ne fais si ses tuteurs en feraient autant. Pour moi, je défriche des terres abandonnées, je dessèche des marais, je bâtis une église, je soulage comme vous les pauvres, et je dis hardiment, par la poste, que le discours de maître *Joli de Fleuri* est un très-mauvais discours. Je prends tout le reste fort gaiement, et j'ai un peu les rieurs de mon côté.

J'ai trouvé de très-beaux vers dans le poëme que vous m'avez envoyé; je souhaite passionnément d'avoir tout l'ouvrage; adressez-le à M. le Normand, ou à quelque autre contre-signeur. Vivez, pensez, écrivez librement, parce que la liberté est un don de DIEU, et n'est point licence.

Il y a des choses que tout le monde fait, et qu'il ne faut jamais dire, à moins qu'on

— ne les dise en plaisantant. Il est permis à la
 1764. *Fontaine* de dire que cocuage n'est point un mal, mais il n'est pas permis à un philosophe de démontrer qu'il est du droit naturel de coucher avec la femme de son prochain. Il en est ainsi, ne vous déplaît, de quelques petites propositions de votre livre. L'auteur de la fable des abeilles vous a induit dans le piège.

Au reste, il ne faut jamais rien donner sous son nom. Je n'ai pas même fait la Pucelle; maître *Joli de Fleuri* aura beau faire un réquisitoire, je lui dirai qu'il est un calomniateur, que c'est lui qui a fait la Pucelle qu'il veut méchamment mettre sur mon compte.

Adieu, mon cher philosophe; je vous salue en *Platon*, en *Confucius*, vous, madame votre femme, vos enfans; élevez-les dans la crainte de DIEU, dans l'amour du roi et dans l'horreur des fanatiques, qui n'aiment ni DIEU, ni le roi, ni les philosophes.

LETTRE CLXXXIII.

1764.

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

13 d'auguste.

VOTRE ami M. *Tiepolo*, Madame, est arrivé très-malade. J'ai envoyé tous les jours chez lui. Je lui ai mandé que j'étais à ses ordres. Je n'ai pu aller le voir; et voici mes raisons. J'ai prêté les *Délices* à MM. les ducs de *Randan* et de *Lorges*. M. le prince *Camille* arrive; madame la présidente de *Gourgues* et madame la marquise de *Faucourt* sont à Genève; c'est une procession qui ne finit point. Je suis à deux lieues de cette ville. Si je faisais une visite, il faudrait que j'en fisse cent; ma santé ne me le permet pas. Je passerais ma vie à courir, je perdrais tout mon temps, et je ne veux pas en perdre un instant. Les tristes assujettissemens auxquels mes maladies continuelles me condamnent, me forcent à la vie sédentaire. Tout ce que je puis faire, c'est de bien recevoir ceux qui me font l'honneur de venir dans mon hermitage. J'ai acheté assez cher la liberté tranquille dans laquelle je finis mes

— 1764. jours , pour n'en faire pas le sacrifice. Monsieur l'ambassadeur de Venise m'a promis qu'il viendrait à Ferney ; nous aurons grand soin de l'amuser et de lui plaire ; nous le promènerons ; il verra un pays plus beau que la Brenta , et nous lui jouerons la comédie : c'est tout ce que je ferais pour un doge.

Je crois que vous recevrez à la fois monsieur d'*Argental* et ma lettre ; ainsi , Madame , je vais parler à tous deux de mon petit ex-jésuite. Il m'est venu trouver avec une lettre de M. de *Chauvelin* , l'ambassadeur , qui persiste toujours dans son goût pour les roués. Je lui ai dit que votre avis était qu'ils fussent imprimés , mais qu'il fallait en retrancher des longueurs , et même des scènes qui font languir l'action ; qu'il fallait surtout y semer des beautés frappantes , et faire passer l'atrocité du sujet à la faveur de quelques morceaux saillans , fortifier le dialogue , retrancher , ajouter , corriger. Il n'en a pas dormi ; il a réformé des actes entiers ; un peu de dépit , peut-être , lui a valu du génie. Il a voulu que ses anges en vinssent à leur honneur , et que ce qu'ils ont cru passable devînt digne d'eux. Je suis très-content des sentimens de ce pauvre diable qui paraît vous être infiniment attaché ; cela est tout jeune et plein de bonne volonté.

Ayez donc la bonté , mes anges , de faire

retirer l'exemplaire de *le Kain* aussi-bien que les rôles. Je conseillerais à *le Kain* de faire imprimer l'ouvrage lui-même, et de le débiter à son profit; peut-être y gagnerait-il plus qu'avec un libraire. Il y a tant de gens qui font des recueils de toutes les pièces bonnes ou mauvaises, qu'on ne risque presque rien. D'ailleurs le petit prêtre serait très-fâché qu'il y eût un privilège; ces privilèges entraînent toujours des procès. C'est assez que notre grand acteur fasse un profit honnête de cette édition. 1764.

L'auteur compte vous envoyer l'ouvrage dès qu'il sera au net. Il ne faudra à *le Kain* qu'une permission tacite. On mettra une petite préface au-devant de l'ouvrage, le tout sous l'approbation des anges, à qui l'ex-jésuite a voué un culte d'hyperdulie pour le moins.

Je n'ai pas la moindre facétie italienne pour fournir à la gazette. De plus, comment pourrai-je y pourvoir à présent que j'ai les roués sur les bras? Un petit jésuite à conduire n'est pas une besogne aisée. Toutefois, divins anges, daignez dire dans l'occasion un mot des dixmes. Je crains la Saint-Martin autant que les buveurs l'aiment. Je suis à vos pieds et au bout de vos ailes. V.

1764. LETTRE CLXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 d'auguste.

MES divins anges, j'ai montré votre lettre et votre savant mémoire au petit défroqué. Je lui ai dit : Vous voyez que les anges pensent comme moi. Combien de fois, petit frère, vous ai-je averti qu'il ne fallait pas qu'on envoyât *Julie* prier DIEU, quand on va assassiner les gens ; cela seul serait capable de faire tomber une pièce. Je m'en suis bien douté, m'a-t-il répondu, et j'ai eu toujours de violens scrupules. Que n'avez-vous donc supprimé cette sottise ? elle est corrigée, a dit le pauvre enfant, aussi-bien que tous les endroits que vos anges reprennent. J'ai pensé absolument comme eux, mais j'ai corrigé trop tard. Je m'étais follement imaginé que la chaleur de la représentation sauverait mes fautes : je suis jeune, j'ai peu d'expérience, je me suis trompé. J'ose croire que si la pièce, telle qu'elle est aujourd'hui, était bien jouée à Fontainebleau, elle pourrait reprendre faveur.

Je vous avoue, mes anges, que la simplicité, la candeur et la docilité de ce bon petit frère

m'ont attendri. Je vous envoie son drame que je crois assez passablement corrigé. Je le mets sous l'enveloppe de M. le duc de *Praſlin*, et je vous en donne avis. 1764.

Je n'ai pas encore pu voir votre aimable ambassadeur vénitien. Il est malade à Genève, et moi à Ferney. Des pluies horribles inondent la campagne, et interdisent tout voyage. J'envoie savoir tous les jours de ses nouvelles.

Vous ne m'aviez pas dit que vous feriez bientôt un tour à Villars. M. le duc de *Praſlin* a sans doute le plus beau palais qui soit autour de Paris, et dans la plus vilaine situation. On dit que tout est horriblement dégradé.

Je compte bien sur ses bontés pour nos pauvres dixmes. Gare la Saint-Martin.

Respect et tendresse.

J'oubliais de vous dire que ce pauvre ex-jésuite a été très-fâché qu'on ait intitulé son drame : Le partage du monde. C'est un titre de charlatan.

1764.

L E T T R E C L X X X V.

A U M E M E.

22 d'auguste.

Vous avez probablement , divins anges , reçu le gros paquet adressé à M. le duc de *Praslin*. Vous devez être las des fatras de mon ex-jésuite. Il n'y a que vos excessives bontés , soutenues de l'amour du tripot , qui puissent combattre le dégoût que doit vous donner cette œuvre tant rapetassée. Pour moi je n'en suis plus juge , et , à force de regarder , je ne vois plus rien. Monsieur l'ambassadeur persiste toujours dans son goût pour les roués ; mais il est comme moi chez des allobroges , et il se peut que , dans la disette du bon , il trouve le mauvais passable. On me mande que la pauvre comédie française est déserte , et qu'il faut que vous vous en teniez dorénavant à l'opéra comique. Vous êtes en tout sens dans le temps de la décadence. Continuez , ô Velches ! Je viens de lire deux nouveaux tomes de *l'Histoire de France*. *Maimbourg* , *Daniel* , sont des *Tite-Live* en comparaison de cette rapsodie ampoulée. Tout est du même genre. Je ne veux plus rien écrire du tout , de peur que la maladie ne me gagne.

Est-il

Est-il vrai que le marquis , frère de la marquise , n'a plus les bâtimens , et que tous les artistes le regrettent ? Les mémoires de ce fou de *Déon* courent l'Europe. Nouvel avilissement pour les Velches. 1764.

Que faire ? cultiver son jardin ; mais surtout conserver ses dixmes. Je vous implore contre la sainte Eglise.

L E T T R E C L X X X V I.

A M. DAMILAVILLE.

24 d'auguste.

MON cher frère , je vous garderai assurément le secret sur ce que vous me mandez du secrétaire. Ce n'était pas ainsi qu'en usaient les premiers fidelles. *Pierre* et *Paul* se querellèrent , mais ils n'en contribuèrent pas moins à la cause commune. Quand je songe quel bien nos fidelles pourraient faire , s'ils étaient réunis , le cœur me saigne.

Je n'ai assurément nulle envie de lier aucun commerce avec le calomniateur ; j'ai été bien aise seulement de vous informer qu'il commençait à se repentir.

Eh bien , vous voyez que , de tous les gens de lettres qui m'ont écrit que je n'avais pas

— assez critiqué *Corneille* , il n'y a que M. *Blin de*
 1764. *Sainmore* qui ait pris ma défense. Soyons
 étonnés après cela que les philosophes nous
 abandonnent. Les hommes sont presque tous
 paresseux et poltrons , à moins qu'une grande
 passion ne les anime.

Je sens bien qu'on aurait pu faire un
 ouvrage plus instructif que la lettre de *Sainmore* ;
 mais il importe fort peu qu'on se charge d'éclair-
 rer les hommes sur de mauvais vers , sur des
 pensées alambiquées et fausses , sur des per-
 sonnages qui ne sont point dans la nature ,
 sur des amours bourgeois et insipides : c'est
 contre des erreurs plus importantes et plus
 dangereuses qu'il faudrait leur donner du
 contre-poison. Ce qu'il y a de cruel, c'est que
 les empoisonneurs sont récompensés , et les
 bons médecins persécutés. Ne pourrai-je
 jamais faire avec vous quelque consultation ?
 Vous avez d'excellens remèdes ; mais nos
 malades sont comme M. de *Pourceaugnac* qui
 voulait battre son médecin.

Adieu , mon cher frère ; vous êtes coura-
 geux , et n'êtes point paresseux : *non sic Thiriot* ,
non sic. Ne nous rebutons pas , nous avons fait
 quelques cures , et c'est de quoi nous conso-
 ler. Courage ; *écr. l'inf.*

LETTRE CLXXXVII.

1764.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney , 31 d'auguste.

J'APPRENS, Madame , que vous avez perdu M. d'*Argenson*. Si cette nouvelle est vraie, je m'en afflige avec vous. Nous sommes tous comme des prisonniers condamnés à mort , qui s'amusent un moment sur le préau jusqu'à ce qu'on vienne les chercher pour les expédier. Cette idée est plus vraie que consolante. La première leçon que je crois qu'il faut donner aux hommes , c'est de leur inspirer du courage dans l'esprit ; et puisque nous sommes nés pour souffrir et pour mourir, il faut se familiariser avec cette dure destinée.

Je voudrais bien savoir si M. d'*Argenson* est mort en philosophe ou en poule mouillée. Les derniers momens sont accompagnés , dans une partie de l'Europe , de circonstances si dégoûtantes et si ridicules , qu'il est fort difficile de savoir ce que pensent les mourans. Ils passent tous par les mêmes cérémonies. Il y a eu des jésuites assez impudens pour dire que M. de *Montesquieu* était mort en imbécille , et

— ils s'en faisaient un droit pour engager les
1764. autres à mourir de même.

Il faut avouer que les anciens , nos maîtres en tout , avaient sur nous un grand avantage. Ils ne troublaient point la vie et la mort par des assujettissemens qui rendent l'une et l'autre funestes. On vivait du temps des *Scipions* et des *Césars*, on pensait et on mourait comme on voulait ; mais , pour nous autres , on nous traite comme des marionnettes.

Je vous crois assez philosophe , Madame , pour être de mon avis. Si vous ne l'êtes pas , brûlez ma lettre ; mais conservez-moi toujours un peu d'amitié pour le peu de temps que j'ai encore à ramper sur le tas de boue où la nature nous a mis. V.

LETTRE CLXXXVIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Fernzy , 31 d'auguste.

J'EUS une belle alarme ces jours passés , Monseigneur , pour votre commandant de Guienne. J'envoyai de mon lit , dont je ne sors guère , savoir des nouvelles de la brillante santé que *Tronchin* lui avait promise ; il venait de recevoir ses sacremens , et de faire son

testament. La raison de cette opération soudaine, la voici.

 1764.

Tronchin l'a condamné à ne manger que des légumes, des carottes, des fèves cuites à l'eau : Monsieur, a dit M. le duc de *Lorges*, je ne peux digérer votre galimafrée, elle me fait enfler le devant et le derrière. On lui a appliqué les sangsues pour le derrière, et on lui a fait la ponction pour le devant ; les vents ont redoublé de fureur, mais les sacremens ont un peu apaisé la tempête, et il est actuellement hors de danger. M. le duc de *Randan*, son frère, et M. le duc de *la Trimouille*, sont arrivés avec vingt officiers : madame *Denis* veut absolument leur donner la comédie. Je vais recevoir mes sacremens aussi, pour avoir une raison valable de ne point faire le baladin à soixante et dix ans.

J'apprends dans ce moment la mort de monsieur d'*Argenson*, et j'en suis plus touché que de celle de l'empereur *Iwan*, parce qu'il était plus aimable. Il va se raccommoder avec madame de *Pompadour*, car ils ne pouvaient bien vivre ensemble que dans l'autre monde.

J'ai le ridicule de m'intéresser à l'élection d'un roi de Pologne ; mais je crains fort que l'aventure du prince *Iwan*, supposé qu'elle soit vraie, n'empêche M. *Poniatowski*, favori de l'impératrice, d'être élu roi, comme il s'en

— flattait. On prétend qu'il y aura un peu de
 1764. trouble au fond du Nord , pendant que mon
 héros fait régner la paix et les plaisirs dans
 son beau duché d'Aquitaine. Continuez cette
 douce vie , et daignez vous ressouvenir avec
 bonté de votre vieux courtisan redevenu
 aveugle , qui vous présente son tendre et pro-
 fond respect. V.

L E T T R E C L X X X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de septembre.

ME s divins anges , je vous crois à présent
 bien établis dans votre nouvelle maison. Vous
 vous êtes rapprochés de M. le duc de *Praslin* , et
 vous avez très-bien fait. J'ai montré vite votre
 dernière lettre au petit défroqué : elle ne l'a
 point effrayé ; c'est un ingénu personnage. Je
 m'étais toujours défié , m'a-t-il dit , de cette
Julie qu'on envoyait réciter son office dans la
 chambre , et de ce *Pompée* qui se disait soldat ,
 et de bien d'autres choses sur lesquelles cepen-
 dant je me faisais illusion. J'étais si rempli de
 la prétendue beauté de quelques situations et
 de quelques caractères , que j'étouffais mes
 remords sur le reste.

Faites choix d'un ami dont la raison vous guide ,
 Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
 L'endroit que l'on sent faible et qu'on veut se cacher.

1764.

Il m'affure que *Pompée* ne fera plus soldat ; il voit bien que ce changement en exige d'autres , et qu'il faut raccommoder le bâtiment de manière que l'architecture ne soit point gâtée ; cela demande un peu de foin ; il est prêt à s'y livrer : il dit que la destinée de son pauvre drame est de voyager ; il supplie mes anges de le lui renvoyer ; il veut en venir à votre honneur et au sien ; il proteste qu'il n'omettra rien pour gagner en dernier ressort ce procès qu'il a perdu en première instance ; il aime à plaider quand vous prenez en main sa cause ; il n'en démordra pas , je connais sa tête.

Mes anges , il me paraît que *Catherine* fournit de grands sujets de tragédie. Un feseur de drames aurait beaucoup à apprendre chez *Catherine* et chez *Frédéric* ; mais je ne veux pas croire tout ce qu'on dit.

Quelque chose qui se passe dans le Nord , renvoyez - nous nos roués du Midi ; notre jeune homme vous en renverra d'autres ; c'est sa consolation. Il est venu quatre-vingts personnes dans sa chaumière avec MM. les ducs de *Randan* , de *la Trimouille* , non pas le *la Trimouille* de *Dorothée* , &c. &c. Madame Denis

— leur a joué *Méropé*, leur a donné une fête,
1764. et moi, je me suis mis au lit.

Vous ne m'avez pas seulement parlé du décès de M. d'*Argenson*, mon contemporain; vous ne vous souvenez pas que nous l'appelions *la chèvre*; vous ne vous souvenez de rien, pas même du prince *Iwan*.

Cependant je baise le bout de vos ailes.

LET TRE CX C.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

10 de septembre.

VOTRE estampe est digne de vous et de M. *Vanloo*, Mademoiselle; c'est un très-beau tableau qui passera à la postérité, ainsi que votre nom. La grâce que le roi vous a faite, montre que les arts ne sont pas entièrement abandonnés. Je me flatte que le roi ne fera pas la même grâce au curé de Saint-Sulpice. J'ai vu, dans quelques papiers publics, que ce prêtre avait fait banqueroute, et j'en ai été très-édifié. Ce qui est bien sûr, c'est que ce maraud-là ne m'enterrera pas. Je souhaite que vous enterriez tous ceux de Paris, et que vous ayez autant de bons acteurs qu'il y a de curés

curés et de vicaires. Comptez, Mademoiselle, —
sur le véritable attachement de celui qui a 1764.
l'honneur de vous écrire.

L E T T R E C X C I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 de septembre.

ANGES, conjurés, protecteurs des roués, j'ai fait lire, sans tarder, votre lettre du 3 de septembre au petit frère ex-jésuite; je lui ai donné votre mémoire. Vos anges, m'a-t-il dit, ne sont pas des fots; et sur le champ il s'est mis à refaire ce que je vous envoie, et ce que je vous supplie de me renvoyer enrichi de vos observations. Il a changé, en conséquence, le commencement du cinquième acte, et il me charge de mettre ces deux esquisses dans mon paquet. Il est convenu que les discours d'*Octave* et d'*Antoine* n'étaient que raisonnables, et ne pouvaient intéresser. J'avoue, me disait ce jeune homme avec candeur, que tout ce qui ne concerne pas le péril de *Pompée* et le cœur de *Julie* doit indisposer les spectateurs. Il faut toujours faire paraître les tyrans le moins qu'on peut. Les malheureux qu'ils oppriment, et ceux qui veulent se

Corresp. générale. Tome IX. * M m

— 1764. venger , ne peuvent trop paraître. J'avais manqué à cette règle, en m'attachant trop à développer le caractère d'*Auguste* : mais ce qui est bon dans un livre n'est pas bon dans une tragédie. Ces dissertations d'*Octave* et d'*Antoine* étouffaient toute l'action ; elle semble marcher à présent avec rapidité et avec intérêt , grâce aux belles idées des anges. Il ne s'agira plus que de retoucher le tableau , et de lui donner du coloris. J'espère que les anges renverront le tout , c'est-à-dire les cinq actes , le nouveau troisième acte et le nouveau commencement du cinquième ; après quoi le petit jésuite , aidé de leurs lumières , travaillera à son aise.

Les anges sont constans dans leur bonne volonté, et ils ont trouvé un petit drôle qui a mis son opiniâtreté à leur obéir.

Si je pouvais parler d'affaires , je remerciais tendrement des bontés qu'on a pour mes dixmes ; je ne conçois pas trop comment on peut séparer la cause de Genève de la mienne. Je suis trop occupé de *Pompée* pour raisonner juste sur les traités faits avec les Suisses.

Respect , tendresse , reconnaissance.

L E T T R E C X C I I.

1764.

A U M E M E.

14 de septembre.

DI V I N S anges , vous devez avoir reçu des fatras tragiques. Permettez que je vous parle d'un fatras de prose ; c'est un Dictionnaire philosophique portatif, qu'on m'attribue , et que jamais je n'aurai fait. Cela est rempli de vérités hardies que je serais bien fâché d'avoir écrites. *M. Marin* peut aisément empêcher que ce diabolique ouvrage n'entre chez les Velches. Si vous daignez lui dire ou lui faire dire un mot , je vous serai très-obligé. Il faut surtout qu'il soit persuadé que cette œuvre infernale n'est point de moi. Si j'étais l'auteur de tout ce qu'on met sur mon compte , j'aurais à me reprocher plus de volumes que tous les pères de l'Eglise ensemble. Le petit ex-jésuite est toujours au bout de vos ailes. Il attend les cinq , plus les trois , plus la première page du cinq. Cet opiniâtre candidat dit toujours qu'il n'en démordra pas, dût-il travailler deux ans de suite ; c'est bien dommage que cela soit si jeune. On a de la peine à le former ; mais sa docilité et sa patience lui tiendront lieu de talent. Vous ne sauriez croire, mes anges , combien il vous aime.

M m 2

1764.

L E T T R E C X C I I I.

A M. D A M I L A V I L L E.

Le 19 de septembre.

MON cher frère , je reçois votre lettre du 13 , par laquelle vous me demandez un Dictionnaire philosophique portatif. Ce Dictionnaire effarouche cruellement les dévots. Je ne veux jamais qu'il soit de moi ; j'en écris sur ce ton à M. *Marin* qui m'en avait parlé dans sa dernière lettre , et je me flatte que les véritables frères me seconderont. On doit regarder cet ouvrage comme un recueil de plusieurs auteurs , fait par un éditeur de Hollande. Il est bien cruel qu'on me nomme ; c'est m'ôter désormais la liberté de rendre service. Les philosophes doivent rendre la vérité publique , et cacher leur personne.

J'ai fait acheter le *Portatif* à Genève ; il n'y en avait alors que deux exemplaires. Le confistoire des prêtres pédans , fociniens , l'a déferé aux magistrats ; alors les libraires en ont fait venir beaucoup. Les magistrats l'ont lu avec édification , et les prêtres ont été tout étonnés de voir que ce qui eût été brûlé , il y a trente ans , est aujourd'hui très-bien reçu

dans le monde. Il me paraît qu'on est beaucoup plus avancé à Genève qu'à Paris. Votre parlement n'est pas encore philosophe. 1764.

Je voudrais bien avoir les factums des capucins. Mais pourquoi faut-il qu'il y ait des capucins ? Courage, le royaume de DIEU n'est pas loin : les esprits s'éclairent, d'un bout de l'Europe à l'autre. Quel dommage, encore une fois, que ceux qui pensent de la même manière ne soient pas tous frères ! que ne suis-je à Paris ! que ne puis-je rassembler le saint troupeau ! que ne puis-je mourir dans les bras des véritables frères ! *Interim, écr. l'inf.*

L E T T R E C X C I V.

A M A D A M E D U B O C A G E.

Ferney, 19 de septembre.

JE n'ai point voulu vous remercier, Madame, sans avoir joui de vos bienfaits. C'est en connaissance de cause que je vous réitère les sentimens d'estime et de reconnaissance que je vous avais voués dès long-temps. J'ai lu la très-jolie édition dont vous avez voulu me gratifier. Je ne connaissais point vos agréables lettres sur l'Italie ; elles sont supérieures à

— celles de madame de *Montaigu*. Je connais
 1764. Constantinople par elle , et Rome par vous ;
 et , grâce à votre style , je donne la préfé-
 rence à Rome. Je ne m'attendais pas , Madame ,
 de voir mon petit hermitage auprès de Genève ,
 célébré par la main brillante qui a si bien
 peint les vignes des cardinaux. Les grands
 peintres savent également exercer leurs talens
 sur les palais et sur les chaumières.

Soyez bien sûre , Madame , que je suis aussi
 reconnaissant qu'étonné de l'extrême bonté
 avec laquelle vous avez bien voulu parler de
 moi. Je ne nie pas que je ne sois infiniment
 flatté de voir mon nom dans vos lettres qui
 passeront à la postérité ; mais mon cœur , j'ose
 le dire , est encore plus sensiblement touché
 de recevoir ces marques d'amitié de la pre-
 mière personne de son sexe et de son siècle.
 J'ose dire , Madame , que personne n'a plus
 senti votre mérite que moi ; mais je ne me
 bornerai pas à vous admirer : j'aimais votre
 caractère autant que votre esprit , et l'éloigne-
 ment des lieux n'a point diminué ces senti-
 mens. Madame *Denis* les partage ; elle est péné-
 trée , comme moi , de ce que vous valez.
 Recevez les hommages de l'oncle et de la
 nièce. Vous êtes au-dessus des éloges , vous
 devez en être fatiguée. On est bien plus sûr
 de vous plaire quand on vous dit qu'on vous

est très-tendrement attaché, et c'est bien certainement ce que je suis avec le plus sincère respect. V. 1764.

LETTRE CXCV.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

21 de septembre.

EH bien, oui, Madame; il serait tout aussi bon, pour le moins, de n'être pas né. L'*Evangile* ne l'a dit que de *Judas*, mais l'*Ecclésiaste* l'a dit de tous les hommes: et si *Salomon* a fait l'*Ecclésiaste*, vous êtes de l'avis du plus sage et du plus voluptueux de tous les rois. Remarquez seulement que *Salomon* ne parlait ainsi que quand il digérait mal. L'abbé de *Chaulieu*, qui valait bien *Salomon*, dit:

Bonne ou mauvaise fanté

Fait notre philosophie.

Je suis donc volontiers de votre avis quand je souffre, et nous n'aurons plus de querelles sur cet article. Je croirai avec vous qu'il eût beaucoup mieux valu au prince *Iwan* de n'être pas né, que d'être empereur au berceau pour

— 1764. vivre vingt-quatre ans dans un cachot, et pour y mourir de huit coups de poignard. Je serais homme à souhaiter de n'être pas né, si on m'accusait d'avoir fait le Dictionnaire philosophique; car, quoique cet ouvrage me paraisse aussi vrai que hardi, quoiqu'il respire la morale la plus pure, les hommes sont si sots, si méchans, les dévots sont si fanatiques, que je serais sûrement persécuté.

Cet ouvrage, que je crois très-utile, ne sera jamais de moi; je n'en ai envoyé à personne; j'ai même de la peine à en faire venir quelques exemplaires pour moi-même. Dès que j'en aurai, je vous en ferai parvenir, mais par quelle voie? je n'en fais rien. Tous les gros paquets sont saisis à la poste. Les ministres n'aiment pas qu'on envoie sous leur nom des choses dont on peut leur faire des reproches; il faut attendre l'occasion de quelques voyageurs.

Je suis indigné qu'un homme qui avait le sens commun, ait passé les cinq dernières heures de sa vie avec un prêtre; deux minutes suffisaient. S'il faut payer chez vous ce tribut à l'usage, on doit acquitter cette dette le plus vite qu'il est possible. Je vous prie de dire à M. le président *Hénault* combien je regrette son ami.

Mais si nous avions eu le malheur de perdre

M. *Hénault* , aurait-il fallu écrire à monsieur *Argenson* ? Je n'ai point écrit à son fils , parce que son fils ne m'écrirait pas sur la mort de mon père. 1764.

Savez-vous , Madame , qu'il m'en coûte infiniment d'écrire ? Je vois à peine mon papier , et je suis très-malade. Je vous écris parce que vous vous croyez très-malheureuse , et que vous avez une ame forte à qui je dis quelquefois des vérités fortes ; parce que vous m'avez dit quelquefois que mes lettres vous consolent un moment ; parce que j'aime à vous parler des malheurs de la vie humaine , des préjugés qui l'empoisonnent , et des horreurs ridicules dont on accompagne la mort.

Soyons philosophes , au moins dans nos derniers jours ; ne les employons pas à nous sacrifier aux vanités du monde , à suivre des fantômes , à nous éviter nous-mêmes , à nous prodiguer au dehors , à nous repaître de vent. Vivez , philosophez avec vos amis ; qu'ils trompent le temps avec vous ; qu'ils égayent avec vous le chagrin secret de la vieillesse ; qu'ils vivent pour eux et pour vous.

Adieu , Madame ; je vous aime de loin , et je vous aimerais encore plus de près. V.

1764.

L E T T R E C X C V I.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVÉLIN.

Ferney , 21 de septembre.

J'AI été si occupé de mon petit ex-jésuite , et ensuite si malingre , que je n'ai pas remercié votre Excellence de l'extrême bonté qu'elle a eue de daigner s'intéresser pour un gentilhomme savoyard. Ce savoyard, nommé M. de *la Balme* , fera tout ce qui lui plaira ; il suivra, s'il veut, les bons conseils de votre Excellence. Je vous présente mes très-humbles remerciemens et les siens , et je reviens à mon détroqué. Il veut absolument justifier la bonne opinion que vous avez eue de son entreprise ; il veut que son drame soit aussi intéressant que politique. Ces deux avantages se trouvent rarement ensemble , témoin les douze ou treize dernières pièces du grand *Corneille* qui raisonne , qui disserte et qui est bien loin de toucher. Notre petit drôle ajoute encore qu'il faut que le style soit de la plus grande pureté , sans rien perdre de la force qui doit l'animer , ce qui est extrêmement difficile ; que toute tragédie doit être remplie d'action , mais que cette action doit toujours produire dans l'ame de grands mouvemens ,

et servir à développer des sentimens qui aient toute leur étendue ; car c'est le sentiment qui doit régner , et sans lui une pièce n'est qu'une aventure froide , récitée en dialogues. Enfin , il veut vous plaire , et il vous enverra sa pièce que vous ne reconnaîtrez pas. — 1764.

Malheureusement , il n'y a point de rôle ni pour mademoiselle *Clairon* de Paris ni pour celle de Turin. Je me mets aux pieds de madame *Chauvelin-Clairon* , dont il faut adorer les talens et les grâces. Que l'une et l'autre Excellence conservent leurs bontés au vieux laboureur de Ferney , qui a quitté le cothurne pour le semoir , et qui fait des infidélités à *Melpomène* en faveur de *Cérès* , mais qui ne vous en fera jamais.

LETTRE CXCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de septembre.

JE ne manque jamais de faire lire au petit prêtre les ordres célestes des anges ; il a dévoré le dernier mandat , et voici comme il m'a parlé :

J'avais déjà travaillé conformément à leurs idées , de sorte que les derniers ordres ne font

— arrivés qu'après l'exécution des premiers. On
1764. trouvera des prêtres plus savans , mais non de plus dociles.

J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir ; et , si je n'ai pas réussi , je suis un juste à qui la grâce a manqué.

J'ai ôté toutes les dissertations cornéliennes qui anéantissent l'intérêt. Je respecte fort ce *Corneille* , mais on est sûr d'une lourde chute quand on l'imité.

Il me paraît qu'à présent toutes les scènes sont nécessaires , et ce qui est nécessaire n'ennuie point.

Il paraît qu'on s'est trompé quand on a dit que la pièce manquait d'action : il fallait dire que l'action était refroidie par les discours qu'*Octave* et *Antoine* tenaient sur l'amour , et sur le danger qu'ils ont couru.

L'action , dans une tragédie , ne consiste pas à agir sur le théâtre , mais à dire et à apprendre quelque chose de nouveau ; à fortir d'un danger pour retomber dans un autre ; à préparer un événement , et à y mettre des obstacles. Je crois qu'il y a beaucoup de cette action théâtrale dans mon drame , de l'intérêt , des caractères , de grands tableaux de la situation de la république romaine , que le style en est assez pur et assez vif , et qu'enfin , tous les ordres de vos divins anges ayant été exécutés ,

je dois m'attendre à une réparation d'honneur, si la pièce est bien jouée.

 1764.

Je présume qu'il faut obtenir qu'on la représente à Fontainebleau, et que, si elle y réussit, on sera sûr de Paris; ce n'est pas la première fois qu'on a gagné un procès perdu en première instance, témoin Brutus, Oreste, Sémiramis.

Il n'est ni de l'intérêt de *le Kain*, ni de celui de l'auteur, ni de celui des comédiens, qu'on commence par imprimer ce qui, étant tombé à la représentation, n'engagerait pas les lecteurs à jeter les yeux sur l'ouvrage.

Ainsi a parlé le jeune prêtre, et il a fini par chanter une antienne à l'honneur des anges.

J'ai commencé, comme de raison, par le tripot; je passe aux dixmes.

Je n'ai point de termes, ni en prose ni en vers, pour exprimer ma reconnaissance. J'écrirai donc à ce M. de Fontète.

Passons aux seigneurs *Cramer*. On a un peu gâté les Gênois; ils n'ont pas daigné seulement faire prendre les armes à leur garnison pour MM. les ducs de *Randan*, de *la Trimouille* et de *Lorges*, tandis qu'elle les prend pour un conseiller des vingt-cinq, lequel, en parlant au peuple assemblé, l'appelle mes souverains seigneurs. Ce pays-ci est l'antipode du vôtre.

Tout ce que je peux vous dire des princes en question, c'est que quand j'arrivai ils

— 1764. n'avaient pas de chausses , et qu'ils sont à présent fort à leur aise.

Ils m'avaient toujours fait accroire qu'ils avaient écrit à un libraire de Florence pour me faire avoir les livres italiens nouveaux. M. de *Lorenzi* m'a mandé que ce libraire n'avait pas reçu de leurs nouvelles ; c'est ce qui fait que j'ai si mal servi votre *Gazette littéraire*.

Il n'y a pas , je crois , d'autre voie que celle de M. le duc de *Praslin* pour vous faire tenir le livre infernal. Je mettrai sur votre enveloppe : *Mémoire aux anges* ; mais donnez-moi vos ordres.

LETTRE CXCVIII.

A M. DE LA CHALOTAIS.

A Ferney, le 26 de septembre.

AGRÉEZ, Monsieur , que M. de *la Vabre*, qui vous présenta l'an passé une lettre de ma part , et que vous reçûtes avec tant de bonté, ait encore l'honneur de vous en présenter une. Il vous parlera de son affaire ; mais moi je ne peux vous parler que de vous-même , de votre éloquence , des excellentes méthodes que vous avez daigné donner pour élever des jeunes gens en citoyens , et pour cultiver leur

raison qu'on a si long-temps pervertie dans les écoles. Vous me paraissez le procureur général de la France entière. — 1764.

J'ai relu plusieurs fois tout ce que vous avez bien voulu rendre public , et toujours avec un nouveau plaisir. Vous ne vous contentez pas d'éclairer les hommes , vous les secourez. J'ai vu , dans des mémoires d'agriculture , combien vous l'encouragez dans votre patrie. Je me suis mis au rang de vos disciples ; j'ai semé du fromental à votre exemple ; et j'ai forcé les terres les plus ingrates à rapporter quelque chose. Je trouve que *Virgile* avait autant raison de dire : *O fortunatos nimium sua* *si bona norint !* qu'il avait de tort de quitter la vie dont il faisait l'éloge. Il renonça à la charrue pour la cour ; j'ai eu le bonheur de quitter les rois pour la charrue. Plût à Dieu que mes petites terres fussent voisines des vôtres ! Les hommes qui pensent sont trop dispersés , et le nombre des philosophes est encore bien petit ; quoiqu'il soit beaucoup plus grand que dans notre jeunesse. J'ai vu l'empire de la raison s'étendre , ou plutôt ses fers devenus plus légers. Encore quelques hommes comme vous ; Monsieur , et le genre humain en vaudra mieux.

Je vous supplie d'être bien persuadé du respect infini avec lequel je ferai toute ma vie , &c. *Voltaire.*

1764.

L E T T R E C X C I X.

A M. D A M I L A V I L L E.

Ce 29 de septembre.

MON cher frère, la tempête gronde de tous côtés contre le *Portatif*. Quelle barbarie de m'attribuer un livre farci de citations de *S^t Jérôme*, d'*Ambroise*, d'*Augustin*, de *Clément d'Alexandrie*, de *Tatien*, de *Tertullien*, d'*Origène*, &c. ! N'y a-t-il pas de l'absurdité de soupçonner un pauvre homme de lettres d'avoir seulement lu aucun de ces auteurs ? Le livre est reconnu pour être d'un nommé *Dubut*, petit apprenti théologien d'Hollande. Hélas ! je m'occupais tranquillement de la tragédie de *Pierre le cruel*, dont j'avais déjà fait quatre actes, quand cette funeste nouvelle est venue troubler mon repos. J'ai jeté dans le feu et ce malheureux *Portatif* que je venais d'acheter, et la tragédie de *Pierre*, et tous mes papiers ; et j'ai bien résolu de ne me mêler que d'agriculture le reste de ma vie.

Je vous le dis, je vous le répète, ce maudit livre fera funeste aux frères, si on persévère dans l'injustice de me l'attribuer. On fait comment la calomnie est faite. Voilà son style,
dit-elle

dit-elle ; ne le reconnaissez-vous pas à ce tour de phrase ? Eh ! madame l'impudente , qui vous a dit que M. *Dubut* n'a pas le même style ? est-il donc si rare de trouver deux auteurs qui écrivent dans le même goût ? est-il donc permis de persécuter un pauvre innocent , parce qu'on a cru reconnaître sa manière d'écrire ? La calomnie répond à cela qu'elle n'entend point raison , qu'il faut venger *Pompignan* et maître *Aliboron* , et qu'elle poursuivra les philosophes tant qu'elle pourra.

Opposez donc , mon cher frère , votre éloquence à ses fureurs. En vérité , les philosophes sont intéressés à repousser des accusations de cette nature. Non-seulement il faut crier , mais il faut faire crier les criaillleurs en faveur de la vérité. Rien ne serait d'ailleurs plus dangereux pour l'*Encyclopédie* , que l'imputation d'un Dictionnaire philosophique à un homme qui a travaillé quelquefois pour l'*Encyclopédie* même ; cela réveillerait la fureur des *Chaumeix* , et le *Journal chrétien* ferait beau bruit.

Je vous prie de m'envoyer des *Remarques* imprimées depuis peu sur l'*Encyclopédie* , en forme de lettres. C'est apparemment le secrétaire de l'envie qui a fait cet ouvrage. Mandez-moi si on daigne y répondre , et s'il serait à propos que les héritiers de *Guillaume Vadé*

— s'égayassent sur cet animal , quand ils n'auront
1764. rien à faire ?

Je ne peux avoir sitôt le recueil que je vous ai promis ; mais est-il possible qu'il ne vienne rien de Paris dans ce goût ? Vos prophètes sont muets , les oracles ont cessé. Il y a trop peu de *Meslier* , trop peu de Sermons , et trop de fripons.

Est-il vrai que l'archevêque de Paris revient à Conflans ? il fera peut-être un mandement contre le *Portatif* , pour s'amuser ; mais il n'amusera pas le public.

Je vous embrasse tendrement , mon cher frère.

L E T T R E C C.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Premier d'octobre.

LE petit ex-jésuite , qui me vient voir souvent , m'a dit aujourd'hui : Je ne suis point content du monologue qui finit le troisième acte ; je deviens tous les jours plus difficile , à mesure que j'avance en âge et que j'approche de la majorité. Voici donc une nouvelle scène que je vous supplie de présenter à vos anges ; il est aisé de la substituer à l'autre. Je suis un

peu guéri des illusions de l'amour propre, tout jeune que je suis; mais je m'imagine qu'on 1764.
pourrait facilement obtenir de messieurs les premiers gentilshommes de la chambre que le drame fût joué à Fontainebleau. Une de mes craintes est qu'il ne soit mal joué, mais il faut se servir de ce qu'on a.

O mes anges ! j'avoue que je n'ai prêté qu'une attention légère au discours de notre prêtre. J'avais la cervelle toute entreprise d'une requête de nos petits Etats au roi, pour obtenir la confirmation des lettres patentes d'*Henri IV*, enregistrées au parlement de Dijon, en faveur des dixmes de notre pays. Je me conforme en cela aux vues et aux bontés de M. le duc de *Praslin*, et je me flatte qu'un curé ne tiendra pas contre *Henri IV* et *Louis XV*.

Je gémiss toujours devant DIEU de l'injustice criante qu'on me fait de m'attribuer un *Portatif*; vous savez quelle est mon innocence. Je me suis avisé d'écrire, il y a quelques jours, une lettre à frère *Marin*, adressée toute ouverte chez monsieur le lieutenant général de police. Dans cette lettre, je le priais d'empêcher un scélérat de libraire, nommé *Besogne*, natif de Normandie, d'imprimer l'infernal *Portatif*; je ne fais si frère *Marin* a reçu cette lettre. En attendant, je trouve vos conseils divins, et

— je vais engager l'auteur à vous envoyer un
 1764. *Portatif* raisonnable, décent, irréprochable, et même un peu pédantesque; et si frère *Marin* n'était pas riche, si on pouvait lui proposer de tirer quelque avantage de l'impression, cela ne serait peut-être pas mal avisé. J'en ai parlé à l'auteur qui est proche parent de l'ex-jésuite; en vérité, ils sont tout-à-fait dociles dans cette famille-là; il lui a dit qu'il s'allait mettre à travailler, tout malade qu'il est. Cet auteur s'appelle *Dubut*, mais il a encore un autre nom; il a étudié en théologie, et possède *Tertullien* sur le bout du doigt. Ce serait bien là le cas de donner les roués; il est bon de faire des diversions.

Je baise le bout des ailes de mes anges en toute humilité, avec la plus vive reconnaissance.

L E T T R E C C I.

A U M E M E.

3 d'octobre.

DIVINS anges, vous avez à étendre vos ailes sur deux hommes assez singuliers; c'est le petit ex-jésuite en vers, et le petit huguenot *Dubut* en prose. Ce *Dubut*, auteur du *Dictionnaire*, trouve vos idées et vos conseils tout

aussi bons que le jésuite , et il y défère tout
 aussi vite. Il m'apporta hier un gros cahier
 d'articles nouveaux et d'anciens articles cor-
 rigés. Je les ai lus , je les ai trouvés à la fois
 plus circonspects et plus intéressans que les
 anciens. C'est un travailleur qui ne laisse pas
 d'avoir quelque érudition orientale , et qui
 cependant a quelquefois dans l'esprit une
 plaisanterie qui ressemble à celle de votre pays.
 S'il n'était pas si vieux et si malade , vous
 pourriez en faire quelque chose.

Ce serait un grand coup d'engager frère
Marin à faire imprimer les nouveaux cahiers de
 frère *Dubut*. Il y aurait assurément du bénéfice;
 et , si on n'ose pas proposer à frère *Marin*
 cette rétribution , il peut en gratifier quelque
 ami. Il peut surtout adoucir quelques teintes
 un peu trop fortes , s'il y en a , ce que je ne
 crois pas ; car *Dubut* s'est tenu par les cordons.

Dans quelques jours on enverrait le reste
 de l'ouvrage ; il pourrait aisément être répandu
 dans Paris , avant que son diabolique prédé-
 cesseur fût connu. Tout ce que je puis dire
 sur ce livre , c'est qu'il n'est point de moi , et
 que ceux qui me l'attribuent sont des mal-
 avisés , des gens sans pitié , des velches.

Je voudrais que mon ami le défroqué servît
 son ami *Dubut* ; qu'il pût faire jouer le drame
 des roués pour faire diversion , comme *Alcibiade*

— se fait couper la queue à son chien , pour
1764. empêcher les Athéniens de remarquer certaine
frasque dont on commençait à parler.

Voici *Dubut* qui entre chez moi ; il ne me
donne aucun repos. Il faut donc que je vous
en donne , et que je finisse.

Le paquet du huguenot est adressé à M. le
duc de *Praslin*.

Respect et tendresse.

LETTRE CCII.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices , 3 d'octobre.

IL y a huit jours que je suis dans mon lit,
Madame. J'ai envoyé chercher à Genève le
livre que vous voulez avoir , et qui n'est qu'un
recueil de plusieurs pièces dont quelques-unes
étaient déjà connues. L'auteur est un nommé
Dubut , petit apprenti prêtre huguenot. Je
n'ai pu en trouver à Genève ; j'ai écrit à
madame de *Florian*. Cet ouvrage est regardé,
par les dévots , comme un livre très-audacieux
et très-dangereux. Il ne m'a pas paru tout-à-
fait si méchant ; mais vous savez que j'ai
beaucoup d'indulgence.

Je n'ai pas moins d'indignation que vous de voir qu'on m'impute ce petit livre , farci de citations des pères du second et du troisième siècle. Il y est question du *Targum* des Juifs : la calomnie me prend donc pour un rabbin ; mais la calomnie est absurde , de son naturel ; et , tout absurde qu'elle est , elle fait souvent beaucoup de mal. Elle m'a attribué ce livre auprès du roi , et cela trouble ma vieillesse qui devrait être tranquille. La nature nous fait déjà assez de mal , sans que les hommes nous en fassent encore. — 1764.

Cette vie est un combat perpétuel ; et la philosophie est le seul emplâtre qu'on puisse mettre sur les blessures qu'on reçoit de tous côtés : elle ne guérit pas , mais elle console , et c'est beaucoup.

Il y a encore un autre secret , c'est de lire les gazettes. Quand on voit , par exemple , que le prince *Iwan* a été empereur à l'âge d'un an , qu'il a été vingt-quatre ans en prison , et qu'au bout de ce temps il est mort de huit coups de poignard , la philosophie trouve là de très-bonnes réflexions à faire , et elle nous dit alors que nous devons être heureux de tous les maux qui ne nous arrivent pas , comme la maîtresse de l'avare est riche de ce qu'elle ne dépense point.

Je cherche encore un autre secret , c'est

— celui de digérer. Vous voyez , Madame , que
 1764. je me bats les flancs pour trouver la façon
 d'être le moins malheureux qu'il me soit possible ; car , pour le mot d'heureux , il ne me paraît guère fait que pour les romans. Je souhaiterais passionnément que ce mot vous convînt.

Il y a peut-être un état assez agréable dans le monde , c'est celui d'imbécille ; mais il n'y a pas moyen de vous proposer cette manière d'être ; vous êtes trop éloignée de cette espèce de félicité. C'est une chose assez plaisante , qu'aucune personne d'esprit ne voudrait d'un bonheur fondé sur la sottise ; il est clair , pourtant , qu'on ferait un très-bon marché.

Faites donc comme vous pourrez , Madame , avec vos lumières , avec votre belle imagination et votre bon goût ; et , quand vous n'aurez rien à faire , mandez-moi si tout cela contribue à vous faire mieux supporter le fardeau de la vie. V.

LETTRE

L E T T R E C C I I I.

1764.

A M. D E B O R D E S, à *Lyon*.

Aux Délices, 6 d'octobre.

MADAME *Cramer* m'a parlé, Monsieur, d'une comédie remplie d'esprit et de bonnes plaisanteries. Si vous voulez quelque jour en gratifier le petit théâtre de Ferney, les acteurs et actrices tâcheront de ne point gâter un si joli ouvrage. Je serai spectateur; car, à mon âge de soixante et onze ans, j'ai demandé mon congé, comme le vieux bon homme *Sarrazin*. Il me paraît impossible qu'avec l'esprit que vous avez, vous n'ayez pas fait une très-bonne pièce; j'ai vu de vous des choses charmantes dans plus d'un genre. Nous vous promettons le secret, et nous remplirons, madame *Denis* et moi, toutes les conditions que vous nous imposerez.

Permettez-moi de vous parler d'un livre nouveau qu'on m'attribue très-mal à propos; il est intitulé *Dictionnaire philosophique*. L'auteur est un jeune homme assez instruit, nommé *Dubut*. C'était un apprenti prêtre qui a renoncé au métier, et qui paraît assez philosophe. Comme on prétend qu'il n'est plus permis en France de l'être, je serais très-fâché

— qu'on imprimât cet ouvrage à Lyon ; car je
 n°764. m'intéresse fort à ce pauvre M. *Dubut*. Pour-
 riez-vous avoir la bonté de me dire si en effet
 on imprime le Dictionnaire philosophique
 dans votre ville ; au moins *Dubut* enverrait
 un *errata*. Il dit qu'il s'est glissé des fautes
 intolérables dans l'édition qui se débite. Il
 serait mieux qu'on n'imprimât pas ce livre ;
 mais, si on s'obstine à en faire une seconde
 édition, *Dubut* souhaite qu'elle soit correcte. Il
 implore votre médiation , et je me joins à lui.

Le marquis d'*Argens* vient d'imprimer à
 Berlin le *Discours de l'empereur Julien contre les*
Galiléens, discours , à la vérité , un peu faible,
 mais beaucoup plus faiblement réfuté par
S^t Cyrille.

Vous voyez qu'on ose dire aujourd'hui bien
 des choses auxquelles on n'aurait osé penser
 il y a trente années. Des amis du genre-humain
 font aujourd'hui des efforts de tous côtés pour
 inspirer aux hommes la tolérance , tandis qu'à
 Toulouse on roue un homme pour plaire à
 DIEU , qu'on brûle des juifs en Portugal , et
 qu'on persécute en France des philosophes.

Adieu , Monsieur ; n'aurai-je donc jamais
 le plaisir de vous revoir ? Je vous avertis que,
 si vous ne venez point à Ferney , je me traî-
 nerai à Lyon avec toute ma famille. Je vous
 embrasse en philosophe , sans cérémonie et de
 bon cœur.

A M. D A M I L A V I L L E.

8 d'octobre.

C H E R frère, vous me ravissez. Comment pouvez-vous écrire des lettres de quatre pages, étant malade et chargé d'affaires ? moi, qui ne suis chargé de rien, j'ai bien de la peine à écrire un petit mot. Je deviens aussi paresseux que frère *Thiriot* ; mais je ne change pas de patron comme lui. Apparemment qu'il sert la messe de son archevêque. Pour moi, qui ne la fers ni ne l'entends, je suis toujours fidelle aux philosophes.

J'espère que le petit recueil fait par M. *Dubut* ne fera de tort ni à la philosophie ni à moi. Je voudrais que chacun de nos frères lançât, tous les ans, les flèches de son carquois contre le monstre, sans qu'on sût de quelle main les coups partent. Pourquoi faut-il qu'on nomme les gens ? il s'agit de blesser ce monstre, et non pas de savoir le nom de ceux qui l'ont blessé. Les noms nuisent à la cause, ils réveillent le préjugé. Il n'y a que le nom de *Jean Meslier* qui puisse faire du bien, parce que le repentir d'un bon prêtre, à l'article de la mort, doit

— faire une grande impression. Ce *Meslier* devrait
1764. être entre les mains de tout le monde.

Nous avons converti , depuis peu , un grand seigneur attaché à monsieur le dauphin; c'est un grand coup pour la bonne cause. Il y a dans la province des gens zélés qui commencent à combattre avec succès.

J'aurais bien voulu que des *Cahusac*, des *Desmahis* n'eussent pas travaillé à l'*Encyclopédie*, qu'on se fût associé de vrais savans, et non pas de petits freluquets; et qu'on n'eût pas eu la malheureuse complaisance d'inférer, à côté des articles des *Diderot* et des d'*Alembert*, je ne fais quelles puériles déclamations qui déshonorent un si bel ouvrage. Je suis si attaché à cette belle entreprise , que je voudrais que tout en fût parfait ; mais le bon y domine à tel point, qu'elle fera l'honneur de la nation, et qu'assurément on doit à M. *Diderot* des récompenses.

On dit qu'on a donné des lettres de noblesse et une grosse pension au sieur *Outrequin* , pour avoir arrosé le boulevard. Si je travaillais à l'*Encyclopédie* , je dirais , à l'article *Pension* : M. *Outrequin* en a reçu une très-forte , et M. *Diderot* a été persécuté.

Bonsoir, belle âme qui gémissiez comme moi sur le sort de la philosophie. *Ecr. l'inf.*

A M. LE CLERC DE MONTMERCY.

8 d'octobre.

L'AMITIÉ d'un philosophe comme vous, Monsieur, peut consoler de toutes les sottises qu'on fait et qu'on dit chez les Velches. Je ne connaissais point ce M. Robinet, et je ne savais pas qu'il fût l'auteur du *Traité de la nature*. Il me semble que c'est un ouvrage de métaphysique, et je suis bien étonné qu'un philosophe s'amuse à faire imprimer deux volumes de mes lettres. Où aurait-il pris de quoi faire ces deux volumes ?

À l'égard des fix commentateurs, il faut que ce soit la troupe qui travaille au *Journal chrétien*. Elle ne me donnera sans doute que des avis charitables et fraternels ; elle priera DIEU pour moi, et cela me fera beaucoup de bien.

On dit que tous les musiciens ont été à l'enterrement de Rameau, et qu'ils ont fait chanter un très-beau *De profundis*. Quand je mourrai, les poètes feront contre moi des épigrammes que les dévots larderont de maudissons. En attendant, je me recommande à vous et aux philosophes.

1764.

L E T T R E C C V I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

8 d'octobre.

MADAME de *Florian* vous remettra, Madame, le livre que vous demandez, presque aussitôt que vous aurez reçu cette lettre. Vous verrez bien aisément quelle injustice l'on me fait de m'attribuer cet ouvrage; vous connaîtrez que c'est un recueil de pièces écrites par des mains différentes. Il est d'ailleurs rempli de fautes d'impression et de calculs erronés, qui peuvent faire quelque peine au lecteur. Il y a quelques chapitres qui vous amuseront, et d'autres qui demandent un peu d'attention. Si vous lisez le *Catéchisme des Japonais*, vous y reconnaîtrez aisément les Anglais, vous y verrez d'un coup d'œil que les Breuxhé sont les Hébreux, les pipastes, les papistes, *Therlu* et *Vincal*, *Calvin* et *Luther*; et ainsi du reste.

Je vous exhorte surtout à lire le *Catéchisme chinois*, qui est celui de tout esprit bien fait. En général, le livre inspire la vertu, et rend toutes les superstitions détestables.

C'est toujours beaucoup , dans les amertumes dont cette vie est remplie , d'être guéri 1764.
d'une maladie affreuse qui ronge le cœur de la plupart des hommes , et qui conduit au tombeau par des chemins bordés de monstres.

J'ai été si malade , depuis deux mois , Madame , que je n'ai pu aller une seule fois chez madame de *Faucourt*. Je crois vous avoir déjà mandé que j'avais renoncé à tout ce qu'on appelle devoirs , comme à tout ce qu'on nomme plaisirs.

Je prie M. le président *Hénault* de souffrir que je ne le sépare point de vous dans cette lettre , et que je lui dise ici que je lui serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie. Il voit mourir tous ses amis , les uns après les autres ; cela doit lui porter de la tristesse dans l'ame , et vous devez vous servir l'un à l'autre de consolation.

Un redoublement de mes maux , qui me prend actuellement , me remet dans mon lit , et m'empêche de dicter plus long-temps combien je suis dévoué à tous deux. Recevez ensemble les protestations bien sincères de mes tendres sentimens , et conservez-moi des bontés qui me sont bien précieuses. V.

1764.

L E T T R E C C V I I.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ferney , 9 d'octobre.]

QUAND la faiblesse et les maladies augmentent , on est un mauvais correspondant , et votre Excellence est très-indulgente , sans doute , pour les gens de mon espèce. Vous ne devez point d'ailleurs regretter que je ne vous aye pas instruit de ce que madame de Was peut être. Elle est venue chez moi , mais je ne l'ai point vue. Je me mets rarement à table quand il y a du monde ; ma pauvre santé ne me le permet pas. On dit qu'elle est fort aimable , ce qui est assez indifférent à un pauvre malade.

Vous devriez bien engager les anges à vous faire copier les roués de la nouvelle fournée ; ils vous l'enverraient par le premier courier que M. le duc de *Praslin* ferait passer par Turin. Vous jugeriez si , en supprimant quelques morceaux de politique , on a pu jeter plus d'intérêt dans l'ouvrage. La politique est une fort bonne chose , mais elle ne réussit guère dans les tragédies : c'est , je crois , une des raisons pour lesquelles on ne joue plus la plupart des pièces de ce grand *Corneille*. Il faut

parler au cœur plus qu'à l'esprit : *Tacite* est fort bon au coin du feu , mais ne ferait guère à sa place sur la scène. 1764.

Au reste , je suis d'autant plus fâché d'avoir renoncé au théâtre , que c'est quitter un temple où madame l'ambassadrice est adorée. Je ne peux plus être un de ses prêtres , la vieillesse et la faiblesse m'ont fait réformer. J'ai pris mon congé au même âge que *Sarrazin* , et j'ai poussé la carrière aussi loin que je l'ai pu. A combien de choses n'est-on pas obligé de renoncer ? L'âge amène chaque jour une privation ; il faut bien s'y accoutumer , et n'en pas murmurer , puisqu'on n'est né qu'à ce prix. Il y a une chose qui m'étonnera toujours ; c'est comment le cardinal de *Fleuri* a eu la rage d'être premier ministre à l'âge de soixante et quatorze ans ; cela est plus extraordinaire que de faire des enfans à cent années. Je vous souhaite ces deux ministères , et je voudrais alors faire votre panégyrique.

J'ai vu votre petit anglais qui a une maîtresse , et point de précepteur. Ils sont tous dans ce goût-là. Nous avons eu long-temps le fils de M. *Fox*. Il voyageait , à quinze ans , sur sa bonne foi , et dépensait mille guinées par mois : les *Velches* n'en font pas encore là.

Je présente mes respects à leurs Excellences , et je les prie très-instamment de me conserver leurs bontés.

 1764.

L E T T R E C C V I I I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC,

10 d'octobre.

MON cher frère en *Bayle*, en *Descartes*, *Lucrèce*, &c., continuez à faire tout le bien que vous pourrez dans votre province ; soyez le digne vicaire du curé *Meslier*. Si vous aviez pu distribuer à vos voisins les trois cents jambons qu'il a laissés à sa mort, vous leur auriez fait faire une excellente chère. Il est bon de manger des truites, mais vous savez qu'il faut aussi une autre nourriture.

Il est venu des adeptes, immédiatement après votre départ ; ils cultiveront la vigne du Seigneur d'un côté, tandis que vous la provignerez de l'autre, et DIEU bénira vos soins. Ma santé s'affaiblit tous les jours ; mais je mourrai content, si j'apprends que vous servez tous les jours sur votre table de ces bons jambons du curé. Cette nouvelle cuisine est très-saine ; elle ne donne point d'indigestion, elle ne porte point au cerveau des nuages comme l'ancienne cuisine. Je suis persuadé que vous aurez toujours beaucoup de convives, et que vous n'admettirez pas les fots à vos festins.

Mille respects à tout ce qui vous environne; je mets à la tête madame votre femme et monsieur votre frère. 1764.

L E T T R E C C I X.

A M. D A M I L A V I L L E.

12 d'octobre.

Voici, mon cher frère, un petit mot pour frère *Protagoras*.

Je ne fais si je vous ai mandé que l'article *Messie*, du *Portatif*, était du premier pasteur de l'Eglise de Laufane. L'original est encore entre mes mains, et on en avait envoyé une copie, il y a cinq à six ans, aux libraires de l'*Encyclopédie*. Ce morceau me parut assez bien fait; vous pouvez voir si on en a fait usage. Il me semble que le même ministre, qui se nomme *Polier de Bottens*, en avait envoyé plusieurs autres.

L'article *Apocalypse* est fait par un homme d'un très-grand mérite, nommé M. *Abauzit*; et l'article *Enfer* est traduit, en grande partie, de M. *Warburton*, évêque de Gloucester.

Vous voyez que l'ouvrage est incontestablement de plusieurs mains, et qu'ainsi on a très-grand tort de me l'attribuer. On m'a vérita-

— blement alarmé sur cet ouvrage; ainsi ne soyez
 1764. point étonné de la fréquence de mes lettres.

Informez-vous de ce qu'est devenu le *Messie* de *Polier*; vous verrez la vérité de vos propres yeux, et vous serez en droit de la persuader aux autres; vous verrez surtout, par le détail que je vous fais, qu'il y a dans toute l'Europe d'honnêtes gens, très-instruits, qui pensent et qui écrivent librement. Chacun, de son côté, combat le monstre de la superstition fanatique; les uns lui mordent les oreilles, d'autres le ventre, et quelques-uns aboient de loin. Je vous invite à la curée; mais il ne faut pas que le tonnerre tombe sur les chasseurs.

Lisez, je vous prie, les *Questions proposées à qui pourra les résoudre*, page 117, dans le *Journal encyclopédique*, du 15 de septembre. L'auteur a mis par-tout, à la vérité, le mot de *bête* à la place de celui d'*homme*, mais on voit assez qu'il entend toujours les bêtes à deux pieds, sans plumes. Il n'y a rien de plus fort que ce petit morceau; il ne sera remarqué que par les adeptes; mais la vérité n'est pas faite pour tout le monde, le gros du genre-humain en est indigne. Quelle pitié que les philosophes ne puissent pas vivre ensemble!

J'apprends, dans le moment, une nouvelle que je ne veux pas croire, parce qu'elle m'afflige trop pour vous. On dit qu'on supprime

tous les emplois concernant le vingtième. Je ne puis croire qu'on laisse inutile un homme de votre mérite. Mandez-moi, je vous prie, ce qui en est, et comptez, mon cher frère, que je m'intéresse plus encore à votre bien-être qu'à *écr. l'inf.*

1764.

L E T T R E C C X.

A U M E M E .

a 5 d'octobre.

J'AI parcouru, mon cher frère, la *Critique* des sept volumes de l'*Encyclopédie*. Je voudrais bien savoir qui sont les gadouards qui se sont efforcés de vider le privé d'un vaste palais dans lequel ils ne peuvent être reçus ? je leur appliquerais ce que l'électeur palatin me faisait l'honneur de m'écrire au sujet de maître Aliboron : *Tel qui critique l'église de Saint-Pierre de Rome, n'est pas en état de dessiner une église de village.* Belles paroles, et bien sentées ! et qui prouvent que la raison a encore des protecteurs dans ce monde.

Je crois que le public ne se fouciera guère qu'une des îles Mariannes s'appelle *Agrignon* ou *Agrigan*, ni qu'il faille prononcer *Barassa* ou *Boffera* ; mais je crains que les ennemis de la

— philosophie ne regardent cette critique comme
1764. un triomphe pour eux.

Je suis surtout indigné de la manière dont on traite M. d'*Alembert*, page 172 et 178. Pour M. *Diderot*, il est maltraité dans tout l'ouvrage. Ce qu'il y a de pis, c'est que ces misérables sonnent le tocsin. Ils sont bien moins critiques que délateurs; ils rappellent, à la fin du livre, quatre articles des arrêts du conseil et du parlement contre l'*Encyclopédie*; ils ressemblent à des inquisiteurs qui livrent des philosophes au bras séculier.

— Voilà donc la persécution visiblement établie; et, si on ne rend pas ces satellites de l'envie aussi odieux et aussi méprisables qu'ils doivent l'être, les pauvres amis de la raison courent grand risque. Je ne conçois pas que, parmi tant de gens de lettres qui ont tous le même intérêt, il n'y en ait pas un qui s'empresse à porter au moins un peu d'eau, quand il voit la maison de ses voisins en flamme. La sienne sera bientôt embrasée, et alors il ne fera plus temps de chercher du secours.

Je voudrais bien que M. d'*Alembert* suspendît, pour quelques jours, ses autres occupations, et que, sans se faire connaître, sans se compromettre, il fît, selon son usage, quelque ouvrage agréable et utile, dans lequel il daignerait faire voir, en passant, l'info-

lence, la mauvaise foi et la petitesse de ces messieurs. Il est comme *Achille* qui a quitté le camp des Grecs ; mais il est temps qu'il s'arme et qu'il reprenne sa lance. Je l'en prie comme le bon homme *Phœnix*, et je vous prie de vous joindre à moi. — 1764.

Il est triste que le Dictionnaire philosophique paraisse dans ce temps-ci, et il est bien essentiel qu'on sache que je n'ai nulle part à cet ouvrage dont la plupart des articles sont faits par des gens d'une autre religion et d'un autre pays.

Avez-vous à Paris la *Traduction du plaidoyer de l'empereur Julien contre les Galiléens*, par le marquis d'Argens ? il serait à souhaiter que tous les fidèles eussent ce bréviaire dans leur poche.

Adieu, mon cher frère ; recommandez-moi aux prières des fidèles, et surtout *écr. l'inf.*

1764.

L E T T R E C C X I.

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 19 d'octobre.

VOUS avez écrit, Madame, une lettre charmante à madame *Denis* ; j'y ai vu la beauté de votre ame et la bienfaisance de votre caractère : tous les *Corneille* feront heureux. Il ne m'appartient pas de l'être à mon âge de soixante et onze ans, malingre et presque aveugle au pied des Alpes : cependant je le ferais, je conserverais encore ma gaieté, et je travaillerais avec l'ex-jésuite pour vous plaire, si je n'étais un peu affommé par la persécution. La clique *Fréron*, la clique *Pompignan* crie que je suis l'auteur de je ne fais quel Dictionnaire philosophique portatif, tout farci de citations des pères de l'Eglise, et des rêveries des rabbins. On fait très-bien, dans le pays que j'habite, que c'est un recueil de plusieurs auteurs, rassemblé par un libraire ignorant qui a fait des fautes absurdes ; mais, à la cour, on n'est pas si bien informé. La calomnie y arrive en poste, et la vérité, qui ne marche qu'à pas comptés, a la réputation de n'y être pas trop bien reçue.

Cependant,

Cependant, comme M. d'*Argental* est à Fontainebleau, la vérité a là un bon appui. Je compte sur les bontés de M. le duc de *Praslin*. Pourquoi m'attribuer un livre que je renie, un recueil de dix ou douze mains différentes ? condamne-t-on les gens sans preuve, et sur des soupçons aussi mal fondés ? Le roi est juste ; il ne me jugera pas sans doute sur des présomptions si légères ; et, puisqu'il fait élever une statue à *Crébillon*, il ne me fera pas brûler aux pieds de la statue ; car enfin, ce *Crébillon* a fait cinq tragédies, et j'en ai fait environ trente, et sûrement je n'ai point fait le *Portatif*. 1764.

Il est si vrai que le livre est de plusieurs auteurs, que j'ai en main l'original d'un des articles connus depuis quelques années.

On dit qu'un nommé l'abbé d'*Estrées*, autrefois associé avec *Fréron*, depuis généalogiste et faussaire, et qui a un petit prieuré dans mon voisinage, a donné le *Portatif* au procureur général, lequel instrumente. Je vous supplie, Madame, de communiquer cette lettre à M. d'*Argental* qui est à Fontainebleau.

Je n'ai pas un moment à moi ; mais tous les momens de ma vie vous sont consacrés à tous deux avec le plus tendre respect. V.

1764.

L E T T R E C C X I I

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 20 d'octobre.

MON divin ange, je vous ai écrit un petit mot par M. le duc de *Praslin* ; j'ai écrit à madame d'*Argental* qui vous communiquera ma lettre. Le petit ex-jésuite est toujours plein de zèle et d'ardeur, et, quand il reverra ses roués, il attendra quelque moment d'enthousiasme pour faire réussir votre conspiration. Vous connaissez l'opiniâtreté de sa docilité.

Pour moi, vieux ex-parisien et vieux excommunié, je suis toujours occupé de ce malheureux *Portatif*, qu'on s'obstine à m'imputer. Un petit abbé d'*Estrées*, dont je vous ai, je crois, parlé dans mon billet, qui a travaillé autrefois avec *Fréron*, qui s'est fait généalogiste et faussaire, qui, à ce dernier métier, a obtenu un petit prieuré dans le voisinage de *Femey*, et qui a tous les vices d'un fréronien et d'un prieur ; ce petit monstre, dis-je, est celui qui a eu la charité de se rendre mon dénonciateur.

Il faut que vous sachiez que ce polisson vint, l'année passée, prendre possession de son

prieuré dans une grange, en se disant de la maison d'*Estrées*, promettant sa protection à tout le monde, et se faisant donner des fêtes par tous les gentilshommes du pays. Je n'eus pas l'honneur de lui aller faire ma cour; il m'écrivit que j'étais son vassal pour un pré qui relevait de lui; que mes gens étaient allés chasser une fouine auprès de la grange épiscopale; qu'il voulait bien me donner à moi personnellement permission de chasser sur ses terres, mais qu'il procéderait, par voie d'excommunication, contre mes gens qui tueraient des fouines sur les fiennes. — 1764.

Comme je suis fort négligent, je ne lui fis point de réponse. Il jura qu'il s'en vengerait devant DIEU et devant les hommes, et il clabauda aujourd'hui contre moi chez monsieur l'évêque d'Orléans et chez monsieur le procureur général. Un fripon armé des armes de la calomnie et de la vraisemblance peut faire beaucoup de mal.

On m'impute le *Portatif*, parce qu'en effet il y a quelques articles que j'avais destinés autrefois à l'*Encyclopédie*; comme *Amour*, *Amour propre*, *Amour socratique*, *Amitié*, &c.; mais il est démontré que le reste n'en est pas. J'ai heureusement obtenu qu'on remît entre mes mains l'article *Messie*, écrit tout entier de la main de l'auteur. Je ne vois pas ce qu'on

— peut répondre à une preuve aussi évidente.
 1764. Tout le reste est pris de plusieurs auteurs connus de tous les savans.

En un mot, je n'ai nulle part à cette édition, je n'ai envoyé le livre à personne, je n'ai d'autres imprimeurs que les *Cramer* qui, certainement, n'ont point imprimé cet ouvrage. Le roi est trop juste et trop bon pour me condamner sur des calomnies aussi frivoles, qui renaissent tous les jours, et pour vouloir accabler, sur une accusation aussi vague et aussi fausse, un vieillard chargé d'infirmités.

Je finis, mon cher ange, parce que cette idée m'attriste; et je ne veux songer qu'à vos bontés qui me rendent ma gaieté.

N. Non, je ne finis pas; le roi a chargé quelqu'un d'examiner le livre, et de lui en rendre compte; c'est, ou le président *Hénault*, ou M. d'*Aguesseau*. Je soupçonne que l'illustre abbé d'*Estrées* a dîné, avec le président, chez le procureur général dont il fait, sans doute, la généalogie. Cet abbé d'*Estrées* a mandé à son fermier qu'il me perdrait; il a toujours sa fouine sur le cœur. Dieu le bénisse!

J'ai actuellement les yeux dans un pitoyable état; cela peut passer, mais les méchans ne passeront point.

Malgré mes yeux, j'ajoute que *Montpérour*,

résident à Genève, aurait mieux fait de me payer l'argent que je lui ai prêté, que d'écrire 1764. ce qu'il a écrit à M. le duc de Praslin.

Sub umbra alarum tuarum.

LETTRE CCXIII.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

Aux Délices, le 20 d'octobre.

A la mort de M. d'Argenson je ne pouvais écrire à personne, mon cher et respectable confrère; j'étais très-malade, ce qui m'arrive souvent; et je suis toujours prêt à faire l'éternel voyage qu'a fait votre ami, que nous ferons tous, et qui n'est que la fin d'un rôle ou pénible, ou insipide, ou frivole, que nous jouons pour un moment sur ce petit globe. Je ne pus alors écrire ni à vous, son illustre ami, ni à MM. de Paulmi et de Voyer.

Quelque temps après, dans une lettre que je fus obligé d'écrire, tout malade que j'étais, à madame du Deffant, pour une commission qu'elle m'avait donnée, je vous adressai sept ou huit lignes un peu à la hâte, mais c'était mon cœur qui les dictait. J'étais d'ailleurs très-embarrassé de l'exécution des ordres de madame du Deffant. Il s'agissait de lui procurer

— un exemplaire d'un petit livre intitulé : *Dictionnaire philosophique portatif*, imprimé à Liège ou à Bâle. C'est un recueil de pièces déjà connues, tirées de différens auteurs. Il y a trois ou quatre articles assez hardis, et je vous avoue que j'étais au désespoir qu'on me les imputât. Ce qui a donné lieu à cette calomnie, c'est que l'éditeur a mis dans l'ouvrage une demi-douzaine de morceaux que j'avais destinés autrefois au *Dictionnaire encyclopédique*, comme *Amour*, *Amour propre*, *Amour socratique*, *Amitié*, *Gloire*, &c.

Les autres articles sont pris par-tout. *Baptême* est du docteur *Middleton*, traduit mot pour mot; *Enfer*, *Christianisme*, sont traduits de milord *Warburton* évêque de Gloucester. *Apocalypse* est un extrait du manuscrit curieux de M. *Abauzit*, l'un des plus savans hommes de l'Europe, et des plus modestes; mais l'extrait est très-mal fait. *Messie* est tout entier du premier pasteur de l'Eglise de Laufane, nommé M. *Polier de Bottens*, homme de condition et de beaucoup de mérite, qui envoya cet article aux encyclopédistes, il y a quelques années. Cet article me paraît savant et bien fait. J'ai obtenu, depuis peu, qu'on m'envoyât l'original écrit de sa main, que je possède.

Ainsi vous voyez, mon cher et illustre

confrère , que l'ouvrage n'est pas de moi ; —
 mais il faudra toujours que les gens de lettres 1764.
 soient persécutés par la calomnie ; c'est leur
 partage , c'est leur récompense.

Je pourrais , si je voulais , me plaindre qu'à
 l'âge de soixante et onze ans , accablé d'in-
 firmités et presque aveugle , on ne veuille
 pas me laisser achever ma carrière en paix ;
 mais je ne suis pas assez sot pour me plain-
 dre , et j'aime mieux rire , jusqu'au bout , des
 vains efforts de la clique des *Patouillots* et des
Frérons. Vos bontés me les font oublier , mon
 aimable et illustre confrère ; et , quand je suis
 toujours un peu aimé du seul homme qui
 ait appris aux Français leur histoire , je me
 rengorge et je suis toujours fier dans mes
 déserts.

Vivez , poussez votre carrière aussi loin que
Fontenelle , et quand je serai mort , dites : J'ai
 perdu un admirateur.

1764.

L E T T R E C C X I V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 22 d'octobre.

MONSEIGNEUR, mon héros, je ne fais où vous êtes ; je ne fais où est madame la duchesse d'*Aiguillon* qui m'a honoré de deux gros volumes et d'un très-joli petit billet. Permettez que je m'adresse à vous pour lui présenter mes remercîmens. Souffrez que je vous parle du tripot de la comédie, qui tombe en décadence comme tant d'autres tripots. Il y a un acteur excellent, à ce qu'on dit, nommé *Aufresne*, garçon d'esprit, belle figure, bel organe, plein de sentiment. Il est actuellement à la Haie. Auteurs et acteurs, tout est en pays étranger.

Je me souviens d'avoir vu chez moi cet *Aufresne* qui me parut fait pour valoir mieux que *Dufresne* ; je vous en donne avis. Monsieur le premier gentilhomme de la chambre fera ce qui lui plaira.

Il y a dans le monde quelques exemplaires d'un livre infernal, intitulé : *Dictionnaire philosophique portatif*. Ce livre affreux enseigne, d'un bout à l'autre, à s'anéantir devant DIEU, à pratiquer la vertu, et à croire que deux

et

et deux font quatre. Quelques dévots, comme les *Pompignans*, me l'attribuent; mais ils me font trop d'honneur. Il n'est point de moi; et, si je suis un geai, je ne me pare point des plumes des paons. Il y a un autre livre bien plus diabolique, et fort difficile à trouver; c'est le célèbre *Discours de l'empereur Julien contre les Galiléens ou chrétiens*, très-bien traduit à Berlin par le marquis d'*Argens*, et enrichi de commentaires curieux. Et comme vous êtes curieux de ces abominations, pour les réfuter, je tâcherai de concourir à vos bonnes œuvres, en faisant venir de Berlin un exemplaire pour vous l'envoyer, si vous me l'ordonnez.

Je conçois à présent que c'est au printemps que mon héros conduira sa très-aimable fille sur le chemin d'Italie; et, si je ne suis pas mort dans ce temps-là, je me ranimerai pour me mettre à leurs pieds. Le souffigné *V.* n'est pas dans un moment heureux pour ses yeux; il présente son respect à tâtons. *V.*

1764.

L E T T R E C C X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 d'octobre.

DIVIN ange, laissons un moment les roués, et parlons des brûlés. Deux conseillers du conseil de Genève sont venus dîner aujourd'hui chez moi ; ils ont constaté que le Dictionnaire philosophique qu'on m'impute est de plusieurs mains ; ils ont reconnu l'écriture et la signature de l'auteur de l'article *Messie*, qui est, comme vous savez, un prêtre. Ils ont reconnu mot pour mot l'extrait de l'article *Apocalypse*, de M. *Abauzit*, français réfugié depuis la révocation de l'édit de Nantes, et aussi plein d'esprit et de mérite que d'années. Ils certifient à tout le monde que l'ouvrage est de plusieurs mains. Ils sont d'avis seulement qu'il ne faut pas compromettre les auteurs d'une douzaine d'articles répandus dans cet ouvrage. Tout le monde fait que c'est un pauvre libraire de Laufane, chargé d'une nombreuse famille, et accablé de misère, à qui un homme de lettres de ce pays-là donna le recueil, il y a quelques années, par une compassion peut-être imprudente. En un mot, on est persuadé ici que je n'ai nulle part à cette édition.

Il serait donc bien triste qu'on m'accusât en France d'une chose dont on ne me soupçonne pas à Genève. 1764

D'ailleurs, dès que j'ai vu que l'imprudence de quelques gens de lettres m'attribuait à Paris cet ouvrage, j'ai été le premier à le dénoncer dans une lettre ostensible, écrite à M. *Marin*, et envoyée toute ouverte dans une adresse à M. de *Sartine*.

J'ai écrit à monsieur le vice-chancelier, à M. de *Saint-Florentin* ; en un mot, j'ai fait ce que j'ai pu pour prévenir les progrès de la calomnie auprès du roi. Je fais que le roi en avait parlé au président *Hénault* d'une manière un peu inquiétante.

Je suis pressé de faire un voyage dans le *Virtemberg* et dans le *Palatinat* pour l'arrangement de mes affaires, ayant presque tout mon bien dans ce pays-là ; mais je ne veux point partir que je n'aye détruit auparavant une imposture qui peut me perdre.

Vous me direz peut-être que j'aurais dû m'adresser à M. de *Montpérourx* qui est résident à Genève ; mais il est tombé en apoplexie, et il a même tellement perdu la mémoire, qu'il oublie l'argent qu'on lui a prêté. Il s'enferme chez lui avec un vicaire de village, qu'il a pris pour aumônier, lequel vicaire, par parenthèse, n'est pas l'ami des possesseurs de dixmes,

— et excite violemment les curés contre les
 1764. seigneurs. Ce pauvre M. de *Montpérourx* a été piqué, je ne fais pas pourquoi, que les articles pour la *Gazette littéraire* n'aient pas passé par ses mains. C'est une étrange chose que cette petite jalousie ; mais que faire ? il faut passer aux hommes leurs faiblesses. Nous nous flattons, madame *Denis* et moi, que ni M. de *Montpérourx* ni son vicaire turbulent n'empêcheront l'effet des bontés de M. le duc de *Praßlin* pour madame *Denis*, contre le concile de Latran.

Le grand point est que le roi soit détrompé sur ce petit Dictionnaire qu'il ne lira assurément pas. Des beaux esprits de Paris pourront dire : C'est lui, Messieurs ; voilà son style. Il a fait l'article *Amour* et *Amitié*, il y a cinq ou six ans, donc il a fait *Apocalypse* et *Messie*. Le roi est trop bon et trop équitable pour me condamner sur les discours de M. de *Pompignan*.

Croyez-vous qu'il soit nécessaire que j'écrive à M. le prince de *Soubise* pour détromper sa Majesté ?

Le petit abbé d'*Estrées*, qui n'est pas assurément descendant de *Gabrielle*, emploie toutes les ressources de son métier de généalogiste pour prouver que le diable engendra *Voltaire*, et que *Voltaire* a engendré le Dictionnaire philosophique.

Vraiment , le marquis d'*Argens* est bien autrement engendré du diable ; il a traduit l'admirable *Discours de l'empereur Julien contre les chrétiens* ; il l'a enrichi de remarques très-curieuses , et d'un discours préliminaire plus curieux encore. C'est un ouvrage diabolique : on est forcé de regarder *Julien* comme le premier des hommes de son temps. Il est bien triste qu'un apostat comme lui ait eu plus de vertu dans le cœur, et plus de justesse dans l'esprit ; que tous les pères de l'Eglise. Le marquis d'*Argens* s'est surpassé en commentant cet ouvrage.

1764

A l'ombre de vos ailes.

L E T T R E C C X V I.

A U M E M E.

Aux Délices , 29 d'octobre.

J'ÉCRIS aujourd'hui à mon ange comme un ange de paix. Nous sommes voisins d'un commandeur de Malte , favoyard de nation , chicaneur de profession. Une partie des terres de la commanderie est enclavée dans celle de notre gendre *Dupuits*. Le père de notre gendre, par convenance , s'était chargé de l'administration de la commanderie. Le bail est rompu ; le

— 1764. commandeur assigne notre gendre par-devant le grand conseil à Paris.

J'ai écrit à monsieur l'ambassadeur de Malte, pour le supplier d'engager le commandeur favoyard à s'en remettre à des arbitres. Nous avons M. le bailli de *Groslier*, dans le voisinage, qui peut être arbitre au nom de l'ordre; et M. le marquis de *Billac*, l'un des plus honnêtes hommes du monde, serait nommé par notre gendre qui a promis d'en passer par leur sentence.

M. le bailli de *Fropulai* m'a mandé qu'il consulterait mon ange, et certainement il ne peut pas mieux faire; quel autre consulterait-on quand il s'agit de faire du bien?

Je crois que j'ai pris trop d'alarmes sur ce livre misérablement imprimé, qu'on sait bien ici être de plusieurs mains; mais le pauvre *Montpérour* n'a pas joué un beau rôle dans cette affaire.

On dit *le Kain* malade. On m'a parlé d'un acteur, nommé *Aufresne*, qu'on dit très-bon; il est à la Haie. Je l'ai entendu, il y a six ou sept ans; il me parut alors n'avoir de défaut que celui de jouer tout. On dit qu'il s'en est corrigé. En ce cas, ce serait une bonne acquisition pour le tripot que Dieu bénisse, et que je ne peux plus servir.

Je me mets bien humblement à l'ombre des ailes de mon ange.

L E T T R E C C X V I I .

1764.

A M O N S I E U R

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

29 d'octobre.

Le *Barretti* dont vous me parlez, Monsieur, m'a bien l'air d'être de la secte de ces flagellans qui, dans leurs processions, donnaient cent coups d'étrivières à ceux qui marchaient devant eux, et en recevaient de ceux qui étaient derrière. Si vous voulez m'envoyer une poignée de ses verges, on pourra le payer avec usure.

J'ai reçu la traduction de *Tancrède* par M. *Claudio Zucchi*, qui me paraît avoir la politesse d'un homme de qualité, et ne point ressembler du tout au sieur *Barretti*. Heureux ceux qui cultivent comme vous les lettres par goût et par grandeur d'ame ! les autres sont des laquais qui médifent de leurs maîtres dans l'antichambre.

Comptez toujours, Monsieur, sur mon très-tendre respect. V.

1764.

L E T T R E C C X V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 de novembre.

LES neiges sont sur nos montagnes , et me voilà redevenu aveugle ; Dieu soit béni !

Mon divin ange me parle de mademoiselle *Doligny* et de mademoiselle *Luzy* ; je le supplie de mander quels rôles il faut donner à l'une et à l'autre : j'exécuterai vos ordres sur le champ. En attendant , elles peuvent apprendre ceux que vous leur destinez.

M. le maréchal de *Richelieu* aura peut-être oublié qu'il m'a écrit que je pouvais disposer de tous ces rôles ; mais heureusement j'ai sa lettre , ainsi que j'ai des preuves convaincantes que le *Testament politique* n'est point du cardinal de *Richelieu*. Je brave monsieur le maréchal , et madame la duchesse d'*Aiguillon* , et M. de *Foncemagne* , et le dépôt des affaires étrangères. Je leur réponds à tous , et vous croyez bien que ce n'est pas pour leur dire des choses qui leur déplaisent. Ma réponse est bien respectueuse , bien flatteuse , mais , à mon gré , bien curieuse. J'espère qu'elle vous amusera , et que M. le duc de *Praslin* n'en fera pas

mécontent. J'y dis un petit mot sur les livres qu'on impute à de pauvres innocens. Au reste, mon cher ange, je n'ai point prétendu que M. le duc de *Praslin* débûtât, dans une séance du conseil, en disant : *Le Portatif n'est pas de V.* ; mais il est indubitable, il est démontré que le *Portatif* est de plusieurs mains ; et, si vous en doutez, je vous enverrai l'original de *Messie*, avec la lettre de l'auteur, toutes deux de la même écriture. Alors, étant convaincu de la vérité, vous la ferez mieux valoir ; et M. le duc de *Praslin*, convaincu par les yeux, serait plus en droit de dire dans l'occasion : *V. n'a point fait le Portatif* ; il est de plusieurs mains.

 1764.

Je fais qu'on fait actuellement une très-belle édition de ce *Portatif* en Hollande, revue, corrigée et terriblement augmentée. C'est un ouvrage très-édifiant, et qui sera fort utile aux âmes bien nées.

Au reste, que peut-on dire à *V.* quand *V.* n'a donné cet ouvrage à personne, et quand il a crié le premier au voleur, comme *Arlequin* dévaliseur de maisons ? *V.* est intact ; *V.* s'enveloppe dans son innocence ; *V.* reprendra les roués en considération, quand il pourra avoir au moins la moitié d'un œil. *V.* remercie tendrement son ange pour notre gendre, lequel est assigné à comparoir au grand conseil, et

— à plaider contre les religieux corsaires de
 1764. Malte. Nous sommes très-disposés à en passer
 par ce que monsieur l'ambassadeur de Malte
 voudra. Je suis persuadé que l'ordre dépense-
 rait beaucoup d'argent à cette affaire, et y
 gagnerait très-peu de chose. V. remercie sur-
 tout pour la grande affaire des dixmes, dans
 laquelle heureusement son nom ne sera point
 prononcé; ce nom fait un assez mauvais effet,
 quand il s'agit de la sainte Eglise.

Sub umbra alarum tuarum.

LETTRE CCXIX.

A U M E M E.

Aux Délices, 5 de novembre.

VOICI, mon cher ange, un autre procès; jugez-moi avec M. le duc de Praslin, et jugez le cardinal de Richelieu. Ce petit procès peut amuser et faire diversion. Je crois que M. le maréchal de Richelieu, et madame la duchesse d'Aiguillon, tout opiniâtres qu'ils sont, m'accorderont liberté de conscience sur le Testament de leur grand oncle; et je me flatte que M. de Foncemagne, leur avocat, ne sera pas mécontent de la discrétion avec laquelle je plaide contre lui.

Dès que mes fluxions sur mes yeux me permettront d'entrevoir le jour, je reprendrai les roués en sous-œuvre ; et, dès que vous m'aurez marqué quels rôles il faut donner à mademoiselle *Doligny* et *Luzy*, je leur enverrai les provisions de leurs charges.

Je vous supplie de remarquer que c'est une vérité certaine que le *Portatif* est de plusieurs mains ; et ce n'est pas un petit avantage pour l'affermissement du règne de la raison, que plusieurs personnes, parmi lesquelles il y a même des prêtres, aient contribué à cet ouvrage. Des conseillers de Genève en ont vu de leurs yeux des preuves démonstratives, et doivent même l'avoir mandé à M. *Cromelin* ; c'est une vérité dont personne ne doute ici. La sottise qu'on a faite à Genève n'a été qu'un sacrifice au parti de *Jean-Jacques* qui a toujours crié qu'il fallait brûler l'*Evangile*, puisqu'on avait brûlé *Emile*. Où serait donc le mal ? où serait l'inconvenance, si M. le duc de *Praslin*, convaincu de la vérité que le *Portatif* est de plusieurs mains, disait dans l'occasion : Il est de plusieurs mains ? en quoi cela pourrait-il le compromettre ? J'ai su que les *Omer* se tremoussaient beaucoup ; cette famille n'est pas philosophe. Le règne de la raison avance ; mais plus elle fait de progrès, plus le fanatisme s'arme contre elle. On ne laisse pas d'avoir

— quelque obligation à ceux qui combattent
 1764. pour la bonne cause, mais il ne faut pas qu'ils
 soient martyrs. Le fanatisme, qui a tant désolé
 le monde, ne peut être adouci que par la
 tolérance, et la tolérance ne peut être amenée
 que par l'indifférence. Voilà ce qui fait que
 les Anglais sont heureux, riches et triomphans,
 depuis environ quatre-vingts ans. J'en souhaite
 autant aux Velches.

Mes yeux en compote m'obligent à remettre
 mon voyage de Virtemberg et du Palatinat.
 Je crierai toujours sur le *Portatif* comme un
 aveugle qui a perdu son bâton, pour peu que
 maître Omer instrumente.

Respect et tendresse. V.

L E T T R E C C X X.

A M. D A M I L A V I L L E.

7 de novembre.

M O N cher frère, comptez que je ne me
 suis pas alarmé mal à propos sur ce *Portatif*
 qu'on m'imputait, et qu'il a été nécessaire de
 prendre à la cour des précautions qui ont coûté
 beaucoup à ma philosophie. Le mal vient de
 ce que les frères zélés m'ont nommé d'abord.

Il faudrait que les ouvrages utiles n'appartin-
 sent à personne. On doute encore de l'auteur 1764.
 de l'*Imitation* de JESUS-CHRIST. Qu'importe
 l'auteur d'un livre , pourvu qu'il fasse du bien
 aux bonnes ames ? Je fais , à n'en pouvoir
 douter , que le procureur général a ordre
 d'examiner le livre , et d'en poursuivre la con-
 damnation. C'est un nommé l'abbé d'*Estrées* ,
 petit généalogiste , et un peu faussaire de son
 métier , qui a donné l'ouvrage au procureur
 général. On trouve par-tout des monstres.

Il a fallu toute la protection que j'ai à la
 cour , pour affaiblir seulement un peu l'opi-
 nion où était le roi que j'étais l'auteur de ce
Portatif. Il sera plus difficile d'arrêter la fureur
 des *Omer*. L'un d'eux a fait venir l'ouvrage ,
 et j'ai vu des lettres de lui qui ne sont pas
 d'un homme modéré. On ne pourra empêcher
 ces persécuteurs de suivre leurs infames usages
 dont on se moque depuis assez long-temps.
 Tout ridicules qu'ils sont , ils ne laisseront pas
 de faire impression , et même sur l'esprit du
 souverain qui, en voyant l'ouvrage condamné,
 le trouvera encore plus condamnable.

Je vous supplie , mon cher frère , de con-
 tinuer à réparer le mal. Si quelque chose peut
 arrêter la fureur des barbares , c'est que le
 public soit instruit que le livre est un recueil
 de pièces de différens auteurs , dès long-temps

— publiées , et que je n'ai nulle part à cette édi-
 1764. tion. L'effet des premiers bruits ne se répare
 presque jamais ; il faut cent efforts pour détruire
 l'impression d'un moment.

Admironz cependant la Providence qui a
 fuscité jusqu'à un prêtre , qui est le premier de
 son Eglise , pour faire un des articles *Messie* ; et
 le fameux *Middleton* , auteur de la *Vie de Cicéron* ,
 pour un autre article. Frère *Protagoras* dit qu'il
 ne veut rien écrire ; mais , si tous les sages en
 avaient dit autant , dans quel état serait le
 genre-humain ? et dans quelle horrible super-
 stition ne serions-nous pas plongés ? La super-
 stition est , immédiatement après la peste , le
 plus horrible des fléaux qui puissent affliger le
 genre-humain. Il y a encore des forciers à six
 lieues de chez moi , sur les frontières de la
 Franche-Comté , à Saint-Claude , pays où les
 citoyens sont esclaves. Et de qui esclaves ? de
 l'évêque et des moines. Il y a quelques années
 que deux jeunes gens furent accusés d'être
 forciers ; ils furent absous , je ne sais com-
 ment , par le juge. Leur père qui était dévot ,
 et que son confesseur avait persuadé du pré-
 tendu crime de ses enfans , mit le feu dans la
 grange auprès de laquelle ils couchaient , et
 les brûla tous deux , pour réparer auprès de
 DIEU l'injustice du juge qui les avait absous.
 Cela s'est passé dans un gros bourg appelé

Longchaumois ; et cela se passerait dans Paris, s'il n'y avait eu des *Descartes* , des *Gassendi* , des *Bayle* , &c. &c. 1764.

On a donc plus d'obligation aux philosophes qu'on ne pense ; eux seuls ont changé les bêtes en hommes. Le *Julien* du marquis d'*Argens* réussit beaucoup chez tous les savans de l'Europe ; mais il n'est pas connu à Paris ; on y craint trop pour l'erreur qui est encore chère à tant de gens.

Avez - vous entendu parler de la nouvelle édition du *Testament du cardinal de Richelieu* ? On croit m'avoir démontré que ce *Testament* est authentique , mais je me sens de la pâte des hérésiarques ; je n'ai jamais été plus ferme dans mon opinion , et vous entendrez bientôt parler de moi. Cela vous amusera ; je m'en rapporterai entièrement à votre jugement.

Je ne fais pourquoi frère *Protagoras* ne m'écrit point ; je n'en compte pas moins sur son zèle fraternel. Hélas ! si les philosophes s'entendaient , ils deviendraient tout doucement les précepteurs du genre-humain.

1764.

L E T T R E C C X X I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

12 de novembre.

SI vous avez été malade , mon cher Monsieur , je suis devenu aveugle depuis que les neiges ont couvert nos montagnes ; c'est ce qui m'arrive tous les ans , et bientôt je perdrai entièrement la vue. Il aurait été bien à souhaiter , en effet , que les trois cents petits pâtés , dont vous m'avez parlé tant de fois , eussent été mangés à Bordeaux ; mais un gourmand , qui arrive de cette ville , m'assure qu'il n'a pu en trouver chez aucun pâtissier , et c'est de quoi on m'avait déjà assuré plus d'une fois. M. le maréchal de *Richelieu* , qui aime les petits pâtés plus que personne , en aurait fait servir à sa table ; il faut assurément qu'il soit arrivé malheur à votre four , et qu'il n'ait pas été assez chaud. Je ne fais pas pourquoi vous m'attribuez une pièce de *Grécourt* , qui n'est que grivoise , et dont vous citez ce vers :

L'amour me dresse son pupitre.

Vous devez bien sentir que la belle chose dont il est question ne ressemble point du tout à un pupitre. Ce n'est pas là le ton de la bonne compagnie.

compagnie. Tous les habitans de notre petit hermitage vous font , Monsieur , les complimens les plus sincères , ainsi qu'à monsieur votre frère. Vous savez avec quelle tendresse inaltérable je vous suis attaché pour toute ma vie. — 1764.

L E T T R E C C X X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de novembre.

MON gendre et moi , nous sommes aux pieds des anges ; et , avant que j'aye fermé ma lettre , je compte bien que M. *Dupuits* aura écrit celle de remercîmens qu'il vous doit , après quoi il fera de point en point tout ce que vous avez la bonté de lui conseiller.

Je ne suis pas aussi heureux que lui dans la petite guerre avec M. le maréchal de *Richelieu* , puisque je lui ai déjà envoyé les choses que vous voulez que je supprime. Il me permet , depuis quarante ans , de disputer contre lui , et je ne me souviens pas d'avoir jamais été de son avis ; mais , heureusement , il m'a donné toujours liberté de conscience.

Je conçois bien , mon cher ange , qu'on oublie aisément les anciennes petites brochures

Corresp. générale. Tome IX. * R r

—
1764. écrites à propos du *Testament* : il y était question du capucin *Joseph*, et de sa prétendue lettre à *Louis XIII*. Je répondis, en 1750, ce que je dis aujourd'hui avoir répondu en 1750, parce que je l'ai trouvé dans mes manuscrits reliés, écrit de la main du clerc que j'avais en ce temps-là. Comment avez-vous pu imaginer que j'eusse voulu antidater cette réponse? quel bien cette antidate aurait-elle pu faire à ma cause? Croyez que je dis aussi vrai sur cette petite brochure que sur le *Portatif*. Croyez que M. *Abauzit*, auteur de l'article *Apocalypse* et d'une partie de *Christianisme*, est non-seulement un des plus savans hommes de l'Europe, mais à mon gré le mieux savant.

Croyez que M. *Polier*, premier pasteur de l'Eglise de *Lausane*, auteur de *Messie*, entend très-bien sa matière, et ne ressemble en rien à vos évêques qui n'en savent pas un mot.

Croyez que *Middleton*, ce même *Middleton* qui a fait cette belle *Vie de Cicéron*, a fait un excellent ouvrage sur les miracles, qu'il nie tous, excepté ceux de NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST. C'est de cet illustre *Middleton* qu'on a traduit le conte du miracle de *Gervais* et de *Protais*, et celui du favetier de la ville d'*Hippone*. Remerciez DIEU de ce qu'il s'est trouvé à la fois tant de savans personnages, qui tous ont contribué à démolir le trône de

l'erreur , et à rendre les hommes plus raisonnables et plus gens de bien.

 1764.

Enfin, mon cher ange, soyez bien convaincu que je suis trop idolâtre et trop enthousiaste de la vérité , pour l'altérer le moins du monde.

A l'égard du *Testament relié en marroquin rouge* , la faute en est faite. Cette petite et innocente plaisanterie pourrait-elle blesser M. de *Foncemagne* , surtout quand ce n'est pas une *viande sans sauce* , et quand j'assaisonne la raillerie d'un correctif et d'un éloge ? J'ai envoyé l'ouvrage à M. de *Foncemagne* , l'estimant trop pour croire qu'il en fût offensé.

Enfin , pourquoi voudriez-vous que je supprimasse le trait de l'hostie , et du marquis *Dupuis* , duc de la Vieuville, quand cette aventure est rapportée , mot pour mot , dans mon *Essai sur l'histoire générale* , tome V , page 29 , édition de 1761 ? Supprimer un tel article dans ma réponse , après l'avoir imprimé dans mon *Histoire* , et après l'avoir envoyé à M. le maréchal de *Richelieu* lui-même ; ôter d'une édition ce qui est dans une autre , ce serait me décréditer sans aucune raison.

Vous voyez donc bien , mon cher ange , que la vérité et la convenance exigent que l'ouvrage paraisse dans Paris , dans le même état où je soupçonne que le roi l'a déjà vu ;

— fans quoi je paraîtrais défavouer les faits sur
1764. lesquels je me suis fondé.

Pardonnez , je vous prie , à mes petites remontrances. L'histoire deviendrait un beau recueil de menfonges , si l'on n'ofait rapporter ce qu'ont fait les rois et les ministres , il y a cent cinquante années , de peur de blesser la délicatesse de leurs arrière-cousins. Je vous supplie donc instamment de vouloir bien agréer la bonté de M. *Marin* , qui veut bien faire imprimer ma réponse à M. de *Foncemagne*, avec les dernières additions que j'ai envoyées nouvellement.

Au reste , il résultera de toute cette dispute, ou que le *Testament du cardinal de Richelieu* n'est point de lui , ou que , s'il en est , il a fait là un bien détestable ouvrage. Je fais , à n'en pouvoir douter , que le roi a lu deux fois ce *Testament* , il y a environ vingt ans ; et je crois qu'il est bien important pour le royaume que le roi perde l'opinion où il peut avoir été que cet ouvrage doit être la règle de la conduite d'un prince.

Quand on m'a mandé que vous aviez bien voulu corriger quelques passages , j'avais cru que c'était la faute qu'on a faite d'oublier les *jeunes magistrats* , et de dire que les *avocats* instruisent les *magistrats* , en oubliant *jeunes*. Que cette expression , *la France est le seul pays*

souillé de cet opprobre, vous avait paru trop forte, et que c'était-là qu'il fallait ménager les termes. Je me soumets à vos lumières et à vos bontés ; et en même temps je vous demande grâce pour l'hostie de la Vieuville, pour le marroquin rouge de l'abbé de *Rothelin*, et pour l'histoire du capucin *Joseph*. Je vous supplie de vouloir bien faciliter et d'approuver la bienveillance de M. *Marin*, à qui je renouvelle mes instances de laisser imprimer l'ouvrage tel que je l'ai envoyé en dernier lieu à vous et à lui. — 1764.

L E T T R E C C X X I I I.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

Aux Délices, 17 de novembre.

J E ne fais si vous savez, mon cher *Gros-Chat*, que je deviens aveugle ; vous me direz que je suis très-clair-voyant sur le mérite des *Pompignans* ; je vous assure que je ne le suis pas moins sur les devoirs de l'amitié. Je vous écrirais plus souvent, si j'avais du temps et des yeux ; mais tout cela me manque : vous savez de plus que j'ai l'honneur d'avoir soixante et dix ans ; et qu'étant né très-faible, je n'acquiers pas de la force avec l'âge. On meurt en

— 1764. détail , ma chère amie ; puissiez-vous jouir d'une meilleure santé que la mienne ! Je n'ai pas la consolation d'espérer de vous revoir ; nous sommes l'un et l'autre dans des hémisphères différens. J'ai un ami dans ce pays-ci , qui va souvent en Amérique , mais qui en revient comme de Versailles à Paris. Il n'en est pas de même d'un *Gros-Chat* dont la gouttière est en Champagne , et d'un aveugle posté dans les Alpes. Il faut se dire adieu , ma chère amie ; cela est douloureux. Je sens que je passerais avec vous des momens bien agréables ; mais nous sommes cloués , par la destinée , chacun chez nous ; et , malheureusement pour nous , nos solitudes ne sont pas bien fécondes en nouvelles. Tout ce que j'espère faire , c'est de vous dire que je vous aime de tout mon cœur. Quand cela est dit , je vous le redis encore ; c'est comme l'*Ave-Maria* qu'on répète ; on dit qu'il ennuie la sainte Vierge , et j'ai peur d'ennuyer *Gros-Chat* par de pareilles répétitions. Que n'êtes-vous la nièce de *Corneille* ! je vous aurais remariée , et vous seriez grosse actuellement , et nous vivrions ensemble le plus gaiement du monde.

Adieu , mon cher *Gros-Chat* ; vivons tant que nous pourrons : mais la vie n'est que de l'ennui ou de la crème fouettée.

L E T T R E C C X X I V.

1764

A M. P I E R R E R O U S S E A U ,

Auteur du Journal encyclopédique.

Aux Délices , près de Genève , 19 de novembre.

I L est vrai , Monsieur , comme vous le dites dans votre lettre du 4 du courant , qu'on débite toujours quelque chose sous mon nom , comme on donne quelquefois du vin du cru pour des vins étrangers. Ceux qui font ce négoce se trompent encore plus qu'ils ne trompent le public ; mon vin a toujours été fort médiocre , et ceux qui débitent le leur sous mon nom ne feront pas fortune.

J'apprends que pour surcroit on vient d'imprimer en Hollande mes Lettres secrètes ; je crois qu'en effet ce recueil fera très-secret , et que le public n'en saura rien du tout. Il me semble que c'est à la fois offenser ce public et violer tous les droits de la société , que de publier les lettres d'un homme avant sa mort , sans son consentement ; mais lui imputer des lettres qu'il n'a point écrites , c'est le métier d'un faussaire. Ce recueil n'est point parvenu dans ma retraite ; on m'assure qu'il est fort mauvais , et j'en suis très-bien aise.

—
1764. Je présume, au reste, que, dans ces lettres familières qu'on débite sous mon nom, il n'y en aura aucune qui commence comme celles de *Cicéron* : *Si vous vous portez bien, j'en suis bien aise ; pour moi je me porte bien.* Ce ferait-là trop clairement un mensonge imprimé.

Je conçois qu'on imprime les lettres de *Henri IV*, du cardinal d'*Offat*, de madame de *Sévigné* ; *Racine* le fils a même donné au public quelques lettres de son illustre père, dont on pardonne l'inutilité en faveur de son grand nom ; mais il n'est permis d'imprimer les lettres des hommes obscurs, que quand elles sont aussi plaisantes que celles que vous connaissez sous le titre de *Litteræ virorum obscurorum*.

Ne voilà-t-il pas un beau présent à faire au public, que de lui présenter de prétendues lettres très-inutiles et très-insipides, écrites par un homme retiré du monde à des gens que le monde ne connaît pas du tout ! Il faut être aussi mal-avisé pour imprimer de telles fadaïses, que frivole pour les lire ; aussi toutes ces paperasses tombent-elles au bout de quinze jours dans un éternel oubli ; et presque toutes les brochures de nos jours ressemblent à cette foule innombrable de mouchérons qui meurent après avoir bourdonné un jour ou deux, pour faire place à d'autres qui ont la même destinée.

La plupart de nos occupations ne valent guère mieux : et ce n'était pas un sot que celui qui dit le premier que tout n'était que vanité, excepté la jouissance paisible de soi-même. 1764.

La substance de tout ce que je vous dis, Monsieur, mériterait une place dans votre journal, si elle était ornée par votre plume.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CCXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de novembre.

Vous êtes les anges des *Corneille*, comme vous êtes les miens ; ainsi je compte que madame *Dupuits* n'est pas trop téméraire en suppliant M. d'*Argental* de vouloir bien faire rendre le paquet ci-joint à M. *Corneille*. Le marquis est arrivé, et il a bien promis d'envoyer les feuilles qu'on demande ; et je ne doute pas que le prince et le marquis n'ordonnent à leurs principaux officiers de faire les recherches nécessaires dans leur chancellerie ; moyennant quoi, l'héritier du nom de *Corneille* peut se flatter de recevoir, dans quelques mois, un paquet scellé du grand sceau.

Mes anges m'avaient tenu le cas secret sur

Corresp. générale. Tome IX. * S s

— les lettres secrètes; je ne les ai point lues.
 1764. C'est un nommé *Robinet*, qui est allé exprès à Amsterdam. Je ne crois pas que son entreprise lui paye son voyage. Il prétend aussi faire imprimer ma correspondance avec le roi de Prusse; en ce cas, il publiera de bien mauvais vers. Vous croyez bien que j'entends les miens, car ceux d'un roi sont toujours bons.

Il me paraît que je ressemble assez à un homme dont le bien est à l'encan. On vend tous mes effets, comme si j'étais décédé insolvable; et on fourre dans l'inventaire bien des choses qui ne m'appartiennent pas: mais, comme je suis mort, ce n'est pas la peine de me plaindre.

Dieu bénisse les vivans, et qu'il accorde à mes anges la vie sempiternelle, le plus tard qu'il pourra!

L E T T R E C C X X V I.

1764.

A M. D A M I L A V I L L E.

23 de novembre.

LES hommes seraient trop heureux, mon cher frère, s'ils n'avaient à combattre que des erreurs semblables à celle qui impute au cardinal de *Richelieu* un très-ennuyeux et très-détestable *Testament*. Je ne crois pas qu'on ait jamais débité une morale plus pernicieuse, ni proposé de plus extravagans systèmes.

Monsieur *Marin* s'est chargé de faire imprimer, avec permission, ma réponse à M. de *Foncemagne*, réponse que je crois polie et honnête. Si quelque considération particulière, dont je ne puis avoir connaissance, l'empêchait de faire sur cela ce qu'il m'a promis, je vous ferais, en ce cas, très-obligé de donner à *Merlin* l'exemplaire corrigé que je vous fais tenir; et je crois que M. *Marin* y donnerait volontiers son aveu. On ne pourrait lui reprocher d'être éditeur; il n'aurait fait que ce que sa place exige de lui. Il me semble nécessaire que l'ouvrage paraisse; je suis dans le cas d'une défense légitime; il ne ferait pas bien à moi d'abandonner, sur la fin

— de ma vie , une opinion que j'ai soutenue pen-
 1764. dant trente années. Je vous jure que je me rétracterais publiquement , si on me donnait de bonnes raisons ; mais il me semble qu'on en est bien loin.

Montrez , je vous en prie , cette double copie à votre ami M. de *Beaumont*. Je crois que l'article qui regarde les avocats ne lui déplaira pas ; je voudrais d'ailleurs avoir son avis sur le fond du procès. Je vous avoue que je serais tenté de proposer à M. de *Foncemagne* de prendre une demi-douzaine d'avocats pour arbitres. Il me paraît qu'on ne peut former que deux opinions sur cette affaire ; l'une , que le *Testament* , attribué au cardinal , n'est point de lui ; l'autre , que , s'il en est , il a fait un ouvrage impertinent. Il y a plus d'un livre respecté dont on pourroit en dire autant.

Tâchez , mon cher frère , d'animer frère *Protagoras* ; c'est l'homme du monde qui peut rendre les plus grands services à la cause de la vérité. Les mathématiques sont fort belles ; mais , hors une vingtaine de théorèmes utiles pour la mécanique et pour l'astronomie , tout le reste n'est qu'une curiosité fatigante. Plût à Dieu que notre *Archimède* pût trouver un point fixe pour y pendre le fanatisme.

L E T T R E C C X X V I I.

1764.

A M. M A R I N.

24 de novembre.

SI jamais , Monsieur , quelque homme de lettres vient vous dire que son métier n'est pas le plus ridicule , le plus dangereux , le plus misérable des métiers , ayez la bonté de m'envoyer ce pauvre homme. Il y a tantôt cinquante ans que je puis rendre bon témoignage de ce que vaut la profession. Un de ses revenant-bons est que chaque année on m'a imputé quelque ouvrage ou bien impertinent ou bien scandaleux. Je suis dans le cas du célèbre M. *Arnoud* , et de l'illustre M. *le Lièvre* , deux braves apothicaires , dont on contrefait tous les jours les sachets et le baume de vie. On débite continuellement, sous mon nom , de plus mauvaises drogues. On a fabriqué une Histoire de la guerre de 1741 , avec mon nom à la tête. Je ne fais quel fripier prétend avoir trouvé mon porte-feuille ; il a donné hardiment un recueil de vers tirés du *Mercur*e , et cela est intitulé : *Mon porte-feuille retrouvé*.

M. *Robinet* , que je n'ai pas l'honneur de connaître , a fait imprimer mes lettres secrètes qui , si elles sont secrètes , ne devraient pas

— être publiques ; et M. *Robinet* ne fera pas assurément fortune avec mes prétendus secrets.

1764.

En voici un autre qui donne mes Oeuvres philosophiques ; et ces Oeuvres sont d'abominables rogatons imputés autrefois à *la Métrie*, et indignes même de lui.

Quel remède à tout cela , s'il vous plaît ? je n'y vois que celui de la patience ; autrefois je m'en fâchais , j'ai pris le parti d'en rire. Je ne puis imiter les charlatans qui avertissent le public de se donner de garde de ceux qui contrefont leur élixir. Il faut subir cette destinée attachée à la littérature. Il est très-inutile de se plaindre au public qui n'a jamais plaint personne , et qui ne songe qu'à s'amuser de tout.

Il faut qu'un homme de lettres se prépare à passer sa vie entre la calomnie et les sifflets. Si vous vous plaignez à votre ami d'un libelle fait contre vous , il vous demande vite où on le vend ; si vous êtes affligé qu'on vous impute un mauvais ouvrage , il ne vous répond pas , et il court à l'opéra comique ; si vous lui dites qu'on n'a pas rendu justice à vos derniers vers , il vous rit au nez : ainsi le mieux est toujours de rire aussi.

Je ne fais si votre *Duchefne* s'appelle *André* ou *Gui* ; mais , soit *Gui* soit *André* , il a impitoyablement massacré mes tragédies ; il les a

imprimées comme je les ai faites, avec des
fautes innombrables de sa part, comme moi 1764.
de la mienne. De toutes les républiques, celle
des lettres est sans contredit la plus ridicule.

LETTRE CCXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 de novembre.

A l'un de mes anges, ou aux deux ensemble.

LES lettres se croisent, et le fil s'embrouille. La lettre du 21 de novembre m'apprend, ou qu'on n'avait pas encore reçu les lettres patentes de mesdemoiselles *Doligny* et *Luzy*, ou qu'elles ont été perdues avec un paquet adressé, autant qu'on peut s'en souvenir, à M. de *Courteille*. Tous mes paquets ont été envoyés depuis un mois à cette adresse, excepté un ou deux à l'abbé *Arnaud* ou à *Marin*. Il serait triste qu'il y eût un paquet d'égaré. Dans ce doute, voici de nouvelles patentes.

Je vous avais mandé que M. de *Richelieu* m'avait donné toute liberté sur la distribution de ces bénéfices : si M. de *Richelieu* change d'avis, je n'en changerai point ; je crois son

— 1764. goût pour mademoiselle d'*Epinai* passé, et j'imagine que sa fureur de vous contrecarrer sur les affaires du tripot est aussi fort diminuée.

Je vous supplie, mes divins anges, d'assurer M. *Marin* de ma très-vive reconnaissance. Je voudrais bien pouvoir la lui marquer, et vous me feriez grand plaisir de me dire comment je pourrais m'y prendre.

Il est très-vrai que j'avais fait une balourdise énorme, en ajoutant à la réponse faite à M. de *Foncemagne* en 1750, les noms du cardinal *Alberoni* et du maréchal de *Bellisle*; je fis cette sottise en corrigeant l'épreuve à la hâte. On est bien heureux d'avoir des anges gardiens qui réparent si bien de pareilles fautes. Mais je jure encore, par les ailes de mes anges, que j'ai retrouvé, parmi mes papiers, cette lettre de 1750, écrite de la main du clerc qui griffonnait alors mes pensées; je ne trompe jamais mes anges.

On m'a mandé qu'un honnête homme, qui a approfondi la matière du *Testament*, et qui ne laisse rien échapper, a porté une sentence d'arbitre entre M. de *Foncemagne* et moi. On la dit sage, polie, instructive et très-bien motivée.

Il paraît tous les mois, sous mon nom, en Angleterre ou en Hollande, quelques livres édifiants. Ce n'est pas ma faute; je ne

dois m'en prendre qu'à ma réputation de bon chrétien , et mettre tout aux pieds du crucifix. 1764.

J'ai bien peur que maître *Omer* ne veuille me procurer la couronne du martyr. Ces *Omer* sont très-capables de joindre au *Portatif* la tragédie sainte de Saül et David , que le scélérat *Besogne* , libraire de Rouen , a imprimée sous mon nom ; *messieurs* pourraient bien me décréter ; et , quoique je ne fasse cas que des décrets éternels de la Providence , cette aventure serait aussi embarrassante que désagréable. Je connais toute la mauvaise volonté des *Omer* ; je n'ai jamais été content d'aucun *Fleuri* , pas même du cardinal , pas même du confesseur du roi , auteur de l'*Histoire ecclésiastique* ; je ne conçois pas comment il a pu faire de si excellens discours et une histoire si puérile.

Au reste , je ne me porte pas assez bien pour me fâcher , et mes yeux sont dans un trop triste état pour que je revoye les roués. Je me fers d'une drogue qui me rendra ou qui m'ôtera la vue tout-à-fait ; je n'aime pas les partis mitoyens.

Mes chers anges , conservez-moi vos célestes bontés. Toute ma famille se prosterne à l'ombre de vos ailes.

On nous parle aussi d'une petite assignation de notre curé. La robe de tous côtés me

— 1764. persécute ; mais je ne m'épouvante de rien. Je trouve que plus on est vieux , plus on doit être hardi. Je suis du sentiment du vieux *Renaud* qui disait qu'il n'appartenait qu'aux gens de quatre-vingts ans de conspirer.

L E T T R E C C X X I X.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

29 de novembre.

VRAIMENT, vous serez très-bien reçus, Monsieur, vous et les vôtres, dans le petit château de Ferney ; et je vous réponds que, si j'étais jeune , je viendrais prendre madame de *Florian* à Ornoi , pour la conduire chez nous ; mais je ne lui conseille pas d'aller en litière. Le chemin de Lyon à Genève est actuellement un des plus beaux du royaume ; et il faut toujours choisir les routes les plus fréquentées et les plus longues , parce qu'on y trouve toujours plus de ressources et plus de secours dans les accidens.

Nous ne nous flattons pas de vous donner la comédie ; il est trop difficile de trouver des acteurs.

Pour moi , j'ai fait comme *Sarrazin* ; j'ai demandé mon congé dès que j'ai eu soixante et dix ans.

Si mes fluxions sur les yeux continuent , je deviendrai bientôt aveugle , et je ne pourrai jouer que le rôle de *Tyrésie*. Nous avons un jésuite qui peut fort bien jouer le rôle de grand-prêtre dans l'occasion ; mais cela composerait , ce me semble , une troupe assez lugubre. Il faudra , je crois , se réduire aux plaisirs simples de la société. Genève n'en fournit guère ; nous les trouverons dans nous-mêmes. Vous ferez contens de M. *Dupuits* et de sa petite femme. Il a très-bien fait de l'épouser. S'il avait eu le malheur de n'être pas réformé , il était ruiné sans ressource ; ses tuteurs avaient bouleversé toute sa petite fortune.

1764.

Si vous comptez aller en Languedoc , vous abrégerez beaucoup votre chemin en passant par Lyon , et nous irons au-devant de madame de *Florian*. J'espère que je serai en état de la mieux recevoir qu'à son premier voyage. Mes affaires ont été un peu dérangées depuis quelque temps ; mais je me flatte qu'elles seront incessamment rétablies avec des avantages nouveaux.

Je vois avec grand plaisir que vous avez embelli Ornoi. Je répète toujours qu'on n'est véritablement bien que chez soi ; et que , quand on fait se préserver un peu du poison mortel de l'ennui , on se trouve bien plus à son aise dans son château , que dans le tumulte de

— 1764. Paris et dans le misérable usage de passer une partie de son temps dans les rues , de sortir pour ne rien faire , et de parler pour ne rien dire. Cette vie doit être insupportable pour quiconque a quarante ans passés.

Tout Ferney fait mille tendres complimens à tout Ornoi. Autrefois les seigneurs châtelains de Picardie n'allaient guère voir les seigneurs châtelains du pays des Allobroges ; mais à présent que la société est perfectionnée , on peut sans risque faire de ces longs voyages. Vous serez attendus avec impatience , et reçus avec transport.

L E T T R E C C X X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29. de novembre.

JE commencerai par dire que celui de mes anges qui m'a béatifié de ses réflexions sur *Octave* a la plus grande raison du monde ; et que , si le génie du jeune homme égale la sagesse de ces conseils , l'ouvrage ne sera pas indigne du public , tout dégoûté et tout difficile qu'il est.

Je suis , comme vous savez , le serviteur de M. *Chabanon* ; je m'intéresse à ses succès ; il doit savoir avec quel plaisir je recevrai sa

Virginie. J'ai reçu *le Tuteur dupé*, de M. de *Lestandoux*; je l'en remercierai incessamment. Je prends la liberté de mettre dans ce paquet une lettre pour *le Kain* : voilà pour tout ce qui regarde le tripot. — 1764.

Comme mes anges daignent s'intéresser à la nièce de *Corneille*, il est juste que je leur dise que notre enfant en a fait un autre gros comme mon poing, que nous avons mis dans une boîte à tabac doublée de coton, et qui n'a pas vécu trois heures. L'enfant-mère se porte bien, et toute la famille est aux pieds et aux ailes de mes anges.

Venons à présent aux tracasseries de Genève. Le secrétaire d'Etat est venu me remercier, de la part du conseil, de la manière impartiale et du zèle désintéressé avec lequel je me suis conduit. J'ai eu le bonheur jusqu'à présent d'avoir obtenu quelque confiance des deux partis, et de leur avoir fait approuver ma franchise; mais je me suis aperçu que ce procès me fait perdre tout mon temps, et qu'il faudrait que je fusse à Genève, où je le perdrais encore davantage. Ni ma santé, ni mon goût, ni mes travaux, ne me permettent de quitter ma douce retraite. Vous savez, mes divins anges, que je vous ai parlé une fois d'un M. *Fabry*, syndic des petits Etats de mon pays de Gex, maire de la ville de Gex, qui a été long-temps

—
1764. employé au règlement des limites avec la Suisse et Genève; il est chargé des affaires en attendant l'arrivée de M. *Hénin*. Il m'a paru n'être pas mécontent des moyens de pacification que j'ai imaginés, et de ceux que j'ai ajoutés depuis; il m'a paru désirer de travailler sur ces principes, et de préparer l'ouvrage que M. *Hénin* doit consommer; il a cru que ce service lui mériterait les récompenses qu'il attend d'ailleurs de M. le duc de *Praslin*.

J'ai pensé, mes divins anges, que je devais lui faire le sacrifice de cette petite négociation, sans pourtant abandonner le rôle que je joue, et ce rôle est de jeter de l'eau sur les charbons ardents allumés par *Jean-Jacques*; cela me suffit, je n'en veux pas davantage. Je me flatte que M. le duc de *Praslin* agréera ma conduite, et que M. *Hénin* n'en sera pas mécontent.

Si vous voyez monsieur le coadjuteur, je vous supplie de lui dire que je suis aussi fâché que lui du train qu'ont pris les choses. On a, ce me semble, trop fatigué le roi et le ministère par des expressions pleines d'aigreur. On a hasardé de perdre jusqu'aux libertés de l'Eglise gallicane dont tous les parlemens ont toujours été si justement et si invariablement les défenseurs. Cela fait de la peine à un pauvre historien qui aime sa patrie, et qui est entièrement de l'avis de l'archevêque de Novogorod

la grande. La raison commençait à pénétrer chez les hommes, le fanatisme ecclésiastique peut l'écraser. J'en gémis jusqu'au fond de mon cœur ; mais je compte toujours sur la sagesse du roi et de ses ministres qui empêcheront que ces étincelles ne deviennent un embrasement. 1764.

Pardonnez à la bavarderie du vieux suisse ; qui aura toute sa vie pour vous la tendresse la plus respectueuse.

LETTRE CCXXXI.

A M. DAMILAVILLE.

30 de novembre.

MON cher frère, les auteurs du *Portatif*, dont la plupart sont à Lausanne, sont un peu étonnés du bruit qu'a fait leur livre ; ils ne s'y attendaient pas. Je m'attendais encore moins à en être soupçonné ; mais, dès que je fus certain qu'on en avait parlé au roi en termes très-forts, et qu'on avait voulu exciter contre moi l'évêque d'Orléans, je fus obligé d'aller au-devant des coups qu'on me portait. Je me trouvais précisément alors dans des circonstances très-épineuses ; j'y suis encore ; mais c'est déjà beaucoup que l'on ait dit en pleine académie la vérité dont j'ai besoin. On m'avertit

— 1764. que les *Omer* se préparent à faire incendier ce *Portatif* au bas de l'escalier , et qu'ils veulent absolument me l'attribuer ; je ne fais même si la chose n'est pas déjà faite.

Je me résigne , mon cher frère , à la volonté divine , et je m'enveloppe dans mon innocence. Le parlement velche ne voit pas plus loin que son nez. Il devrait sentir combien il est de son intérêt de favoriser la liberté de la presse , et que plus les prêtres seront décrédités , plus il aura de considération. Le sénat romain se garda bien de condamner le livre de *Lucrèce* , et le parlement d'Angleterre ne soutient la liberté d'écrire , que pour affermir la sienne.

Je n'ai point vu les *Lettres de J. J.* ; on ne les connaît point encore dans notre Suisse. On a aussi imprimé , sous mon nom , des lettres secrètes. On dit que c'est un M. *Robinet* qui m'a joué ce beau tour. Si ces lettres sont secrètes , il ne fallait donc pas les mettre au jour ; mais on croit que ce secret restera entre M. *Robinet* et son imprimeur. On m'a mandé que c'est un recueil aussi insipide que si on avait imprimé les mémoires de mon tailleur et de mon boucher. Vous voyez qu'on me regarde comme un homme mort , et qu'on vend tous mes effets à l'encan. *Robinet* s'est chargé de mon pot de chambre.

J'attends

J'attends toujours des *Dumarfais*, des *Saint-Euremond*, des *Meslier*; j'ai reçu des *Enoch*: 1764.
 cela n'est pas *publici saporis*. On ne trouve pas un seul Dictionnaire philosophique actuellement dans toute la Suisse. Personne ne m'attribue cet ouvrage dans le pays où je vis; il n'y a que des *Frérons* qui puissent m'en accuser à Paris; mais je ne crains ni les *Frérons* ni les *Pompignans*: ces malheureux ne m'empêcheront jamais de vivre et de mourir libre.

Sur ce je vous embrasse; je ris des *Velches* et je plains les philosophes. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CCXXXII.

AM. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

30 de novembre.

JE vois, mon cher philosophe, que vous avez perdu un adepte qui sera difficile à remplacer. Ce que vous me mandez de lui, et le petit billet qu'il écrivit avant sa mort, me donnent bien des regrets. On dit que vous avez aussi perdu monsieur votre père; il était d'un âge à ne devoir s'attendre à vivre plus long-temps. Il n'aura pas, sans doute, écrit un billet semblable à celui de votre ami. Les choses se tournent bien différemment dans les

Corresp. générale. Tome IX. * T t

— 1764. têtes des hommes. Il y a l'infini entre celui qui a lu avec fruit, et celui qui n'a rien lu : le premier foule à ses pieds les préjugés, et le second en est la victime. Songez à rétablir votre santé. Pour peu que vous joigniez la sobriété à vos autres mérites, vous n'aurez pas plus besoin des médecins du corps que de ceux de l'ame. Je vous embrasse de tout mon cœur ; je vous serai attaché pour le reste de ma vie qui ne peut être bien longue. V.

L E T T R E C C X X X I I I.

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, novembre.

MADAME l'ange est suppliée d'être arbitre entre M. de *Foncemagne* et moi ; si elle me condamne, je me tiens pour très-bien condamné. Je fais bien que j'ai affaire à forte partie ; car c'est plutôt contre madame la duchesse d'*Aiguillon* et M. le maréchal de *Richelieu*, que contre M. de *Foncemagne* que je plaide. Il me semble que le procès est assez curieux.

Quant au *Portatif*, je ne plaide point, et

je décline toute juridiction. Il est très-avéré —
 que cet ouvrage (horriblement mal imprimé, 1764.
 quoiqu'il ne l'ait pas été chez les *Cramer*) est
 fait depuis plusieurs années ; ce qui est très-aisé
 à voir , puisqu'à l'article *Chaîne des événemens* ,
 page 70 , il est parlé de soixante mille russes
 en Poméranie.

Il n'est pas moins certain que la plupart des
 articles étaient destinés à l'*Encyclopédie* , par
 quelques gens de lettres , dont les originaux
 sont encore entre les mains de *Briasson*. S'il y
 a quelques articles de moi , comme *Amitié* ,
Amour , *Anthropophages* , *Caractère* , *Chine* , *Fraude* ,
Gloire , *Guerre* , *Lois* , *Luxe* , *Vertu* , je ne dois
 répondre en aucune façon des autres. L'ou-
 vrage n'a été imprimé que pour tirer de la
 misère une famille entière. Il me paraît fort
 bon , fort utile ; il détruit des erreurs super-
 stitieuses que j'ai en horreur , et il faut bénir le
 siècle où nous vivons , qu'il se soit trouvé une
 société de gens de lettres , et dans cette
 société des prêtres qui prêchent le sens com-
 mun. Mais enfin , je ne dois pas m'approprier
 ce qui n'est pas de moi. L'empressement très-
 inconsideré de deux ou trois philosophes de
 Paris , de donner de la vogue à cet ouvrage ,
 au lieu de ne le mettre qu'en des mains sûres ,
 m'a beaucoup nui. Enfin , la chose a été jus-
 qu'au roi qu'il fallait détromper ; et vous

— 1764. n'imaginériez jamais de qui je me suis servi pour lui faire connaître la vérité. Je n'ai pas les mêmes facilités auprès de M^r *Omer*, mon ennemi, qui me désigna indignement et très-mal à propos, il y a quelques années, dans son réquisitoire contre *Helvétius*. Son frère, l'ancien intendant de Bourgogne, a fait venir le livre pour le lui remettre, et pour en faire l'usage ordinaire.

Cet usage ne me paraît que ridicule ; mais il est pour moi de la dernière importance qu'on sache bien qu'en effet l'ouvrage est de plusieurs mains, et que je le défavoue entièrement ; c'est le sentiment de toute l'académie ; je lui en ai écrit par le secrétaire perpétuel. Quelques académiciens, qui avaient vu les originaux chez *Briasson*, ont certifié une vérité qui m'est si essentielle. Au reste, j'ai pris toutes mes mesures depuis long-temps pour vivre et pour mourir libre, et je n'aurai certainement pas la bassesse de demander, comme M. d'*Argenson*, la permission de venir expirer à Paris entre les mains d'un vicaire. Un des *Omer* disait qu'il ne mourrait pas content qu'il n'ait vu pendre un philosophe ; je peux l'assurer que ce ne sera pas moi qui lui donnerai ce plaisir.

Soyez bien persuadée, Madame, que d'ailleurs toutes ces misères ne troublent pas plus

mon repos que la lecture de l'*Alcoran* ou celle des pères de l'Eglise , et foyez encore plus persuadée de mon tendre et inviolable respect. 1764.

Voulez-vous bien , Madame , donner à M. de *Foncemagne* ma réponse , dans laquelle je ne crois avoir manqué à aucun des égards que je lui dois.

Nota. Je reçois la petite lettre de M. le duc de *Praslin*. C'était , ne vous déplaise , monsieur l'évêque d'Orléans qui avait déjà parlé ; mais je préfère la protection de M. le duc de *Praslin* à celle de tout le clergé. Pour M. le duc de *Choiseul* , il m'a écrit : *Vieux suisse , vieille marmotte , vous vous agitez comme si vous étiez dans un bénitier , et vous vous tourmentez pour bien peu de chose.*

Je ne suis pas tout-à-fait de son avis.

LETTRE CCXXXIV.

A M. DE CHABANON,

Qui lui avait adressé l'Eloge de Rameau.

A Ferney , 9 de décembre.

SI l'on était sûr , Monsieur , d'avoir après sa mort des panégyristes tels que vous , il y aurait bien du plaisir à mourir. Vous faites de

— toutes façons honneur aux beaux arts. Je vois
 1764. une belle ame dans tout ce que vous faites. Si
 tous les gens de lettres pensaient comme vous,
 leur état deviendrait le premier du royaume,
 et leurs persécuteurs seraient dans la fange.
 Continuez à rendre honorable un mérite per-
 sonnel que l'insolence des pédans et la fureur
 des fanatiques voudront enfin avilir. Les grands
 artistes doivent être tous frères ; et , si la
 famille de ces frères est unie , la famille des
 fots sera confondue. Nos pères , ignorans ,
 légers et barbares , ne connaissaient , avant
Lulli , que les vingt-quatre violons du roi ;
 et , avant *Corneille* , le cardinal de *Richelieu*
 avait à ses gages quatre poètes du Pont-neuf,
 dignes de travailler sous ses ordres. Il n'y a
 que les cœurs sensibles et les esprits philoso-
 phes qui rendent justice aux vrais talens. Puisse
 cet esprit philosophique germer dans la nation !
 Après l'éloge que vous avez fait de *Rameau* ,
 je ferai toujours le vôtre ; vous m'inspirez un
 sentiment d'estime qui approche bien de l'ami-
 tié ; j'ose vous demander la vôtre ; les senti-
 mens que j'ai pour vous la méritent. Comptez
 que c'est du meilleur de mon cœur , et sans
 complimens , que j'ai l'honneur d'être , &c. V.

L E T T R E C C X X X V.

1764.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 de décembre.

JE vous écrivis , le samedi 8 , par M. l'abbé *Arnaud*. De nouvelles provisions pour les emplois comiques étaient dans ma lettre. Je soupçonne violemment monsieur l'abbé d'avoir égaré les premières. Il doit être si occupé de ses deux gazettes , et si entouré de paperasses , qu'on peut sans injustice le soupçonner d'égarer des paquets. Il a négligé deux paquets qu'on lui avait adressés pour moi. Je vous supplie de lui redemander non-seulement la lettre du 8 de décembre , mais celle de novembre qu'il pourra retrouver.

Vous savez , sans doute , que vous avez perdu l'abbé de *Condillac* , mort de la petite vérole naturelle , et des médecins d'Italie , tandis que l'*Esculape* de Genève assurait les jours du prince de Parme par l'inoculation. Nous perdons là un bon philosophe , un bon ennemi de la superstition ; l'abbé de *Condillac* meurt , et *Omer* est en vie. Je me flatte qu'il n'aura pas l'impudence de faire de nouveaux réquisitoires contre l'inoculation ,

— après ce qui vient de se passer à Parme. La
 1764. plupart de vos médecins ne savent que cabaler.
 Votre sorbonne est toujours la sorbonne ; je
 ne dis rien de votre parlement , car je suis
 trop sage.

J'ignore ce qui s'est fait à votre assemblée
 de pairs , s'il s'est agi des jésuites dont per-
 sonne ne se soucie , ou d'affaires d'argent après
 lesquelles tout le monde court , grands yeux
 ouverts , bouche béante.

Le marquis demande quelles feuilles il faut
 envoyer à M. *Pierre* pour le prince. Je vous ai
 déjà dit que cela est au-dessous de lui ; et *quod*
de minimis non curat princeps.

On m'a envoyé un arbitrage fort honnête
 entre M. de *Foncemagne* , le défenseur du pré-
 jugé , et moi pauvre avocat de la raison. Cet
 arbitrage me donne un peu gain de cause. Je
 ne ferais pas fâché d'avoir cassé quelques doigts
 à une idole qu'on admirait sans savoir pour-
 quoi.

Mes divins anges , conservez-moi vos bontés
 qui font le charme de ma vie. V.

LETTRE

LETTRE CCXXXVI.

1764.

A M. DAMILAVILLE.

11 de décembre.

CECI est une réponse du 5 de décembre, reçue aujourd'hui. Il est bon de vérifier les dates. Je vous parlerai d'abord de l'objet le plus intéressant de votre lettre. Frère Cramer viendra chez moi dans deux jours, et je conclurai probablement avec lui la petite affaire recommandée par vous et par la philosophie. Je ne suis point surpris que les Velches fassent des difficultés sur cet ouvrage; il n'est plus permis d'imprimer chez eux que des almanachs et des arrêts du parlement.

Il est très-bon qu'on se soit défait des jésuites, mais il ne faut pas aussi persécuter la raison, dans la crainte chimérique d'essuyer des reproches d'avoir sacrifié les jésuites à l'introduction de la raison en France. La fureur d'écraser les jésuites d'une main, et la philosophie de l'autre, n'est plus l'ouvrage de la justice; c'est celui d'un parti violent, également ennemi des jésuites et des gens raisonnables.

Je fais tout ce que les oméristes projettent,

Corresp. générale. Tome IX. * V v

— et je crois même qu'ils iront plus loin que
 1764. vous ne dites ; mais celui que ces monstres
 persécutent , est et fera à l'abri de leurs coups.

Un voyageur s'est chargé , mon cher frère ,
 de vous apporter , dans huit ou dix jours ,
 deux petits recueils assez curieux , et on trou-
 vera le moyen de vous en faire avoir d'autres ;
 mais il faut attendre quelque temps. La raison
 est une étoffe étrangère et défendue qui ne peut
 entrer que par contrebande. Je me servirais
 de la voie que vous m'indiquez , si le paquet
 n'était entre les mains d'un médecin anglais ,
 que vous verrez incessamment à Paris.

Vous savez que l'abbé de *Condillac* , un de
 nos frères , est mort de la petite vérole natu-
 relle , immédiatement après que l'*Esculape* de
 Genève avait donné des lettres de vie au
 prince de Parme , en l'inoculant. Vous remar-
 querez qu'il y avait alors une épidémie mor-
 telle de petite vérole en Italie ; elle y est
 très-fréquente ; la mère du prince en était morte.
 Quelle terrible réponse aux sottises de votre
 faculté , et au réquisitoire d'*Omer* ! Ce malheu-
 reux veut-il donc que la famille royale périclite ?
 L'abbé de *Condillac* revenait en France avec
 une pension de dix mille livres , et l'assurance
 d'une grosse abbaye (*) ; il allait jouir du repos
 et de la fortune ; il meurt , et *Omer* est en vie !

(*) Cette nouvelle était fautive.

Je connais un impie qui trouve en cette occasion la Providence en défaut. 1764.

Je voulais écrire à *Archimède-Protagoras* tout ce que je vous mande , mais je ne me porte pas assez bien pour dicter deux lettres de suite, Trouvez bon que celle-ci soit pour vous et pour lui. Dites-lui qu'il sera servi avec le plus profond secret. Vous n'avez qu'à m'envoyer incessamment l'histoire de la décadence, et sur le champ on travaillera.

Je prie instamment tous les frères de bien crier ; dans l'occasion , que le *Portatif* est d'une société de gens de lettres ; c'est sous ce titre qu'il vient d'être imprimé en Hollande. Je prie le philosophe *Archimède-Protagoras* de considérer combien il m'était nécessaire de combattre l'erreur où l'on était à la cour sur le *Portatif*. Je n'ai fait que ce que des gens bien instruits m'ont conseillé ; j'ai prévenu , par un antidote , le poison qu'on me préparait. Je fais très-bien de quoi on est capable. La notoriété publique aurait suffi pour opérer certaines petites formalités qui ont fort déplu à *Jean-Jacques* , et qui l'ont conduit , par le plus court , à la petite vallée de Moutier-Travers.

Avouons pourtant , mes chers frères , que notre siècle est plus raisonnable que le beau siècle de *Louis XIV*. Un homme qui aurait osé alors écrire contre le *Testament politique du*

— 1764. *cardinal de Richelieu*, aurait été chassé de l'académie, et aurait passé pour le descendant d'un laquais d'*Erostrate*. Nous avons fait quelques pas dans le vestibule de la raison. Courage, mes frères; ouvrez les portes à deux battans, et assommez les monstres qui en défendent l'entrée. *Ecr. l'inf.*

L E T T R E C C X X X V I I .

A M. LE CLERC DE MONTMERCY.

12 de décembre.

Tout ce que vous me dites, mon cher Monsieur, sur le *Testament du cardinal de Richelieu*, est d'un vrai philosophe, et ceux qui ont pris parti pour ce *Testament* ne le font guère; ceux qui poursuivent le *Portatif* le font encore moins. C'est assez, d'ailleurs, qu'on m'ait imputé cet ouvrage, pour que certaines gens le persécutent. Il est de plusieurs mains. On l'a imprimé d'abord à Liège, ensuite à Amsterdam, et ces deux éditions sont très-différentes; je n'ai pas plus de part à l'une qu'à l'autre. Si on me désigne dans un réquisitoire, l'orateur méritera la peine des calomniateurs. Je suis consolé en voyant que je n'ai d'ennemis que ceux de la raison; il est digne

d'eux de persécuter un vieillard presque aveugle , qui passe ses derniers jours à défricher des déserts , à bannir la pauvreté d'un canton qui n'avait que des pauvres , et qui , par les services qu'il a rendus à la famille de *Corneille* , méritait peut-être que ceux qui veulent se piquer d'éloquence ne s'armaient pas si indignement contre lui : mais tel est le sort des gens de lettres. Le plus dangereux des métiers de ce monde est donc celui d'aimer la vérité ! encore s'ils étaient unis ensemble , ils imposeraient silence aux méchants ! mais ils se dévorent les uns les autres , et les monstres à réquisitoire avalent les carcasses qui restent.

Ecrivez-moi , je vous prie , ce qu'on fait et ce que vous pensez. Vous m'apprendrez bien des sottises , et je profiterai de vos bonnes réflexions. J'ose compter sur votre amitié , et vous pouvez être sûr de la mienne.

 1764. LETTRE CCXXXVIII.

A M. DAMILAVILLE.

15 de décembre.

FRÈRE *Cramer* est d'accord, mon cher frère; ainsi, envoyez au plutôt l'histoire de messieurs de *Loyola*; mais n'oubliez pas de me parler des nouveaux édits. Tous mes correspondans me mandent d'ordinaire, quand il s'agit d'une chose bien intéressante : *Je ne vous la mande pas, car vous la savez.* Gardez-vous bien de les imiter; dites-moi tout, car je ne fais rien.

On parle de la suppression de tous les receveurs et contrôleurs du dixième. Je crois encore que cela ne vous regarde pas, et que votre emploi est à l'abri d'un nouveau règlement. Je vous prie de m'en instruire; je suis un vrai frère; je m'intéresse à vous spirituellement et temporellement.

Je crois que, dans le moment présent, on ne s'intéressera guère aux rêveries du *Testament du cardinal de Richelieu*. Les sottises présentes occupent toujours tout le monde, et les sottises passées n'amusent qu'un très-petit nombre de gens oisifs.

Les nouveaux édits retarderont probablement le beau morceau d'éloquence qu'*Omer*

prépare ; s'il est encore aidé par *Chaumeix* , cela fera divin. Continuez à échauffer le génie de *Protagoras* ; DIEU le destine , sans doute , à un grand apostolat ; il faut qu'il écrase le monstre. N'est-ce pas une chose honteuse qu'on ait tant reproché aux philosophes de s'unir pour faire triompher la raison , et qu'aucun d'eux n'écrive en sa faveur ? Il faudrait au moins qu'ils méritassent les reproches qu'on leur fait. Mourrai-je sans avoir vu les derniers coups portés à l'hydre abominable qui empest et qui tue ?

Je vous embrasse bien tendrement. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CCXXXIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 19 de décembre.

REMONTE très-humblement *François de V.* l'aveugle , à son héros :

1°. Que son héros n'a pas autant de mémoire que d'imagination et de grâces ; qu'il daigna mander , le premier de septembre , à son vieux courtisan : *Vous êtes et serez toujours le maître des rôles de toutes vos pièces ; c'est un droit qui vous serait moins disputé qu'à personne.*

— et une loi où l'on obéira en vous battant des mains;
1764. je le veux absolument.

Voilà les propres paroles de monseigneur le maréchal.

2°. Que ces propres paroles étaient en réponse d'un placet présenté par l'aveugle, dans lequel ledit aveugle avait supplié son héros de lui permettre de faire une nouvelle distribution de ces rôles.

3°. Que ledit suppliant a été, depuis environ quarante ans en ça, berné par sondit héros, lequel lui a donné force ridicules le plus gaie-ment du monde.

4°. Que ledit pauvre diable ne mérite point du tout le ridicule d'être accusé d'avoir entrepris quelque chose de sa tête dans cette importante affaire, et qu'il n'a rien fait, rien écrit, que muni de la permission expresse de son héros, et de son ordre positif qu'il garde soigneusement.

5°. Qu'il écrivit, en conséquence, au grassoyeur *Grandval*; qu'il instruisit ledit grassoyeur de la permission de monseigneur le maréchal, et que, partant, il est clair que le berné n'a manqué à aucun de ses devoirs envers son héros le berneur.

6°. Qu'il n'a consulté en aucune manière *Parme* et *Plaifance*, sur les acteurs et actrices du tripot de Paris; mais que, sur le rapport de plusieurs farceurs, grands connaisseurs,

carbouilleurs de papier, et autres grands personnages, il a distribué ses rôles, selon toute justice, sous le bon plaisir de monseigneur le maréchal et des autres gentilshommes de la chambre; ce qu'il a expressément recommandé dans toutes ses lettres aux connaisseurs représentant le parterre.

7°. Qu'il n'a envoyé au grasseyeur ses dernières dispositions sous une enveloppe parmesane, que pour éviter les frais de la poste au grasseyeur, et pour faire parvenir la lettre plus sûrement, une première ayant été perdue.

Ces sept raisons péremptoires étant clairement exposées, le suppliant espère en la miséricorde de son héros, et en ses plaisanteries.

Il supplie son héros d'examiner la chose un moment de sang froid, sans humeur et sans bons mots, et de lui rendre justice.

Il y a plus de quinze jours que j'ai écrit pour faire venir quatre exemplaires de ce cher *Julien l'apostat*, pour vous en faire parvenir un par la voie que vous m'avez ordonnée.

Vous croyez bien que j'ai reçu de mon mieux l'ambassadeur de madame d'Egmont. Je vois que votre voyage dans mon pays de neiges est assez éloigné encore; mais, si jamais madame d'Egmont veut passer le mont Cénis, et aller à Naples, je me ferais prêtre pour

— l'accompagner en qualité de son aumônier
1764. pouffatin.

Je suis honteux de mourir sans avoir vu le tombeau de *Virgile*, la ville souterraine, Saint-Pierre de Rome, et les facéties papales.

Je me mets aux pieds de mon héros avec une extrême colère, un profond respect, et un attachement sans bornes. V.

LETTRE CCXL.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de décembre.

Vous saurez, mes divins anges, que M. le maréchal de *Richelieu* m'a écrit une lettre fulminante sur la distribution des bénéfices du tripot. Il m'accuse d'avoir conspiré avec vous contre les quatre premiers gentilshommes de la chambre : je viens de le confondre par des raisons auxquelles on ne peut répondre que par humeur et par autorité. Je lui ai envoyé la copie de sa lettre, par laquelle il m'avait non-seulement permis de disposer des dignités comiques, mais dans laquelle même il m'assurait que c'était mon droit, qu'on ne me l'ôterait jamais, et qu'il voulait que j'en usasse.

Je lui ai certifié que vous n'aviez nulle part aux résolutions que j'ai prises, en conséquence

de ses ordres. Je ne fais ce qui arrivera de cette grande affaire ; mais je n'ai pas voulu que vous souffrissiez pour ma cause. Il serait injuste qu'on vous fît une affaire d'Etat, dans le temps présent, pour les héros du temps passé. Je vous supplie de me mander en quel état est cette tracasserie théâtrale.

 1764.

Je soupçonne le *Portatif* d'avoir été noyé dans les flots d'édits portés en parlement ; et, quand on voudra le mettre en lumière, après l'aventure des édits, ce ne sera que du réchauffé. On ne saura pas seulement de quoi il est question, et maître Omer en fera pour son réquisitoire.

On dit que quelques philosophes ont ajouté plusieurs chapitres insolens au *Portatif*, qu'on l'a imprimé en Hollande avec ces additions irréligieuses, qu'il s'en est débité quatre mille en huit jours, et que la sacro-sainte baisse à vue d'œil dans toute l'Europe. Dieu bénisse ces bonnes gens ! ils ont rendu un service essentiel à l'esprit humain. On ne peut établir la tolérance et la liberté qu'en rendant la persécution ridicule. Il faut avoir les yeux crevés, pour ne pas voir que l'Angleterre n'est heureuse et triomphante que depuis que la philosophie a pris le dessus chez elle ; auparavant elle était aussi fotte et aussi malheureuse que nous.

— 1764. Il fait un temps assez doux dans notre grand bassin entre les Alpes et le mont Jura; si cela continue, je pourrai bientôt relire les roués. Daignez me mander, je vous prie, si l'on a reçu au tripot quelque héros qui ait une voix sonore, la mine fière, la contenance assurée, la poitrine large et remplie de sentiment, avec des yeux pleins de feu, qui sachent parler plus d'un langage.

J'ai lu mes lettres secrètes. Voilà de plaisans secrets! Le polisson qui a fait ce recueil n'y fera pas une grande fortune.

Je baise le bout de vos ailes avec une effusion de cœur, remplie d'onction et de la plus respectueuse tendresse.

Comme cette lettre allait partir, je reçois celle de mon ange, du 11 de décembre. On doit avoir reçu ma réponse au sujet de *Luc*, envoyée sous l'enveloppe de M. le duc de *Praslin*. J'ai vu depuis un des meurtriers appartenans à *Luc*; il confirme sa bonne santé; mais je crois qu'il ne fait rien ni pour ni contre. J'espère savoir dans peu quelque chose de plus positif.

Je suis très-fâché de la mort de madame de *la Marche*, car on dit qu'elle était très-aimable.

J'aurai bien de la peine avec les roués. La scène du troisième acte, étant toute en mines

et en gestes , pourrait devenir comique , si les personnages exprimaient en vers la crainte qu'ils ont d'être reconnus. Je crains l'arlequinade. D'ailleurs , je ferai ce que je pourrai , et non pas ce que je voudrai. Tout ce que je puis dire , c'est qu'il faut des hommes à la comédie , et que nous en manquons. — 1764.

L E T T R E C C X L I.

A M O N S I E U R

LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney , 21 de décembre.

J'AI reçu par la poste , Monsieur , l'énorme poignée de verges de l'*Aristarque* ou du *Zoïle* d'Italie ; mais , dans l'état où sont mes yeux , il leur est impossible de lire cet ouvrage : mes fluxions me sauvent de la *frusta*. C'est une chose prodigieuse que le nombre de journaux dont l'Europe est inondée. La rage d'imprimer des livres , et d'imprimer son avis sur les livres , est montée à un tel point qu'il faudrait une douzaine de bibliothèques du vatican pour contenir tout ce fatras. Les belles-lettres sont devenues un fléau public. Il n'y a d'autre

— parti à prendre que d'en user avec les livres
1764. comme avec les hommes ; de choisir quelques amis dans la foule , de vivre avec eux , et de se soucier très-peu du reste.

Mon malheur sera toujours d'avoir vécu loin d'un ami aussi respectable que vous. Ce qui me fait le plus regretter la perte de mes yeux , c'est de ne pouvoir plus lire l'*Arioste* ; mais je regrette votre société bien davantage.

LETTRE CCXLII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de décembre.

JE commence , mon cher ange , et je dois commencer toutes mes lettres par le mot de reconnaissance. Nous vous demandons en grâce , madame *Denis* et moi , de répéter à M. le duc de *Praslin* ce mot qui est gravé dans nos cœurs pour vous et pour lui. Tandis que vous prenez des mesures politiques avec le tripot de la comédie , il y a vraiment de belles querelles dans le tripot de Genève.

Quelques conseillers ont voulu que je vous en prévinsse , comptant que , dans l'occasion , vous ferez leur médiateur auprès de M. le duc de *Praslin*. M. *Cremelin* doit vous en parler ;

mais je ne crois pas que la querelle devienne jamais assez violente pour que la France s'en mêle. Le fond en est excessivement ridicule. Permettez-moi de vous ennuyer, en vous disant de quoi il s'agit. 1764.

La république de Genève est un petit Etat, moitié démo, moitié aristocratique. Le conseil du peuple, qu'on appelle le conseil des Quinze-cents, est en droit de destituer les premiers magistrats, qu'on appelle syndics. *Jean-Jacques Rousseau* (afin que vous le sachiez) était du conseil des Quinze-cents. Les magistrats, qui exercent la justice, s'étant divertis à faire brûler les livres de J. J., J. J. du haut de sa montagne, ou du fond de sa vallée, excita les chefs de la populace à demander raison aux magistrats de l'insolence qu'ils avaient eue d'incendier les pensées d'un bourgeois de Genève. Ils allèrent, deux à deux, au nombre d'environ six cents, représenter l'énormité du cas; et J. J. ne manqua pas de leur faire dire que, si on rôtiissait les écrits d'un genevois, il était bien triste qu'on n'en fit pas autant à ceux d'un français. Un magistrat vint me demander poliment la permission de brûler un certain *Portatif*; je lui dis que ses confrères étaient bien les maîtres, pourvu qu'ils ne brûlassent pas ma personne, et que je ne prenais nul intérêt à aucun *Portatif*.

— 1764. Pendant ce temps, J. J. fesoit imprimer dans Amsterdam un gros livre bien ennuyeux pour toutes les monarchies, et qui ne peut guère être lu que par des gènevois; cela s'appelle les *Lettres de la montagne*. Il y souffle le feu de la discorde, il excite tous les petits ordres de ce petit Etat les uns contre les autres; et, à la première lecture, on a cru qu'il y aurait une guerre civile. Pour moi, je crois qu'il n'y aura rien, et que le tocsin de *Rousseau* ne fera pas un bruit dangereux. S'il y a quelques coups de poing donnés, je ne manquerai pas de vous en avertir, soit pour vous amuser, soit pour vous prier d'engager M. le duc de *Praslin* à mettre le holà.

Je ne fais quel ministre de je ne fais quelle puissance ou quelle faiblesse chrétienne à la Porte ottomane, demanda un jour audience au grand visir pour lui apprendre que les troupes de son maître chrétien avaient battu les troupes d'un autre prince chrétien. Que m'importe, lui dit le visir, que le chien ait mordu le porc, ou que le porc ait mordu le chien?

Vous ne ferez point le visir, dans une occasion pareille; vous ferez un médiateur bienfaisant.

Si M. *Cromelin* vous parle de toutes ces tracasseries, je vous prie de lui dire que je vous en ai parlé comme je le devais.

Madame

Madame d'*Argental* m'inquiète beaucoup plus que Genève. Je ne fais rien de pis que de n'avoir point de santé. Ma mie *Fournier* n'a-t-elle pas d'elle un soin extrême ? 1764.

Respect et tendresse.

LETTRE CCXLIII.

A M. DAMILAVILLE.

26 de décembre.

J'AI reçu, mon cher frère, l'*Histoire de la destruction*, qui est l'ouvrage de la raison et de l'esprit, mais qui ne sera pas enregistré. J'ai reçu aussi l'autre ouvrage qui l'a été, mais qui, ce me semble, ne vaut pas l'autre. *Cramer* va faire, avec grand plaisir, tout ce que vous avez recommandé. Vous me paraissez juger aussi bien de la déraison en finances que du galimatias en théologie. Une des grandes consolations de ma vie, c'est que j'ai retrouvé toujours ma façon de penser dans tout ce que vous m'avez écrit; cela est assez à l'honneur de la philosophie. Le bon sens parle le même langage. Les géomètres font, dans tout l'univers, les mêmes démonstrations, sans s'être donné le mot.

Voici un petit mot de lettre pour *Archimède-Protagoras*, dont l'ouvrage m'a enchanté. Que

Corresp. générale. Tome IX. * X x

— j'aime sa précision, sa force et sa plaisanterie!
 1764. qu'il est sage et hardi ! qu'il est le contraire de
Jean-Jacques !

Ce J. J. vient de traiter le conseil de Genève, comme il a traité *Christophe de Beaumont*. Il veut mettre le feu dans sa patrie avec les étincelles du bûcher sur lequel on a brûlé son *Emile*. Je crois qu'il s'attirera quelque méchante affaire. Il n'est ni philosophe ni honnête homme ; s'il l'avait été, il aurait rendu de grands services à la bonne cause.

Je suis étonné que le médecin anglais ne soit pas encore arrivé à Paris, et qu'il ne vous ait pas rendu le petit paquet ; apparemment qu'il s'amuse à tuer des français en chemin. Savez-vous que *Marc-Michel Rey*, imprimeur de *Jean-Jacques*, a eu l'abominable impudence de mettre sous mon nom le *Jean Meslier*, ouvrage connu de tout Paris pour être de ce pauvre prêtre ; le *Sermon des cinquante*, de la *Métrie* ; l'*Examen de la religion*, attribué à *Saint-Evremond*, &c. Tout a été incendié à la Haie avec le *Portatif* ; voilà une bombe à laquelle on ne s'attendait point.

Je prends toutes les mesures nécessaires pour détruire tant de calomnies ; mais j'ai grand'peur qu'*Omer* ne se réveille au bruit de la bombe. Il serait triste qu'on vînt m'enfumer dans mon terrier à l'âge de soixante et onze ans. Madame

Denis, ma nièce, a écrit à d'*Ornoi*, son neveu, conseiller au parlement, et lui a insinué d'elle-même qu'il devait aller, si cela était nécessaire, parler à *Omer* au palais, et lui dire que, s'il fait une sottise, il ne doit pas au moins me nommer dans sa sottise; qu'il offenserait, sans raison, une famille nombreuse qui sert le roi dans la robe et dans l'épée; qu'il est sûr que le *Portatif* n'est point de moi, et que cet ouvrage est d'une société de gens de lettres, très-connus dans les pays étrangers. 1764.

Vous avez vu mon d'*Ornoi* à l'occasion d'une certaine *Olimpie*; seriez-vous homme à le voir à l'occasion d'un certain *Portatif*? pourriez-vous l'encourager, s'il a besoin qu'on l'encourage? Vous êtes un vrai frère qui secourez, dans l'occasion, les frères opprimés.

On doit avoir actuellement les édits; j'en suis curieux, comme d'une pièce nouvelle. Mandez-moi, je vous prie, si cette pièce réussit, ou si elle est sifflée. L'arbitrage ne fera pas une grande sensation, on est las de toutes ces disputes; et, quand il s'agit de sottises présentes, on se soucie fort peu de celles qui sont attribuées au cardinal de *Richelieu*.

Il y a d'autres sottises qui doivent être l'objet éternel de l'attention des frères; partant, écrivez-les.

1764.

L E T T R E C C X L I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

*Mémoire pour Pierre Corneille du Pont-Marie,
au sujet de Pierre Corneille, auteur de Cinna.*

MES anges, protecteurs des deux *Pierre*, sont priés humblement de considérer :

Que, le roi ayant souscrit pour deux cents exemplaires, M. de *la Borde* ayant favorisé cette entreprise avec toute la générosité possible, et ayant payé d'avance la moitié de la souscription de sa Majesté, il demande aujourd'hui la délivrance de ces deux cents exemplaires, après nous avoir flattés que le roi n'en prendrait qu'une douzaine.

Il est certain que le roi n'a que faire de ces deux mille quatre cents volumes qui composent les deux cents exemplaires souscrits par sa Majesté.

Si le roi en prend cinquante, c'est beaucoup. Ne pourrait-on pas engager le roi, ou ses ayans-cause, à faire présent de ces cent cinquante exemplaires restans, à *Pierre Corneille du Pont-Marie* ? cela pourrait composer une somme de trois cents louis d'or pour ledit *Pierre*. Mais, pour lui procurer cet avantage,

il ne faudrait pas baisser le prix. On pourrait
 déposer les volumes entre les mains de quel- 1764.
 que homme intelligent et fidelle, qui, moyen-
 nant un profit honnête, se chargerait de la
 vente. On pourrait même, du produit, faire
 une petite rente sur la tête de M. Pierre et
 de sa femme. Je soumets ma proposition aux
 lumières et aux bontés de mes anges, et je leur
 demande bien pardon de ne leur envoyer
 aujourd'hui que trois mémoires.

N. B. Les exemplaires sont en chemin.

LETTRE CCXLV.

A M. GILLI,

Sur la compagnie des Indes.

MONSIEUR,

JE crois que le mot d'administration signifie
 manutention, gestion. Les directeurs de la
 compagnie des Indes, demeurant à Paris, ne
 peuvent gérer dans l'Inde; et il est impossible
 qu'un conseil, qui donne des ordres de si loin,
 puisse être responsable à Paris des malversa-
 tions, des négligences et des démarches incon-
 sidérées qu'on peut faire dans la province de
 Carnate.

— 1764 En ouvrant le mémoire de la compagnie des Indes , contre M. *Dupleix* , je trouve ces mots à la page 161 des pièces justificatives : *D'Almède ; compte de ses friponneries.*

Je trouve à la page 153 : Compte des révérends pères jésuites pour 67490 livres ; plus 6000 livres ; et , si j'étais janséniste , je pourrais demander où *S^t Ignace* a pris cette somme.

La page 95 du mémoire m'apprend qu'un domestique d'un conseiller de Pondichéri , qui était devenu receveur général de la province , a commis une infinité de *brigandages*.

Je me flatte que , quand je lirai le reste du mémoire , je trouverai quelques autres articles aussi délicats. En attendant , si vous savez l'anglais , je vous exhorte à lire , dans *Pope* , *l'Histoire de sir Balaam*. Le diable voulait absolument acquérir l'ame de *sir Balaam* ; il ne trouva point de meilleur secret , pour s'en assurer , que de le faire supercargo de la compagnie des Indes de Londres.

Que voulez-vous qu'on pense lorsque l'on voit la faction de M. *Dupleix* accuser le conquérant de Madrafs d'infames rapines , le faire enfermer à la bastille avant qu'il ait été entendu , et faire perdre à la France tout le fruit de la conquête ?

Enfin , il est évident que M. *Dupleix* lui-même est accusé de malversations dans le

mémoire de la compagnie des Indes , tandis qu'il redemande une somme de treize millions. Je ne connais point M. *Dupleix* , je n'ai point connu M. de *la Bourdonnaie* , je fais seulement que l'un a pris Madras , et que l'autre a sauvé Pondichéri. — 1764.

Il est bien vrai , Monsieur , comme vous le dites , que l'un n'aurait pu défendre Pondichéri , ni l'autre prendre Madras , si on ne leur avait fourni des forces suffisantes ; mais , en vérité , aucun historien , depuis *Hérodote* jusqu'à *Hume* , ne s'est avisé d'observer que ceux qui ont pris ou défendu des villes , aient reçu des soldats et des munitions des puissances pour lesquelles ils combattaient : la chose parle d'elle-même ; on ne fait ni on ne foutient de siège , sans quelques dépenses et quelques secours préalables.

J'ajoute encore qu'on peut prendre et sauver des villes et des provinces , et faire de très-grandes fautes. Vous en reprochez d'importantes à M. *Dupleix* , qui en a reproché à M. de *la Bourdonnaie* , lequel en a reproché à d'autres. Le sieur *Amat* est accusé de ne s'être pas oublié à Madras , et le sieur *Amat* a accusé plusieurs personnes de ne s'être pas oubliées ailleurs. Enfin , votre général est à la bastille ; c'est donc vous , bien plus que moi , qui vous plaignez de brigandages.

— 1764. Il y en a donc eu ; les lois divines et humaines permettent donc de le dire. Ces brigandages ne peuvent avoir été commis que dans l'Inde où vos nababs donnent des exemples peu chrétiens , et où les jésuites font des lettres de change.

Il résulte de tout cela que l'administration dans l'Inde a été extrêmement malheureuse, et je pense que notre malheur vient en partie de ce qu'une compagnie de commerce dans l'Inde doit être nécessairement une compagnie guerrière. C'est ainsi que les Européans y ont fait le commerce depuis les *Albuquerque*. Les Hollandais n'y ont été puissans que parce qu'ils ont été conquérans. Les Anglais , en dernier lieu , ont gagné , les armes à la main , des sommes immenses que nous avons perdues ; et j'ai peur qu'on ne soit malheureusement réduit à être oppresseur ou opprimé. Une des causes principales de nos désastres, est encore d'être venus les derniers en tout, à l'occident comme à l'orient , dans le commerce comme dans les arts ; de n'avoir jamais fait les choses qu'à demi. Nous avons perdu nos possessions et notre argent dans les deux Indes , précisément de la même manière dont nous perdîmes autrefois Milan et Naples.

Nous avons été toujours infortunés au dehors. On nous a pris Pondichéri deux fois ,

Québec

Québec quatre ; et je ne crois pas que de long-
temps nous puissions tenir tête, en Asie et en 1764.
Amérique, aux nations nos rivales.

Je ne fais, Monsieur, comment l'éditeur du
livre dont vous me faites l'honneur de me
parler, a mis huit lieues au lieu de vingt-huit,
pour marquer la distance de Pondichéri à
Madras. Pour moi, je voudrais qu'il y en
eût deux cents, nous serions plus loin des
Anglais.

Je vous avoue, Monsieur, que je n'ai
jamais conçu comment la compagnie d'occi-
dent avait prêté réellement cent millions au
roi, en 1717. Il faudrait qu'elle eût trouvé
la pierre philosophale. Je fais qu'elle donna du
papier ; et je vous avoue que j'ai toujours
regardé l'assignation de neuf millions, que le
roi nous donne par an, comme un bienfait. Je
ne suis pas directeur, mais je suis intéressé à
la chose, et je dois au roi ma part de la recon-
naissance.

Je suis fâché que nous ayons eu quatre cents
cinquante canons à Pondichéri, puisqu'on
nous les a pris. Les Hollandais en ont davan-
tage, et on ne les leur prend point, et ils
prospèrent, et leurs actionnaires sont payés
sur le gain réel de la compagnie. Je souhaite
que nous en fassions beaucoup, que nous
dépendions moins, et que nous ne nous

— mêlions de faire des nababs que quand nous
1764. aurons assez de troupes pour conquérir l'Inde.

Au reste, Monsieur, ne vous comparez point aux Juifs. On peut faire des complimens à un honnête et estimable juif, sans être extrêmement attaché à la semence d'*Abraham* ; mais, quand je vous dirai que je suis très-attaché à votre personne, et que je regarde tous les directeurs de notre compagnie comme des hommes dignes de la plus grande considération, je ne vous ferai pas un vain compliment.

Je fais qu'on travaille actuellement à des recherches historiques assez curieuses. On doit y inférer un chapitre sur la compagnie des Indes. On m'assure que vous en ferez content ; et, si vous voulez avoir la bonté de fournir quelques mémoires curieux à la même personne à qui vous avez bien voulu envoyer votre paquet, on ne manquera pas d'en faire usage. Celui qui y travaille n'a pour objet que la vérité et son plaisir ; il vous aura double obligation.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, &c.

LETTRE CCXLVI.

1764.

A M. DAMILAVILLE.

31 de décembre.

LES gens de bien, et surtout mon cher frère, doivent savoir que *Jean-Jacques* a fait un gros libelle contre la parvulissime république de Genève, dans l'intention de soulever le peuple contre les magistrats. Le conseil de Genève est occupé à examiner le livre, et à voir quel parti il convient de prendre.

Dans ce libelle, *J. J.*, fâché qu'on ait brûlé *Emile*, m'accuse d'être l'auteur du Sermon des cinquante. Ce procédé n'est pas assurément d'un philosophe ni d'un honnête homme. Je voudrais bien savoir ce qu'en pense monsieur *Diderot*, et s'il ne se repent pas un peu des louanges prodiguées à *Jean-Jacques* dans l'*Encyclopédie*. Vous remarquerez que, pendant que *J. J.* faisait cette belle manœuvre à Genève, il faisait imprimer le Sermon des cinquante, et d'autres brochures, par son libraire d'Amsterdam, *Marc-Michel Rey*, sous le titre de *Collection complète des œuvres de M. de V.* Cela peut être adroit, mais cela n'est pas honnête.

— 1764. Mon cher frère avait bien raison de me dire, quand *Jean-Jacques* maltraita si fort les philosophes dans son roman d'*Emile*, que cet homme était l'opprobre du parti. Je prie mon cher frère de me mander s'il a reçu le paquet du médecin anglais. Ce médecin aurait dû faire l'opération de la transfusion à J. J., et lui mettre d'autre sang dans les veines; celui qu'il a est un composé de vitriol et d'arsenic. Je le crois un des plus malheureux hommes qui soient au monde, parce qu'il est un des plus méchans.

Omer travaille à un réquisitoire pour le Dictionnaire philosophique. On continue toujours à m'attribuer cet ouvrage auquel je n'ai point de part. Je crois que mon neveu, qui est conseiller au parlement, l'empêchera de me désigner.

Voilà, mon cher frère, toutes les nouvelles que je fais. La philosophie est comme l'ancienne Eglise, il faut qu'elle sache souffrir pour s'affermir et pour s'étendre.

Je crois qu'on commence aujourd'hui l'édition de *la Destruction*. C'est un livre qui ne fera point brûlé, mais qui fera autant de bien que s'il l'avait été.

J'embrasse tendrement mon cher frère, et je me recommande à ses prières, dans les tribulations où les méchans m'ont mis. Les

orages font venus des quatre coins du monde, —
et ont fondu sur ma petite barque que j'ai bien 1764.
de la peine à sauver.

Fin du Tome neuvième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ALBERGATI CAPACELLI. (M. le marquis)

LETTRE I.	Page 17
LETTRE II.	162
LETTRE III.	205
LETTRE IV.	463
LETTRE V.	517

ARGENCE DE DIRAC. (M. le marquis d')

LETTRE I.	7
LETTRE II.	115
LETTRE III.	186
LETTRE IV.	233
LETTRE V.	442
LETTRE VI.	472
LETTRE VII.	497

TABLE ALPHABETIQUE. 535

ARGENTAL. (Madame la comtesse d')

LETTRE I.	72
LETTRE II.	386
LETTRE III.	395
LETTRE IV.	448
LETTRE V.	498

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I.	3
LETTRE II.	8
LETTRE III.	19
LETTRE IV.	25
LETTRE V.	27
LETTRE VI.	30
LETTRE VII.	32
LETTRE VIII.	44
LETTRE IX.	48
LETTRE X.	56
LETTRE XI.	58
LETTRE XII.	60
LETTRE XIII.	65
LETTRE XIV.	67
LETTRE XV.	69

LETTRE XVI.	71
LETTRE XVII.	74
LETTRE XVIII.	76
LETTRE XIX.	79
LETTRE XX.	85
LETTRE XXI.	96
LETTRE XXII.	101
LETTRE XXIII.	118
LETTRE XXIV.	124
LETTRE XXV.	126
LETTRE XXVI.	129
LETTRE XXVII.	133
LETTRE XXVIII.	135
LETTRE XXIX.	137
LETTRE XXX.	156
LETTRE XXXI.	158
LETTRE XXXII.	159
LETTRE XXXIII.	161
LETTRE XXXIV.	163
LETTRE XXXV.	168
LETTRE XXXVI.	172
LETTRE XXXVII.	180
LETTRE XXXVIII.	191

ALPHABETIQUE. 537

LETTRE XXXIX.	199
LETTRE XL.	210
LETTRE XLI.	219
LETTRE XLII.	224
LETTRE XLIII.	230
LETTRE XLIV.	238
LETTRE XLV.	252
LETTRE XLVI.	259
LETTRE XLVII.	262
LETTRE XLVIII.	271
LETTRE XLIX.	280
LETTRE L.	281
LETTRE LI.	283
LETTRE LII.	285
LETTRE LIII.	299
LETTRE LIV.	308
LETTRE LV.	330
LETTRE LVI.	334
LETTRE LVII.	338
LETTRE LVIII.	345
LETTRE LIX.	347
LETTRE LX.	354
LETTRE LXI.	355

LETTRE LXII.	362
LETTRE LXIII.	365
LETTRE LXIV.	370
LETTRE LXV.	371
LETTRE LXVI.	398
LETTRE LXVII.	400
LETTRE LXVIII.	406
LETTRE LXIX.	409
LETTRE LXX.	411
LETTRE LXXI.	419
LETTRE LXXII.	426
LETTRE LXXIII.	428
LETTRE LXXIV.	450
LETTRE LXXV.	458
LETTRE LXXVI.	461
LETTRE LXXVII.	464
LETTRE LXXVIII.	466
LETTRE LXXIX.	473
LETTRE LXXX.	481
LETTRE LXXXI.	487
LETTRE LXXXII.	492
LETTRE LXXXIII.	503
LETTRE LXXXIV.	514

ALPHABETIQUE. 539

LETTRE LXXXV. 518

LETTRE LXXXVI. 524

AUDIBERT. (M.) 42

B.

BIANCHI. (M. le docteur) 142

BOCAGE. (Madame du) 413

BORDES. (M. de) 433

C.

CHABANON, (M. de) *qui lui avait adressé*
l'Eloge de Rameau. 501

CHALOTAIS, (M. de la) *procureur général*
du parlement de Bretagne.

LETTRE I. 40

LETTRE II. 54

LETTRE III. 422

CHAMPBONIN. (Madame de) 477

CHAMPFORT. (M. de)

LETTRE I. 184

LETTRE II. 320

CHAUVELIN. (M. le marquis de)

LETTRE I.	87
LETTRE II.	98
LETTRE III.	110
LETTRE IV.	120
LETTRE V.	122
LETTRE VI.	255
LETTRE VII.	323
LETTRE VIII.	418
LETTRE IX.	440

CIDEVILLE. (M. de)

LETTRE I.	38
LETTRE II.	212
LETTRE III.	294

CLAIRON. (Mademoiselle)

LETTRE I.	378
LETTRE II.	408

D.**DAMILAVILLE. (M.)**

LETTRE I.	147
LETTRE II.	154

ALPHABETIQUE. 541

LETTRE III.	166
LETTRE IV.	175
LETTRE V.	183
LETTRE VI.	188
LETTRE VII.	194
LETTRE VIII.	196
LETTRE IX.	206
LETTRE X.	215
LETTRE XI.	221
LETTRE XII.	229
LETTRE XIII.	235
LETTRE XIV.	241
LETTRE XV.	248
LETTRE XVI.	251
LETTRE XVII.	257
LETTRE XVIII.	264
LETTRE XIX.	267
LETTRE XX.	269
LETTRE XXI.	279
LETTRE XXII.	287
LETTRE XXIII.	296
LETTRE XXIV.	311
LETTRE XXV.	325

LETTRE XXVI.	335
LETTRE XXVII.	340
LETTRE XXVIII.	352
LETTRE XXIX.	364
LETTRE XXX.	367
LETTRE XXXI.	372
LETTRE XXXII.	382
LETTRE XXXIII.	389
LETTRE XXXIV.	401
LETTRE XXXV.	412
LETTRE XXXVI.	424
LETTRE XXXVII.	435
LETTRE XXXVIII.	443
LETTRE XXXIX.	445
LETTRE XL.	468
LETTRE XLI.	483
LETTRE XLII.	495
LETTRE XLIII.	505
LETTRE XLIV.	510
LETTRE XLV.	521
LETTRE XLVI.	531
DEFFANT. (Madame la marquise du)	
LETTRE I.	83

ALPHABETIQUE. 543

LETTRE II.	112
LETTRE III.	132
LETTRE IV.	151
LETTRE V.	227
LETTRE VI.	245
LETTRE VII.	274
LETTRE VIII.	289
LETTRE IX.	314
LETTRE X.	327
LETTRE XI.	342
LETTRE XII.	349
LETTRE XIII.	358
LETTRE XIV.	379
LETTRE XV.	403
LETTRE XVI.	415
LETTRE XVII.	430
LETTRE XVIII.	438

DUPONT, (M.) *de la société royale d'agriculture.* 77

F.

FLORIAN. (Madame de)	490
FONTAINE. (Madame de)	243

G.

GEOFFRIN. (Madame) 305

GILLI. (M.) *Sur la compagnie des Indes.* 525

GOLDONI. (M.)

LETTRE I. 23

LETTRE II. 128

GUY DUCHESNE, (M.) *libraire à Paris.*
149

H.

HARPE. (M. de la)

LETTRE I. 140

LETTRE II. 321

LETTRE III. 356

HELVETIUS. (M.)

LETTRE I. 15

LETTRE II. 89

LETTRE III. 93

LETTRE IV. 107

LETTRE V. 391

HENAULT. (M. le président) 453

L

ALPHABÉTIQUE. 545

L.

LE CLERC DE MONTMERCY, (M.)

*avocat au parlement de Paris, qui lui avait
envoyé le poëme intitulé : Voltaire.*

LETTRE I. 232

LETTRE II. 302

LETTRE III. 437

LETTRE IV. 508

LE KAIN. (M.)

LETTRE I. 145

LETTRE II. 146

LETTRE III. 337

LETTRE IV. 384

LIGNE. (Madame la princesse de) 332

LIGNE. (M. le prince de)

LETTRE I. 131

LETTRE II. 208

M.

MARIN. (M.) 485

MARMONTEL. (M.)

LETTRE I. 35

Corresp. générale.

Tome IX. * Z z

LETTRE II.	49
LETTRE III.	132
LETTRE IV.	178
LETTRE V.	265
LETTRE VI.	306

MOTTE-GEFRARD. (M. le chevalier de la)	14
--	----

P.

PANCKOUCKE, (M.) <i>libraire à Paris.</i>	317
PICTET. (M.)	104
PROST DE ROYER, (M.) <i>avocat à Lyon.</i>	106

R.

RICHELIEU. (M. le maréchal duc de)	
LETTRE I.	51
LETTRE II.	64
LETTRE III.	170
LETTRE IV.	198
LETTRE V.	375
LETTRE VI.	404
LETTRE VII.	456
LETTRE VIII.	511

ALPHABETIQUE. 547

ROBERT, (M.) *professeur émérite de philosophie, à Paris.* 214

ROUSSEAU, (M. Pierre) *auteur du Journal encyclopédique.* 479

S.

SADE, (M. le comte de) *qui lui avait envoyé le premier volume in-4^e des Mémoires sur la vie de Pétrarque.* 201

SAURIN. (M.) 217

V.

VALBELLE, (M. le comte de) *qui avait fait graver le beau portrait de mademoiselle Clairon, en Médée.* 182

VERNES, (M.) *ministre à Séligni.* 36

Fin de la Table du tome neuvième.



